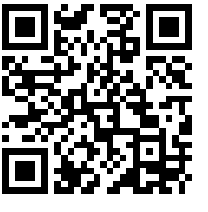
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

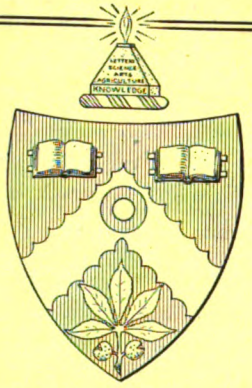
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ERNEST SCHOULS
RELIEUR
6 PLACE DU RÉGUINAGE 6
& AND
SUCC.DE DECKER-LEMAIRE



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. T. LVIII

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1910

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE L'AIR

Résumé documentaire et anecdotique depuis son origine jusqu'à nos jours.

Si le XX^e^ siècle eut la gloire d'achever la conquête de la terre et de la mer, grâce à l'utilisation de la vapeur comme force motrice et à la découverte de l'électricité, il restait à notre époque un miracle à opérer, un empire sans limite à conquérir, un élément à vaincre, le plus puissant, peut-être aussi le plus redoutable et le plus difficile à maîtriser parce qu'il est impalpable; je veux parler de la conquête de l'air.

Lorsque, le 5 juin 1783, Joseph et Etienne de Montgolfier lancèrent pour la première fois dans les airs leur machine aérostatique, un enthousiasme s'empara de l'univers; jamais, sauf peut-être lors de la découverte de l'Amérique, aucun événement scientifique n'avait à ce point passionné les masses : l'homme, enfin, avait-il fait la conquête de l'atmosphère jusqu'alors insondable? Etait-il maître de l'air comme il l'était de la terre et de la mer? L'espace lui appartenait-il? Les uns restaient sceptiques. Les autres, plus ardents, voyaient le voyage dans la lune comme possible.

823331 Digitized by Google

Cent vingt-cinq années se sont écoulées depuis lors et les espérances qu'avaient fait naître l'invention des de Montgolfier ne se sont pas encore complètement réalisées malgré les progrès considérables faits jusqu'à nos jours. Est-ce à dire que les routes de l'atmosphère nous soient à jamais fermées? Faut-il désespérer de suivre un jour l'aigle dans son vol majestueux parce que cent vingt-cinq ans après la découverte de ce mode de locomotion, l'homme ne peut encore en toutes circonstances évoluer à son gré dans l'espace? Ce serait bien mal connaître l'histoire des inventions humaines.

Il a fallu bien des siècles, dit Dupuy de Lome, dans un discours prononcé à Annonay le 13 août 1885, lors de l'inauguration du monument des frères Montgolfier, pour transformer le radeau flottant en un rapide paquebot à hélice. N'en sera-t-il pas ainsi en aviation?

D'ailleurs les services rendus par l'aéronautique jusqu'à nos jours sont déjà immenses. En admettant qu'il ne reste à l'actif des ballons que les services rendus par eux à la météorologie, à l'astronomie, à la physique, aux arts militaires, aux explorations scientifiques, au peuple français et à la défense nationale pendant le siège de Paris, cela constituerait un beau fleuron de plus à la couronne de gloire de cette nation; car, disons-le hautement, la navigation aérienne, comme du reste la plupart des grandes idées scientifiques, est une science toute française dans laquelle la nation amie a toujours eu le pas sur les autres pays.

Cependant, le dernier mot n'est pas dit et le XX^e^ siècle, période de progrès scientifiques, fait prévoir la solution complète du problème.

Sera-ce par la dirigeabilité des ballons ou par le plus lourd que l'air? Un avenir proche, espérons-le, nous l'apprendra, car je ne veux pas ici discuter cette question ni la trancher, ce qui nous conduirait à de longues dissertations techniques, sans intérêt général.

Je ne veux pas ici faire œuvre didactique en exposant

Digitized by Google

des théories, mais simplement être historien en exposant des faits que je classerai par ordre en un travail substantiel.

L'histoire de la navigation aérienne est des plus attachante, abondante en anecdotes, riche en documents. Je n'exposerai pas ici mes idées personnelles, mais je m'effacerai au contraire en reprenant dans les nombreux ouvrages et revues qui traitent de cette science, les faits principaux d'intérêt général.

Il existe, en effet, de nombreux ouvrages techniques et historiques sur la conquête de l'air. Malheureusement ou ils sont fragmentaires et d'un intérêt relatif, ou ils sont complets et alors n'offrent pas un intérêt général; parce que trop volumineux, ils ne sont pas à la portée de tout le monde.

Dans les conditions actuelles, ceux qui veulent posséder quelques notions de cette science, doivent se livrer à un véritable travail de recherche pour en connaître les phases, et les connaissant pour les retrouver.

Cette situation regrettable pouvait être tolérée lorsque l'aviation n'intéressait guère qu'une élite appliquée à sonder les mystères du vol mécanique encore lointain et qui ne ménageait pas sa peine pour conquérir un à un tous les éléments du problème.

Il n'en est plus de même aujourd'hui; les magnifiques réalisations auxquelles nous venons d'assister et qui progressent si rapidement, ont secoué l'opinion publique tout entière. Il est donc de stricte nécessité qu'actuellement toutes les classes de la société possèdent quelques notions sur la navigation aérienne afin de pouvoir en parler utilement.

C'est dans ce but scientifique et de vulgarisation de cette science qui m'est chère, que je viens soumettre aux lecteurs de cette revue, en un travail aussi concis mais aussi complet que possible, l'exposé des faits ci-après que nous classerons en périodes.

Digitized by Google

I. — Période légendaire.

Imiter l'oiseau a toujours été l'une des aspirations de l'homme. La littérature ancienne est remplie de légendes d'hommes volants et il paraît probable que, pour une partie au moins, ces récits cachent un fait historique et conservent, au milieu des enjolivements poétiques, une certaine vérité.

Passons-en sommairement la revue.

Nous trouvons tout d'abord Mercure avec des ailes aux pieds, symbolisant la rapidité de son déplacement. D'autre part, tout le monde connaît la légende de Dédale ayant encouru la disgrâce du roi Minos. Dans sa prison il se confectionna des ailes de plumes et de cire. Au livre III des métamorphoses, Ovide nous dit que son fils Icare voulut imiter son père dans son envolée. Il y réussit, paraît-il, mais, imprudent qu'il était, il s'approcha trop près du soleil, la cire fondit, les ailes se désagrégèrent et Icare, sans soutien, fut projeté dans la mer qui aujourd'hui porte son nom.

Hanouman fit du vol plané. Monté sur une colline, il se précipita dans l'air et tomba dans la Lanka comme il l'avait espéré.

Diodore de Sicile nous dit que le Scythe Abaris voyageait dans les airs au moyen d'une flèche d'or reçue d'Apollon.

Archytas de Tarente, ami de Platon, grand mathématicien et mécanicien habile, inventeur, dit-on, du cerf-volant, construisit une colombe mécanique qui s'éleva de terre.

D'après certains écrits, le temple d'Hiérapolis se serait élevé dans les airs. Les dieux de l'Olympe voyageaient sur des chevaux ailés ou dans des chars transportés par des colombes. Plusieurs auteurs grecs nous parlent aussi vaguement d'oiseaux mécaniques.

Une tradition conservée aux îles Carolines, rappelle

Digitized by Google

que Oulefat, fils d'un esprit céleste, aurait allumé un grand feu dont la fumée l'enleva jusqu'au séjour de son père. N'est-ce pas là un rapprochement curieux à faire avec l'idée des de Montgolfier? Les Mysiens auraient-ils voulu faire une expérience aérostatique? Il est de fait que le surnom de Capnobate donné à ce peuple de l'Asie Mineure signifie « qui marche par la fumée ».

A mesure que nous nous éloignerons des temps préhistoriques, nous rencontrerons des documents de plus en plus précis.

Au XI^e^ siècle, deux religieux, dont un Anglais, Olivier de Malmesbury, firent des tentatives de vol fort malheureuses. Le premier, suivant l'exemple d'Icare, confectionna des ailes d'après les indications laissées par Ovide. Du haut d'une tour il s'élança dans l'espace, plana environ 120 pas et se brisa les jambes en tombant. Il mourut à Malmesbury en 1060.

Au XII^e^ siècle, sous l'empereur Emmanuel Commène, un Sarrasin, reconnu fou après, s'élança du haut de la tour de l'Hippodrome, prétendant le traverser au vol, soutenu par sa longue robe, relevée à l'aide d'osier et formant parachute. Selon Cousin (dans l'*Histoire de Constantinople*) il se tua en tombant.

Au XIII^e^ siècle, un moine anglais, Roger Bacon, admet la possibilité du vol et décrit plusieurs machines volantes dans son œuvre *De secretis operibus artis et naturæ*.

Un siècle après, Dante de Pérouse construisit une machine volante qu'il expérimenta au-dessus du lac Trasimène et, selon les écrits du temps, il s'en servit avec succès. A l'occasion du mariage du général vénitien Alviano, il s'élança du sommet d'un édifice, s'éleva et alla tomber sur le toit de Saint-Marc, se brisant la jambe. Cela lui valut la chaire de mathématique de Venise, où il mourut, âgé de 40 ans.

Au milieu du XV^e^ siècle, Jean Muller, né en 1436 en Branconie, fabriqua, d'après une tradition, une mouche en métal et un aigle de fer qui, paraît-il, s'élevèrent par

Digitized by Google

leurs propres moyens. L'aigle volant, devant Frédériç, aurait parcouru à Nuremberg 500 pas, pour revenir ensuite à son point de départ. Faute de documents, on ne peut se faire une idée bien précise de ces deux appareils d'aviation.

Cependant au milieu de ces conceptions vagues, d'autres documents jettent un jour éclatant sur l'état de l'aviation au XVI[e] siècle. Léonard de Vinci, émule de Raphaël et de Michel-Ange, nous laisse une série de travaux remarquables, de croquis et descriptions des plus intéressantes de machines volantes de son invention, et se révèle ainsi un maître incontesté de l'aviation. Ces travaux, commentés scientifiquement dans *l'Aéronaute* de septembre 1874 par le D[r] Hureau de Villeneuve, nous démontrent que de Vinci étudia l'hélicoptère et le parachute qu'il décrit ainsi : « Si un homme a un pavillon de toile empesée, dont chaque face a 12 brasses de large, 12 de haut, il peut se jeter de quelque hauteur que ce soit, sans crainte de danger. » (Dessins et description dans *saggio delle opere di Léonardo da Vinci*, chapitre *Litterato e scienziato*, Milan, 1872.)

P. Guidotti, artiste italien, né à Lucques en 1569, semble aussi avoir volé, mais les documents font défaut à son sujet. Ce qui est certain, c'est que pratiquant le vol à voiles, il termina sa carrière par une rupture du fémur.

Fauste Veranzio, dans un recueil de machines qu'il publia à Venise en 1617, nous donne le dessin et la description nets et précis d'un parachute au moyen duquel un homme est descendu du haut d'une tour élevée.

En 1648, John Wilkins, évêque de Chester, décrit dans son ouvrage *Mathematical magic* les premiers éolipyles et la puissance de la vapeur d'eau pouvant actionner des ailes destinées à s'élever dans l'air.

En 1645, lors d'un voyage qu'il fit en Pologne, Cyrano de Bergerac nous conte avoir vu un ingénieur polonais expérimentant avec succès une machine volante. Esprit

Digitized by Google

curieux et inventif, Cyrano, dans ses romans, nous décrit plusieurs façons dont il s'est élevé dans les airs (*Histoire des Etats et empire du Soleil*). Notamment il parle de l'ascension au moyen de la fumée qui fut plus tard l'idée des de Montgolfier, et il est peine à croire que ces documents sont écrits un siècle avant eux. Il décrit également l'ascension au moyen de moteurs à réaction, telle que la fusée, expérience qui fut faite à Marseille, vers 1806, par l'artificier Ruggieri. Au moyen de fusées il lança dans les airs à 200 mètres de hauteur un mouton, qui retomba lentement sous le parachute auquel il était suspendu.

En ce même XVII[e] siècle on multiplie les tentatives. En 1688, Honorat Fabry fit de patientes recherches pour reconstituer la colombe d'Archytas. En 1670, Francesco Lana publia une œuvre qui mérite beaucoup d'attention. Il y décrit la construction d'un navire qui se soutient dans les airs et se déplace au moyen de voiles et de rames. Il démontre que ce projet est parfaitement réalisable. En un mot, il expose le principe de l'aérostation. Dans son numéro du 12 décembre 1676, page 426, le *Journal des Savants* publie la description d'un appareil volant construit par le Besnier, serrurier à Sablé. D'autre part, Dupuy-Delcourt, dans son *Manuel d'aérostation* nous dit qu'un certain Allard fit un essai de vol plané devant Louis XIV et se blessa dans sa chute. En 1680, l'Italien Borelli, émule et continuateur des idées de de Vinci, observa le vol des oiseaux. Dans un mémoire très intéressant, *de motu animalium*, il expose la théorie de l'action mécanique des ailes. Cette œuvre dénote un grand esprit d'observation et a jeté une grande lumière sur la question si complexe du vol des oiseaux.

Selon des archives trouvées à Pékin, l'Orient serait le berceau du parachute et même des ballons. Des documents, datant de 1624, soutiennent qu'une ascension aérostatique aurait eu lieu à Pékin pendant les fêtes du couronnement de Fo-Kien, en 1306. On ne peut cependant attribuer à ces récits une valeur historique.

Digitized by Google

Le XVIII^e^ siècle, dont les dernières années furent si riches en inventions mémorables, fait déjà pressentir la découverte des ballons.

Lors d'un congrès aéronautique tenu à Paris en 1889, le baron de Teffé, délégué du Brésil, réclama pour son pays la priorité de l'invention des ballons. Selon lui, un Brésilien, Bartholomeo Lourenço, fit une expérience le 8 août 1709 au Palais des Indes, à Lisbonne, devant le roi Jean V. Il s'éleva au moyen de l'inflammation de certaines matières qu'il alluma lui-même et dont l'inventeur a gardé le secret. Cette expérience est décrite par Francisco Freire de Carvalho et la Bibliothèque Nationale (département des estampes) possède une gravure de la machine de Lourenço. Malgré ces documents, qui paraissent sérieux, il est impossible de se faire une idée bien nette de cette machine qui avait la forme d'un oiseau muni d'ailes et recouvert d'une voile plissée. Une note plus claire nous est fournie sur cette machine dans les *Recherches sur l'art de voler depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, de M. Faujas de Saint-Fond, par David Bourgeois, Paris 1784.

Un autre précurseur, Joseph Galien, plus intéressant que Lourenço, nous a laissé ses idées en un opuscule très clair, *l'Art de naviguer dans les airs*, édité en 1735, et dans lequel il décrit le principe des aérostats à air raréfié et son vaisseau aérien géant, qu'il suppose gonflé avec l'air des régions hautes, moitié moins dense que celle des couches inférieures. La force ascensionnelle en atteindrait, selon lui, 70 millions de quintaux, soit de quoi élever 12 millions de quintaux poids du navire, 4 millions de personnes, 36 millions de quintaux de marchandises et une disponibilité de 10 millions de quintaux... Ces chiffres fantastiques sont du reste réduits par l'inventeur; il force volontairement, dit-il, pour mieux faire comprendre son principe; car, ajoute-t-il, plus un corps est grand, moins il a proportionnellement de superficie tout en en ayant absolument davantage. Selon lui

Digitized by Google

il n'est pas nécessaire de construire des navires aussi prodigieux; mais il observe cependant qu'à cause de cette grandeur de 10,000 toises de côté, une chute ne serait pas aussi dangereuse; l'énorme résistance qu'offrirait à l'air ces vastes surfaces ralentirait la vitesse de descente. Malgré cette extravagance, Gallien aurait établi dès lors les conditions de l'aérostation par le réservoir rempli d'air raréfié, bien que cette idée d'aller prendre sa force ascensionnelle dans les régions hautes serait aussi impraticable qu'antiscientifique. Le moyen d'aller prendre cet air lui manquait et celui-ci ramené au sol reprenait la densité de l'ambiance. L'idée simplement est à retenir.

Un grand observateur du vol des oiseaux, Santiago de Cardenas a laissé ses idées en un manuscrit datant de 1762 et publié ensuite par Ricardo Palma, a Santiago de Chili, sous le titre *Un libro extravagante*. Malgré son titre, ce volume, dont l'original se trouve à la Bibliothèque publique de Lima (Pérou), classe l'auteur comme un profond observateur. Il démontre que les grands oiseaux peuvent voler sans battre des ailes (*sin aleatar*) et explique ainsi le vol plané chez les sujets qu'il appelle « légitimes », le condor, l'aigle, le vautour, etc. Il explique que les oiseaux voiliers procèdent en louvoyant, comme les navires utilisant les vents. Mémoire très juste et très intéressant. Malheureusement entraîné par son imagination, il projeta de suite la construction d'une machine capable de le conduire du Pérou en Espagne en trois jours. Faute de ressources, il ne put donner suite à ses projets.

Après ces auteurs scientifiques, citons en passant les romanciers qui, eux aussi, semblèrent prendre une part active à ces découvertes; c'est ainsi que Rétif de la Bretonne nous montre, dans son livre *La découverte australe par un homme volant*, Victorius parcourant le monde au moyen d'ailes mécaniques fixées au corps.

M. de la Folie, de Rouen, publia en 1775 *Le philosophe*

Digitized by Google

sans prétention, roman philosophique où il décrit une machine volante mue par l'électricité, alors connue seulement dans ses premières manifestations. L'appareil dénote un curieux pressentiment du magnétisme et des dynamos.

En 1742, le marquis de Bacqueville voulut, comme il l'avait annoncé, traverser la Seine au moyen de deux grandes ailes proportionnées à son poids. Devant une foule accourue à son appel, il s'élança de la fenêtre de son hôtel, parcourut en vol plané plus de 150 toises, soit environ 300 mètres, mais tout à coup son appareil cessa de fonctionner. Il descendit assez lentement sur un bateau de blanchisseuses; néanmoins il se brisa la cuisse. Cette expérience eut un commencement de succès et démontre clairement la facilité du vol plané.

En 1768, le principe de l'hélicoptère, dénommé ptéroptère, fut posé, après de Vinci, par le grand mathématicien Pauchon. Dans sa théorie de la vis d'Archimède (Paris, 1768), il démontre qu'à l'hélice ascensionnelle il faut nécessairement ajouter l'hélice propulsive pour la translation horizontale.

En 1772, le chanoine Desforges, d'Etampes, construisit une voiture volante. Malheureusement il donna un mouvement contraire à sa machine, de sorte qu'au lieu de s'élever, elle se pressait contre terre. Il ne resta de son infructueuse tentative qu'une pièce de théâtre de Cailhava, intitulée *Le Cabriolet volant*.

En 1781, dans son numéro du 28 août, le *Journal de Paris* publiait la description de la machine volante du célèbre Blanchard, habile mécanicien, né le 4 juillet 1753 aux Andelys. Il expérimenta à plusieurs reprises cette machine avec un certain succès. Il s'éleva même le long d'un poteau au moyen d'un contrepoids de 20 livres seulement à 80 pieds de hauteur. Il était donc bien près de la solution du problème, puisque en allégeant simplement sa machine de ce poids ou en augmentant quelque peu sa force ascensionnelle, il eût pratiqué le vol sur place,

Digitized by Google

le plus difficile de tous. Il perfectionna sa machine à tel point qu'un contrepoids de 6 livres seulement lui suffisait pour s'élever, lorsque l'immortel de Montgolfier vint renverser ses projets par la découverte des ballons. Blanchard rendit aux de Montgolfier un éclatant hommage dans une lettre publiée par le *Journal de Paris* du 2 mars 1784. Se voyant vaincu, il abandonna son idée pour suivre celle de son rival et, comme nous le verrons dans la suite, il devint un célèbre et habile aéronaute.

Disons enfin pour terminer l'analyse de cette période de travail sans résultat, que quelques expériences aérostatiques furent faites dès la découverte par Cavendish des propriétés du gaz hydrogène.

Le docteur Black, d'Edimbourg, écrivait à un confrère, en 1784, pour lui démontrer la possibilité de s'élever dans les airs au moyen de ce gaz. Il ne fit cependant aucune expérience.

L'Anglais Tiberre Cavallo toucha aussi du doigt la découverte des aérostats. Dans une notice, présentée le 20 juin 1782 à la Société royale de Londres, il raconte ses essais faits avec des vessies remplies d'hydrogène, mais trop lourdes encore pour le volume d'air déplacé. En somme, il manquait simplement à ces hommes le réservoir léger pour contenir le gaz. C'est ce que les de Montgolfier ont trouvé.

Nous passerons ainsi à la seconde période, que nous pouvons hardiment intituler « période active ».

II. — Période active.

En 1783, la route de l'air était toujours fermée et de Lalande, à l'Académie des Sciences, proclamait encore l'impossibilité de s'élever par la légèreté spécifique.

Rien ne peut donc ravir aux célèbres de Montgolfier, dont nous allons parler, la découverte des ballons (1).

(1) Nous donnerons dans la suite une note biographique séparée sur la famille, des de Montgolfier, leur jeunesse, leurs études et leurs essais.

Digitized by Google

Le succès privé des de Montgolfier s'étant répandu bien vite dans toutes les sphères de la société, de toutes parts on les pressa de faire une expérience publique.. Elle eut lieu solennellement à Annonay le 5 juin 1783, en présence des Etats du Vivarais réunis.

Le ballon, de 110 pieds de circonférence, pesant 500 livres, fut gonflé en quelques instants et aux acclamations d'une foule en délire, délivré de ses amarres, prit la voie de l'air, s'éleva à 1,000 toises en moins de dix minutes et en décrivant une ligne horizontale de 7,200 pieds vint reprendre contact avec le sol. Un procès-verbal de cette expérience fut rédigé par le contrôleur général d'Omesson, signé par les députés aux Etats du Vivarais et envoyé à l'Académie des Sciences. Cette date mémorable constitue donc le premier pas utile vers la conquête de l'atmosphère.

A la demande du ministre comte de Breteuil, une commission fut nommée à l'effet de faire venir à Paris les de Montgolfier, afin de répéter aux frais de l'Académie leur expérience. Celle-ci ne fonctionnant pas assez vite pour satisfaire la curiosité des Parisiens, un jeune savant, Faujas de Saint-Fond, alors élève de Buffon, ouvrit une souscription publique et en quelques jours 10,000 francs furent réunis.

Entre-temps, le physicien Charles et les frères Robert, continuant les expériences de Tiberre Cavallo, avaient imaginé d'enduire d'une couche de caoutchouc la toile de leur ballon. Supprimant ainsi la porosité de l'enveloppe, il leur était possible de retenir l'hydrogène. Poussé par la réussite des de Montgolfier, ils construisirent un ballon en soie vernie au caoutchouc, de 12 pieds 2 pouces de diamètre.

Ayant eu connaissance de cette tentative, Faujas de Saint-Fond se mit en rapport avec Charles et les Robert et il fut convenu qu'ils viendraient à Paris faire leur expérience. Ils mirent aussitôt leur projet à exécution et gonflèrent à l'hydrogène, fabriqué par eux avec de la

Digitized by Google

limaille de fer, de l'eau et de l'acide sulfurique, le ballon qu'ils avaient confectionné. Le tout avait marché à souhait et le 27 août, à 2 heures du matin, le ballon tout gonflé fut transporté de la place des Victoires, où habitaient les Robert, au Champs-de-Mars. Toute la journée une foule immense, accourue de toutes parts était échelonnée sur les maisons, les tours, les coteaux voisins. Des témoins ont évalué les spectateurs à 300,000 environ. Enfin ce même jour, à 5 heures du soir, un coup de canon retentit, les amarres furent coupées et le globe fut lancé dans l'atmosphère à une grande vitesse. Un enthousiasme indescriptible s'empara de la foule ahurie. Ainsi s'éleva pour la première fois un ballon gonflé à l'hydrogène. En moins de deux minutes, il atteignit 488 toises de hauteur et se perdit dans un nuage obscur pour reparaître quelques instants après en une descente rapide. Ce ballon avait été fermé hermétiquement et le gaz s'étant dilaté dans les couches supérieures, avait produit dans la toile une fissure par où s'échappait l'hydrogène. Ce ballon eut une fin malheureuse et comique. Il tomba à Gonesse, près d'Ecouen, à 5 lieues de Paris. Les habitants, effrayés à la vue de cette bête diabolique, accoururent accompagnés du curé, armés de fourches et de fusils et mirent en pièces l'aérostat dont les lambeaux furent traînés par un cheval dans le village, pour se venger de la terreur que leur avait inspiré le premier aérostat.

Etienne de Montgolfier était sur ce temps arrivé à Paris pour faire son expérience. Un peu découragé par la concurrence inattendue de Charles et des Robert, il fut heureusement assisté par un ami réconciliateur, Réveillon, grand fabricant de papier du faubourg Saint-Antoine. C'est dans les ateliers de cet homme que de Montgolfier construisit son ballon auquel il donna la forme d'une pyramide de 8 mètres de haut surmontée d'un prisme de même hauteur. Il était constitué par une toile d'emballage recouverte de papier des deux côtés. Sitôt terminé, de

Digitized by Google

Montgolfier procéda au gonflement, mais les dimensions de cet appareil l'obligèrent à procéder à l'extérieur et le 12 septembre, lorsque tout était préparé, un orage éclata et la pluie décolla les papiers, mettant ainsi hors de service le ballon.

Non découragé par ce malheur inattendu, de Montgolfier, avec la collaboration d'autres amis dévoués, remit en fabrication un nouveau ballon. Cinq jours suffirent à cette œuvre et le 18, le nouvel aérostat put être gonflé sans incident. Ce dernier était de forme sphérique ayant 57 pieds de hauteur sur 41 de diamètre. Le 19, dès le matin, il fut transporté à Versailles dans la grande cour du château et disposé sur un immense échafaudage. Devant une foule immense, délivré de ses amarres, le ballon s'éleva lentement à peu de hauteur et tomba à Vaucresson, à 4 kilomètres de son point de départ. Cette courte ascension fut occasionnée par une fissure qui se produisit dans l'enveloppe lors du lancement. A cet aérostat avait été attaché un panier semblable à une nacelle, et les premiers aéronautes furent un mouton, un coq et un canard que l'on retrouva en vie après la descente. Le premier arrivé sur les lieux fut Pilâtre de Rozier, dont nous allons parler comme premier héros et premier martyr de la véritable navigation aérienne.

Aussitôt après cette grande découverte démontrant la réalité des théories de Montgolfier, on s'empressa de s'assurer si réellement un homme pouvait être élevé dans l'atmosphère. Un grand ballon fut donc construit avec lequel on procéda à différentes ascensions captives dont Pilâtre de Rozier fut le passager et que nous passerons sous silence pour parler de suite de la première ascension en ballon libre.

Pilâtre avait, lors de ces expériences, acquis une grande habileté à conduire le feu qui devait, selon son intensité, tenir le ballon à des hauteurs différentes. Homme intrépide et d'un sang-froid imperturbable, il était tout désigné pour offrir sa vie au succès de la science.

Digitized by Google

Le 30 août, il fit publiquement une demande à l'Académie des Sciences de Paris, sollicitant la faveur d'une ascension. Cependant l'hésitation des de Montgolfier à confier des vies humaines à une machine à peine née, était parvenue aux oreilles du roi Louis XVI et celui-ci mit opposition au départ de Pilâtre de Rozier. Il fut décidé que cette première expérience aurait lieu avec deux condamnés à mort. Pilâtre, mécontent de ce que cet honneur pourrait revenir à deux forçats, insista violemment auprès du Roi et, secondé dans ses démarches par le marquis d'Arlande, il finit par obtenir l'autorisation de prendre le départ. Cette expérience fut fixée au 21 novembre. Le départ eut lieu dans les jardins de la Muette, à 1 h. 50. La majesté imposante de cet immense ballon de 60,000 pieds cubes, la hardiesse de Pilâtre et du marquis d'Arlande qui l'accompagnait, produisirent sur la foule un silence de mort au moment du lâchez-tout. Selon le procès-verbal de cette expérience, signé par le duc de Polignac, le duc de Guines, le comte de Polastron, le comte de Vaudreuil, d'Hunaud, de B. Franklin, de Faujas de Saint-Fond, de Dalisle, de le Roy, de l'Académie des Sciences, le ballon atteignit 3,000 pieds d'altitude, passa au-dessus de Chaillot, des Invalides, de l'Ecole Militaire et vint atterrir lentement sur la Butte-aux-Cailles, entre le Moulin des Merveilles et le Moulin Vieux. Le poids emporté par ce ballon était de 1,600 à 1,700 livres.

Encouragés mais aussi jaloux par le succès des de Montgolfier, Charles et les frères Robert ouvrirent une souscription publique pour leur permettre la construction d'un globe de soie caoutchoutée devant enlever deux passagers. 10,000 francs furent vite réunis et le 26 novembre l'appareil était exposé aux Tuileries. Le gonflement, qui faillit être tragique par l'inflammation d'un tonneau producteur d'hydrogène, heureusement éteint, demanda plusieurs jours.

Enfin le 1er décembre 1783, devant 400,000 personnes,

Digitized by Google

le premier aérostat gonflé à l'hydrogène prenait la route de l'air avec passagers.

Malgré notre désir de rester bref dans ce résumé, nous ne pouvons passer sous silence un fait particulier relevant de l'intelligence du physicien Charles. Il créa du premier coup le ballon moderne tel que nous le possédons aujourd'hui. A part le cercle de suspension et le guide-rope, tout existait. Le filet pour répartir uniformément le poids, la soupape et le lest pour rétablir les hauteurs du ballon, variant selon qu'il passait dans les couches chaudes dilatant le gaz et augmentant la force ascensionnelle, selon qu'il traversait des couches froides, contractant les gaz. Son appareil était muni de l'appendice et de l'ancre pour l'atterrissage. Il se servit aussi dès la première expérience du baromètre pour suivre les mouvements verticaux. Il avait compris que ces accessoires, inutiles pour les Montgolfier à air chaud, lui étaient indispensables pour son ballon à hydrogène.

Après ce résumé, nous donnerons en détail les conditions d'une ascension et le travail du pilote, ce qui permettra de mieux comprendre le récit des quelques expériences qui vont suivre.

A midi, les savants et les souscripteurs à 4 louis se réunirent dans une enceinte spéciale. A 1 heure et demie, le canon annonce le départ. Avant de quitter terre, Charles s'avance près d'Etienne de Montgolfier et courtoisement présente à son seul concurrent le ballon-pilote qui doit lui ouvrir la route de l'air, rendant ainsi à l'inventeur des ballons un éclatant hommage. Au milieu d'applaudissements immenses, le ballon s'éleva avec une lenteur majestueuse. Entraîné vers Monceaux, l'aérostat traversa la Seine entre Saint-Ouen et Asnières, passa sur Saunois, Franconville, Eau-Bonne, Saint-Leu-Taverny, Villiers, l'Ile-Adam et vint atterrir favorablement à Nesles. De suite, Charles rédigea un procès-verbal de son voyage qu'il fit signer par les notabilités des environs. Entre-temps arriva le duc de Chartres, le duc de

Digitized by Google

Fitz-James et Farrer qui embrassèrent longuement Charles.

L'aéronaute voulut alors prouver qu'il était parfaitement maître de son ballon; ayant jeté du lest, il repartit seul en disant : « Dans une demi-heure, je reprendrai à nouveau la terre. » Il fit ce qu'il avait promis et atterrit à une lieue de Nesles. Le récit de son ascension, trop long pour paraître dans ce résumé, est rempli de choses attrayantes. Nous en citerons les dernières lignes seulement relatives à son double coucher de soleil. « A mon départ de la prairie, le soleil était couché pour les habitants des vallons. Bientôt il se leva pour moi seul et vint encore une fois dorer de ses rayons le globe et le char. J'étais le seul corps éclairé dans l'horizon et je voyais tout le reste de la nature plongé dans l'ombre. Bientôt le soleil disparut lui-même et j'eus le plaisir de le voir se coucher deux fois dans le même jour. »

Une enthousiaste ovation fut faite à Charles à son retour à Paris. Il fut porté en triomphe et comblé d'honneurs par l'Académie des Sciences.

Comment peut-on comprendre que cette expérience, couronnée de succès, n'eut pas de lendemain, car Charles ne remonta plus en ballon. Il avait juré, dit-on, de ne plus s'exposer à une aussi périlleuse tentative.

Dès lors les ascensions se multiplièrent à tel point, qu'il est impossible d'en donner même la liste dans ce résumé.

La route de l'air étant maintenant ouverte à l'homme, nous nous contenterons de citer les principales ascensions héroïques ou historiques. Il faut dire cependant que le premier voyage aérien qui fut exécuté hors de France eut lieu à Londres, le 14 septembre 1784, par l'Italien Lunardi et qu'une expérience mémorable fut réservée à la Belgique. Le 21 novembre 1784, Minckellers, professeur à l'Université de Louvain, lançait à Héverlé, dans le parc du duc d'Aremberg, le premier ballon au gaz de houille. Cette force ascensionnelle, alors peu connue, passa inaperçue en ce moment.

Digitized by Google

Malgré sa modestie, Joseph de Montgolfier accepta les invitations de la ville de Lyon et c'est là qu'eut lieu la première grande ascension au moyen d'un ballon de 43 mètres de haut sur 35 de diamètre. Le 5 janvier 1784, ce ballon, du nom de « Flesselle », gouverneur de la province, prit la route de l'air avec huit passagers. Il n'y resta que vingt minutes, une déchirure s'étant produite; il descendit violemment dans les marais de Génissieux, blessant légèrement de Montgolfier et le marquis de Laurencin.

Le 24 juin 1784, Lyon eut aussi la gloire d'assister à l'ascension de la première femme, M^me^ Thible, qui s'éleva à 2,700 mètres d'altitude, en présence du roi de Suède Gustave III. L'ascension dura trois quarts d'heure.

Cet exemple fut suivi à Londres par mistress Sage, le 29 juin 1785, en compagnie de Lunardi.

Xavier de Maestre construisit aussi un énorme ballon de 87,143 pieds cubes. Trop lourd, il ne put s'élever comme promis le 20 avril 1784. Après allègement, il prit l'air le 6 mai, atteignit 1,000 mètres d'altitude et se soutint vingt-cinq minutes seulement en l'air, faute de combustible.

Notons aussi, en 1784, les ascensions d'Andréani et de Gerli, à Milan. Bremond et Maret, à Marseille. Rambaud, à Aix. Desgrange et Chalfour, à Bordeaux. Carnu, à Rodez. Enfin, sous la direction de Coustard de Massy, de Mouchet et du marquis de Luynes, un aérostat du glorieux nom de « Suffren » fit à Nantes plusieurs ascensions.

Le 23 juin, Pilâtre de Rozier et Proust, s'élevant de Versailles, atterrirent à Chantilly après avoir atteint l'altitude énorme de 4,000 mètres.

Science à peine née, que déjà on voulut la perfectionner, et c'est par des essais de direction que l'on commença. Dès 1785, nous trouvons déjà le ballon fusiforme, employé de nos jours en dirigeable.

Le 14 janvier 1785, Carra présente à l'Académie des

Digitized by Google

Sciences un mémoire dans lequel il décrit un appareil propulseur se composant de deux roues à aubes en toile.

Evidemment, pour ces expériences et celles qui vont suivre, le moteur était toujours la force musculaire de l'homme.

L'architecte Masse construisit un ballon muni de deux énormes rames.

Le 2 mars, l'immortel Blanchard expérimente un sphérique muni des deux ailes de sa machine volante citée ci-avant. Il s'éleva à 4,000 mètres, mais ne put, au dire des savants observateurs, se diriger comme il l'avait prétendu.

Guyton de Morveau, avec l'appui moral et financier de l'Académie de Dijon, construisit aussi un ballon et fit plusieurs expériences sans résultat.

Le 11 juillet, Miolan et Janisset essayèrent de lancer au Luxembourg une énorme montgolfière de 100 pieds de haut sur 84 de diamètre. Au gonflement le ballon prit feu. Les spectateurs en colère rouèrent de coups les infortunés aéronautes.

Le 15 juillet, les frères Robert et le duc de Chartres s'élevèrent à Saint-Cloud dans un fusiforme de 18 mètres de long sur 12 de diamètre. Leurs essais de direction ne réussirent pas.

Ils recommencèrent leur expérience le 19 septembre et Robert cette fois prétendit aussi avoir décrit une courbe avant l'atterrissage, au moyen de ses rames. Durée de l'ascension, 7 heures environ. Atterrissage aux environs d'Arras.

Cette première ascension d'un aérostat allongé, muni d'un propulseur, constitue le germe des progrès réalisés dans la suite.

Il faut remarquer toutefois que cette idée d'un ballon allongé n'était pas personnelle à Charles et aux Robert, mais bien l'œuvre de Meusnier, général au corps du génie militaire, illustre membre de l'Académie des Sciences, tué à Mayence, en 1793, par un boulet prus-

Digitized by Google

sien. Les documents relatifs au ballon oblong à double enveloppe et à trois hélices, de Meusnier, se trouvent à l'établissement d'aérostation militaire de Chalais-Meudon. Autant Charles avait complété l'œuvre des de Montgolfier, autant Meusnier compléta l'œuvre de Charles au point de vue dirigeabilité. Il traça la voie scientifique suivie et appliquée de nos jours, et de même que le sphérique libre de Charles, le dirigeable Meusnier possédait les conditions essentielles de direction, la forme oblongue, le ballonnet compensateur (en ce cas la double enveloppe) et le propulseur hélicoïdal.

A la suite de ces données, nombreux furent ceux qui s'occupèrent de la direction des aérostats. Malheureusement, en gens inexpérimentés ou étrangers aux sciences, aucun projet ne fut avantageusement réalisé. L'étude se porta surtout sur les courants d'air aériens à des altitudes différentes. C'est ainsi que nous voyons le téméraire Pilâtre de Rozier construire avec le secours de Romain, procureur au baillage de Rouen, un aérostat double dont la partie supérieure serait gonflée à l'hydrogène et la partie inférieure à l'air chaud. Ce procédé devait lui permettre, selon l'intensité donnée au feu, de monter ou descendre sans dépenser gaz ni lest et chercher ainsi des courants favorables à la direction désirée. Ce ballon était destiné à la traversée de la Manche de Calais à Douvres, mais, selon l'expression de Charles, c'était mettre un réchaud sous un baril de poudre.

Malgré les recommandations de leurs amis, Pilâtre et Romain construisirent cette aéro-montgolfière à Paris et en décembre 1784 elle fut transportée à Boulogne, d'où devait se faire le départ le 1er janvier. Malheureusement le vent soufflait du nord-nord-ouest et ce contretemps enleva à Pilâtre la gloire qu'il espérait.

En effet, Blanchard, que les railleries de Paris et de Rouen sur ses tentatives de direction avait fait passer en Angleterre, méditait le même projet et le 7 janvier 1785 il s'élevait des environs de Douvres, à 1 heure de l'après-

Digitized by Google

midi. Le vent qui empêchait Pilâtre d'opérer, favorisait les desseins de Blanchard et bientôt il fut poussé vers les flots de la Manche. Il était accompagné du docteur américain Jeffries. Les dangers d'une telle expédition ne tardèrent pas à se montrer. Le ballon se dégonflait et s'approchait de la mer. A peine à moitié chemin, les provisions de lest étaient épuisées. Les aéronautes jetèrent à la mer tous les accessoires qui n'étaient pas d'une absolue nécessité, jusqu'à leurs vêtements même passèrent par-dessus bord. L'aérostat s'approchait des côtes françaises et toujours il descendait et menaçait de prendre contact avec les flots. C'est alors que Jeffries s'offrit courageusement de se jeter à la mer pour sauver Blanchard. Celui-ci s'opposa à ce sacrifice et conçut le projet de se cramponner aux cordages du filet et de couper les cordes retenant la nacelle. Ce projet allait être exécuté, lorsque le vent fraîchit quelque peu, releva le ballon et le poussa plus rapidement vers la France. Les aéronautes étaient sauvés de leur intrépide voyage. A 3 heures, ils passaient au-dessus de Calais pour atterrir dans la forêt de Guines. Une colonne commémorative marque l'endroit de cet atterrissage. Les intellectuels célébrèrent ce voyage par un concert de louanges tandis que les jaloux et les envieux décernaient à Blanchard le titre de don Quichotte de la Manche.

Entre-temps, Pilâtre de Rozier et Romain attendaient toujours à Boulogne un vent favorable et ce n'est que le 15 juin qu'ils purent s'élever. A 7 heures du matin, l'aérostat partait majestueusement, mais bientôt un vent contraire les refoulait vers la côte où la mort les attendait. L'enveloppe, fatiguée par les nombreux essais, céda sous le poids de la nacelle; une déchirure se produisit et l'aérostat d'une grande hauteur vint vertigineusement s'abîmer sur le sol. Les aéronautes furent trouvés mort sous les débris de leur ballon. Cette catastrophe produisit un douloureux retentissement en France.

Une coïncidence particulière rendait pénible cet évé-

Digitized by Google

nement. Pilâtre et Romain vinrent s'abîmer contre terre, en martyrs de la science, à peu de distance du monument élevé à la gloire de Blanchard au lieu de son atterrissage heureux après la traversée du Pas-de-Calais.

Sans connaissance encore de ces terribles événements, le docteur Potain s'élevait de Dublin, le 17 juin, dans le but de traverser le canal Saint-Georges au moyen d'un aérostat semblable à celui de Blanchard. Un vent contraire le repoussa vers l'Irlande où il atterrit sans incident.

En 1785 également, Alban et Vallet, de Javel, firent une expérience assez sérieuse avec leur ballon « le Comte d'Artois », muni d'un propulseur à ailes. Cependant, comme aux autres, le moteur leur manquait et ils ne réussirent pas à lutter contre la moindre brise.

Un émule de Blanchard fabriqua aussi à cette époque un ballon à rames qui ne donna aucun résultat. C'est à ce Testu-Brissy que l'on doit la première ascension nocturne, du 18 juin 1876. Parti du Luxembourg, il resta pendant 11 heures consécutives dans un orage et en rapporta des observations très intéressantes sur l'électricité atmosphérique. Il devint célèbre dans la suite par ses ascensions équestres.

La brillante époque de Blanchard, sur laquelle nous avons été forcés de nous étendre quelque peu, multiplia les expériences aérostatiques à tel point qu'il serait fastidieux de vouloir simplement les énumérer. Les principales eurent lieu à Londres avec M^lle^ Simonet, à Lille avec le chevalier d'Epinard, à Bruxelles, Douai, Hambourg, Liége, Nancy, Valenciennes, Bâle, Mulhouse, Nuremberg, Strasbourg, Berlin, Metz, Varsovie et répandirent ainsi le goût de l'aérostation sous toutes les latitudes.

Des centaines de projets de dirigeabilité éclorent des cervelles progressistes. Le baron Scoott, en 1789, exposa ses idées en un mémoire, *Aérostat dirigeable à volonté*, où il reprit, en les complétant, les études du général Meusnier, cité ci-avant.

Digitized by Google

Entre-temps, certains savants n'abandonnèrent pas le problème du vol mécanique et le 28 avril 1784, Lanoy et Bienvenu présentèrent à l'Académie des Sciences le premier hélicoptère que l'on sache avoir volé par ses propres moyens. Ces deux Français réalisèrent donc le premier appareil d'aviation emportant son moteur et s'élevant sans aucune impulsion préalable, ce qu'avait entrevu Léonard de Vinci.

En 1784 également, Gérard, dans son ouvrage *L'Essai sur l'art du vol aérien et l'art de voler à la manière des oiseaux*, décrit la machine volante de C.-F. Meerwein, architecte du prince de Galles, machine qui ne fournit aucun résultat.

L'enthousiasme qui avait salué ces expériences scientifiques sombra, comme tant d'autres choses, dans la tourmente révolutionnaire qui sévit en France. L'éclosion des idées de progrès, le triomphe de la liberté, le déchaînement des passions et l'ardeur patriotique du peuple courant aux frontières, tout ce chaos accompagnant la chute du vieux monde, pour faire place à une société nouvelle, ne pouvait naturellement favoriser les études et expériences scientifiques relatives à l'aérostation.

Nous traverserons donc une période d'aérostation militaire qui en réalité n'est intéressante qu'au point de vue technique. Nous nous bornerons donc à en citer les grands faits.

L'aérostat avait pour ainsi dire été exclu du service de l'armée à cause de la difficulté de la production de l'hydrogène et de l'emploi en grande quantité d'acide sulfurique, alors fabriqué encore en très petite quantité par la combustion du soufre. Il était surtout employé dans la fabrication de la poudre et, ma foi, en temps de guerre il fallait tout réserver pour la guerre et non pas gaspiller dans des ballons un produit si nécessaire au salut du pays. Cependant, entre-temps Lavoisier trouva le moyen de produire l'hydrogène par la projection de

Digitized by Google

vapeur d'eau sur de la limaille de fer portée au rouge. Sur la proposition de Guiton de Morveau, le Comité du salut public chargea le physicien Coutelle de vérifier l'invention de Lavoisier qui fut pleinement confirmée. Grâce à ce moyen, le ballon reprit sa place dans l'armée et ce fut le général Jourdan, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse en Belgique, qui introduisit dans son régiment le premier ballon captif.

Coutelle, nommé directeur des expériences aérostatiques avec Conté comme second, étudia le perfectionnement des appareils producteurs d'hydrogène. Ils obtinrent de beaux résultats, mais la porosité des enveloppes les forcèrent à diriger leurs études sur les vernis pour ballons. Ces essais également furent couronnés de succès et ils arrivèrent à tenir des ballons gonflés près de trois mois.

C'est sur ces résultats merveilleux que le Comité du salut public, suffisamment édifié, décida par décret du 13 germinal an II (2 avril 1794), de créer une compagnie d'aérostation militaire.

Coutelle fut dirigé avec son ballon « L'Entreprenant » sur Maubeuge que les Autrichiens assiégeaient. Il fit plusieurs ascensions avec le général Jourdan lui-même et signalant ainsi les opérations des troupes ennemies, il rendit d'éclatants services à sa patrie. Peu après, Coutelle reçut l'ordre de se rendre devant Charleroi, que Jourdan voulait investir. L'impossibilité de transporter les appareils de gonflement forcèrent Coutelle à partir avec l'aérostat gonflé, œuvre surhumaine qui réussit néanmoins pleinement. Le trajet dura quinze heures. Le lendemain, Coutelle fit une ascension dans les plaines de Jumet avec le général Morelot et le jour suivant Charleroi capitulait.

Le 26 juin, les aérostiers se dirigèrent sur Gosselies et à 4 heures du matin le général Morelot s'éleva du plateau du moulin de Jumet. Les péripéties de la bataille de Fleurus sont trop connues pour les narrer; nous dirons

Digitized by Google

cependant que l'armée française peut prétendre sans ridicule que cette journée fut la leur par le ballon de Coutelle. Cet aérostat et sa vaillante compagnie rendirent pendant toute cette guerre de signalés services.

Conté, collaborateur de Coutelle, parvint à décider Bonaparte d'amener avec lui en Egypte son matériel aérostatique et ses hommes. Malheureusement le navire qui portait les engins fut coulé par les Anglais.

Bonaparte, espérant frapper l'imagination des Orientaux, fit exécuter l'ascension d'un montgolfier au Caire, mais voyant que les Musulmans n'y prenaient aucun intérêt, il licencia la compagnie des aérostiers et vendit à Robertson, dont nous parlerons dans la suite, le matériel et « L'Entreprenant », le glorieux aérostat de Fleurus.

Pendant ce temps, divers esprits particuliers travaillèrent l'idée du parachute émise par de Vinci et Fauste Veranzio.

Fin décembre 1783, Sébastien Lenormand fit une expérience qui réussit pleinement. Il se jeta du haut de la grande tour de l'Observatoire de Montpellier.

Un nommé Liavin, incarcéré au fort Miolan, se jeta du haut du fort dans l'Isère au moyen d'un parapluie transformé, sans se faire du mal et parvint ainsi à fuire.

Enfin la gloire d'avoir réalisé une réelle descente en parachute revient à Jacques Garnerin. Pendant son emprisonnement (fait prisonnier à Marchienne, il fut incarcéré à Bude), il étudia le parachute comme moyen de sauvetage. Il ne réussit pas, faute de moyens de construction. Libéré l'année suivante, il continua ses études et c'est le 22 octobre 1797 qu'il exécuta, devant une foule immense, une descente en parachute, mémorable expérience. Il creva son ballon à 1,000 mètres d'altitude. La descente, vertigineuse d'abord, entraîné par le poids du ballon, ne tarda pas à diminuer de vitesse et vint doucement prendre contact avec le sol.

Sa nièce, Elisa Garnerin, Blanchard et Mme Blanchard firent peu après de semblables descentes sans qu'aucun accident termina ces expériences.

Digitized by Google

Ce genre de voyages aériens nous porterait à croire qu'ils ne sont utiles qu'à la distraction des masses, si en 1802 nous ne voyions l'aérostat s'engager dans une voie féconde qui à elle seule suffirait à classer cette invention parmi les plus belles conceptions du genre humain. Le 24 juin 1802, Humbolt et Bomplant exécutèrent une ascension scientifique a 5,878 mètres d'altitude et firent de précieuses observations sur la pression barométrique et la température.

En 1803, Robertson (né à Liége) et son ami Lhoest firent également, avec « L'Entreprenant », plusieurs ascensions scientifiques, atteignant 7,400 mètres d'altitude. Ils observèrent des phénomènes magnétiques et électriques.

Ces observations provoquèrent des discussions dans le monde des savants et de ce fait Robertson fut appelé par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, qui ne s'entendit point avec l'Académie de Paris. Vis-à-vis de cet échange de vues, cette dernière chargea de vérifier la discussion Biot et Gay-Lussac, qui continuèrent donc les ascensions scientifiques. Un premier départ eut lieu le 20 août 1804 pour fixer définitivement des points importants de la physique du globe. Ils atteignirent 3,977 mètres et rapportèrent d'intéressantes observations sur l'état électrique et la température de l'air à différentes altitudes.

Enfin le 16 décembre 1804, Gay-Lussac seul atteignit 7,016 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette belle ascension fut riche en résultats scientifiques.

Malgré ces succès, les ascensions scientifiques comme les expériences militaires subirent un arrêt brusque.

Cependant, le comte Zambeccari, de Bologne, entreprenait encore une série d'ascensions scientifiques. Son système était malheureusement basé sur celui de Pilâtre de Rozier et une foule d'incidents marquèrent ses expériences. Un jour de départ, la lampe à esprit de vin, lui servant à différencier les températures de son gaz, se

Digitized by Google

renversa et communiqua le feu à l'aéronaute. Ce fut entouré de flammes qu'il disparut aux yeux du public angoissé. Il réussit néanmoins à éteindre le feu et atterrit peu après, affreusement brûlé. Sitôt rétabli, il reprit ses essais et le 7 septembre 1804, à minuit, il s'éleva accompagné d'Audréli et de Grassetti. Ascension mouvementée qui les conduisit à une altitude considérable pour les déposer ensuite dans l'Adriatique où avec quelques signes de vie encore et mutilés ils furent recueillis par un navire. Non découragé, Zambeccari, avec l'aide financier du roi de Prusse, continua ses ascensions qui, le 21 septembre 1812, devaient le conduire à la mort. S'élevant de Bologne, sa lampe à nouveau se renversa et fit exploser l'aérostat.

Le 16 décembre 1814, Garnerin fut chargé de lancer à Paris le ballon du sacre de Napoléon Ier (« Couronnement de Napoléon », ballon non monté). Parti le soir de Paris, il fut remarqué le lendemain matin dans la campagne romaine. En messager céleste, il apportait ainsi à Rome en quelques heures la grande nouvelle, mais dans sa course vagabonde, il paraît que ce ballon accrocha le tombeau de Néron sur lequel vint se briser la couronne impériale suspendue sous l'aérostat.

Napoléon, mis au courant de ces faits, en esprit mystérieux et fatidique, fut frappé de cet incident. Il défendit qu'on lui parlât encore de Garnerin et de son ballon et ainsi à nouveau l'aérostation subit un nouvel arrêt, pour ne reprendre qu'après son règne.

(A suivre.) L.-G. Suain.

Digitized by Google

LE RÉVEILLON DE M. PIQUET

M. Piquet, qui a dîné en ville, est rentré tôt. Il a rôdé dans la rue, à petits pas traînants. Appuyé sur sa canne, au milieu du trottoir, il a tournoyé comme une bouée dans le joyeux courant de la foule passante. Il a souri à combien de faces roses, dans l'air vif du soir? Ses yeux ont miré combien de regards brillants, humides de plaisir? Noël!... C'est la Nuit divine qui tombe! C'est la fête de l'Enfant qui vient!

« Ah! que les hommes éprouvent donc de bonheur à maîtriser durant quelques heures leur fièvre de gain et de travail! se dit M. Piquet. Ce repos, ce calme et cette paix, qu'ils ne pourraient prendre sur eux d'offrir à leur désir, avec quelle joie les hommes en jouissent, quand ils leur tombent à date fixe sur la tête, forcés par le calendrier!

— Noël!... Fermons la boutique! crie le marchand à sa femme. On fera la caisse demain!...

— Noël!... En voilà assez, annonce la maîtresse d'atelier, laissons des robes à coudre, mesdemoiselles!

— Noël... Arrêtons les pirouettes de nos phrases, murmure l'écrivain à sa table. Nous finirons l'article plus tard!

— Noël! veulent-ils dire chacun. Assez de toutes ces choses dures que nous nous échinons à posséder! Assez de toutes ces fatigues stériles dont notre cœur ne touche rien! Laissons notre âme nous sourire, un instant reposée. Accueillons la vie en fête ».

Digitized by Google

Par petits paquets, par bouffées blanches, descendent quelques flocons de neige... Le ciel veut montrer que : oui ! c'est bien l'hiver !... Et M. Piquet tout philosophant, allonge la langue, pique sur ses lèvres les miettes glacées, se remet en marche sur sa canne et ses deux pieds lourds.

Enfin, le voici touchant la vieille maison au coin de la rue des Grands-Carmes, qui est la maison des Piquet depuis plusieurs siècles... Pour ouvrir sa porte il doit, sur le trottoir, enjamber les tas de paniers des marchands de boules de sucre bariolé, de spéculoos, de pains d'épices, de jouets à un sou ; petites boutiques que la proximité de l'église a fait établir, ici, sous la clarté du réverbère, comme sur un marché. Les gagne-deniers offrent leurs marchandises à grands cris éclatants et, en même temps, ils frappent le pavé de leurs sabots pour se réchauffer. Un tout vieux, dont on ne voit que le tubercule du nez violet qui brille dans les poils blancs de ses moustaches au fond des enroulements sans fin de son écharpe, balance ses bras à toute force, se claque les épaules pour se dégourdir. Et si drôlement que d'un peu loin, on dirait qu'il embrasse tout le monde à grands bras...

« Ne bougez pas, ne bougez pas, mes amis ! » dit poliment M. Piquet aux marchands de bonbons qui d'ailleurs ne l'ont point remarqué et ne s'occupent pas de lui,

Ils se croient si bien chez eux, sur le trottoir ! Lui, franchit son seuil. La lourde porte de la rue se referme, et M. Piquet ressent un instant d'étrange tristesse en pénétrant dans le silence subit de son grand vestibule où la lampe n'éclaire, sur le sol, qu'un rond de carreaux rouges.

La servante, par le judas du corridor, a vu son maître rentrer. Elle monte lui enlever son paletot fourré et ses galoches... M. Piquet appuyé sur le mur, se laisse faire, tout en tendant l'oreille vers le brouhaha du dehors dont des bribes assourdies lui arrivent encore.

Digitized by Google

« Ah! Ah! dit-il à la domestique, c'est Noël demain, Clémence!... C'est Noël, ma vieille!... Entends-tu les gens crier et chanter dans la rue?

— Mais ils ne chantent point, Monsieur, répond Clémence. Ils ne restent pas là pour leur plaisir par cette nuit d'hiver, je vous assure.

— Allons donc, ma vieille Clémence! Ils chantent, te dis-je! Ne les entends-tu point?... Écoute! A quinze centimes, les pains d'épices!... Ah! la jolie chanson!

— Mais, Monsieur, c'est pour vendre...

— Clémence, je te dis, moi, que leurs yeux brillent et qu'ils sont joyeux!... Je ne sais pas ce qui me retient de courir les revoir.

— C'est cela!... Et attraper une bonne pneumonie, n'est-ce pas? Vous ne savez donc pas qu'il gèle, et qu'il va neiger? Allez plutôt vous réchauffer bien vite dans le petit salon, pendant que je bassinerai votre lit.

— Tu m'ennuies, tu m'ennuies, ma bonne Clémence!... Je voudrais sortir!... Je n'ai jamais vu la ville si gaie!... Noël! Noël! »

Mais Clémence sans un mot de plus, a empoigné M. Piquet par sa redingote, entre les deux épaules. D'une main respectueuse mais irrésistible, elle pousse son maître au haut des quelques marches qui mènent, du vestibule, au petit salon où le feu brûle encore.

M. Piquet installé dans son fauteuil allonge les pieds vers les « chenets ». Il fait ici tiède, net et brillant. A ses deux fenêtres, rougeoient les clartés falotes de la rue, luisent les plaques de pavé mouillé où les passants se pressent.

« C'est égal!... Il fait bien bon ici », murmure M. Piquet avec un long soupir d'aise.

Il allume un gros cigare, de ceux de sa boîte des grands jours. Il chausse ses lunettes et saisit sur le guéridon, un petit livre : Les contes de Perrault. Le volume a dû être

Digitized by Google

fort souvent feuilleté. Il paraît si gonflé qu'il s'ouvre tout seul et montre ses pages jaunies aux marges par les doigts.

« Non ! se dit M. Piquet à mi-voix. En vérité je ne pourrais, ce soir, rien lire d'autre. Je veux que ma Mère-l'oie elle-même revienne une heure me conter, de sa voix lointaine, son plus beau conte. »

M. Piquet a passé les soixante-quinze ans. Il montre un large visage rasé. Sous son menton, des plis épais tracent un cadre à sa fine bouche tendre. Allongé dans son fauteuil, il ressemble à une bonne vieille femme spirituelle et douillette.

D'un poing, il maintient le petit livre sur son ventre. De l'autre, il lève son cigare et passe sous ses narines le foyer odorant du tabac. Le havane lui semble dérouler sous ses rêves un tapis riche et moelleux; et la prose française lui joue, sur quelques notes claires, des airs vieux comme le temps. C'est la paix riche d'un bon cœur sain. La nuit de Noël envoie, au doux vieux homme, son ange le plus caressant.

« Il était une fois... »

Et M. Piquet sourit. M. Piquet sourit encore. Mais quoi? Il ne tourne point les pages du livre... En effet, non il ne lit plus.

« Il était une fois... »

M. Piquet rêve... Oui, il était une fois... Il y a bien longtemps; il y a bien trente ou quarante ans. Ce fut par un soir de réveillon de Noël pareil à ce soir... Il se souvient...

« Oh! gentille, gentille petite Emerance! Elle avait vingt ans à peine; et depuis un an, elle était tout à moi, murmure le vieillard.

« Année délicieuse! Je n'ai jamais oublié son visage rond dans ses cheveux noirs; ni combien sa physionomie était tendre et naïve ».

Digitized by Google

Emerance était venue du pays de Liége s'offrir comme fille de quartier. Mais M. Piquet, célibataire et dans la trentaine, malgré les lunettes à branches d'or qu'il portait sur le nez, avait remarqué la grâce de l'enfant. Sans permettre qu'elle couchât aux mansardes; libre lui-même dans la maison de ses pères, il avait délibérément installé la jolie fille dans les anciens appartements de ses parents. A la vérité, l'ombre de M. Piquet le père, en son vivant « M. Piquet, soies et velours », n'en avait pas protesté le moins du monde.

Dans la vie studieuse et grave de M. Piquet, archéologue amateur, digne secrétaire de la « Société royale des Aérolithes du Brabant », cet épisode, banal pour tant d'hommes, avait été un ravissement. La jeune fille, câline et bonne avait paru l'aimer. Et lui, était devenu fou de sa jeune amie, au point de n'avoir pas un seul instant rêvé seulement de la changer; au point de n'avoir jamais essayé de lui mettre dans les mains, un de ces livres qu'elle n'aimait point; au point de ne s'être même pas aperçu de son ignorance.

Pour M. Piquet, à qui les niaiseries du célibat mondain n'avaient jusque là laissé aucun moment de liberté et de joie intime, avait dès lors commencé une succession de longues journées d'amour.

Emerance vaquait dans la vieille maison bourgeoise, par les vastes chambres désertes. Elle ouvrait les armoires, fouillait les tiroirs, contemplait longuement les vénérables reliques familiales de son ami les roides peintures d'aïeux et d'aïeules, les collections de porcelaines, de meubles et d'armes, jusqu'aux armoires à coquilles, et aux machines astronomiques qui avaient rendu célèbre l'oncle Piquet le naturaliste de la lignée, le Piquet-Coquille comme on l'appelait.

Mais outre ces souvenirs des morts de sa maison, le bon maître offrait aussi à la Liégeoise ce qu'on offre de plus beau aux jeunes femmes vivantes. Des toilettes, des châles, des parures, des dentelles, qu'elle acceptait en souriant, étalait

Digitized by Google

docilement sur son lit durant quelques heures, puis renfermait dans ses placards ou dans ses boîtes.

Ostende, Paris, les théâtres, les spectacles, donnèrent à la paysanne gracieuse tout ce qu'elle voulut prendre des plaisirs de la ville. C'était bien peu, et c'était sans la moindre fièvre. Elle semblait jouir à peine de ces coûteux passe-temps, et ensuite n'en conserver aucun souvenir... Le couple, une fois rentré au vieux logis de la rue des Grands-Carmes, la jeune femme se rasseyait sur les genoux de son ami, lui repassait les bras autour du cou; et M. Piquet revoyait le sourire tendre, farouche et doux, flotter à nouveau sur les lèvres silencieuses de son amie.

L'année se déroula, et ainsi arriva l'hiver. M. Piquet, toujours plus épris préparait pour son amie une solution tout à fait honorable, qui, sans augmenter peut-être son bonheur personnel, lui permît à lui-même de renouer avec certains membres timorés de la famille Piquet qui désertaient la maison depuis le règne de la petite Liégeoise.

M. Piquet rêvait au bonheur de retenir à jamais dans ses bras, par les liens de la loi, la jeune Wallonne taciturne et ardente dont la prunelle gardait un petit point obscur et comme inaccessible à leurs plus suprêmes joies.

La veille de Noël vint. Comme ce soir présent de réveillon, les cris dans la rue chantaient aussi le bonheur vigoureux de l'air frais et du sang chaud coulant en une race de bonne humeur. Oui... Il semble à M. Piquet que tout est étrangement pareil, aujourd'hui, à ce qui fut en ce soir lointain.

« Marrons... marrons chauds... chauds... chauds... chauds les marrons!... » crie une vieille marchande dans la rue...

Mais, jusqu'à cette voix éraillée et demeurée haute, chantante et cependant meurtrie, qui se lève dans la rue à intervalles réguliers; jusqu'à cette voix de vieille pauvresse, il semble à M. Piquet qu'il l'entendit, tandis qu'il rentrait chez lui, en ce soir de Noël infiniment loin, chargé des gâteries

Digitized by Google

pour le repas fin qu'il avait voulu offrir à sa gentille maîtresse. Ou du moins il semble à M. Picquet qu'il connût alors déjà quelque chose de cette voix. Et il sourit de l'illusion.

« Noël! Noël! Émerance! » criait-il dans le corridor... « Noël! ma chérie! » criait M. Piquet, la tête levée vers le haut de l'escalier, pour que ses cris montassent jusqu'à l'étage toucher la jeune femme.

Sans aucun doute celle-ci s'habille, à cette heure, dans sa chambre... Elle n'entend point son ami.

« Noël... Noël ! » recommence l'amoureux. Mais Emerance, ne descend pas. Elle ne vient même point se pencher au palier, sur les marches, suivant sa gracieuse habitude.

« Montons! » se dit M. Piquet. Brandissant le sapin vert qu'il porte et qui est gros à peine comme un bouquet, il gravit les marches à pas de loups.

Il entre. La chambre à coucher moelleuse, obscure, est silencieuse. Pas un bruit. M. Piquet avance à tâtons. Le parfum préféré de son amie emplit ses narines... Serait-elle au lit?... Dormirait-elle?... Comment? Ne sait-elle point que le soir est venu?... Il passe lentement les bras sous les rideaux... La soie du couvre-pieds lui semble tiède encore du contact d'un corps... Mais non; c'est la chaleur de ses mains brûlantes. Son amie n'est point au lit.

« Emerance!... » crie tout à coup, de toutes ses forces, M. Piquet. On ne répond pas. Et le ton angoissé de sa voix, d'une voix qu'il ne se connaissait point, lui donne subitement la chair de poule.

En tremblant, M. Piquet fait de la lumière. Eh quoi? Tout autour de lui, sur des chaises rangées en cercle, sont étalées les robes de la jeune femme. Voici la dernière offerte, il la reconnaît, couleur feuille morte... Elle pend vide et minable comme la gaîne craquée, abandonnée au bord de l'eau, d'une libellule envolée.

Digitized by Google

« Mais alors, alors, elle est partie? demande tout haut M. Piquet. Où? Où? »

Ainsi commence l'horreur de cette nuit de Noël... L'homme court comme un fou, par tous les lieux qu'il se souvient avoir fréquentés quelquefois avec son amie. Il traverse les théâtres et les salles de concerts. Il questionne les garçons de restaurant... Son amie n'y est-elle pas venue par quelque bizarre malentendu; ou parce qu'il est devenu fou, peut-être; parce qu'il a oublié un rendez-vous qu'il lui a donné?...

Ah! qu'il voudrait avoir été insensé, un instant, et la retrouver là, dans un coin de cette petite salle à manger donnant sur le boulevard, où elle le gronderait bien fort d'être en retard!...

Mais elle ne l'attend nulle part. Il a beau s'arrêter au milieu de la rue, revenir sur ses pas d'un bout de la ville à l'autre, jurer et pleurer, hurler et prier les saints en qui il ne croit point... Il a beau frapper du pied, et crier que cela a assez duré : Emerance n'est pas là. Et quand il avance ses mains dans le vide pour, encore une dernière fois, la rechercher à tout hasard, il ne sent rien. Rien.

A l'aurore grise de Noël, en pénétrant pour la dixième fois dans la chambre déserte de la rue des Grands-Carmes, il avise, enfoui dans un vide-poche, un chiffon de papier maculé, griffonné d'une écriture enfantine et grossière. C'est une lettre datée d'un petit village, Stoumont, au bord de l'Amblève et adressée à Emerance. C'est un homme qui l'a écrite et cet homme aimait la jeune femme. Il parle comme s'il en avait été aimé. Il l'attend. Il demande qu'elle revienne au pays. Il ne peut plus supporter la solitude.

M. Piquet veut relire cette lettre de son matin d'angoisse. Il se lève... Il va au tiroir de la bibliothèque, en tire un petit coffret qu'il ouvre. Voici la lettre du paysan... « Il est vrai! pense M. Piquet. Comme les papiers restent! »

Digitized by Google

Lettre.

Stoumont, 20 décembre.

« Émerance, il y a le marchand de jambons de la Gleize qui a dit à Zirée de la Cence de la Vecchée qu'on t'avait vue à Bruxelles, habillée comme une dame dans une voiture, avec un monsieur. Bien sûr, qu'il a dit, que ce n'est point avec ses gages de servante qu'elle paie ces nippes-là et les chevaux d'une carriole. Bien sûr que non que j'ai répondu à Zirée. Mais faudrait voir tout de même, d'ailleurs je me f... de tout cela si tu reviens. Reviens le plus tôt possible, je suis trop malheureux depuis un an que tu es partie j'aime autant me jeter au gouffre que de demeurer encore tout l'hiver sans toi, vois à revenir cette semaine, nous n'avons besoin de rien de la ville, j'ai du lard plein le pot et des crompires en tas... Mais c'est toi qu'il me faut, tu m'as dit au bois la première fois que tu ne m'oublierais jamais et que je n'avais qu'à siffler. Je sais bien que malgré tout, tu es la brave des braves et que tu n'as qu'une parole. Reviens, je ne fermerai plus la porte pour t'attendre et je ne laisserai plus éteindre le feu avant que tu ne sois là. Reviens.

Fonse Briquet. »

Sans doute, Émerance était courue, ce soir, retrouver son amant au pays. Sans doute, elle le retrouva, car il ne l'avait plus jamais revue... Voici dans un cadre d'argent et de perles, une photographie de l'époque. L'impression a déteint sur le papier jauni. Mais M. Piquet y retrouve encore la naïve physionomie de la Wallonne. La tête ronde dans les bandeaux de cheveux tordus sur les oreilles. Le col de linge montant haut sur la gorge. Le corselet de velours largement brodé à l'espagnole, à la mode d'alors... Ah ! le sourire de la large bouche tendre; la tristesse aimable, la douceur de

Digitized by Google

chevrette des yeux immensément excavés... Elle projette la tête en avant, le front penché, les regards relevés...

M. Piquet se rassied. Il laisse retomber sur la table ces objets amers encore du passé qu'ils contiennent! Pourtant que ce triste Noël est loin! Qu'elle est lointaine, la petite musique qui crie au cœur du bonhomme! On dirait un chant sur la neige. Le chant du matin d'hiver, d'un petit oiseau dans la neige. Un chant que rien ne lie plus aux choses.

« Marrons, chauds... marrons chauds... chauds, chauds les marrons! » répond, au souvenir du vieillard, la voix de la pauvresse de l'autre côté de la fenêtre. « Chauds les marrons! »

La nuit avance. Le calme peu à peu se fait dans la rue. La neige se met à tomber. On ne perçoit plus que le retentissement des voix, car le vacarme des pieds et des roues a cessé. La nuit de Noël marche et rampe sur ses pas de velours. Elle marche et étend son manteau de plumes sur les hommes et les âmes.

« Émerance!... Ah! que j'ai souffert cette nuit d'il y a quarante ans! Mais que ne donnerai-je pas pour souffrir, cette nuit à nouveau, la souffrance de cette nuit-là! Il était une fois... et cela ne revient plus... »

M. Piquet appuie ses mains sur sa poitrine et sent à deux mains son cœur qui bat. Fermant les yeux, il distingue au loin comme une lumière qui brille doucement dans sa vie et qui découpe une petite étoile dans de l'or, au creux de la nuit glacée qui s'enfonce derrière lui. « Il était une fois... »

Et il se remet à lire, le livre des vieux contes, quand le Petit Poucet avec ses frères, est perdu dans la forêt. Ecoutez!

« Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs; car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. »

A la musique de cette prose naïve et parfumée de l'air des

Digitized by Google

champs, ah! l'âme de M. Piquet murmure et chante. Non, elle ne saurait plus pleurer son malheur de jadis. Non, son rêve la berce...

« Emerance, où es-tu? Émerance, vis-tu encore? Où as-tu vécu? Qu'as-tu fait de ta vie? Pourquoi pensais-je si fort à toi, ce soir, moi qui n'ai plus de passé? Est-ce cela l'amour? Un chant de notre instinct?... Il est vrai, en réalité, je n'ai aimé que toi, toute ma vie. Oui. Toutes les autres femmes ne furent, à mon cœur, que des excitants où je buvais pour me faire oublier la misère de ton abandon. Et ainsi tu m'appris que la vie n'est qu'un songe... Sans trop de peine, avec l'âge, avec la vieillesse chenue, je l'ai compris, et mon âme est tranquille. J'ai repoussé l'anxiété de vivre et désormais, hélas, suis sans souci, parce que les semelles de mes souliers sont de triple épaisseur et parce que les titres de mes rentes sont haut cotés en bourse...

« J'appelle cela de la philosophie! La vérité, c'est que c'est la mort qui vient, et que le songe va finir. Cependant, ce soir, une voix me parle; il faut que je réponde. Qu'est devenue cette femme que je tins dans mes bras comme un vase précieux où j'avais déposé la fleur de mon âme? A-t-elle pleuré? A-t-elle souffert? N'a-t-elle pas faim, tandis que je repose enseveli dans la richesse, plus calme qu'un mort dans son caveau de marbre? Et elle? A-t-elle pensé jamais au foyer qu'elle avait allumé dans mon cœur? Mais pourquoi l'aurait-elle fait? Si sa vie était ailleurs? C'est impossible, et c'est inutile. Non! il nous faut disparaître sans dire adieu. La vie ne s'inquiète point; elle marche sur nous. Eh quoi? C'est donc au-dessus de la vie que mon âme, ce soir, flotte et cherche une âme lointaine; et retrouve le souvenir de la douce lueur des yeux qui jadis m'aimèrent, la chaleur des lèvres qui chantèrent mon nom, la musique des soupirs qui caressèrent mon amour? La vie n'est donc belle que dépassée? Il faut donc être mort et sans désir, pour trouver

Digitized by Google

le bonheur? Seigneur, Seigneur! Il faut donc nous voir nous enfoncer dans la terre ?

« Il était une fois... » Petite Émerance, à quel bout du monde as-tu perdu comme moi l'appétit de la souffrance? Ah! Mon Dieu! .. Que nous mourons tôt, avant de mourir tout à fait. »

Doucement M. Piquet s'est endormi dans son haut fauteuil à oreilles, à la chaleur des bûches qui meurent, tandis que le regarde, dans son cadre d'argent, l'antique miniature mangée par la lumière et qui se dresse sur le message d'amour du rude paysan d'Ardennes.

(La fin au prochain numéro.) LOUIS DELATTRE.

Digitized by Google

TAINE ET M. AULARD

M. Aulard est un tragédien redoutable. Les émotions qu'il procure à son public sont puissantes et durables. On ne se rappellera pas sans frémir l'année, entre toutes sinistre, où M. Aulard fulmina ce livre terrible : *Taine, historien de la Révolution française*. Ce fut — qui pourrait le nier? — un événement considérable : M. Aulard reçut de sanglantes injures et des hommages écrasants; de farouches quolibets circulèrent en même temps qu'on menaçait de décréter un hymne national. Il y eut des surprises affligées et des étonnements consternés. Il y eut aussi des liesses un peu trop exubérantes et des applaudissements un peu trop prolongés.

Les savants, plus circonspects et moins superstitieux, ont pris le parti de n'en point paraître troublés; ils ont critiqué avec modération et justice, reconnaissant le labeur de Taine et le méprisant un peu, avec un sourire tranquille, faisant de sages réserves pour l'avenir, et, sans l'accabler de bénédictions, concédant à M. Aulard des éloges réfléchis.

M. Aulard pouvait donc se croire désormais à l'abri des conjurations malfaisantes et envisager l'avenir avec sérénité. Mais il avait compté sans l'astuce des hommes et leurs incroyables maléfices. Des complots sont ourdis : on conspire en silence, on prépare des revanches et l'on attend des révélations. Voici déjà qu'une protestation s'est élevée, menaçante et indicatrice de cet état d'esprit. M. Cochin a récemment

Digitized by Google

publié une brochure (1) où Taine est réhabilité et où M. Aulard est dûment morigéné. L'opuscule de M. Cochin a fait quelque bruit et il a éveillé de sérieux soupçons. On nous permettra donc de nous y arrêter un moment.

M. Cochin n'éprouve aucune tendresse pour la démocratie ; on le comprend sans effort, dès le début de son exposé, et l'impression se confirme à mesure que les pages se succèdent. Je prie qu'on n'oublie point cette observation préliminaire.

Je mets à part quelques pages (17 à 20 et passim) où M. Cochin, vérifiant l'érudition de M. Aulard, l'a trouvée en défaut sur plusieurs points et l'accuse d'avoir forcé ses conclusions. La critique de M. Cochin ne s'étend d'ailleurs qu'à une partie limitée du livre de M. Aulard ; elle se borne à l'examen des pages 78-90 du chapitre III, où M. Aulard a commenté le livre I^er^ de la *Révolution* de Taine, intitulé : *L'Anarchie spontanée.*

Je dois dire que les rectifications de M. Cochin ne me paraissent pas destinées à infirmer considérablement le consciencieux travail de M. Aulard. Outre que M. Cochin appuie son jugement sur le choix restreint de *onze* pages, les exemples qu'il énumère des erreurs de M. Aulard n'ont pas, par eux-mêmes, une grande force probante. Il arrive même à M. Cochin — ce qui est divertissant — d'inventer des reproches que M. Aulard n'a jamais adressés à Taine et que notre auteur repousse avec mansuétude. Il me semble donc, sans plus insister, que M. Cochin triomphe un peu aisément et en tout cas, trop hâtivement.

Mais le principal intérêt de son opuscule réside ailleurs ; M. Cochin consacre la plus grande partie de son étude à l'examen du problème révolutionnaire. Aussi bien, il est hors de doute que ce problème existe ; M. Cochin en pose les termes avec une grande assurance et il en indique la solution

(1) La crise de l'histoire révolutionnaire. *Taine et M. Aulard*, par A. Cochin, 2e édition. Paris, H. Champion, 1909.

Digitized by Google

probable. La recherche de cette solution est inséparable de la bonne méthode que propose M. Cochin — méthode que Taine a entrevue et que M. Aulard ignore puissamment.

« L'histoire d'un régime d'opinion, dit M. Cochin, donne matière à deux sortes d'enquête. — Le première portera sur l'état légal, sur les principes avoués, les programmes affichés, l'histoire *officielle*, mot né avec la démocratie et pour son usage » (p. 26). Cette enquête ne comporte aucune difficulté; elle est d'ailleurs simplement préparatoire. Pour deux raisons, la seconde étude politique est beaucoup plus malaisée : les documents directs font défaut et l'historien est ici réduit à des conjectures. Cette étude est « celle qui porte non sur la façade et l'histoire officielle, mais sur la pratique et l'histoire réelle de la démocratie » (p. 27)... Le pouvoir démocratique a « ses moyens, sa vie et son travail intérieurs, qu'il cache à l'opinion » et que l'historien « conjecturant » doit amener à à la lumière. Jusqu'à ce jour, personne n'a fait cette étude. Taine a failli y réussir et nous allons voir que M. Aulard n'y a rien entendu. M. Cochin nous raconte alors une histoire d'Andersen : celle du Petit Klaus et du Grand Klaus. Elle est amusante et se recommande par sa nouveauté. M. Cochin distingue deux Peuples : le Petit et le Grand. Le « Petit Peuple » ou la « Petite Cité », c'est le « peuple politique », c'est la « Nation jacobine », c'est, en un mot, la fédération des « hommes libres », des « patriotes » et des « philosophes » qui se proclama le « peuple souverain » et qui, usurpant les droits légitimes du « Grand Peuple », trompa tous ses vœux (du Grand) et prétendit l'asservir à ses lois (du Petit) sous le facile prétexte qu'elles sont, sans erreur, l'expression de sa « volonté supposée » (du Grand). Ce « Petit Peuple » a des mœurs spéciales, contradictoires des mœurs nationales, « des mœurs politiques, tout à fait à lui, sans analogue dans l'expérience humaine » (p. 31).

Il est merveilleusement pourvu des ressources les plus

Digitized by Google

variées, au point que M. Cochin en est comme saisi d'épouvante. Le régime des sociétés, qui est celui de la démocratie pure et que M. Cochin décrit avec précision, a permis au « Petit Peuple » d'installer, pour le plus grand dommage du « Grand Peuple », le gouvernement révolutionnaire (p. 31). Ce gouvernement, M. Cochin le définit sans hésitation, le « despotisme de la liberté » et le « fanatisme de la raison », et il ne peut s'abstenir de le qualifier « un miracle politique » (p. 32). Mais par quels moyens, le Petit Peuple est-il venu au pouvoir et par quel prodige inouï, a-t-il pu réaliser ce « miracle politique? » Tel le problème qui se pose à l'historien. Les solutions admises jusqu'à présent « se rattachent toutes à l'une ou à l'autre de ces deux grandes thèses que l'on peut appeler la *thèse des circonstances*, — celle des amis de la Révolution, — la *thèse du complot*, chère à ses adversaires » (p. 32). La « thèse des circonstances » dont le simple énoncé contient toute la définition, ne satisfait pas M. Cochin. Elle lui paraît insoutenable. M. Cochin croit à la toute-puissance du principe sur la réalité du fait. M. Cochin expose avec netteté les « principes » du gouvernement révolutionnaire ; à peu de chose près, ils sont ceux du *Contrat social*. Il en signale ensuite les conséquences avec une abondante logique. L'établissement de la démocratie directe comportait de nouveaux modes d'action et postulait une morale nouvelle — exact contraire de l'ancienne qu'elle détruit. La « machine sociale » inventée par et pour l'usage du « peuple souverain » était ainsi réglée et fonctionnait de telle sorte que les « énormités », loin d'avoir été des mesures exceptionnelles, furent au contraire des « méthodes » strictement orthodoxes. « Son principe admis, le terrorisme est légitime et normal, et le premier acte illégal de la Révolution est le 9 thermidor » (p. 41). Voilà ce que M. Cochin ne cesse de démontrer — et de répéter. Après avoir tracé une sombre description des « effrayants attributs du nouveau règne »,

Digitized by Google

M. Cochin conclut qu'en tout état de cause, ils sont « l'œuvre des seuls principes, indépendants, on le voit, de toutes circonstances, de guerres ou autres » (p. 37).

A « la thèse des circonstances » s'oppose ordinairement la « thèse du complot ». Cette dernière n'a que les apparences de la vérité ; elle est à la fois injuste et inexacte. Cette thèse « a eu bien des formes, toutes communes en ceci, qu'elles mettent les hommes, les calculs et les talents personnels au premier plan, et concluent de la tyrannie aux tyrans ».

Pour les partisans de ce système, les « énormités », comme (p. 48) tout le reste d'ailleurs, furent simplement l'effet délibéré de conspirations intéressées. C'est une grave erreur, proteste M. Cochin. La démocratie supprime les chefs et fonde le règne du commissaire. Elle ne reconnaît aucune autorité individuelle et elle exerce son pouvoir par le moyen de délégations.

Les représentants du peuple sont soumis, corps et âme, aux décisions anonymes de la volonté générale, laquelle est fatale et inconsciente. Ainsi, « des êtres inhumains, un Châlier, un Marat, un Carrier, ne sont que les produits mécaniques du travail collectif » (p. 100) et la Terreur n'est pas le fait de l'intérêt particulier, car les Jacobins « ne règnent ni pour ni par eux-mêmes, mais en vertu d'une force impersonnelle, qu'ils servent sans la comprendre, et qui les brisera sans effort comme elle les a élevés » (p. 51).

Parvenu à ce point de son raisonnement, M. Cochin, ayant rejeté les deux thèses communément défendues, nous apprend quelle fut la singulière fortune de l'historien des *Origines*.

Taine voit les « vraies causes ailleurs que dans les faits extérieurs — concert de volontés ou concours de circonstances, — et les cherche dans le développement d'un progrès social qui ait sa propre loi... Les idées, l'histoire du Petit Peuple ne sont pas de plain-pied avec les nôtres ; la Petite Cité a sa loi, son progrès à elle, que ses citoyens mêmes

Digitized by Google

ne connaissent pas, — voilà l'idée maîtresse du livre (p. 53). C'est pourquoi Taine est le premier qui ait hardiment posé l' « antinomie révolutionnaire » que M. Cochin exprime encore par cette formule saisissante : le despotisme de la liberté et le fanatisme de la raison. — Mais il l'a posée sans la résoudre : c'est que son outil ne convenait pas au travail entrepris. M. Cochin voit la raison de son insuccès dans ce fait que la « méthode psychologique », celle de Taine, est, en l'occurrence, peu fructueuse. Plus elle fait de découvertes et moins elle est capable de les expliquer.

M. Cochin lui préfère carrément la méthode sociologique et allègue le témoignage de M. Durkheim. « L'école psychologique, nous dit M. Durkheim [1], fait trop de part aux *intentions*, quand elle veut expliquer les faits sociaux, pas assez aux situations. Elle ne voit que le calcul des hommes, là où agit une cause plus puissante, le lent et le profond travail des institutions, des rapports sociaux... » Pour le dire d'un mot, la notion de *loi* lui échappe totalement. Aussi bien, il y a une loi qui règle tout phénomène social, « une loi de sélection et d'entraînement mécanique » qui agit partout où il se produit et qui a trouvé sous le régime jacobin une application très exacte. La tâche des futurs historiens consistera par conséquent à retrouver parmi la confusion des événements cette loi permanente, à en exprimer tous les articles et à faire voir, par rapport à ceux-ci, la dépendance complète des faits sociaux.

La nouvelle école devra considérer Taine comme un initiateur et répudier M. Aulard comme un vulgaire profane. Celui-ci, en effet, est un « historien de défense républicaine ». Il ne consulte que les « actes publics du patriotisme » (procès-verbaux des assemblées révolutionnaires, actes et correspondances du gouvernement patriote, de la propagande patriote,

(1) *Les règles de la méthode sociologique*, p. 106 et suiv.

Digitized by Google

pamphlets, discours, circulaires, pétitions, journaux, etc.), enfin « les actes authentiques du patriotisme rédigés par les patriotes et la plupart pour le public » (p. 76). Or, on ne peut raisonnablement attribuer à ce genre de documents qu'une valeur très relative. Ils ne méritent qu'une créance fort limitée, car ils résument tout un vaste et inconscient travail de propagande sociale, qui aboutit en définitive à imposer à celle du Grand Peuple l'opinion du Petit Peuple, chargée comme elle l'était de mensonges et d'impostures.

Tout compte fait, M. Aulard n'est que « le savant éditeur de la thèse de défense républicaine ». Son mérite est d'ailleurs considérable. « M. Aulard a plus de critique que ses devanciers (Michelet, par exemple) : il va chercher le plaidoyer dans les écrits du temps, le demande aux Jacobins d'alors; et voilà ce qui fait la nouveauté et la valeur de son livre (p. 92)».

Moralité : Nous attendrons encore quelque temps une histoire véridique de la Révolution française. Son avènement ne sera possible qu'à deux conditions : « la première est de nous garder du fléau de toute curiosité, l'indignation » (p. 99) — et ce fut le péché mignon de Taine. La « seconde condition est que la critique nous débarrasse enfin du fétiche révolutionnaire, le Peuple » (p. 100) — et c'est le tort de M. Aulard de l'avoir ressuscité.

« Alors finira la crise de l'histoire révolutionnaire. Alors aussi justice sera rendue à nos deux historiens..... (p. 101) Taine et M. Aulard serviront, chacun à sa manière l'histoire de demain, l'histoire sociale de la Révolution : l'effort du premier sera pour elle un exemple, le livre du second un document (p. 102). »

* * *

La brochure de M. Cochin, on le voit, est pleine d'idées et riche en aperçus originaux. Les vues de l'auteur sont

Digitized by Google

précises et ses conclusions rigoureuses. La clarté de son jugement éblouit, la sûreté de sa logique déconcerte...

Hélas! M. Cochin chérit faiblement les historiens de défense républicaine et n'affectionne pas davantage le « régime social » qu'ils protègent de leur bienfaisante érudition! Il est naturel que son réquisitoire souhaite de tourner à la confusion du client et de son avocat; ce qui est encore naturel, c'est la satisfaction qu'en éprouverait M. Cochin. Ces deux sentiments, également impérieux, lui inspirent une noble ardeur et une recette infaillible. M. Cochin décrit le phénomène révolutionnaire de telle sorte que le décrire, c'est déjà le condamner. Il pose le problème en des termes tels que toute solution devient impossible, sinon celle dont M. Cochin se fait le tenant résolu. Par suite, la méthode de M. Cochin sera à rebours ou à contresens; elle consiste, en effet, à partir de l'idée pour arriver au fait; elle n'est plus un instrument de recherche, elle n'est plus qu'un moyen de démonstration. Avant de se mettre à l'œuvre, l'historien sait qu'il prouvera l'allégation de M. Cochin; à savoir que l'antinomie révolutionnaire est une « loi de la démocratie pure ». — M. Cochin s'imagine volontiers que la Révolution a mis tout uniment en pratique les « principes » du *Contrat Social* (1). Le Petit Peuple est, en effet, d'après M. Cochin, organisé et gouverné selon les règles et les modèles prescrits par Rousseau. Ainsi simplifiée, la question n'a plus rien qui embarrasse; le gouvernement de 1793 n'est plus qu'un exemple instructif et la Révolution tout entière n'est rien autre qu'un « théorème en marche ».

On se souvient d'autre part que Joseph de Maistre a été l'un des fondateurs authentiques de la sociologie, cette science

(1) Encore leur donne-t-il la plus fâcheuse interprétation. Voir dans la *Revue de Paris* (année 1908) un intéressant article de M. Georges Beaulavon, où il démontre que le système rousseauiste est celui de la véritable liberté.

Digitized by Google

qui règne aujourd'hui sans partage sur le mouvement intellectuel. M. Cochin, dont tous les vœux accompagnent l'entreprise de M. Durkheim, ne doit pas ignorer et estime sûrement l'auteur des *Considérations sur la France*. Il ne serait pas hors de propos de relire ce livre profond du penseur savoyard. M. Cochin arrive à point nommé pour en prouver l'opportunité. Nous y trouverons la surprenante confirmation de la plupart des idées émises par M. Cochin. Et ce fait est digne entre tous d'être médité; J. de Maistre décrit le régime jacobin à peu près dans les mêmes termes que M. Cochin, ses ressources, son organisation et la stupéfiante fatalité de ses destinées. Comme M. Cochin, il est d'avis en définitive, que « les révolutionnaires n'ont pas fait de faute dans leur carrière (révolutionnaire) par la raison que le flûteur de Vaucanson ne fit jamais de notes fausses ».

La comparaison n'est pas inutile à la gloire de Joseph de Maistre et les lecteurs de M. Cochin en feront sans doute aussi leur profit. Les critiques que j'adresse à M. Cochin ne prétendent pas d'ailleurs diminuer l'intérêt de son livre; elles n'ont d'autre but que d'en préciser la portée. M. Cochin est un esprit solide et très informé, un critique actif et substantiel, et, par surcroît, un élégant écrivain dont le commerce est fort agréable. Il faut ajouter que M. Cochin apporte dans la discussion une parfaite urbanité et une impeccable courtoisie, bien différent en cela de M. Aulard, dont les procédés, comme le dit M. Cochin lui-même, tendraient à acclimater chez nous, après trois cents ans de politesse, les mœurs un peu sauvages des humanistes allemands du quinzième siècle.

*
* *

Je n'ai pas l'intention de renouveler ici, à propos du livre de M. Cochin, les discussions auxquelles entraîne ordinairement un examen, même superficiel, de l'œuvre historique de Taine. Sa philosophie offre le type le plus complet du système

Digitized by Google

déterministe. Ce qui, à ses yeux, suffisait à condamner la Révolution, c'est qu'elle avait ignoré jusqu'au plus obscur sentiment d'une discipline positive et qu'elle avait au contraire manifesté l'idéalisme le plus malfaisant. Déterministe, Taine s'est avisé que la Révolution avait été un pur contresens scientifique — et il ne pouvait point manquer de la maudire pour n'avoir pas su qu'un « préjugé héréditaire est une raison qui s'ignore ». Déterministe, Taine ne pouvait point s'empêcher d'accabler les révolutionnaires pour ce qu'ils n'avaient eu ni l'intelligence expérimentale ni une éducation historique convenable. Pour Taine, rien n'était plus certain : la Révolution n'avait été qu'un « brigandage philosophique »; il voyait volontiers dans tout révolutionnaire un philosophe, ou du moins un élève des philosophes, ou du moins un être philosophique. Les révolutionnaires avaient fait leur éducation d'après les pitoyables méthodes de l'esprit classique, lequel, comme chacun sait, voue un respect exclusif à la logique, simplifie et généralise à tout prix et sans scrupules, au mépris de la réalité des faits et au détriment de tout progrès véritable (1). C'est justement cet esprit qui a créé l'erreur révolutionnaire et infligé à la France contemporaine

(1) Chose amusante, la thèse de Taine est le contre-pied exact de celle de M. Lasserre, pour tout le reste, son élève soumis et son fidèle disciple. M. Parodi qui fait cette remarque (*Traditionalisme et démocratie*, Paris, Colin, 1909, p. 195) ajoute : « Taine voyait et condamnait dans la Révolution l'aboutissement logique de l'humanisme et du classicisme, c'est-à-dire du culte de la raison générale et abstraite, de l'étude de l'homme en soi, telle que l'avait conçue le XVII^e^ siècle après la Renaissance ; M. Barrès et M. Bourget le répètent après lui ; et l'on pourrait donc se contenter de renvoyer les uns aux autres les augures du traditionalisme, en souhaitant qu'une doctrine si soucieuse d'orthodoxie fixât un peu mieux son credo! » On sait, en effet, que pour M. Lasserre la Révolution ne fut rien autre qu'un accès de romantisme. — Cette contradiction n'embarrasse nullement M. E. Seillière qui s'efforce de concilier les deux thèses adverses. (Voir *Philosophie de l'Impérialisme*, t. IV : *Le Mal Romantique*, etc., Paris, Plon, éditeur. — Introduction, note au bas de la page LIV).

Digitized by Google

les redoutables châtiments qu'elle continue de souffrir. Il est bon de ne pas oublier encore qu'en matière politique, Taine avait des idées rigoureusement libérales. En conséquence, Taine devait médiocrement admirer « cette France administrative, centralisée, manœuvrée, tout entière de haut en bas, telle qu'elle existe encore aujourd'hui » (1) et telle qu'elle le fut sous la Révolution, négative de tout libéralisme. Ce coupable étatisme — on le sait — lui a inspiré bien d'amers regrets et de terribles indignations...

Ces données, pourtant essentielles dans la philosophie historique de Taine, M. Cochin me paraît les avoir oubliées. Probablement, ce n'était pas son sujet. Mais il oublie encore que M. Aulard a, lui aussi, sa philosophie, laquelle est très arrêtée dans ses principes et très féconde dans ses conséquences. Il suffirait, pour en faire la preuve, de commenter quelques-unes de ses déclarations. M. Aulard nous présente de l'histoire une conception socialisante qui n'est pas sans rapports avec la philosophie d'un Karl Marx et se rapproche visiblement des théories de cet autre Allemand, M. Lamprecht auquel on fit, ces dernières années, un si beau succès. L'*Histoire politique* de M. Aulard atteste un sérieux effort d'appropriation et s'inspire ouvertement de la doctrine collectiviste. A défaut d'autre indication, le choix des matériaux utilisés par M. Aulard nous renseignerait déjà d'une manière très satisfaisante. On sait le mépris que professe M. Aulard pour les « mémoires » et, en général, pour le témoignage personnel et subjectif. Il leur « préfère systématiquement » les sources officielles et anonymes — véritables documents « grégaires », si j'ose ainsi parler, expression authentique et strictement objective de l'opinion et du sentiment collectifs. — Ce sont des raisons de philosophe qui lui inspirent cette attitude et non pas, comme le veut

(1) *Correspondance de Taine*, Lettre à la princesse Mathilde, t. IV, p. 229-230.

Digitized by Google

M. Cochin, les secrets mobiles de l'historien de défense. On pourrait peut-être même se demander si, pour M. Aulard, la doctrine n'a pas précédé la méthode.

Pour Taine, le cas n'est pas douteux : M. Giraud l'a démontré avec complaisance, M. Aulard l'a rappelé avec profusion. Ce point me paraît acquis et je n'y reviendrai pas. Je voudrais simplement faire ici deux remarques que j'ai la présomption de ne pas croire tout à fait superflues. La première concerne le « beylisme » de Taine. On se souvient que Stendhal inspirait à Taine une admiration sans réserves. Jamais l'auteur de la *Chartreuse* n'eut de lecteur plus passionné, ni de disciple plus attentif à répéter les leçons du maître. M. Giraud, qui juge Henri Beyle d'une pichenette, trouve plus commode de feindre l'ignorance. Il signale de loin en loin, entre Taine et ce « pauvre homme [1] », quelques analogies qui ont l'air d'être tout à fait adventices; mais il prend garde de trop appuyer le parallèle et M. Giraud redoute évidemment une mauvaise aventure. La vérité est que Stendhal est un des hommes qui ont le plus occupé la pensée de Taine; il lui a fourni un notable contingent d'idées et l'a mis, en tout cas, en possession de son outil de travail [2]. Taine considérait, en parfait stendhalien, qu'au fond l'histoire se ramène à un problème de psychologie. M. Giraud insiste avec raison sur ce point; Taine prétendait lui-même n'avoir jamais été qu'un psychologue.

« Depuis quarante ans, écrivait-il un peu avant sa mort, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou de la psychologie pure, chacune des deux aidant l'autre. »

(1) L'épithète est de M. Giraud.

(2) Voir sur ce sujet une étude de M. Droz, dans la *Revue des Cours et des Conférences*, t. IV, p. 651 et suiv. — L'influence de Stendhal est visible à travers tous les chapitres des *Origines* et je crois qu'il serait utile d'en faire la preuve par une étude patiente et minutieuse. En ce qui concerne les obligations à Stendhal de l'auteur du *Voyage en Italie*, il a été fait ici même par M. L. Vaillat une démonstration plus accablante.

Digitized by Google

Il a constamment fait usage de la méthode psychologique ; il la jugeait supérieure à tout autre et elle agréait davantage à son esprit. La botanique morale et sociale n'était-elle pas, pour lui comme pour Thomas Graindorge, le premier des divertissements? Infatigablement, sur les sujets les plus variés, Taine avait poursuivi les enquêtes les plus studieuses et pratiqué les expériences les plus instructives. Observateur obstiné, analyste voluptueux et jamais rassasié, son inquisition était redoutable. Il avait la sûreté du psychiâtre et l'invincible agilité du magistrat instructeur. Ses examens étaient toujours triomphants et ses diagnostics toujours certains. Il explorait sans relâche Saint-Simon et Balzac, il chérissait Sainte-Beuve, écrivait Thomas Graindorge et proclamait Stendhal le plus grand psychologue des temps modernes. Il avait ainsi « feuilleté » à peu près toutes les espèces humaines, dans le présent et dans le passé. Son information était considérable, sa documentation en petits faits, prodigieuse; sur la nature humaine, il possédait une bibliothèque d'une rareté supérieure et d'une richesse incomparable. Ainsi pourvu, avec un sens psychologique qu'il croyait très sûr, ou une divination que sa longue pratique lui faisait tenir pour infaillible, il aborda l'histoire de la Révolution, s'adressant aux seuls amateurs de zoologie morale et aux naturalistes de l'esprit. Comme il cherchait des matériaux, il sut bien vite où il trouverait les révélateurs.

Taine — on le sait, et M. Aulard s'en indigne — a communément employé les mémoires, les récits, les souvenirs, les relations personnelles, les correspondances privées, enfin les témoignages particuliers de tous ceux qui furent les spectateurs irrités ou enthousiastes de la Revolution française : rétrogrades professionnels, anarchistes bénisseurs, pontifes sibyllins et messies nigauds, trembleurs ahuris, dilettantes railleurs ou miséricordieux. De ces documents aujourd'hui

Digitized by Google

tant outragés, Taine a fait une énorme consommation, et rien à son idée n'était plus légitime.

Il pensait comme Stendhal, à propos de l'autobiographie de Cellini, que « ce seul volume en apprend plus sur l'Italie que MM. Batta, Sismondi, Roscoe, Robertson, *e tutti quanti.* A travers l'âcreté des pamphlets et l'innocence des apologies, entre les complaintes attendries et les couplets goguenards, entre les anecdotes piquantes et les historiettes puériles, dans le flot des apostrophes indignées et des invocations amoureuses, en plein contact avec les hommes réels et vivants, Taine, ainsi qu'il le dit, notait leur régime, leurs mœurs, constatait leurs instincts, leurs facultés, leurs appétits. Il apercevait les causes ignorées, découvrait les mobiles invisibles et les motifs insoupçonnés, retrouvait la raison intérieure du geste malfaisant et de la parole sanguinaire. A chaque nouvelle révélation, Taine tressaillait, extasié, et sentait sa ferveur redoubler : le succès de ses investigations, éperonnant à mesure sa vaillance, en aggravait encore les excès, et la hardiesse de ses percées n'avait d'égale que la témérité de sa logique. Avec âpreté, avec diligence, il remplissait congrûment son métier de psychologue — avec joie aussi, une joie ivre et presque barbare, une joie délirante de ce que le « gorille féroce et lubrique » se confirmait. Aussi bien — et quoi qu'on ait pu dire — le pessimisme était pour Taine presqu'un état naturel. Pessimiste, il l'était d'abord par tempérament, puis par conviction raisonnée, puis par l'acerbe étude qu'il avait faite des plus profonds et des plus implacables parmi les psychologues. Pour cet esprit nourri de réalité, pour cet esprit essentiellement relativiste, il n'y avait qu'une chose dont la généralité lui paraissait sans exception ; c'est que l'homme est mauvais par inclination, mauvais par volonté, mauvais par application, mauvais lorsqu'il est solitaire ou en société avec ses semblables, mauvais dans toutes ses postures et à toutes les étapes de sa vie. Avec

Digitized by Google

de pareilles dispositions, on ne pouvait pas s'attendre à ce que Taine *louât à mort* les hommes de la Révolution. Au contraire, voici ce qu'il a hurlé à pleins poumons — et M. Faguet a raison de le dire : « Regardez l'homme pendant la Révolution pour savoir ce que c'est que l'homme : il est horrible ! »

Mon Dieu ! il ne faudrait pas s'en offenser, puisque M. Aulard se met maintenant à prophétiser : « Regardez le peuple pendant la révolution pour savoir ce que c'est que le peuple; il est tout bonnement admirable. » L'opinion de Taine vaut sans doute celle de M. Aulard. Je crois même qu'elle vaut mieux, mais c'est une opinion, et, comme le dit joliment M. Faguet, Taine est avec ceux qui jugent La Rochefoucauld trop indulgent pour la nature humaine. On aurait tort de s'en plaindre d'ailleurs; je suis tout à fait de l'avis de M. H. Potez : « La mauvaise humeur est souvent instructive, et nous aurions beaucoup perdu à ce que la Bruyère, Swift, Chamfort, Taine ou Schopenhauer eussent été des compagnons hilares (1). »

Tout de même, Taine fut un psychologue de première force. Jamais, mieux que dans les *Origines*, il n'a démontré avec plus d'éclat les qualités de l'observateur du cœur humain, selon la formule stendhalienne. Ce brûlant essai de psychologie rétrospective est à mon avis, dans son œuvre historique, la plus forte expression du génie de Taine; elle en est aussi la partie la plus durable et celle qui lui confère sa plus précieuse originalité. Et de ce que Stendhal fut le constant modèle qu'il avait assigné à son effort, il faudra lui témoigner une reconnaissance infinie.

J'ai une seconde remarque à faire. On n'a pas oublié qu'à un talent un peu rude, mais puissant de psychologue, Taine joignait encore des dons supérieurs d'artiste. M. Aulard ne

(1) Voir *Revue d'histoire littéraire de la France*, art. de H. Potez sur le livre de M. Lasserre, *Le Romantisme français*, n° d'avril-juin 1909, p. 404.

Digitized by Google

lui pardonne pas cet abominable péché. Un des principaux griefs qu'il lui fait — d'accord en cela avec M. Ch. Seignobos — c'est son criminel et obsédant souci de l' « écriture » qui, d'après eux, le fait ressembler à un romantique impénitent. Dans leur pensée, ce suprême argument suffit pour vouer Taine au mépris éternel des hommes de bon sens et de vérité. Pour moi, je trouve cette raison aussi ridicule qu'elle est affligeante. Elle témoigne d'une profonde méconnaissance de la tradition française, celle qu'ont illustrée et qu'illustrent encore de nos jours une foule d'historiens d'élite, pour qui la première règle est encore « l'imagination sympathique du passé ». — La science allemande a introduit dans les études historiques des méthodes d'une austère sévérité; mais elle a déclaré qu'en cette matière l'inquiétude artistique serait une trahison et toute pétition de la pensée, considérée comme un forfait punissable. Aussi beaucoup d'honnêtes travailleurs français ne se doutent plus qu'un historien peut être un savant, sans cesser d'être un artiste et un penseur. C'est une grosse erreur et une indigne faiblesse. Jamais Taine n'aurait admis une pareille hérésie et il eût repoussé avec colère cette prétention insolente, qui consiste à voir dans tout archiviste de province un authentique historien. Aussi bien, les érudits du temps présent ont trop souvent la vanité de croire qu'ils ont fait œuvre d'historien dès qu'il ont dépouillé quelques milliers d'archives, dès qu'ils les ont classées par ordre, annotées avec méthode et pieusement publiées, avec l'agrément d'un copieux apparat critique. Leur production ne tarit plus et la horde des barbares s'accroît, d'année en année, de nouvelles recrues. Nos livres d'histoire se font remarquer par une lamentable faiblesse de pensée, comme ils se distinguent par l'absence du plus élémentaire souci d'esthétique : ils sont lourds, noueux, confus, vulgaires, ils manquent de mesure, d'élégance et de proportions. C'est contre cette conception anti-française et soi-disant scientifique, que protestent victo-

Digitized by Google

rieusement les seize volumes des *Origines de la France contemporaine*. Taine, qui fut toujours exempt de pédantisme, n'avait pas à coup sûr celui de l'érudition; il croyait simplement que son office doit être de fournir des matériaux, parmi lesquels se détermine l'historien, vraiment constructif, penseur puissant, psychologue exercé et artiste éloquent.

Or Taine possédait ces trois facultés à un degré éminent. Et après s'être demandé si l'histoire est un art ou une science, il avait compris qu'elle doit participer à ce double caractère. C'est ce qu'en un de ses brillants essais, Albert Sorel avait un jour exprimé; avec sa belle intelligence, il nous disait que les deux notions ne sont pas ennemies et ne sont pas contradictoires : l'art et la science doivent allier leurs effets jusqu'à les confondre et rapprocher leurs valeurs jusqu'à les faire s'équivaloir. Leur accord est requis et leur harmonie postulée pour qu'une œuvre historique mérite, non pas qu'elle trouve son entière portée, ni sa consécration définitive, mais pour qu'elle réponde d'abord à son premier objet. Si l'historien ne doit pas être qu'un artiste incohérent, il ne peut pas être qu'un épais et informe érudit.

« L'histoire tend à devenir une science, la science des sociétés, elle a toujours été, elle sera toujours un art, l'art de démêler les passions des hommes et les peindre. L'historien n'existe pas, s'il n'est un savant pour observer la réalité, critiquer les témoignages, analyser et réunir les faits selon leurs rapports de dépendance, comparer, composer, enchaîner, comprendre, juger; s'il n'est un artiste pour rendre ses connaissances intelligibles, traduire, expliquer, décrire; si, en un mot, il ne sait pas retrouver la vie dans le passé et montrer ce passé vivant à ses contemporains [1] ».

C'est l'idéal même que Taine s'était proposé et l'on ne peut pas dire que l'ouvrier fut inférieur à sa tâche. Comme

(1) Alb. Sorel, *Nouveaux essais d'histoire et de critique*. Paris, Plon, 1898. Art. « L'Art et la Science », p. 11-18.

Digitized by Google

œuvre d'art et comme monument de la pensée, les *Origines* dépassent tout ce qu'on pouvait souhaiter de somptueux et de grandiose.

Elles ont attiré un glorieux éclat sur la patrie des plus purs chefs-d'œuvre de l'intelligence artistique et elles honorent hautement la tradition française.

M. Aulard est un très faible artiste. Il le sait, et le dit. Quand devant son auditoire, il vient de lire une page de Taine, il ajoute modestement : « Je ne m'élève pas à ces hauteurs (1). » M. Aulard ne pèche pas par outrecuidance et je crois qu'il a deux fois raison. M. Aulard écrit avec une correction et une sobriété absolument méritoires, avec une clarté précise et une lucidité aisée parfaitement estimables. Il rapporte avec placidité les tragédies les plus sombres et s'interdit toute émotion inutile. Il est juste, propre, mesuré, incorruptible. Il hait la métaphore et fuit l'hypotypose; il abhorre l'allégorie et pour la période professe un mépris souverain.

Il a un vertueux amour du style tempéré et il se garde du lyrisme, comme d'un danger mortel. Ce qu'il exècre, c'est l'eau-forte et ce qu'il adore, c'est le camaïeu. Ce n'est pas à coup sûr de M. Aulard, que P.-L. Courier pourrait dire, comme il l'a dit de Plutarque : « ... Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soi peu sa phrase. » Il faut bien savoir, en effet, qu'en aucune manière, M. Aulard n'appartient à l'école de Plutarque.

Le talent de M. Aulard — on le voit — est purement négatif; mais c'est là que gît le secret de sa puissance et aussi, la raison de sa bienfaisance. M. Aulard n'est pas un artiste, mais il est un grand sage et il a sans doute raison de

(1) Voir *Le Censeur politique et littéraire*, n° du 6 juillet 1907, art. d'A. Cureau, sous le titre : « Silhouettes universitaires », M. Aulard, p. 314.

Digitized by Google

n'écrire qu'à feu modéré. Il mérite le prix de bonne tenue; nous le lui donnerons sans dispute et le lirons sans amertume et avec soumission. Il nous enseignera le sang-froid et fortifiera notre stoïcisme : il corrigera notre exubérance et glacera nos enthousiasmes, il nous fera détester l'hystérie et nous guérira de notre sensibilité. Et il sera un bon maître et un utile professeur; et nous le remercierons enfin parce qu'il aura fait une œuvre salutaire et accompli une réforme honorable.

M. Aulard pourra se flatter d'avoir rendu à son époque et à sa patrie un service signalé.

J. Dechamps.

Digitized by Google

LA RELIGION DANS L'ENSEIGNEMENT PUBLIC[1]

IX

Ne nous dissimulons pas, que, dans la plupart des pays, la religion est une matière obligatoire de l'enseignement. Si en France, la laïcité existe, comme conséquence pour ainsi dire de l'obligation de l'enseignement, si en Hollande, la religion figure en dehors du programme, de même que dans les cantons de Genève et de Neuchâtel où la neutralité scolaire a été proclamée, si au Japon, jusque tout récemment, il n'est pas question d'enseignement religieux, en Colombie, la laïcité a provoqué une révolte dont le Gouvernement est cependant le maître. Au Mexique, l'enseignement religieux est laissé aux soins des familles et des ministres du culte; aux États-Unis, il n'y a pas d'enseignement religieux proprement dit, mais l'éducation est chrétienne. Chez les autres nations, la religion fait partie du programme, mais on a vu dans quel esprit chez les peuples protestants.

Le problème qui se pose donc est celui de savoir si, malgré la tradition, malgré les exemples des nombreux États qui respectent cette tradition, la religion doit figurer au programme de l'instruction publique.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de novembre 1909.

Digitized by Google

X

Comment donc faut-il diriger l'intelligence de l'enfant, comment faut-il la développer pour que ses efforts produisent actuellement le maximum de résultats et lui garantissent dans l'avenir une mise à profit efficace des connaissances acquises, une compréhension des horizons que son intellect ne peut percevoir encore à présent, une application certaine des ressources de son instruction. En un mot, comment faut-il éduquer un enfant pour qu'il puisse se « débrouiller » dans la vie.

Un des maîtres de l'éducation moderne, H. Spencer, a énoncé que le but de l'éducation morale est de former un être apte à se gouverner lui-même et non un être apte à être gouverné par les autres. Généralisant les termes de cette formule, on peut dire que là est en réalité, le but de *toute* l'éducation; se gouverner, c'est-à-dire prendre en connaissance de cause toutes décisions que comportent les situations, même les plus difficiles, agir toujours avec loyauté et probité dans son intérêt et l'intérêt des siens sans nuire à autrui, n'est-ce pas ce que nous devons souhaiter pour nos enfants ?

Il faut préparer ceux-ci pour la *vie complète*. Elle comporte la conservation de l'individu, directe et indirecte; le gouvernement et l'éducation de la famille; le maintien de l'ordre social et politique; la satisfaction des goûts et des sentiments, par l'emploi judicieux des loisirs de l'existence.

L'esprit de conservation est un sentiment inné, instinctif qui s'observe chez l'enfant aussi bien que chez l'adulte, l'homme mûr, le vieillard. L'enfant se réfugie dans le sein de sa mère à l'approche d'un danger pressenti; l'adulte, l'homme mûr, le vieillard se gardent de se jeter sur un obstacle nuisible. Ce sentiment est plus réfléchi, étudié chez les derniers que le premier. J'ai dit : étudié, car il est une con-

Digitized by Google

séquence déjà de l'éducation mettant à profit les prédispositions naturelles.

L'individu qui arrive à un certain âge fonde une famille, satisfaisant à la loi naturelle de la perpétuation de la race, de la sociabilité humaine, du rapprochement sexuel.

Le gouvernement de cette famille ne sera rendu possible que si l'individu s'est créé des armes pour subvenir à ses besoins, à ceux de sa femme et de ses enfants et l'éducation de ceux-ci se ressentira forcément de l'éducation qu'il aura reçue lui-même. Là encore, on découvre le rôle de l'instruction, de l'éducation. La perception de la responsabilité qu'encourt l'individu en fondant une famille, pour obscure et instinctive qu'elle puisse être dans sa mentalité, il ne pourra s'en pénétrer, l'inculquer à ses enfants que pour autant que lui-même en sera convenablement instruit. Qui donc lui en donnera pleinement conscience si ce n'est ses éducateurs : ses parents et ses maîtres.

Puisque la base de la société est la famille, la société a le devoir de garantir, de protéger la famille. Or la société n'est qu'une entité qui n'existe que par les molécules qui la composent, les individus ! C'est donc à chacun de ceux-ci qu'il incombe de la défendre, d'en assurer, dans l'intérêt des familles, la normale stabilité, le libre développement. A chacun donc sa part de responsabilité à laquelle nul ne saurait faillir sans se dérober à son devoir. L'éducation lui en fera prendre conscience, lui ouvrira l'esprit afin que chaque citoyen puisse lui-même en déterminer les limites selon sa condition et son état.

Ce sont là, si l'on veut, les matérialités *quotidiennes*, mais pour que celle-ci soit harmonieuse, pour remplir cette *vie complète* dont parle Spencer, il faut prévoir l'utilisation des loisirs nécessaires que doit comporter l'existence de chaque individu. Pas n'est besoin d'épiloguer longuement sur ce sujet pour en percevoir l'infinie diversité : la somme des

Digitized by Google

distractions de tous genres est incommensurable, elles varient de personne à personne et dépendent des tempéraments, des mentalités. Cependant n'est-il pas indispensable que l'éducation vienne réfréner beaucoup de penchants, épurer certains goûts, enrayer maintes prédispositions qui pourraient sans contredit être de nature à occuper les loisirs d'aucuns, mais seraient nuisibles à eux-mêmes, à leur prochain ou à l'un des deux seulement. N'est-ce pas à l'éducation qu'il appartient d'en instruire les enfants pour qu'ils deviennent non pas d'austères citoyens rébarbatifs — l'exagération est nocive toujours — mais des individus aptes à vivre leur vie dans toute sa plénitude de grâce, de beauté d'intelligence et de force.

Voilà donc, brièvement exposée, une conception complète de l'éducation, d'après Spencer, conception qui m'a toujours paru d'une logique, d'une clarté tellement évidentes, qu'elle doit résister à toutes les critiques. En effet, pourrait-on concevoir mieux : l'individu doit apprendre à conserver son corps, à l'entretenir, il doit créer, gouverner, éduquer une famille ; il doit assurer le maintien de l'ordre social et politique ; il doit, de la façon la plus intelligente, occuper ses loisirs pour sa distraction physique et morale. Et cela par *self governement*, par aptitude à se gouverner soi-même.

Pour conserver et entretenir son corps, il faut le connaître, pour créer, gouverner, éduquer une famille, il faut en connaître les besoins et, les connaissant, les assurer par les fruits de son travail ; pour concourir au maintien de l'ordre social et politique, il faut *que l'individu* connaisse la société, qu'il soit conscient, non seulement de ses droits de citoyen, mais aussi de ses devoirs; pour employer avec discernement ses loisirs, il doit savoir quelles satisfactions lui sont permises dans son intérêt, d'abord, dans l'intérêt des siens et de son prochain ensuite.

Digitized by Google

Comment donc connaître et comprendre, quelles connaissances lui donneront le savoir ?

Pour son corps : l'histoire naturelle, la science.

Pour ses besoins et ceux de la famille : le travail qui tout entier, dans ses lois, ses applications, dans ses résultats, emprunte de plus en plus la science !

Pour le maintien de l'ordre social et politique : l'histoire des sociétés qui lui expliquera ses droits autant que ses devoirs et c'est encore la science que nous rencontrons.

Pour ses satisfactions, l'occupation de ses loisirs, n'est-ce pas encore la science qui lui révèlera les conquêtes de l'esprit humain dans tous les domaines où il pourra glaner des distractions intellectuelles, morales, matérielles ; la science ne lui apparaîtra-t-elle pas ici encore comme le guide le plus sûr !

La science, toujours la science, voilà logiquement la conclusion du problème de l'éducation.

Cet exposé un peu sévère et assez abstrait ne doit pas effrayer. Il ne faut pas attacher au mot *science* un sens trop absolu qui ferait croire à l'impossibilité d'une *vie complète* sans un bagage scientifique généralement inaccessible. C'est le cas ou jamais de dire : A chacun selon ses moyens. Une théorie ne peut, ne doit jamais être envisagée que dans son esprit et ici moins qu'ailleurs il ne faut la comprendre dans son sens littéral. Conclure en disant que la science est la clef d'une éducation parfaite, c'est entendre que l'*esprit*, *la méthode scientifique* doivent imprégner l'éducation : la science, c'est l'arbre de vie, et c'est à son ombre bienfaisante qu'il faut goûter la délicieuse fraîcheur, la joie d'exister!

Il serait par exemple peu intéressant d'apprendre à celui qui doit devenir simplement cultivateur, les mille et une curiosités de la vie dans les profondeurs de la mer. C'est là, incontestablement, une partie intéressante de la zoologie, mais elle ne peut et ne doit accaparer que les instants des spécialistes. Ce qu'il faut, c'est que l'*esprit scientifique*, la

Digitized by Google

méthode scientifique, imprègnent les connaissances indispensables d'une *vie complète* de chaque individu selon la fonction sociale qu'il occupera, c'est-à-dire que la caractéristique de l'éducation doit être l'esprit des réalités, des exactitudes, des vérités reconnues qui sont les *victoires de la science*. Seules elles doivent trouver place dans une éducation moderne, car la vie est faite tout entière de réalités et c'est avec les réalités que l'individu se trouve continuellement en lutte. Si elles lui échappent, il faut qu'il les puisse rechercher et que son intelligence logiquement prédisposée à leur découverte les atteigne avec le secours de son bagage personnel. L'esprit scientifique prédispose le cerveau au raisonnement, il ne s'embarrasse pas d'hypothèses incontrôlables. Il va du connu à l'inconnu par la seule puissance des déductions que lui dicte la raison, logiquement éduquée dans ce sens. C'est cet esprit qui doit imprégner l'enseignement à donner aux enfants.

Aux termes des textes légaux, l'instruction primaire et moyenne comprend l'enseignement de la religion.

Or, si l'on envisage qu'une loi doit être faite pour la généralité des citoyens, comme telle elle ne peut léser aucun d'eux dans les libertés qui leur sont garanties par la Constitution. C'est un point qui fut discuté déjà avec passion et l'on soutint que l'enseignement de la morale n'était pas compatible avec un enseignement qui ne fût pas religieux et qu'au surplus il est permis à ceux qui le désirent de faire dispenser leurs enfants du cours de religion.

La question ne semble pas devoir être posée de la sorte, mais on peut épiloguer cependant dans ce sens. L'enseignement de la morale est possible en dehors de l'éducation religieuse, celle-ci est en marge de l'esprit scientifique dont l'absolue nécessité est démontrée. Il faut donc conclure à la condamnation des écoles religieuses ou congréganistes dont tout le programme est saturé de religiosité.

Digitized by Google

Il ne s'agit ici de combattre les convictions religieuses de personne : la religion n'est pas une matière d'enseignement et elle ne doit ni ne peut faire partie d'un programme d'éducation populaire *publique*, voilà ce qu'il importe d'établir.

L'étymologie du mot religion est « qui relie ». Pris dans l'acception générale du terme, il n'y a certes pas à s'offusquer de ce que l'on instruise les enfants des liens entre les hommes dans l'univers ou entre les hommes et l'univers. Mais nous savons tous que ce n'est pas là la signification acceptée aujourd'hui du terme que l'on a accolé dans les programmes à « morale ». La religion telle que la comprend la loi est la religion dogmatique, faite d'affirmations non vérifiées qui se résolvent dans le culte de l'homme à Dieu.

Même, l'on n'*enseigne* pas la religion, si, par enseigner, il faut entendre expliquer. On n'explique pas le dogme, on l'affirme. L'esprit curieux devra se contenter dans pareil enseignement de multiples : « c'est un mystère incompréhensible. » Mystère incompréhensible : Que va-t-on dire là à un enfant! Lui qui, par sa nature, répètera mille fois en un jour : Et pourquoi ceci, et pourquoi cela? Vous allez lui répondre, quand il vous interrogera sur la divinité, la sainte trinité, l'infaillibilité du pape, les sacrements : Mystère! Vous l'entraînez à l'école en lui promettant qu'il y va pour apprendre, connaître ce qu'il ignore et on l'y jettera en plein mystère. Vous ne pourrez même pas lui affirmer, comme pour certains problèmes abstraits inaccessibles à son intelligence rudimentaire : « Tu le sauras plus tard ». « Non, c'est un mystère et jamais tu ne pourras le comprendre! Bien mieux, tu ne devras pas *chercher* à le comprendre. « Les desseins de la Providence sont impénétrables, dit l'Écriture. »

L'avidité de l'enfant à savoir sera constamment déçue quand on lui parlera religion en classe.

Ne croyez pas à de l'exagération. L'enfant, objectera-t-on,

Digitized by Google

acceptera la religion comme un conte merveilleux. Un conte! Ah! vraiment. Un conte dont on lui dira d'imprégner sa vie, ses actions, ses pensées même les plus secrètes; un conte dont les personnages hanteront constamment ses idées, un conte dont les puissances occultes agiront sur sa destinée jusqu'à lui faire oublier les éléments de vérité scientifique qu'il aura pu acquérir; un conte dont les héros lui auront été présentés comme bons et secourables et qui dans l'adversité se déroberont à tout secours, l'abandonnant aux déprimantes résignations!

L'enseignement scientifique lui aura inculqué qu'en soi l'on peut trouver la force et l'énergie pour vivre sa vie, il lui aura conseillé de s'en rapporter aux seules réalités, aux exactitudes, aux vérités reconnues, car elles l'armeront pour la lutte quotidienne qui est le lot de chacun ici-bas. Et à côté de cet enseignement, on viendra affirmer qu'au-dessus de tout cela il y a le mystère incompréhensible de la religion! Quand vous aurez développé sa raison en vue des batailles de la vie, quand vous l'aurez armé pour la noble tâche de gagner son pain, vous viendrez lui parler de la divinité qui aveuglément lui enverra quantité de malheurs pour l'éprouver! Et dans quel but? Pour expier le péché originel! Le péché originel? L'acte d'amour de nos premiers parents? Qu'il soit sanctifié! Et c'est pour cela, parce qu'on nous a donné la vie que nous devons souffrir toutes les douleurs! Ne leur prêtons donc pas une cause insensée. Cela défie la logique et l'on comprend que devant nos investigations, on ait trouvé cette réponse merveilleuse : C'est un mystère incompréhensible.

Sans doute on ripostera. Et le mystère de la vie? Eh! oui, ne nions pas. Mais au moins ne l'expliquons pas par des fables, de l'invention. Avouons notre ignorance. Mais, devant les conquêtes lentes, mais certaines de la science, qui lambeau par lambeau, déchire le voile qui le recouvre, mettons en

Digitized by Google

elle notre confiance et attendons patiemment. Tant de choses dans le problème vital ont déjà été expliquées qui paraissaient hier impénétrables qu'on peut, sans désespoir, augurer que demain nous apprendra ce que nous ignorons aujourd'hui. Voici une jolie image du grand Spencer qui peut s'appliquer à la religion. Les défenseurs de la religion font songer à ceux qui louangent sans cesse un écrivain alors qu'ils n'ont vu que les couvertures de ses œuvres, sans avoir lu celles-ci, sans avoir cherché à les comprendre. De quel prix peuvent être ces éloges? Que pensons-nous de leur sincérité? La vie est belle, certes, l'univers est admirable, mais il ne faut pas se contenter de l'affirmer, il faut en dégager les causes, en pénétrer les secrets. C'est le rôle de la science qui s'avère essentiellement, primordialement *religieuse*, puisqu'elle s'applique à rechercher les liens qui unissent entre elles les diverses manifestations de la vie, de la nature.

XII

Reprenant l'exposé de la mission de l'éducation : préparer l'homme à la vie complète, il apparaît clairement que la lecture, l'écriture, le calcul, les langues, la géographie, l'histoire, le dessin, l'hygiène, le chant et la gymnastique, le travail à l'aiguille, les notions d'agriculture, dans les écoles rurales sont nécessaires au but que l'on se propose. La loi les impose avec raison au programme des écoles officielles. De ce côté, nous avons donc tous nos apaisements. Mais la religion est inutile, dangereuse même pour un enseignement rationnel. La religion ne concourt en rien à la conservation directe ou indirecte de l'individu, au gouvernement et à l'éducation de la famille au maintien de l'ordre politique et social, à l'utilisation des loisirs de l'individu. Et

Digitized by Google

ce sont là, nous l'avons dit, les divers éléments de la vie complète et l'on n'en pourrait trouver d'autres.

Elle est essentiellement une question d'ordre tout à fait personnel, individuel. Et comme telle elle ne peut, quoi qu'on dise, concourir au maintien de l'ordre politique et social.

Il ne s'agit pas ici de combattre la religion. Mais il faut l'écarter du domaine de l'enseignement. Essentiellement personnelle on peut comprendre sans partager cette conviction, les gens qui ne peuvent admettre la mort comme une finalité et éprouvent le besoin de croire à une vie future. La religion est pour ceux-là une consolation ; c'est aux Églises qui jouissent de la liberté religieuse qu'ils doivent la demander, et non à l'école qui doit, de par sa nature, être accessible à tous, aux croyants comme aux non croyants.

XIII

Venons-en à la question de la morale. Celle-ci, dit-on, est inséparable de la religion.

Erreur absolue, erreur totale.

Les grands principes de la morale universelle sans doute se trouvent dans toutes les religions, mais ne sont le monopole d'aucune d'entre elles: La morale s'est sécularisée. Ne savons-nous pas qu'il ne faut pas tuer, qu'il ne faut pas commettre d'adultère, qu'il ne faut point voler, commettre de parjure. « Toute théorie morale, dit Spencer, accorde qu'une conduite dont les résultats immédiats et éloignés sont, en somme bienfaisants, est une bonne conduite, tandis qu'une conduite dont les résultats immédiats et éloignés sont, en somme, malfaisants, est une mauvaise conduite; le critérium qui sert aux hommes, en dernière analyse, à juger leur conduite, c'est le bonheur où le malheur qu'elle produit. »

Digitized by Google

N'est-ce pas là un principe directeur qui ne souffre aucune contradiction et il importe de protester quand on affirme que seuls ceux qui ont de la religion peuvent suivre les préceptes directeurs de la morale. L'amour du bien et la crainte du mal ne pourraient-ils donc se manifester que par la crainte de l'occulte puissance divine qui récompenserait et châtierait ? N'avons-nous pas un tribunal bien autrement sévère en nous : notre conscience et au dehors n'avons-nous point l'opinion publique, la loi ! Mais il serait désastreux de songer que l'individu ne serait moral que par crainte de représailles célestes. Il serait souverainement désolant de constater que nos bonnes actions n'auraient d'autre mobile que la récompense divine !

N'est-il pas plus noble d'aimer la vérité, les siens, son prochain, l'humanité pour cette seule raison que la fraternité rend les hommes meilleurs ?

Il vaut mieux que la morale s'inspire de principes universels plutôt que des dogmes religieux.

Condorcet, ce grand citoyen, s'exprimait ainsi à ce sujet :

« D'ailleurs combien n'est-il pas important de fonder une morale sur les seuls principes de la raison ! Quelques changements que subissent les opinions d'un homme dans le cours de sa vie, les principes établis sur cette base resteront toujours également vrais : ils seront toujours invariables comme elle ; il les opposera aux tentatives que l'on pourrait faire pour égarer sa conscience... »

Et Condorcet ajoute, parlant des défenseurs de la morale religieuse : « Sans doute ce n'est pas la vérité des principes de la morale qu'ils font dépendre de leurs dogmes ; ils pensent seulement que les hommes y trouvent des motifs plus puissants d'être justes ; et ces motifs n'acquerront-ils pas une force plus grande sur tout esprit capable de réfléchir, s'ils ne sont employés qu'à fortifier ce que la raison et le sentiment intérieur ont déjà commandé ? »

Digitized by Google

L'illustre conventionnel développe cette idée que si l'on enseigne une morale indépendante des dogmes, cette morale subsistera encore lorsque la croyance aux dogmes aura disparu! Ne voit-on pas journellement des gens abandonner la religion. Si leur morale en était dépendante, nous les verrions tous devenir immoraux.

« Quel que soit votre culte, ne vous effrayez pas de la morale enseignée au nom de la raison; elle subsistera même quand la croyance aux dogmes aura disparue. Tandis que si vous la basez sur les dogmes, le jour où la croyance aux dogmes se sera évanouie, la morale disparaîtra à son tour. Et quand je vois ces alarmes, parce que la morale universelle sera exclusivement enseignée dans l'école, je me demande en vérité si ceux qui expriment ces craintes ne redoutent pas surtout que la morale dogmatique ne soit considérée comme bien inférieure à l'autre? »

Que l'on ne vienne donc pas dire que l'enseignement neutre qui a nos préférences n'est pas moralisateur! M. Maurice Faure, sénateur, rapporteur du budget de l'Instruction publique, a victorieusement réfuté cette accusation : la criminalité enfantine augmente dans la République française par la faute de l'école laïque. Examinant les statistiques de la criminalité parmi les enfants de 16 ans et au-dessous, encore sous l'influence immédiate, directe de l'école, il signale que de 1881 à 1886, la moyenne annuelle des accusés est de 32; de 1886 à 1895, elle est de 31; de 1895 à 1900, elle est de 26. En 1901, elle tombe à 24; elle est de 18 en 1902, de 20 en 1903, de 23 en 1904, de 24 en 1905.

Décroissance aussi et plus nette encore, dans une catégorie spéciale de crimes, les plus nombreux, ceux qui sont jugés par les tribunaux correctionnels, en vertu de l'article 68 du code pénal (crimes autres que ceux que la loi punit de mort, ou des travaux forcés à perpétuité ou de la déportation ou de la détention).

Digitized by Google

Le chiffre moyen annuel par période quinquennale est, pour ces crimes : de 200 en 1881-1885, de 184 en 1886-1890, de 137 en 1891-1895, de 113 en 1896-1900 e tombe à 94 en 1901-1905.

Voilà pour les crimes.

Voici maintenant un tableau très suggestif concernant les délits imputés à des mineurs de 16 ans traduits devant les tribunaux correctionnels, depuis 1881, par périodes quinquennales :

PÉRIODES.	GARÇONS.	FILLES.	TOTAL.
1881 à 1885 . .	5,054	792	5,846
1886 à 1890 . .	6,017	963	6,980
1891 à 1895 . .	5,919	984	6,903
1896 à 1900 . .	4,985	791	5,776
1901 à 1905 . .	4,084	578	4,662

D'une période quinquennale à l'autre, par deux fois, depuis dix ans, le chiffre des délits imputés à des mineurs de 16 ans, a baissé de 1,000 unités. La dépression est considérable, formelle indéniable.

Une autre statistique qui s'applique aux mineurs de 16 ans qui, ayant agi sans discernement ou condamnés en vertu des articles 67 et 69 du code pénal sont envoyés dans des maisons d'éducation correctionnelle, nous apprend que le chiffre de ces délinquants, qui était de 9,706 en 1875 (7,868 garçons, 1,938 filles) est tombé en 1905 à 2,953 2,511 garçons, 422 filles). Si cependant l'on constate une recrudescence assez sensible en 1906 et 1907 — nous la signalons afin de rencontrer l'objection possible — elle est due à l'application de la loi du 12 avril 1906 qui porte de 16 à 18 ans l'âge de la majorité pénale et augmente naturellement la catégorie des jeunes détenus.

Et la conséquence de cette diminution de crimes commis

Digitized by Google

par des mineurs a été la suppression par le ministre de l'intérieur de la moitié des maisons de correction.

Si l'on rapproche le nombre des illettrés traduits aux assises du total annuel des accusés, de 1881 à 1906, je cite toujours M. Maurice Faure, on obtient le tableau suggestif ci-après :

Années.	Chiffre des accusés illettrés.	Chiffre total des accusés.
1881	459	4,320
1885	380	4,184
1890	329	4,078
1895	194	3,553
1900	135	3,279
1905	77	3,306
1906	91	3,128

Le rapporteur au Sénat français conclut : « A mesure que notre pays comptait de moins en moins d'illettrés, il comptait de moins en moins de criminels. »

Cependant les statistiques sont choisies alors que l'enseignement laïc est organisé légalement en France. Qu'on cesse donc de lui contester la vertu moralisatrice.

Notre grand tribun populaire Paul Janson disait dans la discussion du projet de loi sur l'instruction publique de 1879 : « La raison humaine est capable de saisir et de formuler par elle-même, et par ses seuls efforts, les principes de la morale : il y a une science de la morale existant par elle-même, en dehors et au-dessus des religions positives. »

Et il citait le cours de droit public de P.-J. Destriveaux, tome I, page 251. « Ce qui, par-dessus tout, doit être enseigné, dit et répété, c'est la morale universelle et la morale du citoyen. »

Par la première les citoyens auront la révélation des droits

Digitized by Google

et des devoirs de l'homme; par la seconde, ils apprendront ce qu'il leur conviendra de connaître de l'existence et de la nature des principales lois sociales et surtout de celles qui les obligent ou les protègent ; ils apprendront qu'il n'y a point de classes vouées à une dégradation, une proscription permanente et personnelle. « Ils seront rendus capables de distinguer l'obéissance aux lois, si liée à l'ordre et à leur propre bonheur, de l'asservissement à un pouvoir illégitime, tyrannique ou perfidement trompeur en se déguisant sous le masque d'un nivellement universel et d'une liberté sans limite.

« Une telle éducation les relèvera à leurs propres yeux, ils sentiront que tout travail a sa dignité et qu'il n'y a d'avilissant que l'abrutissement de l'oisiveté.

« Les hommes deviendront peut-être un peu fiers; mais on doit préférer un peuple un peu fier dans la conscience de ce qu'il vaut à un peuple humble, dans sa rampante abjection, ne soupçonnant pas qu'il puisse valoir quelque chose.

« Le cœur de l'un sera ouvert aux aspirations de l'honneur et de la générosité, l'autre ne sentira même pas les battements du sien... »

Sa pensée se résume : « L'enseignement religieux, quant aux dogmes, est dans le domaine de la famille et de la liberté religieuse. »

Ceci apparaît une conclusion opportune au débat.

XIV

Celui-ci doit être porté sur son terrain vraiment éducatif. Après avoir constaté l'état traditionnaliste de l'enseignement religieux, on doit admettre en envisageant la conception moderne de l'éducation, la déchéance dont y est frappé l'enseignement à l'école des dogmes religieux, même au regard

Digitized by Google

de l'éducation morale : car celle-ci est hautement compatible avec une instruction purement laïque.

Que seuls les convaincus en aient été persuadés à la lecture de ce travail, il y a des chances. Peut-être néanmoins n'est-il pas inutile, car d'où qu'elle vienne, si humble soit-elle, la bonne volonté qui affirme sa foi dans l'émancipation intellectuelle des hommes, en dehors des concepts et dogmes religieux, ajoute un peu de puissance à la force obscure mais infatigable qui travaille le monde depuis toujours vers l'inaccessible et troublante vérité ! Plus nous aurons conscience de la beauté virtuelle de la vie, plus elle vaudra la peine d'être vécue pour elle-même, plus notre énergie de vie s'en magnifiera ! C'est affaire de l'éducation d'en pénétrer les masses. Et cette éducation n'œuvrera vraiment dans cette voie que si elle est entièrement neutre, dégagée des préoccupations qui subordonnent le devoir social au devoir religieux. C'est pourquoi il n'était pas inopportun de démontrer une fois encore la supériorité exclusive de l'enseignement laïc qui est le seul réellement impérieux dans notre société moderne.

LÉOPOLD ROSY.

BIBLIOGRAPHIE. — LÉON LEBON, *Histoire de l'enseignement populaire.* — BUISSON, *Dictionnaire pédagogique* (1re partie). — SPENCER, *De l'éducation.*

Digitized by Google

A PROPOS D'UNE HISTOIRE DES LETTRES BELGES

Je m'attendais à une réplique de M. Henri Liebrecht; je puis dire que je l'espérais. J'aurais été ravi qu'il constestât mes idées, ne pouvant contester les faits dont j'avais nourri ma critique. Or, mal inspiré, notre collaborateur se donne une peine inutile pour prouver que dans le détail de ses affirmations, c'est lui qui tient le bon bout et non son juge. Il a, sur une centaine d'attributions ou d'appréciations fausses, d'erreurs de dates, de noms ou de lieux que j'avais relevées, trouvé exactement le prétexte à huit essais de justification. On verra, par les notes dont je les ai apostillés, qu'il s'est simplement abusé huit fois.

Je pense que c'est là une démonstration suffisante. De répondre aux récriminations de M. Liebrecht sur la science philologique, sur son indifférence pour notre passé, sur sa faillite imminente, je n'en vois point la nécessité. Petit-fils de savant, M. Liebrecht a sur les admirables et incontestables progrès de l'histoire littéraire des vues qui désarment. La marche ferme et constante d'une discipline toute neuve, qui nous a valu les travaux d'un Lanson et de ses élèves, dans ces dernières années, après ceux d'un Gaston Paris et de son école, devient pour lui une sorte de danse d'Echternach, où presque chaque pas en avant est suivi d'un mouvement régressif. On ne peut avouer plus ingénument qu'on n'a de ce dont on parle qu'une notion au moins indécise. Et quand il me reproche de n'avoir pas écrit cette histoire des lettres belges dans le passé, M. Liebrecht me flatte sans doute, mais il se méprend encore, car : 1° J'ai dans mes livres sur le wallon, dans les *Bulletins* de l'Académie, dans des articles de la *Romania* et des notices diverses, accumulé une partie des matériaux sans lesquels plusieurs chapitres de cette histoire ne pourraient être écrits : le fâcheux, c'est que M. Liebrecht ne m'a point lu le plus souvent ; 2° J'estime que ce n'est là qu'une faible partie de la tâche préliminaire, imposée à l'homme qui voudra tracer de notre passé littéraire une image exacte, et qu'en conséquence il est prématuré aujourd'hui de s'atteler à des synthèses, dont l'urgence, quoiqu'on prétende, reste à démontrer.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

Lettre ouverte à M. Maurice Wilmotte.

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de discuter longuement mon *Histoire de la littérature belge d'expression française* et je tiens tout d'abord à vous en remercier. Quelle que soit la valeur que vous accordiez à mon livre c'est déjà lui reconnaître une certaine importance que de consacrer vingt pages de la *Revue de Belgique* à la critique de la moitié du volume. Je ne doute pas de l'esprit impartial qui vous a dicté ces pages et c'est dans le même esprit que je les aie lues, ceci dit pour conserver à notre discussion le caractère de courtoisie littéraire qui lui convient.

J'ai pesé vos griefs, Monsieur, sans pouvoir me convaincre de leur importance et je viens protester contre certains termes de votre critique. Si nous ne faisions que différer d'opinion sur la valeur relative ou personnelle des auteurs morts ou vivants — ainsi qu'il m'est arrivé avec MM. Fernand Séverin, Georges Rency et d'autres — je n'aurais rien à dire. La critique est l'expression de l'opinion d'un seul et j'ai pour principe de ne jamais répondre à un article, non par indifférence, mais parce que je tiens pour inutiles de semblables débats qui en définitive ne mènent à rien. Ici ce n'est plus la même chose. Vous mettez en cause l'esprit même de mon œuvre et je tiens sa défense pour nécessaire. En le faisant je ne me défends pas seul, ce qui excusera la discussion même que j'entreprends ici contre vous. Il vous est facile de décréter la non-réussite de mon effort. En le faisant je savais ne devoir contenter personne.

Il vous est plus facile encore d'interdire, à moi et à mes confrères, l'accès de certains domaines que vous avez réservé à votre seule activité. Vous entendez faire de la philologie et

Digitized by Google

de l'histoire littéraire une science hermétique dont vous vous instituez les grands maîtres et dont chacun de vous se réserve à son tour une parcelle. Le public n'a pas accès dans cette autre tour d'ivoire. Derrière le triple mur des in-folios formidables, des commentaires abstrus et des textes alourdis de notes, vous avez constitué votre aréopage dont les décisions ont seules force de loi. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que vous avez faussé totalement le sens même des choses et que surtout vous, les savants, les historiens et les philologues, vous avez manqué à votre devoir. J'entends ici faire votre procès comme vous avez fait celui des hommes de lettres.

Depuis dix ans notre pays attend son histoire littéraire. Nos autres arts ont leurs annales, seule la littérature belge n'a pas encore le livre dont elle est digne et dont le public a besoin pour se rendre compte de notre passé et de notre présent intellectuel. Personne n'a écrit ce livre parce qu'on l'attendait de ceux que tout désignait pour une pareille œuvre. C'est vous, Monsieur, qui deviez l'écrire, vous historien et philologue, que vingt-cinq ans de professorat et de travaux personnels ont logiquement préparé à cette tâche.

Or, vous n'avez rien fait ; des innombrables travaux préparatoires qui ont défriché le vaste champ de notre passé littéraire, vous n'avez pas extrait la synthèse que nous étions en droit d'espérer de vous. C'eût été une noble tâche et une grande œuvre. Vous avez la science qui vous eût empêché de commettre les erreurs que vous me reprochez et vous me donnez le droit, à moi que vous critiquez tant, de vous répondre : « J'ai fait du mieux que j'ai pu une œuvre nécessaire à l'heure présente, parce que ceux qui auraient dû la faire à ma place se sont dérobés à leur tâche. » Mon livre est imparfait, je le sais bien, mais nul jamais ne fit une œuvre d'histoire littéraire sans commettre des erreurs. Vous-même, Monsieur, n'en êtes pas exempt ; à plus forte raison,

Digitized by Google

en défrichant tout le domaine inconnu de notre passé, m'est-il permis d'en commettre, qui au fond sont moins graves que vous ne le pensez. Dans cette science-là, rien n'est certain : les théories et les attributions changent sans cesse et l'erreur de la veille est peut-être la vérité de demain après la nouvelle erreur d'aujourd'hui. Que de preuves je pourrais en donner ! S'il est une théorie admise pendant un siècle, c'est bien la théorie orientaliste de l'origine des fabliaux. Elle avait pour elle l'autorité de savants comme Benfey, Reinhold Koehler, Sacy, Gaston Paris, Félix Liebrecht ! Cela n'a pas empêché Joseph Bédier d'en prouver l'inanité et de la remplacer par la théorie polygénésique jusqu'au jour où cette nouvelle théorie sera ruinée à son tour. Ainsi en va-t-il en histoire littéraire des choses en apparence les plus certaines.

Tout est douteux dans la littérature du moyen âge : chacun propose une solution nouvelle, et il en va de même des temps modernes ; des œuvres de Georges Chastellain appartiennent en réalité à Ghillebert de Lannoy. *Li ars d'Amour* appartient à Jehan Lebel, s'il faut en croire Jules Petit, mais demain on en attribuera peut-être la paternité à... Froissart ! Vous me reprochez de n'avoir pas fait avec vous *d'Aucassin et Nicolette* une œuvre belge : j'attends pour cela confirmation de votre attribution sans avoir aucune raison à vous donner [1].

Je ne suis pas un savant, moi ! Je suis un simple homme de lettres qui s'intéresse à ces questions et qui enregistre les résultats acquis provisoirement. A vous la faute si de simples écrivains comme Henri Carton de Wiart, Joseph Chot ou

[1] Mon attribution a été adoptée par le seul juge tout à fait compétent, le savant professeur de Halle, M. Suchier, qui a édité six fois ce chef-d'œuvre. Voici ce qu'il écrit (6e éd., Paderborn, 1906, p. VII) : « ...les « formes phonétiques employées par l'auteur indiquent une région située « plus au Nord, et probablement le Hainaut ». M. L., qui a la naturalisation facile pour les œuvres littéraires du passé belge, n'aurait pas négligé ces lignes s'il les avait connues. [M.W.]

Digitized by Google

moi, faisons maladroitement ce que vous n'avez pas fait du tout. Les hommes de lettres sont bien obligés de plaider eux-mêmes leur procès devant le public, puisque les avocats de la cause se dérobent un peu piteusement.

Il est donc bien difficile, avouez-le, de se retrouver là où les savants eux-mêmes se perdent et se contredisent à l'infini : ceci m'amène à revoir avec vous les erreurs que vous avez relevées dans les chapitres III et IV de mon livre. Discutons-en de près une seule, voulez-vous, pour apercevoir toute la confusion de cette science dont vous m'interdisez un peu sèchement d'approcher : vous affirmez que le fabliau de *Barat et Haimet* est de Jean Bodel, d'Arras. Il vous plaît à dire? De quel droit affirmez-vous une chose contestée par les érudits les plus versés en la matière (1)? Le recueil de Montaiglon et Raynaud, qui fait autorité, attribue ce fabliau à Jean de Boves (IV, 93) lequel est nommé expressément au début du fabliau *Des deux chevaux*. C'est un trouvère picard (idem V, 303) auquel Joseph Bédier, une autre autorité, propose de retirer les neuf fabliaux qui lui sont généralement attribués, pour les donner à Jean Bedel ou Bediaus, l'auteur de *Li Sohaiz desvez* (V, 191); mais, ce faisant, Bédier ne nie pas l'existence d'un trouvère du nom de Jean de Boves, il pense seulement que nous avons perdu les fabliaux dont il était l'auteur. A posteriori il propose d'assimiler Jean Bedel à Jean Bodel, le fameux *mesel* des *Congés*. Toutefois il fait plus d'une restriction et dans le classement final s'abstient, dans le doute et par crainte d'erreur. Vous allez plus loin et vous affirmez catégoriquement. De quel droit je vous prie? C'est ainsi que les erreurs petites et grandes s'accréditent. Quant à moi, j'ai cru plus prudent de revenir à l'auteur primitif, Jean de Boves qui, en tout état de cause, a traité le sujet de

(1) Quelle erreur! L'érudit le « plus versé, etc. », est Gaston Paris, et M. L. ne le contestera pas. Or, dans sa *Littérature française au moyen âge*, 3e édition, § 76, p. 123, il accepte l'attribution dont il s'agit. [M.W.]

Digitized by Google

Barat et Haimet, dans un texte perdu si vous voulez, comme l'affirme le début du fabliau *Les deux Chevaux*.

Tout ceci, non pour essayer de nier de petites erreurs évidentes dans mon texte et que je m'efforcerai de faire disparaître, mais pour insister sur ce fait qu'une science aussi flottante ne donne pas le droit aux savants qui s'en occupent de reprocher à d'autres, moins doctes mais plus entreprenants, des fautes qu'ils ne font que modifier dans les corrections qu'ils proposent et qui n'en restent pas moins des fautes, beaucoup plus graves sous leurs plumes.

Vous assurez que Gillebert de Berneville est né à Arras et non pas à Courtrai. Prouvez autrement que par une affirmation gratuite ce fait resté douteux pour tous les historiens du poète, et dont la *Biographie Nationale* n'a pas craint de reproduire la version qui donne à Courtrai l'auteur de tant de jolis poèmes (1). Il est aisé, Monsieur, de me déclarer un adversaire peu digne de votre discussion — ce que je ne nie pas — mais il n'en reste pas moins trop facile d'affirmer quelque chose qu'on ne prouve pas, alors qu'il le faudrait faire par stricte équité. Sans compter que je pourrais retourner l'argument contre vous et vous demander de quel droit, après m'avoir contraint à rendre Gillebert à Arras vous m'autorisez à faire de Gontier de Soignies un trouvère belge, alors que sa naissance reste douteuse, puisque la petite ville de Soigny en Champagne n'est pas sans titres pour partager avec la cité belge l'honneur d'avoir vu naître Gontier. La tradition seule, toujours sujette à caution, vous guide seule ici (2). Alors?

(1) Voir GASTON PARIS, *op. cit.* § 128, p. 206. C'est de lui et non de moi qu'est l'affirmation, mais je la reprends volontiers pour compte; car les rimes artésiennes ne sont pas rares chez Gillebert. C'est à quoi M. L. n'a même pas pensé. [M.W.]

(2) Mais non, cher Monsieur, pas la tradition; les rimes de l'auteur en question sont ici probantes, et j'en suis fâché pour vous, mais notre philologie est arrivée à des déterminations si précises que lorsque la rime *Pro-*

Digitized by Google

La plupart du temps les erreurs que vous relevez dans mon livre sont des arguties de savant, dont il me serait aisé de prouver l'inanité ou de marquer le peu d'importance. Il en est de même pour plusieurs des omissions que vous me reprochez à tort ou à raison. Je n'ai pas accueilli Henri de Valenciennes parce qu'il n'a rien de Belge, sans compter que sa personnalité est toute voilée d'indécision (1); j'aurais pu à ce compte faire du *Ménestrel de Reims* un auteur de chez nous parce que Holder-Egger voit en lui un Namurois ou un Hennuyer. Quant il y a doute pareil je m'abstiens, comme je l'ai fait volontairement pour le *Poème moral*, œuvre anonyme dont Paul Meyer *(Archives des missions scientifiques et littéraires.* 2e série, tome V, p. 152) s'avoue incapable de déterminer le pays d'origine et sur lequel W. Cloetta n'a rien prouvé du tout (2). Vous allez vite en besogne, Monsieur, quand vous en faites une œuvre liégeoise, mais je me réfugie derrière des autorités plus circonspectes. Pour ce qui est *d'Aucassin et Nicolette* je vous ai déjà répondu .

Je protesterai aussi sur votre façon d'interpréter mon texte.

Je maintiens ma phrase qui attribue à Adenet... « un roman de longue haleine, *Bueves de Comarchis* ». Je n'ai jamais

vence : mence : agence est notée chez un auteur du XIIIe siècle (voir l'éd. Scheler p. 22) nous sommes déjà assurés qu'il n'a point écrit le dialecte champenois, mais qu'il *picardise*. Au surplus, les réserves de Scheler (p. IX), qui étaient excusables en 1879, ne le seraient plus en 1910. Et voilà le progrès scientifique. [M. W.]

(1) Je ne comprends pas très bien, outre qu'à ce compte, Herman de Valenciennes pourrait être légitimement exclu, sans parler de cet Aymon de Varennes que vous avez sans doute trouvé d'un accent si autochtone... bien qu'il fût Lyonnais. [M.W.]

(2) Votre information retarde, car j'ai fait dans la *Romania* (t. XVI, p. 124) cette démonstration, et notre maître à tous, Gaston Paris, l'a acceptée, comme le prouve ce passage de son manuel déjà cité (§ 153, p. 249) « un poème moral... écrit sans doute à Liége (qui fut un centre littéraire) ». [M.W.]

Digitized by Google

prétendu en disant cela que *Bueves* fut plus long ou moins long que *Berthe* ou que *Cléomadès*. Ceux-ci sont bien plus longs en fait (1), mais *Bueves* est long d'abord parce qu'un roman en quatre mille vers est long et puis parce qu'il est rempli de longueurs. Je fais de la critique littéraire et non de la critique de textes. De même votre reproche au sujet de Jean d'Outremeuse est pour le moins singulier, et vous me cherchez à son sujet une querelle de savant... allemand. Où ai-je dit, s'il vous plaît, que Jean d'Outremeuse fut un historien qui glorifia la Belgique? J'ai écrit qu'il glorifiait pour la première fois sa patrie (2), et il faut être de mauvaise foi ou de parti pris pour comprendre ici patrie dans le sens de Belgique. Le mot peut-il désigner ce qui n'existait pas encore politiquement? La patrie, c'était la cité natale, voilà qui est entendu, et je trouve déjà bien joli pour Jean d'Outremeuse d'avoir mérité le compliment que je lui fais au seul point de vue étroit de cette patrie plus restreinte. Je m'étonne d'avoir à m'expliquer à ce sujet. Quant à savoir si j'ai eu tort de consacrer six pages de Jean d'Outremeuse contre cinq à Jean Lebel et huit à Froissart, vous me permettrez d'en douter. J'ai estimé utile de parler un peu longuement d'un auteur que j'apprécie — libre à vous de l'appeler médiocre compilateur — et auquel je trouve qu'on ne rend pas justice — pouvez-vous m'en faire un grief? — tandis que j'ai jugé suffisant de ne dire que l'essentiel au

(1) Non, hélas, non; *Berthe* a 3482 vers et *Bueves*, 3946. Il vous suffisait de tendre le bras vers le rayon d'une bibliothèque où les éditions Scheler de ces poèmes sont déposées pour éviter cette nouvelle erreur. [M. W.]

(2) Voici vos termes exactement : « C'est la première fois que pareille « remarque peut se faire pour un écrivain belge ; jusqu'à présent, la litté- « rature ne nous avait pas donné l'exemple d'un historien ou d'un poète « ayant entrepris une œuvre dans un esprit de patriotisme. » Autant d'erreur que de mots, car on n'en finirait pas de citer les chroniques de chez nous qui sont inspirées par le plus pur patriotisme... local avant l'époque de Jean d'Outremeuse. [M. W.]

Digitized by Google

sujet de Lebel et de Froissart, à qui tant de longues et subtiles études furent consacrées en France et ailleurs. C'est, je pense, un point de vue qui peut se défendre.

Mais je m'arrête. J'ai l'air de faire un plaidoyer *pro domo*.

Je m'en défends et je tiens à reconnaître une fois encore toutes les erreurs et les imperfections de mon livre. Mais je dirai que pour tous ceux qui l'auraient entrepris dans les mêmes conditions elles étaient inévitables, celles-là ou d'autres. Car si je ne suis pas le premier historien des lettres belges, — Potvin, Nautet et d'autres ont esquissé le même travail, — je suis bien le premier, non le dernier j'espère, qui fit de la question un tableau complet. Mes prédécesseurs ont sacrifié l'ensemble au développement préféré d'une certaine partie. J'ai tenté d'éviter ce défaut et c'est par là que j'ai essayé de faire œuvre originale. Mais à d'autres de dire si j'ai réussi.

Pardonnez-moi donc cette trop longue réponse et permettez-moi de conclure. Tant que vous, et ceux qui en la matière ont votre compétence, observeront le silence et nous refuseront l'histoire définitive et critique des lettres belges que nous attendons impatiemment, vous verrez paraître des livres comme le mien, où il se glisse des erreurs, où il y a des omissions, c'est fort possible, mais où il y en a moins que vous ne pensez, car elles vont disparaissant d'une édition à l'autre, et s'atténuant d'un auteur au suivant, jusqu'au jour où il n'y en aura plus. Ce jour-là nous pourrons déclarer la faillite de cette science que vous représentez, car elle aura prouvé qu'elle n'est qu'une scolastique inutile dont il ne faut attendre aucun réel service et dont on peut se passer. Mais je ne doute pas que vous ne nous en laisserez pas le temps. Vous nous devez cette *Histoire de la littérature belge*, complète et parfaite, vous nous devez ce que Henri Pirenne a fait pour l'histoire politique, ce que Petit de Julleville et ses collaborateurs ont fait pour la France.

Digitized by Google

En attendant cela qui me remplira de joie, je vais corriger le mieux possible les épreuves de la deuxième édition de mon manuel et je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments de respectueuse sympathie littéraire.

HENRI LIEBRECHT.

P. S. — M. Chot, dans une lettre très courtoise, se plaint de la vivacité de plusieurs de nos appréciations. Il nous fait observer que les erreurs de son *Syllabus* remontent à huit années et que la plupart ont disparu du livre qu'il prépare. Dont acte, bien volontiers. Il invoque l'autorité de Wauters pour justifier la date de 1191, qui serait celle de la mort de Chrétien. Autorité nulle, en l'espèce. Et s'il est fondé à n'accepter point notre substitution de *Venelais* à *Nivelois*, il ne l'est pas à défendre cette faute de lecture sans intérêt. La science est unanime à la répudier ; elle se divise encore sur le point de savoir si c'est *Venelais* ou *Nevelon* qu'il faut adopter. — Voyez *Romania*, XXXII, 155.

M. W.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

M. Durant a eu mille fois raison de changer de local. Le voici maintenant installé à la salle *Patria*. C'est là que le dimanche 9 janvier, il nous a offert un de ses plus beaux concerts. Nous avons entendu d'abord la deuxième symphonie de Schumann, si pleine d'enthousiasme, composition glorieuse du maître de Zwickau. M. Durant en a donné une fort belle interprétation. Dans l'*Adagio*, page admirable de sentiment et d'émotion, l'orchestre a vraiment chanté avec le plus grand talent.

Une fois de plus, nous avons, au cours de l'air des *Saisons*, pu admirer la voix superbe de M. Louis Froelich, baryton. Ses accents pleins de noblesse ont produit une vive sensation et son succès n'a fait que grandir lorsqu'il chanta, avec une sincérité et une conviction toute wagnérienne, les *Plaintes d'Amphortas* (extrait du premier acte de *Parsifal*).

L'exécution des airs de ballets d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau, nous a permis de protester, une fois de plus, par nos applaudissements, contre la critique acerbe que J.-J. Rousseau fit en 1733 de cette pièce à tentatives révolutionnaires.

Que dire de l'exécution du prélude de *Lohengrin*? Ce doux commentaire de l'opéra de Wagner a été dirigé par M. Durant avec religion. Il lui a valu une petite ovation fort méritée, du reste.

Quant à *Don Juan*, poème symphonique de R. Strauss, le public a paru y prendre le plus vif intérêt. C'est de la musique philosophique, il est vrai, et nos oreilles n'y sont pas encore habituées, mais il ne faut pas désespérer. Nous comprendrons Strauss comme nous avons compris Wagner. L'interprétation musicale du poème de Lenau était extrêmement intéressante. L'allure de la pièce, pleine de recherches orchestrales voluptueuses, et d'une instrumentation richement raffinée, méritait le succès que, d'ailleurs, elle a recueilli.

ARTHUR HUBENS.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

On nous a rendu *Carmen*, après *Hérodiade*. Et *Carmen* nous a ravi comme tous les ans. Nous nous sommes souvenu du propos de Nietzsche, jamais las d'entendre cette musique, dont la magie semble devoir défier les variations du goût, les caprices de la mode. Pourquoi, sinon peut-être parce qu'elle souligne harmonieusement quelques-uns des aveux les plus humbles — ou les plus cyniques — de l'humaine passion, réduite à ses formes élémentaires, puisqu'elle met aux prises une gitana et un paysan navarrais que l'habit militaire n'a point dépouillé de son ingénuité de beau mâle. Le primate vêtu de jaune et de rouge, qui, au premier signe de la fille, trahit devoir, promesses amoureuses, vénération filiale, est le même qui, tantôt, se fera contrebandier par bravade galantin humilié, le même qui brutalisera sa femelle et qui, enfin, tuera... Et le toréador qui risque sa peau pour un œil noir, comme nos gens d'armes des XI^e^ et XII^e^ siècles pour un œil « vair » dans les tournois, n'est-il pas, lui aussi, un curieux échantillon d'une humanité devenue rare, même au delà des monts? Certes, les faits-divers quotidiens nous la montrent reparaissant, toujours menaçante, sous le vernis fragile d'une éducation hypothétique et d'une instruction précaire, la même, hélas! pour tous.

Que voilà de belles pensées sur un thème trop usé! Mais elles suffisent à notre philosophie. Nous avons à de certains jours la nostalgie de ce sauvage qu'exaltait la doctrine de J.-J. Rousseau. Soyez sûrs que Mérimée, ce grand sceptique, avait pensé à cela en racontant la lamentable historiette de don José et de Carmencita.

Carmen est remarquablement interprété, cet hiver, au Théâtre de la Monnaie. M. Laffitte a tout le physique de son personnage ; il est le beau gas, sans finesse, ni noblesse, dont daigne se contenter la fille trop somptueusement vêtue qu'une fantaisie d'auteur a transformée en cigarière au premier acte. Cigarière, à quoi bon? M^me^ Friché a retrouvé un succès que lui a valu sa composition consciencieuse, et même personnelle, d'un rôle écrasant. Elle en porte le poids sans fléchir, et sa démarche un peu lourde, peut-être plus germanique qu'espagnole, la joliesse accusée de son sourire chargé de voluptueuses promesses, la vulgarité de son geste, la

Digitized by Google

beauté disparate de ses costumes, sa voix ferme et mordante, tout prédispose à faire crédit jusqu'au bout à celle qui est le mauvais génie du brigadier navarrais. Le toréador, les contrebandiers, les belles filles, habituées du café de Lilas Pastia, achèvent de communiquer, par un jeu approprié, l'impression de pittoresque et romantique folie que doit nous laisser le chef-d'œuvre de Bizet.

Quant à *Hérodiade*, c'est un très beau concert avec costumes et décors luxueux ; n'y cherchons pas davantage. Jamais Massenet n'a été aussi prodigue que dans ce grand opéra des dons très réels qu'il doit à la Mère-Nature. L'air fameux d'Hérode, le duo du 4e acte, certains ensembles et jusqu'au chœur des soldats (dont vraiment on n'avait que faire) produisent encore tout leur effet. Sans recherche de vérité intrinsèque, ni de couleur locale, le musicien a su créer une atmosphère où se meuvent agréablement des personnages inventés. Mme Pacary et MM. Verdier et Lestelly ont excellemment collaboré à cette résurrection agréable.

Au Théâtre du Parc, après un succès d'estime dans *La Blessure*, la direction a remporté une victoire très intéressante en montant *Les Grands*, de MM. Pierre Veber et Serge Basset. *Les Grands* c'est une scène de la vie de collège, mais ce n'est pas pour cela du théâtre de collège ; ces adolescents sont des hommes, et des hommes très civilisés. Il en est dans le nombre deux, au moins, qui le sont trop : le jeune coquin qui court les tavernes et qui, à court d'argent, fracture un tiroir, comme aussi le sentimental et douloureux Brassier, dont la passion précoce cause tout le malheur. Brassier, c'est Chérubin, mais un Chérubin sans perruque, ni dentelle, ni bas de soie ; sa comtesse, c'est la « dame » du proviseur, qui, par male aventure se trouve être jeune, jolie et Parisienne. Quand nos auteurs nous transportent en province, et qu'ils font pécher une jolie femme, ils s'arrangent pour qu'elle ne soit qu'une provinciale de la veille, et c'est Paris qui porte le poids de la faute. Car il est entendu que toutes les Parisiennes sont délicieuses et légères, mais que les provinciales sont toutes — ou quasi toutes — des laiderons vertueux. Pensez au *Détour*, à *Suzette* joué ici récemment, et bien d'autres ouvrages.

Toutefois, Mme Lormier n'est pas une Parisienne dépravée, c'est tout au plus une Parisienne qui s'ennuie. Et le petit Brassier, qu'on lui a maturellement confié et qui a six ans de moins qu'elle, ne réussit qu'à provoquer nn gentil émoi dans ce cœur mélancolique. Si donc, comme il est vraisemblable, M. Lormier est cocu quelque jour, nous n'en saurons rien.

Mme Terka Lyon a été délicieuse dans les minauderies, les effarouchements, les élans réprimés de cette femme dont la maternité précoce se dépense en faveur de petits jeunes gens sentimentaux. M. de Gravone s'est fait la tête et jusqu'au teint inquiétant du potache, qui sent déjà battre son cœur mal défendu contre une séduction si prochaine Mlle Lutzi a dessiné une adorable figure de pauvre gosse, que le destin a marqué pour jouer les Philinte, mais qui a déjà plusieurs des aperceptions de l'homme fait ; elle a

Digitized by Google

la voix rogomme, la gaucherie amusante et la décision qui conviennent, et le reste de la troupe, MM. Carpentier et Daubry en tête, n'est nullement inférieur.

J'aurais dû, le mois passé, vous parler de *La petite chocolatière*, qui est une comédie vaudevillesque, mais que Paul Gavault s'est donné le mal d'écrire en français. Mon Dieu, que d'invraisemblances il a accumulées en ces quatre actes! On ne lui en demandait pas autant Il y a là dedans toutes les variétés de fantoches qu'on peut imaginer, une fille plus folle que celle qu'on voit derrière les grilles, un père ramolli, qui court comme un tata obéissant derrière cette délurée, un prétendant noblement idiot, un employé qui se met à aimer une femme parce qu'elle lui a tout pris, fiancée, place, tranquillité du corps et de l'esprit, un peintre qui est plus retors qu'un maquignon du Vexin. Tous ces gens-là font exactement le contraire du sens commun et c'est peut-être le piquant de l'œuvre, qu'on écoute sans trop d'effort une telle somme d'absurdités. La gageure n'est vraiment pas ordinaire.

Comme il arrive toujours chez M. Fonson, *La petite chocolatière* est montée et jouée à la perfection. M^lle^ Delmar est le caprice en personne et elle mène la danse avec une imperturbabilité qui désarmerait un professeur de philosophie. J. DE W.

* * *

Les livres.

JEAN CRUPPI, *Pour l'expansion économique de la France*. Paris, P.-V. Stock, in-12. — Je ne connais pas, sous sa forme ultra-modérée, de réquisitoire plus vigoureux que ce petit livre contre les anomalies bureaucratiques, perdurant chez nos grands voisins. M. Cruppi a été pendant dix-neuf mois ministre du commerce et de l'industrie. Il semble que comme beaucoup de ses prédécesseurs il se soit heurté à des oppositions tantôt sourdes, tantôt affirmées, contre lesquelles s'est brisé son désir d'innover. Non pas que M. Cruppi n'ait rien fait dans son trop court passage rue de Grenelle ; nous lui devons l'institution de ces attachés commerciaux qu'il est grand temps que la Belgique crée, à son tour, à côté des consuls de carrière; il a préparé une réforme bien nécessaire des chambres de commerce maritime ; il a aussi réussi à « former une petite, très petite commission de législation commerciale », comme il dit avec une modestie charmante. Bref, ses initiatives se sont multipliées dans la sphère de la seule des trois directions générales de son ministère où il n'ait pas eu à combattre l'inertie ou à rencontrer l'hostilité des bureaux d'un de ses collègues.

Encore est il forcé de faire quelques réserves en ce qui concerne les attachés commerciaux ou du moins à pronostiquer l'échec de cette excellente création, de date toute récente, « si dans certains milieux elle était entourée d'une discrète et silencieuse malveillance ». On comprend à demi-mot,

Digitized by Google

surtout, comme c'est justement mon cas, lorsqu'on connaît quelques-uns des attachés commerciaux, fraîchement promus.

Les deux autres directions générales du même ministère sont l'une, celle de la marine marchande et des transports, l'autre celle de l'enseignement technique. Vous devinez déjà les conflits possibles, et même trop réels pour la première, avec les ministères de la marine et des travaux publics, pour la seconde, avec le Conseil général de l'instruction publique. On en apprend long là-dessus dans les cent premières pages de ce volume, où il y a, notamment sur les cours professionnels pour ouvriers, de très intéressantes constatations. Lorsqu'on pense que sur 874, 941 adolescents destinés au négoce, on à l'industrie, il y en a à peine 50,000 qui suivent des cours professionnels et qu'une élite de 22,000 seulement est inscrite dans les écoles techniques, on est effrayé de l'état d'inculture où doivent végéter de la onzième à la dix-huitième année, les 800,000 petits Français que, par une sorte d'entente tacite, Etatistes et non-Etatistes ne cherchent guère à préparer à leur tâche technique. Car si l'égoïsme patronal se désintéresse un peu partout d'une sorte de tutelle sans profit, d'autre part, on voit les partis avancés se montrer très rétifs à une réforme qui rendrait, dans des formes à discuter, l'apprentissage méthodique et obligatoire.

Là-dessus M. Cruppi (de même qu'ailleurs il s'explique avec une courageuse netteté sur le recul du commerce extérieur de sa patrie) a le grand mérite de s'exprimer sans inutiles ménagements, et s'il indique le remède, de ne pas dissimuler la gravité du mal. J'avoue, au surplus, ne pas comprendre pourquoi l'idée du contrat d'apprentissage obligatoire a été unanimement repoussée en France. Il est d'autres contraintes cent fois moins justifiées dont s'accommodent les démocrates, et l'obligation de l'instruction primaire n'est, à bien y réfléchir, guère plus défendable que celle de l'instruction professionnelle.

Quoi qu'il en soit, on lira l'exposé de M. J. Cruppi avec intérêt, et on ratifiera volontiers sa conclusion, qui va à la création d'un ministère économique, seul maître de la marine marchande, des transports, de l'enseignement technique, enfin d'une direction des affaires commerciales et industrielles autrement outillée qu'elle ne l'est et largement indépendante. La seconde partie du livre en constitue les « preuves » ; ce sont les discours de l'ex-ministre qui la composent et qui, accompagnés des interruptions, etc., offrent, dans cette forme *in extenso*, un intérêt documentaire sur laquelle j'aurais mauvaise grâce d'insister.

M. WILMOTTE.

* * *

On a signalé ici même l'agréable petit volume de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut sur Georges Sand; il n'est pas trop tard pour y joindre celui sur *Goethe*, paru dans la même collection, intitulée : « La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. » En fait, on trouve ici un Goethe qui, s'il ne diffère pas essentiellement de celui que la grande critique a depuis

Digitized by Google

un siècle dégagé de ses écrits, est surtout un être vivant, mêlé à ses contemporains et présenté dans l'intimité de ses passions, comme de ses ouvrages.

* * *

A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris, Hachette, 1908, in-8°. — Ce n'est pas le lieu d'analyser ce beau livre qui vient d'être réédité, mais on peut le signaler brièvement ici ; car, malgré son caractère rigoureusement scientifique, il renferme des parties d'excellente vulgarisation, ou du moins des aperçus généraux, rédigés dans une langue claire et qui intéresseront certainement des cercles plus étendus de lecteurs. Après l'ouvrage fameux de Brugmann, et en tout cas dans un format plus commode, M. Meillet est le premier savant qui s'efforce de donner une idée d'ensemble du mécanisme des langues indo-européennes, étudiées comparativement. Les principaux chapitres du livre sont consacrés d'abord à des éclaircissements sur sa façon d'envisager les problèmes que soulève la philologie comparée, ensuite à la phonétique, à la morphologie et à ce qu'on appelait jadis les parties du discours, particulièrement le nom et le verbe. Puis vient une étude de la phrase, qui ne répond pas à la *Satzlehre* des Allemands, mais ne consiste que dans la formulation de principes; de même, le chapitre sur le vocabulaire est riche en intuitions sur la vie sociale primitive, sur les noms donnés aux êtres et aux objets, et, en le lisant, on peut, jusqu'à un certain point, mesurer le chemin parcouru depuis le temps où Max Muller nous donnait d'idylliques peintures de la vie des *Aryâs*. Le dernier chapitre, consacré au « développement des dialectes indo-européens » est peut-être le plus suggestif de tous; enfin, des appendices nous résument l'histoire de la philologie comparée et contiennent la bibliographie essentielle de cette science. On peut dire que l'auteur n'a rien négligé de ce qu'il convient de savoir, pour un philologue ou un linguiste, des questions générales dont la spécialisation actuelle rend l'examen si ardu. R.

* * *

DEUX LIVRES SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — Il n'est guère utile de signaler ici le livre que Mme F. Macdonald a publié sur *La légende de J.-J. Rousseau*, et dont nous devons la traduction à M. G. Roth (Paris, Hachette, in-12). On a lu, en effet, la curieuse étude, où M. G. Charlier, non content de résumer ce livre, y a ajouté de piquantes notes, dues à ses propres recherches et en a modifié ainsi les conclusions sur quelques points. Mais il n'est pas superflu d'observer que, venant après la diatribe de M. Lemaître qui a naturellement épousé l'opinion la plus désavantageuse au philosophe génevois, dans l'épisode de sa vie auquel sont mêlés Mme d'Epinay, Diderot et Grimm, l'œuvre de Mme Macdonald, minutieusement documentée et rédigée avec une précision un peu sèche et un didac-

Digitized by Google

tisme qui n'est pas pour déplaire, aura pour effet de refroidir le zèle contempteur de beaucoup de gens, en tout cas d'éveiller la défiance des lecteurs de MM. Lemaître, Lasserre, etc., et ce sera déjà autant de gagné

Au surplus, le gros du procès Jean-Jacques, ce n'est pas l'humeur pérégrinante, l'acrimonie de langage et de manières, la platitude et l'insolence alternantes, enfin la misanthropie et l'attitude de « mendiant ingrat », qu'il est de tradition de lui reprocher. On a fait de lui le prophète et comme la justification vivante et dissertante des événements de 1789 et même de 1793. C'était là l'objet de thèses récentes, dont celle de M. Lasserre, en Sorbonne, n'était peut-être pas la plus systématique.

Or, voici que dans un curieux livre, intitulé *J.-J. Rousseau et la Révolution française* (Paris, Colin, 1909, in-12), M. Edme Champion entend combattre « la fameuse manie d'incarner en un homme une révolution telle que la Révolution française » et prouver « que l'on interprète mal Rousseau et qu'on lui attribue une influence qu'il n'a pas eue ».

Comme il s'en targue dès l'avant propos, M. Champion n'est pas un sectateur du Rousseauisme. Il ne ménage pas l'idole et il n'hésite pas à montrer les contradictions où est tombé l'auteur du *Contrat social*; il est particulièrement sévère pour ce fameux traité, et il n'a pas de peine à prouver 1° que Jean-Jacques a fourni des arguments aussi forts à la réaction qu'à la Révolution; 2° qu'avant lui ou indépendamment de lui bien d'autres avaient condamné l'Ancien régime et pronostiqué ou souhaité un bouleversement politique et social, dont le prélude nous reporte avant 1789; 3° que si les terroristes se réclament de Rousseau plus énergiquement que des « philosophes » du XVIII[e] siècle, leurs devanciers n'avaient pas été moins empressés à lui demander des leçon de sagesse. Peut-être sa démonstration est-elle moins probante, lorsque, s'élevant contre une vue commune à Quinet, à Louis Blanc, etc., M. Champion incline à plutôt reconnaître l'influence de Rousseau de 1789 à 1792 que de 1792 à la fin de la crise révolutionnaire. En réalité, comme l'ont indiqué diversement M. Aulard et M. Kropotkine, de 1793 à 1795 il y eut un essai, d'ailleurs éphémère, d'application rigoureuse des théories de socialisation des biens et de gouvernement populaire; or, si Rousseau a théoriquement exposé et défendu ces deux grandes réformes, il a toujours pris soin de déclarer expressément qu'il ne les croyait pas réalisables dans un vaste État, puissamment hiérarchisé, mais bien dans une petite république comme Genève ou une île comme la Corse. Comme l'avait dit M. Aulard, et comme le redit M. Champion, l'abolition de la monarchie ne fut le résultat d'aucune répercussion littéraire; elle naquit de la lassitude et du dégoût; sur d'autres points non moins essentiels, le citoyen de Genève est en désaccord quasi constant avec les Conventionnels. Mais lorsqu'il y a coïncidence entre les vues du premier et les actes des seconds, est-on toujours fondé à établir une corrélation certaine? Non, car il faut faire la part des circonstances, des nécessités de l'heure présente, des fautes commises par la réaction, etc. C'est ce qui se

Digitized by Google

dégage des discussions prolongées, parfois un peu confuses, tirant à la polémique de détail et de personnes, qui emplissent la seconde moitié de l'ouvrage de M. Champion. W.

* * *

JEAN THOREL, *Geneviève Burnet*. Paris, Ollendorff, collection des grands romans à 1 franc). — Il y a, dans cette collection, de l'excellent et du pire. M. Georges Ohnet y coudoie Guy de Maupassant. Le livre de M. Thorel y tiendra une place honorable. Ecrit avec clarté et simplicité, il attache par des qualités plus qu'estimables. C'est l'étude d'un cœur de femme, qui tantôt triomphe de scrupules dignes de respect, malgré qu'ils soient conventionnels, tantôt cède à des convenances plus fortes que l'impulsion naturelle. A la fin, ce sont ces convenances qui détruisent en Geneviève la belle spontanéité de son être. Épouse d'un homme matois, vulgaire et débauché, elle se décide à l'amer sacrifice d'elle-même pour son enfant, et aussi pour ne point scandaliser. Elle désespère ainsi un autre homme qui l'aime et est digne d'elle et le pousse à une union sans amour. Tout cela s'accomplit en lenteur, sans éclat dramatique, par le jeu naturel des êtres et des choses. Ce que certains appellent fatalité n'est qu'une succession et un enchaînement de circonstances; on le voit très nettement en lisant ce récit, et la science de l'auteur a consisté à nous rendre à la fois perceptible et vraisemblable l'odieuse pression du dehors sur l'intériorité d'un être d'élection. Il y a, selon moi, plus de psychologie vraie dans cette tranquille histoire que dans bien des volumes où l'on se propose, à grands fracas, de démonter pour nous les ressorts de l'âme humaine. W.

* * *

ANT. FOCAZZARO, *Le mystère du poète*, 2e édition. Le même *Pereat Rochus*, traduit de l'italien. Paris, Perrin, in-12. — On a plusieurs fois imprimé dans cette revue le nom de l'auteur d'*Il Santo*. Nos lecteurs ont lu la traduction de plusieurs courts récits, d'une curieuse originalité, qui n'ont pas eu la vogue internationale de sa trilogie (*Petit monde d'autrefois*. — *Petit monde d'aujourd'hui*. — *Le saint*), mais auxquels s'applique excellemment ce que le traducteur de *Pereat Rochus* dit de cette nouvelle et de quelques autres réunies sous une même couverture. « On y reconnaîtra pourtant la marque du puissant romancier et cette unité de pensée qui fait la sève et la force de son œuvre. »

De fait, la pensée qui a présidé à ce choix nous a paru, en général, fort heureuse. Le récit qui donne son titre au volume et *Fedele*, qui avait ce privilège dans un des recueils italiens, sont des morceaux savoureux, et si, dans sa version française, l'histoire rimée de *Miranda* apparaît un peu mince et d'un romantisme bien exalté, il ne faut point regretter qu'on puisse se livrer, au sujet de son auteur, à d'instructives comparaisons; au surplus, il y a dans *Malombra* autant d'invraisemblance et de fantaisie, et cela n'a

Digitized by Google

pas empêché ce long roman de conquérir bien des sympathies françaises. On doit s'accoutumer à voir dans Fogazzaro un artiste très complexe, ayant subi, à un degré extraordinaire, l'obsession d'imaginations que nous jugeons démodées maintenant, mais qui plurent jadis à beaucoup d'esprits, chez nous comme en Italie. Le mysticisme et l'occultisme naissent de troubles peu dissemblables de la conscience morale, et dans ce *Santo* qui a éveillé tant de curiosités, ne retrouve-t-on pas en maint endroit, les mêmes inquiétudes et les mêmes hantises que dans les œuvres de la première manière de Fogazzaro !

* * *

Auguste Ehrhard, *Une vie de danseuse. Fanny Elssler.* Paris, Plon, in-12. — Ce beau volume, illustré d'un portrait qui est toute une évocation, est moins encore la biographie de Fanny Eissler qu'une étude sur la danse à l'Opéra de Paris de 1830 à 1840. On y apprend bien des choses qui n'ont avec la célèbre autrichienne que des rapports éloignés. Toutefois, il n'était pas indifférent de savoir à quelles rivalités elle devait se heurter à l'Opéra, lorsque le directeur Véron l'y engagea, ni non plus quelle espèce d'homme était ce personnage. Bien que M. Ehrhard le traite avec un excès de dédain et que sa partialité contre Jules Janin et en faveur de Gautier ne soit pas moins évidente que sa sévérité à l'égard de la musique d'opéra chère au romantisme, on lira son exposé avec un indéniable intérêt. Il suit son héroïne dans ses pérégrinations à travers l'Europe et l'Amérique et nous fait un tableau qui a tout l'air d'être exact et complet de ses succès chorégraphiques. Peut-être use-t-il d'une trop grande discrétion en ce qui concerne l'agitation de sa vie sentimentale et, après la longue idylle avec Gentz, aurait-il pu nous la montrer aussi préoccupée de ses plaisirs à Paris qu'elle y fut attentive au chiffre de ses cachets. N'importe, son livre est comme on dit en Allemagne, une agréable contribution à l'histoire de l'opéra français au XIX siècle.

* * *

E. Révil, *Georges Rodenbach.* (Lettres d'arts belges, collection diamant). Bruxelles, 1909, une brochure, in-18. — Nous avons déjà signalé plusieurs volumes de cette petite collection, celui qui est consacré à Rodenbach n'est pas le moins intéressant. L'auteur, bien intentionné en cela, croit devoir défendre l'auteur du Voile contre des reproches assez puérils, entre autres celui d'immoralité, qui lui furent adressés par ses coreligionnaires. Où il me paraît moins heureux, c'est dans l'importance qu'il accorde à quelques petits faits anecdotiques se rattachant à la naissance de la « Jeune Belgique » et qui laissent au lecteur l'impression qu'il se mêlait d'assez sottes extra-

Digitized by Google

vagances au début littéraire de ces jeunes gens. De consciencieuses analyses de quelques-uns des livres de Rodenbach occupent le restant de la brochure qu'on voudrait à la fois plus méthodique et plus synthétique.

*
* *

JULES GUILLEMOT, *L'évolution de l'idée dramatique chez les maîtres du théâtre, de Corneille à Dumas fils*. Paris, Perrin, in-12. — L'auteur, un vétéran de la critique dramatique, a eu l'idée aussi originale qu'ingénieuse de rechercher dans les préfaces des écrivains de théâtre — et parfois dans leurs ouvrages mêmes — ce qu'ils pensaient de leur art, des conditions dans lesquelles il convenait de s'y appliquer, des observations qu'on pouvait en déduire pour les formuler après en règles. La tentative est, répétons-le, ingénieuse, et si quelques-uns des historiens de la scène française, la seule dont il soit question ici, ont déjà tenu un grand compte des « Avant-propos », des « Avertissements », etc. de nos classiques, ils ne l'ont point fait de cette exclusive façon (en quoi ils ont été bien inspirés, car leurs systématisations s'en sont favorablement ressenties, à preuve *Les époques du théâtre français*, de Brunetière, cette ingénieuse construction d'un esprit supérieur. Forcément avec des documents aussi fragmentaires on ne pouvait aboutir qu'à des résultats partiels. Et donc il arrive parfois à M. Guillemot de forcer un peu la note pour lui donner la valeur qu'il désire, comme il ne se prive pas de baisser le ton et de condescendre à la causerie familière du journaliste, lorsqu'il redoute, semble-t-il, de trop exiger de l'attention de son lecteur. Les classiques en effet, plus encore que nos modernes, font dans leurs déclarations liminaires, une part vraiment excessive aux opinions et aux impressions du moment. L'ingénuité d'un Corneille ou la nervosité d'un Racine s'y décèlent plutôt que les secrets de leur art, et je ne vois guère, au XVII^e^ siècle, que *La critique de l'école des femmes* qui ait la portée d'un document de métier si l'on peut dire, et d'une profession de foi. M. Guillemot n'a-t-il pas, d'autre part, en négligeant délibérément le *Commentaire* de Voltaire sur Corneille et d'autres écrits de l'auteur de *Zaïre* traité avec un peu d'injustice le réformateur du théâtre que celui-ci fut pourtant avant ce Beaumarchais, dont on trouve analysées ici, avec une évidente complaisance, les doctrines et même les boutades ?

Pour le XIX^e^ siècle, c'est encore Beaumarchais qui triomphe ou la personne de son plus illustre successeur, Dumas fils ; mais Victor Hugo est traité avec une sévérité attentive, Dumas père n'est pas négligé, ni les autres auteurs comiques. Toutefois, on s'étonne du silence gardé sur Henry Becque, qui a écrit sur ses confrères et sur son art quelques pages d'une puissance et d'une amertume incomparables.

M. W.

Digitized by Google

LA QUESTION DOUANIÈRE

Il ne se passe guère de jour, depuis quelque temps, sans que la presse quotidienne ne publie des informations de tout genre au sujet de la revision du tarif douanier français, et de sa répercussion sur les industries belges.

Bien que cette revue ne soit pas une publication économique, il a paru intéressant, pour ses lecteurs, de leur présenter un bref exposé d'une question qui préoccupe, à juste titre, l'opinion, à raison de l'importance de nos relations commerciales avec la France.

La statistique *française* de 1908 montre que, sur un total d'exportation de 5,050,700,000 francs, la France envoie :

en Angleterre	pour	1,179,600,000	francs	de marchandises;
en Belgique	»	749,200,000	»	»
en Allemagne	»	617,100,000	»	»
en Algérie	»	399,000,000	»	»

D'autre part, il est entré en France pour 5 milliards 640,000,000 francs de marchandises étrangères :

L'Angleterre en a introduit	pour	792,900,000 fr.
Les États-Unis en ont introduit	»	657,100,000 »
L'Allemagne (Union douanière)	»	607,500,000 »
La Belgique en a introduit	»	409,500,000 »

Parmi les clients de la France, la Belgique occupe donc le second rang, et parmi ses fournisseurs, le quatrième.

Digitized by Google

Les chiffres de la statistique *belge* ne concordent pas avec ceux de la statistique française : l'écart en plus, qu'indique celle-ci pour l'exportation, provient du fait qu'un certain nombre de marchandises sont expédiées de France en Belgique, non pour la consommation belge, mais pour la réexportation. La statistique belge défalque, autant qu'il est en son pouvoir, ces dernières, et c'est ainsi qu'elle accuse seulement 516,739,000 francs de produits français importés chez nous.

L'exportation belge en France, d'après elle, s'est élevée à 464,797,000 francs

Les chiffres des années précédentes sont encore plus saisissants, car l'année 1908 ne fut guère brillante au point de vue commercial.

Toute mesure qui modifie en l'aggravant, le régime douanier entre les deux pays, affecte, par conséquent, profondément leurs transactions commerciales.

Pour bien comprendre la situation, un coup d'œil en arrière s'impose.

La France n'appliqua jamais franchement les principes du libre-échange.

La période où elle s'en inspira davantage fut celle qui, de 1860 à 1870, vit se conclure les traités de commerce de Napoléon III.

C'est avec l'Angleterre que — le 23 janvier 1860 — fut signé le traité-type. Les prohibitions furent abolies et remplacées par un droit de 30 p. c.; nombre de droits furent abaissés. Un peu plus tard, de nouvelles conventions réduisirent l'ensemble des droits à une moyenne de 15 p. c. sauf pour certains produits métallurgiques où il approchait de 36 p. c.

En 1861, la France conclut un traité avec la Belgique sur les mêmes bases.

Malgré les résultats brillants de cette politique de liberté

Digitized by Google

relative, les protectionnistes français ne désarmèrent point. Au lendemain du désastre de 1870, sous couleur de fournir à la nation les ressources nécessaires à son relèvement, ils réclamèrent instamment la protection pour leurs industries.

Leurs efforts aboutirent à faire voter, en 1881, un nouveau tarif douanier qui majorait de 70 à 80 p. c. presque tous les droits. Les traités de commerce au renouvellement desquels ils consentirent avec peine et qui portaient l'empreinte de leurs dispositions hostiles, n'eurent pas une existence bien longue. La loi du 24 décembre 1891 mit fin à toutes les conventions commerciales.

La France avait à ce moment reconquis ce que les protectionnistes appelaient « la liberté tarifaire ».

Le 11 janvier 1892 fut instauré le régime des deux tarifs : l'un général, ou maximum applicable aux pays qui ne se lieraient pas vis-à-vis de la France par des conventions; l'autre, minimum, fixant la limite des concessions permises au gouvernement dans ses négociations avec l'étranger.

Les droits furent élevés sur presque tous les articles d'alimentation et sur beaucoup d'articles industriels.

Un auteur français a, dans un calcul frappant, fait ressortir la différence entre les deux régimes de 1881 et de 1892 : « Les douanes avaient, en 1889, rapporté au trésor « public 144 millions; en appliquant aux quantités impor- « tées alors le tarif de 1892, le trésor aurait perçu 259 mil- « lions. Les droits ont donc été augmentés de 80 p. c. [1]. »

Sur la base du tarif minimum, peu de traités de commerce furent conclus, la France ayant décidé ne vouloir se lier que par des conventions douanières à très courte échéance et dénonçables douze mois d'avance.

Depuis 1892, la Belgique se trouve ainsi sans traité et même sans convention quelconque avec la France. En fait,

(1) Communication de M. Schelle au Congrès du libre-échange de Londres, 1908.

Digitized by Google

les deux pays jouissent, par l'effet de simples déclarations unilatérales, du traitement de la nation la plus favorisée, ce qui revient à dire que les produits belges exportés en France sont taxés au droit minimum.

Nous avons vécu pendant dix-huit ans sous ce régime, qui ne nous accordait qu'une sécurité de vingt-quatre heures, ne cessant d'en demander l'amélioration ou tout au moins la consolidation.

Ce régime a paru aux protectionnistes encore trop libéral, et ils ont fait adopter, le 29 décembre 1909, une proposition de loi revisant le tarif général des douanes.

Cette proposition est actuellement soumise au Sénat.

* * *

Comment cette revision s'est-elle accomplie ? Quelles en sont les causes avouées, apparentes ou cachées ?

Il importe de le noter, ce ne fut pas le gouvernement français qui prit l'initiative du mouvement.

Elle émane de la Commission des douanes de la Chambre des députés. On sait qu'il existe au sein du Parlement français un certain nombre de commissions permanentes ; chacune a une sphère d'application bien déterminée. Toutes les questions douanières quelconques sont renvoyées à la Commission des douanes. C'est donc celle-ci, composée d'ardents et infatigables protectionnistes, qui, en 1906, enleva le vote, par la Chambre, du principe de la modification et qui se fit charger d'une enquête pour recueillir dans tout le pays les vœux des populations.

Quoiqu'elle s'y prît très adroitement pour faire naître des réclamations, certains grands organismes commerciaux refusèrent de s'associer à sa campagne. Le gouvernement persistant dans sa réserve, plusieurs membres de la Commission, M. Morel en tête, résolurent de se substituer à lui et pré-

Digitized by Google

sentèrent eux-mêmes, le 28 mai 1907, une proposition de loi.

La raison principale qu'ils invoquèrent est caractéristique :

« Les progrès de la science sont tous les jours plus inquié-
« tants au point de vue de la stabilité économique. Une
« invention, un perfectionnement dans les moyens de trans-
« port et les tarifs sont bouleversés. »

Selon eux, la nécessité de reviser provenait de ce que l'on ne savait plus à quels articles du tarif de 1892 rattacher les produits nouveaux qui surgissent chaque jour.

Et comme l'écart entre les importations et les exportations devenait trop grand, il fallait absolument protéger les nationaux. Ce qu'ils disaient également tout bas, c'est qu'il fallait user de représailles envers l'Allemagne qui, dans son dernier tarif de 1902, avait introduit des spécifications innombrables d'articles visant directement la France.

La vérité est toute autre !

Les protectionnistes profitent de la situation spécialement grave dans laquelle la politique intérieure aussi bien que la politique sociale et économique pratiquée par eux, ont plongé la France.

Depuis une vingtaine d'années, les *frais généraux* ne cessent d'augmenter aussi bien pour l'État que pour les particuliers.

Les budgets sont devenus formidables et il faut faire de l'argent à toute force : les dépenses publiques réunies en bloç ont atteint le chiffre de 5 milliards. (1)

La politique s'infiltre partout; le régime électoral en vigueur fait du mandataire l'instrument de tous les appétits, de toutes les exigences. Gare à celui qui n'obtient pas pour ses électeurs les faveurs gouvernementales, départementales

(1) Voir dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 février 1910, l'article de M. Gotteron : « A propos des monopoles ».

Digitized by Google

ou communales ! Un autre se présentera qui promettra, s'il n'obtiendra, plus. Aussi, que de subsides, que d'allocations de toutes sortes surchargent les budgets !

Un armée de fonctionnaires se partage le pays. Les anciennes administrations sont-elles bondées, les exploitations industrielles viennent ouvrir de nouveaux débouchés au favoritisme. L'État français n'exerce pas seulement le monopole fiscal de la fabrication et de la vente des allumettes, du tabac et de la poudre. S'il dirige les services postaux, les télégraphes, les téléphones, l'administration de la monnaie, il exploite aussi une partie croissante des chemins de fer, une imprimerie nationale, le Journal officiel, une manufacture de porcelaine et deux de tapisseries ! Il assure le service des eaux à Versailles et est tenancier de l'établissement thermal d'Aix les-Bains Tous les jours on trouve qu'il doit faire encore plus (1).

Les départements, les villes, les communes suivent l'exemple et se lancent davantage également dans les entreprises industrielles.

Des exemples typiques ont été donnés sur la quantité et sur la valeur du travail fourni par les ouvriers de l'État et des municipalités : ceux des arsenaux maritimes se sont faits une triste renommée, à peine travaillent-ils deux heures par jour !

D'un bout à l'autre de l'échelle, c'est un honteux gaspillage des deniers publics ; on ne parvient même pas à le chiffrer exactement, car l'État ou les administrations publiques

(1) Dans la discussion du budget du chemin de fer de l'État qui eut lieu le 31 janvier dernier à la Chambre des députés de France, un député a proposé que l'État se mette en mesure d'assurer par lui-même non seulement la réparation, mais même la *confection* du matériel nécessaire à la France et aux colonies, ajoutant qu'il était scandaleux que l'État puisse, pour ces derniers travaux, recourir à l'industrie étrangère.

D'autre part, M. Cochery, ministre des finances, étudie l'établissement d'un monopole d'État sur l'alcool et sur certaines assurances.

Digitized by Google

font de l'industrie, mais non de la comptabilité industrielle. Il est impossible de voir clair dans leurs affaires. On n'y connaît ni dépenses d'établissement, ni recettes ou dépenses hors budget, ni charge des capitaux, ni amortissements (1).

Mais autant les employés et ouvriers publics donnent peu de leur personne, autant ils exigent beaucoup de l'État patron. Ils lui mettent le couteau sur la gorge et comme chacun d'eux est un électeur, l'État doit céder.

Il paie donc très cher un travail qui, souvent, ne vaut rien. En outre il enlève des commandes nombreuses à l'industrie privée, et lui rend la lutte difficile.

Il l'atteint d'ailleurs encore d'autre façon.

L'interventionnisme règne à outrance, et chaque loi sociale a sa répercussion mathématique sur le coût des produits manufacturés ou autres : la limitation des heures de travail, le repos dominical, le minimum de salaire, l'assurance obligatoire contre les accidents, les pensions d'invalidité, les retraites de vieillesse, pèsent lourdement sur le prix de revient.

Le syndicalisme, à son tour, est entré en jeu ; l'encouragement donné par l'État à la formation des syndicats, la reconnaissance officielle, les ont amenés à un degré de prospérité et de puissance inconnue avant ce jour. La grève déclarée pour n'importe quel motif, le chômage forcé même pour les non-affiliés, le sabotage, la malveillance, la destruction d'appareils, pour ne pas citer l'incendie ou la mise à sac des usines, sont autant de causes néfastes de désorganisation du travail et de renchérissement.

Ce que nous venons de dire n'est point une digression, car il importait de savoir pourquoi la main-d'œuvre et le prix de revient augmentent sans cesse en France.

(1) Lire, à ce sujet, un intéressant article de M. G. Schelle sur « les Comptes des exploitations industrielles de l'État » dans le *Journal des économistes*, du 15 janvier 1910.

Digitized by Google

A la question des protectionnistes faisant leur enquête : « Ne voulez-vous pas être plus protégés ? » les réponses se devinent.

Toutefois, certains commerçants, confiants dans les effets de la liberté, dans les efforts incessants de la science, dans les progrès de la mécanique, dans les facilités de communications, pour contrebalancer les charges qui les accablent d'autre part, ne se plaignirent pas. Il leur fut répondu : « Qu'importe, nous allons relever pour vous les prix du marché ! »

* * *

Quel était le projet de la Commission des douanes et quel fut son sort à la Chambre?

Au lieu de la « simple péréquation » annoncée et de « l'adaptation aux circonstances nouvelles », le projet comportait un remaniement complet du tarif, ainsi que l'établit le tableau suivant :

	Tarif minimum.	Tarif général.
Augmentation de droits . .	86	866
Diminutions	12	7
Spécialisations	389	407
Spécialisations avec augmentation	182	182
Droits nouveaux	34	48

L'écart proposé entre les deux tarifs était en moyenne de plus de 20 p. c. et faisait ainsi du tarif général un épouvantail pour l'étranger qui hésiterait à accepter de négocier sur la base du tarif minimum nouveau.

Le gouvernement s'opposa au début à beaucoup des préten-

Digitized by Google

tions de la Commission. Les déclarations de M. Pichon, ministre des affaires étrangères et de M. Cruppi, ministre du commerce, furent très nettes et donnèrent, notamment à la Belgique, l'espoir de ne pas être fortement atteinte. Mais le ministère tomba et M. Jean Dupuy fit assez bon marché des intentions de M. Cruppi. Le courant protectionniste ne connut, à la Chambre, plus de résistance : les marchandages se firent dans la coulisse entre les représentants des différents intérêts en présence. Aussi la discussion publique fut-elle lamentablement banale.

La plupart des députés n'y assistèrent point et chargèrent les huissiers de déposer leurs votes dans l'urne.

La Commission des douanes paraît même avoir eu recours à des manœuvres peu parlementaires, si l'on en croit une lettre de M. Deloncle, adressée au *Temps* le 10 janvier dernier (1). Le député de l'Indo-Chine y dénonce comment la Commission, malgré des engagements formels de ne discuter le régime douanier des colonies, qu'en janvier 1910, après l'adoption du régime métropolitain, profita de l'absence de la députation coloniale, retenue ailleurs, pour faire « le coup des colonies ». D'après lui, en introduisant dans le texte de l'art. 8 les colonies et pays de protectorat qui ne devaient point y figurer, elle impose désormais aux colonies françaises de payer plus cher les marchandises leur venant de l'étranger, et cela sans compensation aucune, car les denrées coloniales continuent à subir le même régime fiscal à leur entrée en France et les industries coloniales ne sont nullement favorisées par les relèvements des tarifs sur les marchandises étrangères.

L'ensemble de la tarification nouvelle et des dispositions qui la complètent a été voté par 448 voix contre 35, celles-ci, émises par les représentants des grandes villes.

(1) Le *Temps* du 12 février 1910.

Digitized by Google

Les remaniements sont très importants. La Commission a certes remporté un grand succès; elle avoue avoir fait accepter 309 de ses propositions sur 476; et toutes comportent des augmentations de droits.

Des publications spéciales ont donné les tableaux comparatifs des droits anciens et des nouveaux (1) : la lecture en est des plus édifiantes. Bornons-nous à dire ici que parmi les victoires remportées par l'esprit ultra-protectionniste s'en place une qui n'avait jamais été obtenue.

L'article 9 de la loi porte : « Tout industriel ou commerçant occupant plus de cinq ouvriers ou employés n'ayant pas leur résidence habituelle en France, sera soumis à une taxe dont le montant et les conditions de recouvrement seront déterminés dans la loi de finances. »

Après avoir voulu enrayer les entrées des marchandises étrangères sous couleur de défense des produits français, on a été conduit à combattre la libre entrée des ouvriers étrangers parce que eux aussi font concurrence aux ouvriers nationaux!

Et ce qui prouve la tendance dangereuse, l'esprit réactionnaire de la Chambre, c'est qu'elle a estimé trop libérale la demande de la Commission qui se bornait à réclamer le payement de la taxe dans une zone distante de la frontière de 15, 30 ou 40 kilomètres, et qu'elle l'a décrétée pour la France *entière*!

On reste stupéfait devant de pareils actes. C'est à se demander s'il n'eut pas mieux valu de décréter qu'aux frontières tous chemins de fer étrangers s'arrêteraient, et que les ports seraient fermés aux navires non français! Peut-être un jour viendra-t-il où pour pénétrer en France, il faudra justifier que l'on est porteur d'une grosse somme d'argent et que l'on ne s'y rend que pour acheter ses articles!

*
* *

(1) Voir *Bulletin du Comité central du Travail industriel*, n° du 15 janvier 1910.

Digitized by Google

Quels seront les effets de cette augmentation de droits en France, à l'étranger et notamment chez nous?

La situation intérieure de la France sera-t-elle améliorée par le surcroît de protection? C'est une illusion chère aux protectionnistes de le croire, et depuis plus d'un demi-siècle, ils ferment volontairement les yeux sur les exemples que leur donne l'étranger.

Tout d'abord, le prix des objets d'alimentation et de première nécessité va augmenter.

L'expérience qu'ont faite tous les pays protectionnistes de cette vérité est trop frappante pour que nous y insistions; il n'y a qu'à comparer le coût de la vie en Angleterre, en Belgique, pays libre-échangistes, avec le coût de la vie en France, en Allemagne, en Autriche, en Russie etc.

Les droits protecteurs les plus élevés sévissent dans toute l'Amérique du Sud et nulle part au monde la condition du peuple n'est plus malheureuse!

Mais les protectionnistes de la Commission et de la Chambre, nous fournissent la preuve péremptoire qu'il en est ainsi, car, sinon, comment expliquer leur texte de l'article 9 *in fine*. « Cette taxe (citée plus haut) ne pourra en aucun cas excéder la surcharge imposée aux ouvriers français, par rapport aux ouvriers étrangers des pays limitrophes, par les droits de douane français sur les objets d'alimentation. »

Cette clause additionnelle au texte primitif est due à M. Jaurès qui crut ainsi en atténuer les effets. Mais quelle difficulté dans l'application : jusqu'à quel point du territoire pénétrera-t-on? Quel salaire sera considéré comme salaire moyen, quel sera le critérium permettant de dire que la surcharge n'existe plus, quand on songe que les ouvriers du centre de la France ont déclaré avoir besoin de 16 francs par jour pour vivre?...

Les ouvriers, au salaire actuel, vont donc être lésés ; leur

Digitized by Google

capacité d'achat sera réduite fortement ; ils exigeront des augmentations qui pourront d'autant moins leur être refusées que les prix de vente seront relevés.

Quant aux patrons, ce qu'ils comptaient gagner en plus, grâce au droit protecteur qui leur permettait de hausser les prix, ils le dépenseront entièrement en frais supplémentaires pour eux personnellement et en salaires plus élevés.

Finalement, ce sera le consommateur français qui sera atteint; il payera tout plus cher : les objets d'alimentation et les articles de production nationale.

Si l'on contestait un instant la hausse certaine de ces marchandises, un autre argument la rétablirait sur le champ : il se fera toujours, et malgré tous droits protecteurs, une certaine importation en France, évidemment réduite aux quantités nécessaires. Imagine-t-on qu'il soit possible sur le même marché d'avoir pour une marchandise identique deux prix différents? Le produit national se vendra fatalement et immédiatement au même prix que l'étranger.

Les producteurs eux-mêmes pâtiront des droits nouveaux, car, si déjà à l'intérieur de leur pays où ils sont protégés, ils verront leur prix de revient hausser, comment lutteront-ils à l'extérieur où ils ne sont plus protégés, sur des marchés où leurs concurrents ne seront pas vinculés par un droit quelconque ?

Il n'est que trop vrai de dire qu'aujourd'hui une partie des industriels du nord de la France ne peuvent exporter que grâce à la main-d'œuvre belge. S'il leur fallait payer les salaires de Paris ou du milieu de la France, ils devraient renoncer à toute exportation.

Mais les protectionnistes développent une autre thèse : ils forceront par leur tarif élevé les nations étrangères à entrer en composition et ils réaliseront des accords avantageux pour les industriels et commerçants français.

Digitized by Google

« Donnons des armes au gouvernement pour une guerre de tarifs. »

Hélas!... « De tous les pays, dit le savant économiste « Yves Guyot, la France est le moins propre à supporter « cette guerre de tarifs. Ses principales exportations sont « des tissus de soie, des laines peignées et teintes, des objets « de tabletterie et de bimbeloterie, des modes et fleurs arti- « ficielles, des peaux préparées, des automobiles, des vins. « La plupart de ces marchandises n'ont qu'une clientèle « restreinte et sont considérées comme des objets de luxe « dont on peut se passer, qu'on peut remplacer par des « équivalents et dont on peut acheter quelques-uns chez des « concurrents. » (1)

La répercussion à l'étranger s'est fait jour sous forme de protestations unanimes, dont plusieurs ont été transmises officiellement au gouvernement français et l'orientation économique nouvelle pourrait amener des complications politiques.

Sans aborder ce point de vue, il est incontestable que, de toutes parts, l'on entend parler de représailles, de guerre douanière, et que l'on est prêt à mettre les menaces à exécution.

En Belgique même, pays de liberté commerciale extrême, où chaque jour encore se font sentir les bienfaisants effets du libre-échange, les centres manufacturiers et agricoles réclament des mesures énergiques et veulent chez nous des établissements ou des augmentations de droits.

C'est, qu'en effet, la Belgique est sérieusement atteinte par la revision du tarif français; sur quantité d'objets d'alimentation, de matières brutes ou simplement préparées et de produits fabriqués, l'augmentation se fait sentir dans les posi-

(1) Voir l'article de M. Yves Guyot sur l'œuvre de la Commission des douanes, paru dans le *Bulletin du Comité central du Travail industriel*, du 15 janvier 1910.

Digitized by Google

tions nouvelles, les modifications technologiques, les spécialisations. Tels articles ajoutés qui n'ont l'air de rien, enrayeront en quelque sorte toute exportation : ce sera le cas pour les locomotives d'un certain type, pour les wagons, pour le matériel roulant des chemins de fer et tramways.

Les produits métallurgiques sont particulièrement visés.

Les meubles, les armes, les engrais, les peaux et pelleteries ouvrées, sont aussi très frappés parce que notre commerce en est très important avec la France (70 millions environ sur les 460 millions de notre exportation).

Des calculs ont été faits, avec les éléments précis et imprécis que l'on possède ; malgré une modération extrême, ils établissent une majoration globale de droits sur les chiffres de 1908 de plus de 3 millions et demi de francs (1). Or, cette année-là, la douane française a perçu sur les marchandises belges 23,720,000 francs. Avec le nouveau tarif, la perception eut atteint 27,220,000 francs, ce qui représente une *augmentation de 14.80 pour cent*. On peut donc dire que le tarif voté par la Chambre en 1909 est approximativement supérieur de 15 p. c. au tarif de 1892.

La Belgique est injustement touchée : la France a introduit chez nous, en 1908, pour 223 millions de produits fabriqués, sur lesquels elle a gagné des sommes énormes en main-d'œuvre, alors que nous ne lui en avons envoyé que pour 132 millions. Chaque année il y a un écart en sa faveur d'une centaine de millions, qu'elle doit à la libéralité de notre tarif. Elle émet cependant la prétention de continuer à en jouir tout en restreignant notre exportation, déjà inférieure, chez elle.

En outre, dans le chiffre total de l'importation française, de 1908, en Belgique — 516,739,000 francs — nous

(1) Consulter à ce sujet les chiffres donnés par M. Simon, secrétaire de la Chambre française de commerce et d'industrie, à Bruxelles, et publiés dans le *Temps* du 9 février dernier.

Digitized by Google

constatons que sont entrés, libres de droits, 369,815,000 fr. de marchandises, soit 72 p. c., et seulement 146,924,000, soit 28 p. c., de marchandises frappées de droits.

Encore ceux-ci sont-ils bien minimes, puisqu'ils n'ont produit que 11 millions et demi, auxquels il faut ajouter environ 7 millions de droits d'accise sur les vins.

Cette situation fait l'objet d'examens attentifs. Le Conseil supérieur de l'Industrie et du Commerce, qui ne peut certes être suspecté de « protectionnisme », puisqu'il est composé d'hommes éminents, représentants autorisés de notre grande industrie, et présidé par l'un des plus ardents et des plus réputés protagonistes du libre-échange mondial, étudie en ce moment même les moyens de défense indispensables pour la sauvegarde de notre commerce.

C'est le dernier point qu'il nous reste à traiter.

* * *

Mais avant d'examiner ce qu'il y a lieu de faire, voyons ce que l'on peut faire, car, encore une fois, beaucoup de choses inexactes sont dites et répétées.

La Belgique, depuis 1860, possède une législation douanière très libérale, encore qu'elle ait été renforcée sur un certain nombre d'articles depuis 1895. Dans un tableau statistique que nous avons publié en 1908 ici même [1], nous constations avec satisfaction que plus de 80 p. c. des marchandises, en poids, et plus de 87 p. c., en valeur, entraient librement chez nous.

Une loi du 19 mai 1902 a déterminé le régime douanier applicable dans certains cas spéciaux.

Aux pays qui se trouvent sans traité avec nous, le gouvernement peut appliquer le traitement de la nation la plus favorisée, sous la condition de réciprocité.

(1) Voir *Revue de Belgique*, septembre 1908, « La Belgique et le libre-échange ».

Digitized by Google

Si celle-ci fait défaut, le gouvernement est autorisé à appliquer les droits actuels augmentés de 50 p. c., et, pour les marchandises non imposées, il peut les taxer de 15 p. c. *ad valorem*. C'est là notre *tarif maximum*.

Aucun pays n'est soumis à ce régime, la Belgique ayant conclu des conventions de commerce avec les différentes nations commerçantes étrangères, ou vivant en fait avec elles sur le pied de la nation la plus favorisée.

Ces conventions sont de deux espèces : les unes, toutes simples, se bornent à accorder réciproquement « aux Hautes Parties contractantes » le traitement de la nation la plus favorisée.

Les autres sont de véritables traités de commerce, portant le nom de « traités à tarifs ».

Dans ceux-ci il est fait l'énumération complète des marchandises dont l'entrée, dans chacun des pays respectifs, est réglée définitivement : les unes sont frappées de droits, les autres en sont exemptes.

Quatre traités à tarifs lient la Belgique.

Le premier a été conclu avec l'Allemagne, le 22 juin 1904 et il expire le 31 décembre 1917. C'est le plus important.

Le deuxième, avec l'Autriche-Hongrie, le 12 février 1906, expire à la même date.

Le troisième, avec la Serbie, les 11/24 avril 1907, expire les 18/31 décembre 1917 également.

Enfin, le quatrième, avec la Bulgarie, des 16/24 août 1908, expire le 28 février 1911 nouveau style.

Tous les droits d'entrée relatifs aux marchandises spécifiées dans ces traités sont dits « consolidés » et il est interdit à la Belgique, jusqu'aux dates d'expiration de ces traités, d'y toucher.

Un grand nombre de produits, plusieurs centaines, rentrant dans trente-huit classifications du tarif belge, ont ainsi leur régime bien arrêté jusqu'en 1917. Nous n'en donnons

Digitized by Google

pas l'énumération qui ne serait pas à sa place dans cet article.

Il ressort de ceci qu'il est impossible à la Belgique de faire une *revision totale* de son tarif, comme vient de le faire la France.

Est-ce à dire que vis-à-vis de la France seule nous ne puissions relever certains droits? Nous aurions certes le pouvoir d'établir des tarifs différentiels, mais ce serait là une mesure extrêmement mauvaise, car immédiatement la France nous appliquerait son tarif maximum *dans son intégralité* et nous serions plus atteints qu'elle puisque nous ne lutterions pas à armes égales.

Mais la Belgique possède également la « maîtrise de son tarif » pour les marchandises non désignées dans les traités de commerce. La tactique est donc de frapper les marchandises qui nous viennent quasi exclusivement de la France. Il en est un grand nombre et parmi celles-ci figurent, en premier ordre, les vins (1). Sur une importation totale de plus de 36 millions d'hectolitres de vins en bouteilles, la France nous en fournit 34 millions et demi.

Pour les vins logés autrement qu'en bouteilles, la France nous envoie 234 millions d'hectolitres sur 303.

Les boissons fermentées autres que les bières, c'est-à-dire le cidre, l'hydromel, le poiré, le verjus; les eaux-de-vie, les liqueurs nous viennent également pour la plus grande partie de la France.

Nous en recevons la totalité (plus de 2 millions et demi de kilos) des fromages communs, mous et blancs, introduits en Belgique, environ les neuf dixièmes des pâtes alimentaires,

(1) Ceux-ci, de même que les tabacs non fabriqués, ne sont pas frappés de droits de douane proprement dits, mais de droits d'accise : la différence entre ces deux droits consiste dans l'époque de la perception; les premiers doivent être payés toujours au comptant, à l'entrée; les seconds peuvent être réglés dans des délais plus ou moins longs.

Digitized by Google

les huit dixièmes des raisins frais, les trois quarts des fruits frais autres qu'amandes, ananas, bananes, oranges, pommes et raisins et la quasi-totalité de la quantité d'huile d'olive, de la chicorée préparée, des vinaigres.

Pour les métaux, la France est notre grand fournisseur de fer et d'acier fondu brut (11 millions sur une importation totale de 14 millions de kilogrammes) et fondu dégrossi (39 millions sur 74).

La totalité des ardoises pour toitures, une grande partie des bois divers, autres que perches et bois de construction, les écorces à tan, le son, les engrais non dénommés et les savons nous sont également livrés par elle.

Les articles de luxe : plantes vivantes, fleurs naturelles, parfumeries, tapis, certains tissus de coton, de laine et de soie et d'autres articles de toilette, dont les droits ne sont pas consolidés, les journaux et périodiques (dont nous recevons pour 14 millions de francs par an) peuvent aussi être atteints facilement.

Nous devons nous borner à ces quelques exemples. Il ne faudra évidemment toucher qu'aux articles qui ne sont pas de nécessité première pour assurer une alimentation et une vie à bon marché; et le produit des taxes nouvelles qui seront perçues ne peut être versé au trésor. Il doit servir à faciliter le dégrèvement d'autres marchandises indispensables à l'alimentation et à la fabrication d'objets manufacturés.

Il faut l'employer à étendre nos relations avec les autres pays producteurs des articles dont nous avons besoin, à encourager et faciliter le commerce maritime ou terrestre avec eux, et à créer un mouvement d'échange de leurs produits contre des nôtres.

C'est une vérité incontestée aujourd'hui, que sur le marché mondial nous pouvons trouver les équivalents de beaucoup de choses que nous achetions chez nos voisins, parce qu'ils étaient les fournisseurs les plus rapprochés de nous.

Digitized by Google

Les efforts de nos commerçants et industriels doivent tendre à s'assurer avec le plus grand nombre de pays possible le développement et la stabilité des relations commerciales. L'occasion leur est fournie maintenant d'entamer des pourparlers : ils se présentent comme acheteurs et pourront obtenir des concessions précieuses ; ils sont en outre mieux outillés pour disputer les marchés étrangers aux exportateurs français — protégés chez eux, mais non au dehors.

Libre à la France donc de persévérer dans une voie qui ne lui a point donné cette stabilité ni cette sécurité indispensable aux échanges économiques. Elle va au devant d'épreuves certaines. M. Cruppi, l'ancien et distingué ministre du commerce de France, dans une conférence toute récente sur « l'Essor économique de la France », faite à la Ligue de l'enseignement le 10 février dernier, (1) analysait le rapport de 1907 rédigé par un autre homme d'expérience, aux vues élevées et clairvoyantes, M. Alfred Picard, alors président de la commission des valeurs de douanes. « Cet examen, disait-il, ne nous est pas favorable. Il suffirait aujourd'hui de l'arrêt du développement de nos relations économiques avec les deux pays voisins qui pratiquent ou à peu près le libre-échange, l'Angleterre et la Belgique, *pour que l'état général de notre commerce extérieur soit sensiblement modifié.*

« Or n'oublions pas qu'un vent de protectionnisme souffle sur le monde, et précisément d'une façon particulière sur l'Angleterre. Il y a là un danger pour nous..., qu'arriverait-il si se réalisaient les menaces du « Tariff reform» ? De tels exemples, qu'il serait facile de multiplier, prouvent que *la France a l'essentiel devoir de régler mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce jour son organisation économique.* »

Le moyen employé par elle aujourd'hui ne paraît guère

(1) *Le Petit Temps* du 19 février 1910.

Digitized by Google

heureux et l'un des organismes industriels français les plus importants, la Chambre de commerce de Paris, ne s'est pas fait faute de signaler la maladresse de la tactique protectionniste de la Commission des douanes.

Dans un ordre du jour voté avant la mise en discussion du projet de revision, elle déclarait ne faire aucune opposition à l'inscription des articles nouveaux ni à la spécialisation de certains articles du tarif, à condition toutefois qu'elles ne servent pas de prétexte à des majorations de taxes déguisées.

« Mais, continuait-elle, comme ces retouches, peu importantes et peu nombreuses, sont de simples mises au point, qui ne justifient pas une refonte complète du tarif annexé à la loi douanière de 1892, elle proteste énergiquement contre la revision *générale*, avec majoration de taxes, de notre tarif douanier, dont la nécessité ne s'imposait en rien à l'intérêt *général, et dont les conséquences préjudiciables à l'ensemble de nos nationaux seraient certainement funestes à l'expansion du pays au dehors.* »

* * *

Ce langage si sage sera-t-il écouté par le Sénat?

Il est à craindre que non; car la Commission des douanes du Sénat, qui siège actuellement matin et soir, a adopté presque toutes les modifications votées par la Chambre.

Le moment paraît donc mal venu de parler d'un traité de commerce franco-belge.

Ce traité est cependant hautement désirable, car il constituerait, suivant l'expression typique d'Yves Guyot « un garde-fou empêchant les fantaisies protectionnistes de troubler pendant quelques années le cours de l'industrie et du commerce ».

Cependant nous ne pouvons entamer des négociations que sur une base franche,et non sur un tarif nouveau qui ne serait

Digitized by Google

qu'une œuvre de ruse internationale, relevant du protectionnisme honteux.

Si, par des spécialisations interminables, par des transformations inopportunes et dangereuses de droits *ad valorem* en droits spécifiques — c'est-à-dire au poids — la France et l'Allemagne tentent d'échapper aux stipulations du traité de Francfort qui leur impose mutuellement le traitement de la nation la plus favorisée, ce n'est pas un motif pour nous de les suivre dans cette voie

Nous voulons la stabilité de nos relations par un traité d'une durée de dix ans minimum. Celui-ci doit donc être suffisamment élastique pour que les droits y figurant puissent s'appliquer aux situations nouvelles, aux progrès incessants de la science et, pour cela, la tarification à la valeur paraît mieux indiquée que celle au poids. Ni l'une ni l'autre, certes, n'empêcheront les fraudes, mais la seconde, outre qu'elle nécessite des remaniements constants, permet une introduction plus facile dans le régime douanier de procédés détournés, de formalités inquisitoriales ou vexatoires, telles que vérifications lentes et plus minutieuses, analyses chimiques, pesées délicates et autres moyens de réglementation intérieure destinés à entraver les importations tout en ayant l'air de leur ouvrir la porte.

Ce n'est donc pas en imitant la conduite des protectionnistes français, partisans d'une tarification spécifique généralisée et ennemis des traités de commerce, que nous atteindrons le but voulu.

Nous le répétons, nous préférons nous trouver en face d'un protectionnisme hautement et nettement avoué dans une loi de douane. C'est une déclaration de guerre franche à laquelle nous saurons répondre comme il le faudra.

JULES LECOCQ.

Digitized by Google

LE RÉVEILLON DE M. PIQUET [1]

Dans la nuit la neige a continué à tomber. Sa blancheur couvre la rue, pure, inutile. Sa vue met dans les yeux un gai sourire de surprise et de soulagement.

« Marrons chauds! »

La vieille femme, sous la fenêtre de M. Piquet, a installé son réchaud. Sur la tôle percée de trous, les marrons grillent à l'abri du large couvercle. Les braises, dans l'obscurité, rougeoient comme de la vie ardente. L'odeur sucrée des fruits qui rôtissent emplit la rue, au loin. Elle sourit, la vieille femme, parce que ses marrons deviennent meilleurs à mesure que la bise devient plus aigre... Elle sourit, parce que la douzaine qu'elle en donne pour dix centimes réchauffe les doigts glacés qui les emportent avant de réconforter gaîment les ventres.

« Chauds chauds, les marrons! »

C'est grande fête, demain. C'est Noël. Les sous sortent des poches facilement. Les pauvres eux mêmes trouvent quelques vieux liards couverts de vert de gris, pour goûter à la pulpe fumante des châtaignes croquantes. La marchande de la rue est heureuse de tenir la boutique du feu. Les mains roulées dans son tablier, elle piétine sur place, se dandine, chantonne, fait claquer ses sabots sur les dalles. Son visage

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de janvier 1910.

Digitized by Google

fripé étincelle comme une pomme rouge et ratatinée, sous les replis de son châle de laine.

« Le vent est dur. Il est tard. Voici les cloches qui s'ébranlent à la petite église voisine ». Son nez goutte... Et elle agite sa tête au rythme du bime-bame de bronze...

« Chauds, chauds, les marrons! » Il lui semble à chaque cri qu'elle pousse, que non sa voix seule, mais toute elle-même, parcourt et couvre au galop la place autour d'elle. Comme elle attise le feu du réchaud, et retourne à pleines mains sur la tôle, les marrons qui roussissent et crépitent ! De sa grande fourchette de fer, elle frappe sur le lourd couvercle comme sur une joyeuse cymbale... Voilà ! Elle fait son pauvre métier ainsi qu'une autre danserait. Elle crie ses marrons à vendre comme une autre chanterait. Il y a dans ses mouvements une fièvre d'ardeur : et c'est la joie.

Les hommes rient en la dévisageant; et sous leurs regards impudents la vieille s'anime encore...

« Hé? la Wallonne? Vous n'êtes donc pas gelée ?

— Gelée? Moi? Non, pardi!... On a du sang, les hommes! Les marrons, ça tient chaud!

— Peuh! Dites plutôt que passé l'âge, on ne vieillit plus, la vieille!

— Ah donc ! Voyez-moi ces blancs-becs! Eh! Savez-vous que je vous ferais encore demander grâce, les morveux, si .. Ah! si vous vouliez!... »

Elle de rire. Eux de passer.

« Ah! cette jeunesse!... Non! Mais croit-elle facilement qu'il n'y a plus qu'elle!... Ah! Ah! moi aussi je t'ai tenue, jeunesse! Ah! Ma jeunesse, ma belle jeunesse!... »

On dirait que le visage de la vieille marchande se rétrécit, tandis qu'immobile, ainsi qu'en arrêt devant son souvenir, elle fixe un point lointain du passé. Ses épaules se resserrent. Elle se pelotonne sur elle-même, pour serrer plus près de son cœur et n'en plus rien laisser s'exhaler, le sentiment de la profonde joie qu'elle ressent subitement.

Digitized by Google

« Chauds les marrons ! Ah ! s'ils savaient, ces galopins, ce que la pauvresse ratatinée d'aujourd'hui a eu de plaisir jadis!... M'a-t-on embrassée. M'a-t-on regardée!... Ces loustics qui me narguent, iront-ils jamais dans les belles maisons où l'on me cajolait quand j'étais « la jolie botteresse ».

« Ah! que cela était bon... » La vieille baisse les yeux.

« Oh ! Oh ! le bon petit feu, comme il flambe ! Diable ! Le vent est déchaîné pour toute la nuit... La neige chasse... Heureusement, je suis à l'abri... Voilà les gens qui entrent à l'église. Ils ont bien soupé. Le jus des saucisses luit encore sur leurs lèvres... Ils n'ont plus faim pour l'heure ; ils passent devant mes marrons sans les voir. Mais en sortant tantôt, ils seront bien heureux d'en acheter quelques douzaines pour se dégourdir. Toute ma vie, hein, en ai-je tout de même réchauffé des hommes ? Et si j'avais voulu, en aurais-je mis de côté, des pièces de cinq francs et des louis d'or qu'ils m'ont donnés!... Comme tout cela est loin !... Où sont-ils tous mes amants? Bah ! J'ai beau y songer... Je ne les revois plus. Même en rêve, je suis seule... Il n'y en a qu'un dont le souvenir parfois me revienne, pour un instant... C'était un grand blond au visage rose, doux autant qu'une fille... Sa maison était tranquille comme chez le curé, toute gonflée de tapis, les murs tapissés d'images. Des heures entières, il s'asseyait à mes pieds et me lisait des chansons... Il semblait toujours un peu souffrir, même quand il se disait le plus heureux près de moi...Je crois qu'il m'aimait, celui-là. Et moi?... Moi ? qu'est-ce que je sais?... Je le laissais faire... Il était si riche, si généreux... Et puis, si triste, que par pitié peut-être, je lui rendais ses caresses. Mais mon cœur était ailleurs en ce temps-là, je sais bien. Couverte de dentelles et de fourrures, je ne pensais, cet hiver-là, qu'à courir retrouver un bûcheron du village, Fonse, que j'avais laissé là-bas, et que j'aimais. Que c'est loin !

— « Des marrons, des marrons chauds ! »

Digitized by Google

La vieille piétine les dalles. Elle a froid. Appuyée contre le mur elle frappe ses talons, et cogne son dos pour se ranimer. Dans sa cervelle le souvenir continue à dérouler ses rubans d'images.

« Tiens ! Quel hasard ! pense-t-elle C'était une veille de Noël aussi, un soir comme celui-ci... Il y a tant d'années... J'occupais une belle maison bien chaude garnie de poêles qui ronflaient ; et deux servantes couraient, du haut en bas, à mes ordres. Oui, c'était là que je marchais sans bas ni souliers sur les tapis, mes nattes dénouées sur le dos, parce que mon ami aimait à voir mes pieds et mes cheveux.

— « Émerance, me dit-il, ce soir-là, je vais faire un tour chez le marchand de comestibles... Je veux une belle terrine de foie gras, et je vais la choisir moi-même. Nous réveillonnerons à nous deux. Tu verras. Je planterai un arbre de Noël sur la table, avec de la neige dessus qui luira aux lumières, pareils à ceux que ma mère dressait pour moi quand j'étais petit. Mais au village, en ton pays, fête-t-on aussi Noël? me demandait-t-il.

— Eh non ! Là-bas, à Stoumont, les commères cuisent quelques « cougnoles » avec leur pain. C'est tout. Mais les enfants sont déjà bien heureux de trouver un gâteau, le matin de la Noël, sur leur oreiller. Pardi! Je me vois encore m'éveillant, sautant à terre, courant chercher au lit de mes sœurs ce qu'elles avaient reçu du petit Jésus pour leur part.

« Que c'est étrange! Je me souviens que chaque fois, tandis qu'elles dormaient, je changeais mon gâteau contre l'un ou l'autre des leurs qui me semblaient plus beau, tandis que quelques heures plus tard, régulièrement, je leur donnais ma part entière!... Ah ! la petite chambre sous le toit ! Par la fenêtre du mur de pierre, je pouvais apercevoir le bois, les sapins noirs chargés de neige collée par plaques ; l'Amblève qui luisait en crissant comme de la soie sur les « quarreux »,

Digitized by Google

et glissait. Je regardais l'eau... je la regardais longuement. Alors doucement je partais... La maison se détachait, je voguais et remontais le courant à l'infini. Que j'allais loin ainsi ! Quelle ivresse, mon cœur d'enfant trouvait dans cette légèreté de l'eau fuyante!... Ah! ici vos rivières, disais-je à mon ami, elle ne coulent point. Elles semblent seulement rouler de la boue. Les eaux ici ne chantent pas... Mais mon ami de Bruxelles ne me comprenait point quand je parlais de l'Amblève! »

Il est vrai. La vieille marchande, dans la nuit et le vacarme de la ville, s'étonne en cet instant, de la vivacité des images lointaines qui l'assaillent. Parfois il semble qu'elle tremble un peu, ainsi que sous leurs chocs trop violents, et devant le gouffre inattendu et profond qu'ils ouvrent subitement à ses pieds...

« Mon Dieu, pense-t-elle, qu'est-ce que j'ai donc là dans la tête qui se déroule si vite?...

« Et mon ami, ce soir du réveillon, s'en va. Sans une pensée, je le suis du regard tandis qu'il descend l'escalier. J'entends la porte de la rue se refermer avec un grand bruit sourd. Alors... alors, comme une bête, je bondis dans la chambre, je chausse mes souliers, et tords mes cheveux d'un coup de main. Je passe ma plus vieille robe, un gros paletot par-dessus. Je noue, dans une serviette, une paire de bas et une chemise... Tout à coup je me vois dans la glace de ma toilette... Je suis blanche à faire peur. Mes jambes sont brisées, il faut que je m'assoie sur la première marche du palier, car la sueur ruisselle sur mon visage, un malaise effrayant me secoue l'estomac... Est-ce que je vais mourir ? que je pense... Mais non, je veux partir ! Partir ! Il me faut partir ! Je descends sur la pointe des pieds, en retenant ma respiration. Je tire la porte de la rue sans bruit. Enfin me voilà courant vers la station du chemin de fer de Liége, galopant comme une folle, sans rien voir ni entendre

Digitized by Google

autour de moi. Me voilà me sauvant, avec une sauvagerie aussi passionnée que si ma vie avait dépendu de ma fuite.

« Le lendemain, il ne faisait pas jour, que je descendais déjà la côte du bois de Stoumont. Tout le village était encore dans le brouillard, sous la neige.

« Du coin de la route, j'aperçois la maison de Fonse et je me mets à courir. La porte n'était pas fermée, elle ne tenait qu'au loquet. Je pousse, j'entre. Le feu sous les cendres couvait dans l'âtre. Il sentait bon le bois, le tabac et le cochon fumé. Je m'accroupis, je souffle sur les braises, j'allume quelques brindilles. Mais j'ai fait tomber une bûche. Dans la chambre à côté, j'entends sa voix qui crie :

« Qui va là?...

— C'est moi, c'est moi! que je réponds.

— Ah! nom de nom de nom de d'là ! dit-il. D'un bond, il est sur moi, qui me serre dans ses bras et m'écrase les lèvres sous sa bouche. »

La vieille marchande, à ce souvenir, lentement lève ses deux mains engourdies dans ses mitaines trouées. Le bout de ses doigts se colle à ses lèvres bleues. Ses yeux se ferment; sa tête se renverse. Et s'offre son visage aux fleurs blanches de la neige. Il n'y a donc que toi qui sois demeurée de cet ancien Noël, ô la neige?.

« Je restai là tout l'hiver, un long hiver. Mais malgré ma bonne volonté, je ne m'y reconnaissais pas tous les jours. En vérité, je n'étais pas rentrée au village tout entière. Je pleurais en entendant le bruit des cloches rebondir sur l'eau au coin du bois de sapins!... Alors le bon Fonse me demandait : T'es pas malade, hein, Émerance?

« Ah! Je crois bien que si, que j'étais malade. Un soir, je laissai là mon pauvre Fonse aussi, et partis.

« Marrons!... marrons chauds!... chauds les marrons!...

« Tiens, la servante n'est pas encore couchée ici ? »,

Digitized by Google

remarque tout à coup la vieille avisant, au bas de la maison qui l'abrite, la fenêtre de la cuisine demeurée éclairée...

« Elle attend sans doute quelqu'un, allé à la messe de Noël? Tiens, tiens...? Mais si je luis portais quelques beaux marrons, à la bonne servante? Je lui dois, sapristi, bien cela, moi qui salis son trottoir tous les soirs d'hiver où je m'installe ici avec ma brouette? Hé là! c'est pas parce qu'on est pauvre qu'on est chien!... Jetons l'avarice au diable, ce soir... »

La marchande roule à deux mains, un grand cornet de papier. Elle y serre deux pleines poignées de marrons rôtis, et s'approchant du vasistas de la cuisine, elle touche le carreau. Le rideau s'ouvre, le large visage bien nourri de la cuisinière apparaît levé curieusement.

« Eh quoi? qu'y-a-t-il? demandent les yeux.

— C'est, répond la marchande en s'accroupissant au plus bas devant la vitre, c'est pour vous offrir des marrons..... C'est demain Noël, vous savez... Vous ne pouvez les refuser... C'est Noël! » répète-t-elle, à pleine voix aiguë pour se faire entendre.

La cuisinière sourit, elle a compris. Bientôt la voici qui tire la porte et apparaît au seuil, ses lunettes rondes sur le nez, le poignet enfoncé dans un bas qu'elle ravaude... La vieille marchande lui fait le grand salut qu'elle ferait à une dame.

Elle lui offre sa friandise à deux mains comme on offre un bouquet.

En approchant de la cuisinière haute en couleur, il semble à la petite vieille glacée, sentir de la chaleur rayonner ainsi qu'autour d'un bon poêle.

« Grand merci! fait la servante. Vous êtes bien polie! Mais vous savez, en retour, vous allez goûter une bonne goutte de mon cassis.

— Croyez-vous? questionne la vieille goguenarde en passant déjà sa main sur la bouche.

Digitized by Google

— Je le veux absolument.

— Oh! ne vous fâchez pas! J'accepte!... Je le boirai à votre santé! »

La cuisinière disparaît un instant et revient tenant deux verres et un flacon, dont elle sert pleine rasade. Les deux femmes trinquent.

« A la vôtre, à celle du patron! crie la marchande, en clignant de l'œil à la tache de rubis qui étincelle dans son verre. Oh! Oh! c'est du fin? ajoute-t-elle avec une moue d'heureuse surprise.

— A Monsieur! répond la domestique. Je le fais moi-même... Il n'y a rien de tel!

— Est-il vieux? demande la vieille.

— Mon cassis?... Un an tout juste...

— Non, votre maître...

— Monsieur? Oh! je vous crois bien, que le brave homme est vieux!... Il est plus près des quatre vingts que des soixante-quinze, allez !... Mais toujours si bon homme qu'on ne saurait trop bien le soigner. C'est pas un maître!... C'est gentil comme un bon vieux curé et ami de tout le monde. Son plus grand plaisir, c'est de parler aux pauvres gens de leur vie, de leurs affaires... Je m'étonne bien qu'il ne vous connaisse pas !...

— Une idée !... Ecoutez ! » s'écrie la marchande, que le tafia de cassis rend audacieuse... « Vous allez porter de ma part quelques marrons à votre maître. Voulez-vous?

— Pourquoi pas?... Mais faites mieux! Venez les offrir vous-même. Ah! Ah! Il serait bien surpris et bien aise du cadeau.

— Ah! Ah! » Et les deux commères en hochant la tête, se mettent à rire de leur bonne idée.

Voilà la vieille Liégeoise, un second cornet de marrons brûlants à la main, dans le corridor de la maison de M. Piquet. Elle a fait tomber ses sabots sur le paillasson du

Digitized by Google

seuil, et marche sur ses bas, à petits pas mous. La cuisinière guide la pauvresse par la manche. Il lui semble qu'elle pousse une statue de neige, tant les haillons de la vieille dégagent de froid. Il semble à la grasse commère montée de sa chaude cuisine, que c'est tout l'hiver de la rue glacée qu'elle mène à son vieux monsieur.

Elles arrivent ensemble à la porte du salon où le maître s'est retiré. La servante y frappe du doigt un petit coup. Pas de réponse. Un autre petit coup. Mais rien. Par le trou de la serrure, la Clémence aperçoit un coin du tapis de la pièce éclairée, c'est tout.

« Qu'est-ce donc? » se demande la servante. « M. Piquet a-t-il quitté la chambre sans la prévenir? »

La bonne pousse la porte sans bruit et regarde.

« Chutt », fait-elle aussitôt en secouant la main qui est restée dans le corridor. « Chutt... Venez voir! Monsieur dort dans son fauteuil. »

La vieille Liégeoise à son tour, pousse la tête, allonge le cou, se fait plus petite pour se couler tout entière dans la chambre, par l'entrebâillement de la porte. Les yeux ronds, la bouche serrée, elle avance de quelques pas sur le tapis.

Les pieds au feu, les mains jointes sur l'estomac, le vieillard sommeille.

« Oh! » murmure la vieille... « Qu'il est beau!... Qu'il est heureux!... Ah! le bon Dieu n'oublie donc pas tous les vieux? Il a pitié de quelques-uns, au moins! Le bon Dieu est donc vraiment un brave homme! »

A deux mains, elle dépose sans bruit, sur la table devant M. Piquet, son humble cadeau. Est-ce la chaleur, la lumière du salon? Mais il y a entre ses paupières rouges de grosses larmes suspendues qui voilent ses regards, en sorte qu'elle n'y voit pas très bien, renverse de la manche, sur le tapis, une miniature encadrée d'argent et de perles et fait tomber à terre un petit carré de papier couvert d'écri-

Digitized by Google

ture... En allongeant les lèvres, en se disant : Chutt ! » à elle-même, elle replace soigneusement, sur la table les deux objets qu'elle a dérangés.

« Venez, venez! Ne l'éveillons point ! » lui murmure la cuisinière à l'oreille...

A reculons, mais sans quitter des yeux le vieillard endormi, les deux femmes s'éloignent; et la porte est fermée.

« Oh ! » répète la vieille marchande, en s'arrêtant un instant dans le corridor et levant les deux mains devant ses yeux. « Oh ! » dit-elle avec l'intonation dont elle parlerait du petit Jésus aperçu dans sa crèche : « Oh ! mon Dieu, qu'il était donc gentiment endormi !... Qu'il était donc propre et qu'il avait l'air heureux ! »

Devant la porte, sur le paillasson, elle rechausse ses sabots, souhaite le bonsoir à la cuisinière et la voilà dehors.

Elle va à sa brouette, gardant dans les yeux l'éclatante image de la belle chambre claire du vieux monsieur ; de cette peau rose si nette ; de ces cheveux de neige étincelants. Elle ranime son feu, et secoue ses marrons, tenant les yeux comme fixés encore sur l'image du vieux maître si riche, si bien gardé, et beau comme un enfant sage.

Mais au bout de la rue, la cloche sonne la fin de la messe à Bon-Secours. Vite, la vieille attise le réchaud, car les chalands vont venir. Assez joué! Aux affaires!

« Chauds... chauds les marrons! » recommence-t-elle de sa plus belle voix, de toutes ses forces, de toute la gaieté de son bon courage.

Et M. Piquet, dans son fauteuil, s'éveille. Il se frotte les yeux, il frissonne. Oh! Oh! Le feu est presque éteint ici, la lampe se baisse? M. Piquet a froid.

« Ai-je donc dormi si longtemps? » se demande-t-il. « Mais qu'est-ce là? »

Sur la table, devant lui, il aperçoit le paquet entr'ouvert, d'où quelques marrons, légèrement braisés ont roulé.

Digitized by Google

« Qui donc a porté cela ici? ... Ah ! c'est ma vieille Clémence, sans doute. Ou bien qui sait? Hé, hé! Si c'était le vieux bonhomme Noël, mon compère à la grande barbe de chromo anglais?... Pourquoi pas?... Eh ! Eh! Merci compère!

« Oh! Oh!... Mais c'est qu'ils sont tout chauds encore... Qu'ils me réchauffent doucement!

« Leur masse dure, en roulant dans mes paumes, me rappelle les crépuscules d'hiver de mon enfance...

« Je ne courrai donc plus par les rues de neige et de vent, tenant plein mes poches de marrons achetés aux petites caves de la rue de la Violette? Mais, bast, c'est bien certain, il y aura toujours des marrons brûlants pour les petites mains engourdies. Hé ! Hé! Il y aura toujours des cœurs bien vivants et chauds, même quand celui des vieux hommes sera gelé sous terre ! Tiens? Minuit qui sonne!. . Voilà que j'ai fait le réveillon sans le savoir?... Eh, oui ! Noël !... Noël !... L'enfant est né ! L'amour est venu au monde, et je l'ai attendu debout?... Eh! mon vieux Piquet, te croyais-tu si gaillard encore?... Bah! Il n'est que de vivre! Mourrons-nous vraiment, si l'enfant de Noël nous a souri? Mourrons-nous si l'amour nous a réchauffé ? Mourrons-nous jamais, si nous pouvons redire en notre cœur : « Il était une fois? »

— Chauds... chauds... les marrons », crie la marchande de l'autre côté de la fenêtre.

— Bon Dieu ! Et ces pauvres diables qui sont encore dans la rue à offrir leur marchandise à cette heure? »

M. Piquet s'approche de la vitre. Sur le trottoir, un peu de travers, il aperçoit la lueur d'un réchaud qui rougeoie et quelquefois un bout des gros châles qui enveloppent la marchande.

« Pauvre femme! Et sous la neige ! reprend M. Piquet, passionnément intéressé au manège de la rue. Il doit faire bien froid! Est-il possible qu'il y ait des pauvres gens qui ne

Digitized by Google

puissent demeurer chez eux, même par cette nuit de Noël ; qui ne puissent se chauffer en attendant le petit Jésus qu'ils rêvent dans leur âme. Et cette vieille doit courir les rues dans la neige pour avoir du pain demain?

— Chauds, chauds les marrons!

Les cloches de l'église redoublent. La messe de minuit est finie. Voilà les premiers groupes de fidèles qui sortent et en courant.

Noël !... Noël ! La neige vole sous leurs pas. Des cris joyeux s'élèvent, s'appellent, se répondent. La foule augmente, mais la neige mange le bruit de leurs pas ; il n'y a que le brouhaha des rires et des paroles qui retentissent.

« Noël !... Noël ! »

Le vieillard est debout à sa fenêtre. Il suit avec une curiosité étrange, qui l'étonne lui-même, les gestes d'un groupe de passants qui entourent la brouette de la marchande de marrons.

« Marrons ! marrons ! Il y en a pour tout le monde ! »

Il tend l'oreille, il écoute les petits marchés qui se font. Il veut tout savoir. Qu'a dit celui-ci dans son capuchon? Et celui-là ?...

« Pour deux, pour quatre, pour six sous!... Bien chauds... Brûlants, la vieille !

— Pardienne, vous les aurez tout fricassés, mes bonnes gens ! Eh ! Eh ! Si je n'étais ici pour vous réchauffer, hein, je sais bien que vous seriez gelés !

— C'est vrai ! Vive la Liégeoise qui nous réchauffe ! crie un homme la bouche pleine.

— Vive la vieille !

— Noël ! Noël !

— Chauds... chauds les marrons! Allons, il n'y en a plus que quelques douzaines, les hommes ! Puis je ferme la boutique... C'est Noël, vous savez, depuis dix minutes !... Noël !... Encore une année de passée, mes amis ! Tenons-

Digitized by Google

nous bien, nous les verrons toutes !... Hardi !... On sera tous heureux ! Allons, mes enfants !... On est des hommes !... On est des femmes !... Et on vit ! On vit !... Noël ! Noël !...

— Vive la vieille, vidons sa boutique !...

— Voilà, tout est vendu !... fait la marchande. Voilà, c'est fait, je ferme !...

— Partons, la vieille !... Allons coucher ! s'écrie un farceur.

— Jamais de la vie !... Je rentre toute seule !... Que dirait mon amant ?... Mais auparavant, pour que vous tiriez à ma brouette, je vais vous chanter ce qu'on chantait dans mon village quand le petit Jésus est né.

— Oui, oui, chantez...

— Écoutons une chanson ! Un noël du pays wallon !...

— Treize-cents lieues nous avons marché... La connaissez-vous ?... On l'appelle chez nous, la Marche de Turenne... Écoutez :

Treize-cents lieues nous avons marché,
Treize-cents lieues nous avons marché,
Nous avons tant marché, par l'étoile éclairés,
Et à Jérusalem, l'étoile nous a menés.

Et quand nous fûmes là z'arrivés
Et quand nous fûmes là z'arrivés !
Tous les oiseaux du ciel
Chantaient alléluia.

A Jésus nous avons donné,
A Jésus nous avons donné
Tous nos riches présents : l'or, la myrrhe et l'encens,
Jésus les a reçus fort agréablement.

La voix aigre et mince de la vieille femme scande la chanson sur un rythme de marche. Elle frappe du sabot en mesure sur les dalles. Une chose venue de loin dans le passé et fraîche encore autant qu'un petit morceau du ciel de l'Ardenne semble sortir de sa bouche et monter entre ces

Digitized by Google

maisons à pignons de la ville flamande. C'est comme une tendre affirmation à la joie, à la confiance, au bonheur que l'air de l'antique complainte porte aux cœurs qui l'écoutaient...

La vieille Liégeoise chantait. Tout à coup, elle crie, en pesant sur sa brouette :

— En avant mes amis !

Puis elle reprend sa chanson. Suivie de la foule, dans la nuit elle disparaît, et le silence se fait autour de la maison.

Debout à sa cheminée, M. Piquet écoute encore.

« Mais ?... Que chante donc cette vieille ?

« Jésus les a reçus fort agréablement !... Pauvres bonnes gens ! Quelle myrrhe et quel encens portent-ils, les pauvres, à Jérusalem ? Ah ! c'est le parfum de leur cœur naïf et douloureux, plein de joie et de besoin. « Jésus les a reçus fort agréablement ! » Heureux les pauvres ! Ils cueillent eux-mêmes leurs fruits et leurs fleurs, à chaque matin de la lumière. Ils mangent leur pain tous les jours avec un goût nouveau !... Quoi ?... J'entendrais encore la chanson de la vieille femme ?... Mais non, ce n'est plus dans la nuit et dans la neige qu'elle retentit... Il me semble à présent que c'est en moi... ·

— « Que cette voix était étrangement cassée et ardente, » continue M. Piquet. Combien elle paraissait certaine que « Jésus les eût reçus fort agréablement ! » Ah ! j'ai déjà senti dans la chair, la chaleur de cette joie ? Quelle est cette vieille pauvresse ? Où ai-je entendu cette chanson ?... Je sens bourdonner dans ma tête un souvenir qui ne peut sortir. Je le sens battre des ailes comme un oiseau dans une cage trop étroite... Qu'est-ce qu'il me veut ? « Tous les oiseaux du ciel chantaient alléluia ! » Mon Dieu, qui me l'avait déjà dit ?... »

Mais M. Piquet ne trouve pas.

L'amour parfume jusqu'aux cœurs déjà morts.

LOUIS DELATTRE.

Digitized by Google

LAFCADIO HEARN[1]

XII

Nous avons dit quels sont les livres principaux de Hearn et dans quelles conditions ils ont été écrits.

Quelle est la valeur de ces livres, quelle place occupent-ils ou méritent-ils d'occuper dans la littérature anglaise, quelles sont leurs chances de durée ?

Prise dans son ensemble, la critique leur a été favorable. L'ouvrage bizarre et odieux dans lequel le Dr G. Gould, de Philadelphie, a prétendu le juger est une exception. Et dans ce pamphlet même, — malgré toutes ses insinuations haineuses, ses efforts pour chercher à ridiculiser la nervosité excessive, les faiblesses, voire les infirmités physiques de l'homme ou pour ameuter l'opinion contre les audaces de sa pensée, — Gould est, malgré lui, ébloui par l'éclat de sa prétendue victime. Son livre est plein d'hommages exaspérés et hargneux, de l'effet le plus singulier, qui n'ont pas de valeur critique réelle, mais qui prouvent que les ennemis les plus résolus de Hearn ont confusément senti sa grandeur.

Quand on parcourt la masse, imposante déjà, des appréciations qui ont été émises tant en Angleterre qu'en Amérique (généralement plus sympathiques en Amérique qu'en Angleterre)

(1) Voir *Revue de Belgique*, nos d'avril, de mai, de juin, d'août, de novembre 1908 et de mai 1909.

Digitized by Google

on constate que l'intérêt s'est très vivement éveillé partout, mais qu'il se traduit souvent avec des hésitations et des réserves prudentes, un certain vague dans la louange qui trahit une compréhension incomplète. Il paraît évident que l'opinion n'est pas définitivement formée. La louange apparaît bien plus franche, bien plus unanime dans la critique étrangère. Nous verrons que ceci s'explique assez bien.

L'œuvre de Hearn est unique jusqu'à présent dans la littérature anglaise. Nul écrivain admis dans le Panthéon britannique n'offre avec celui-ci d'affinité réelle et l'on ne peut, pour l'admirer, s'autoriser d'aucun précédent classé... Je parle de ceux de ses livres qui sont pleinement représentatifs de sa manière. Le style de ses livres n'a rien de révolutionnaire à vrai dire ; ce n'est point par des audaces de forme, une révolte voulue contre des procédés surannés qu'ils se distinguent. Son art est harmonieux et tranquille ; il n'a jamais songé à imposer violemment une esthétique nouvelle. Et pourtant il est peu d'exemples d'un art aussi vraiment isolé, aussi dégagé de parentés dans le milieu auquel il appartient.

Parmi les nombreuses absurdités qu'on relève dans le livre de Gould, il est dit avec insistance que Hearn a borné son art à colorer brillamment les données qui lui étaient fournies toutes faites par son entourage ; qu'il était dénué du don de créer, — en d'autres termes qu'il a été une sorte de rhéteur... ceci parmi mille contradictions qui démentent l'assertion. Je crois que tout esprit clairvoyant et sans prévention reconnaîtra très vite que Hearn a été aussi exactement que possible l'opposé de ce que Gould a voulu voir en lui. Cet homme a écrit ses meilleures pages en plein Japon, alors qu'il était seul Occidental au milieu d'hommes avec lesquels il sympathisait assurément, mais dont il commençait à peine à balbutier la langue. Et ces pages, elles reflètent sans doute ce qu'il voyait et ce qu'on lui rapportait ; mais elles reflètent tout autant Hearn lui-même, ses impressions, sa sensibilité, son imagination, le travail de sa pensée. Ce qui a passé par le creuset de son génie réapparaît simplifié, pur de

Digitized by Google

lignes, et marqué d'une griffe indélébile qui n'appartient qu'à lui. Il s'agit ici d'une originalité d'autant plus profonde qu'elle est moins affichée.

Certes, cet écrivain a subi des influences mais, chose vraiment rare et intéressante à étudier, ces influences sont, nous le verrons, presque totalement, — on pourrait dire totalement — étrangères à la littérature dans laquelle le classe la langue dont il se sert. Si la critique, devant un cas comme celui-ci s'était livrée entièrement sans arrière-pensée, elle aurait offert un spectacle, peut-être sans précédent dans l'histoire des lettres.

On est toujours le fils de quelqu'un. Nul artiste ne se présente à l'état de météore errant. D'où procède celui-ci? Par la race il n'est Anglais qu'à demi. Ses rêves, ses souvenirs, mille causes favorisées par ses séjours à la Nouvelle-Orléans et aux Antilles, le ramènent passionnément à ses origines latines. De très bonne heure il a ambitionné la gloire littéraire, mais, à l'âge où les influences se font le plus vivement sentir, où elles s'emparent réellement de l'adolescent, il est en proie aux difficultés matérielles de l'existence et aucune école littéraire ne lui imprime sa marque. Il étudie la langue cependant, avec persévérance, avec passion, mais livré à lui-même, en enfant perdu; il veut la connaître à fond comme un instrument dont il aura besoin. Chose caractéristique, tout jeune il est correcteur d'imprimerie et se fait remarquer par sa minutie.

Il débute dans le journalisme, et les productions de ceux de ses camarades qui sont dans la véritable note américaine le dégoûtent profondément. Il se fait une réputation d'âpreté réaliste uniquement parce que, chargé de faire du reportage à propos de crimes sensationnels, il raconte simplement ce qu'il a vu en homme qui, d'instinct, dégage ce qu'il y a d'essentiel et de frappant. Mais ses goûts ne le portent point du tout, comme on l'a dit, vers les tableaux sanglants et cruels. Quand il est libre de choisir, quels sont ses modèles?

Successivement en Angleterre et en Amérique, l'impitoyable civilisation anglo-saxonne s'est manifestée à lui avec une dureté

Digitized by Google

dont il reste toute sa vie effarouché et meurtri. Les riches et les puissants lui font peur; une conversation d'un quart d'heure avec un véritable « money maker » américain, ne saurait se passer sans blessure pour lui et sans souffrance. Aussi se tourne-t-il du côté des humbles, des très humbles, avec une spontanéité parfaite. Le directeur du premier journal auquel il travailla, le colonel John A. Cockerill, donne à cet égard un témoignage intéressant (1). Il s'agit de l'époque des tout premiers débuts.

« Il parlait d'une voix douce, retenue. Il s'installait dans un coin de mon cabinet et y écrivait des articles pour le numéro spécial du dimanche; — il était ravi de pouvoir travailler et j'étais heureux de le voir, car son style était admirable et il donnait un grand relief au journal. Pendant des heures il demeurait assis à sa table, son grand œil proéminent rapproché de la feuille autant que le lui permettait son nez et il grattait son papier avec une activité de castor, sans causer plus d'embarras qu'un objet de bronze... Il était sensitif comme une fleur et un mot rude le faisait souffrir comme le cinglement d'un coup de fouet... Il était plein de poésie; tout en lui se tournait en beauté... *il aimait à décrire les côtés humbles de la vie. Il hantait les coins obscurs de la ville et, dans des endroits horribles, il évoquait d'exquises idylles. Les débardeurs nègres des quais exerçaient sur lui une véritable fascination.* Il notait leurs chansons, leurs parodies, décrivait leurs allures gauches; il dénichait du pittoresque dans leurs guenilles et de la poésie dans leurs danses... »

Henderson, un autre de ses éditeurs, dit :

« Son plus grand plaisir était d'épier la vie indolente, sensuelle, des nègres de Cincinnati et de la Nouvelle-Orléans et de les revêtir d'une poésie que seul il pouvait extraire d'une telle étude. Sa vive imagination enveloppait du charme subtil d'harmonies romantiques les choses les plus vulgaires de la vie. »

Plus tard, Hearn écrira à Chamberlain : « Je ne puis parler

(1) *Current Littérature*, juin 1896. Cité par GOULD, ainsi que le passage suivant de Henderson.

Digitized by Google

du paysan japonais sans me laisser aller à ce que vous appelez le langage enthousiaste ! »

Donc, dès le début, une attraction qui demeurera puissante pendant toute sa vie, le porte vers les petits, les déshérités, les souffrants et surtout vers la poésie naturelle non frelatée, vieille comme le monde et toujours jeune qui fait éclore ses fleurs sur leur misère.

Or, et ceci est à retenir, ces petits, dans les endroits où il a vécu, ce sont des nègres d'abord, ensuite la plèbe exotique et bariolée de la Nouvelle-Orléans et du golfe du Mississipi, puis encore celle des Antilles, enfin, celle de l'Extrême-Orient. Le *Folklore* qu'il étudie et pour lequel il se passionne, le seul qu'il connaisse directement, est toujours exotique.

Il recueille les proverbes, les chansons, les berceuses, il note les mélodies qui, venues du centre de l'Afrique, ont continué en passant de bouche en bouche, à consoler les misères de l'esclavage. Il se passionne pour ces mélopées étranges et affirme hardiment qu'il les préfère à la musique la plus raffinée. On l'entraîne au théâtre, un jour que la Patti chantait; — il s'en va après le premier morceau, les roulades l'exaspèrent. Une autre fois un de ses amis, un musicien, se brouille avec lui parce qu'il a osé dire qu'il prenait moins de plaisir à entendre une symphonie de Beethoven qu'un « roustabout song », qu'il lui avait communiqué. L'ami avait du reste vainement essayé d'en reconstituer correctement les modulations et le rythme.

Ce goût est apparent dans tous les livres de Hearn. Il se retrouve indirectement dans ses « Stray leaves » et dans « Some Chinese Ghosts » ses premières œuvres publiées en librairie; — beaucoup plus nettement par la suite, surtout dans les productions de la fin de sa carrière qui sont pleines de légendes, de traditions populaires, de traductions de chansons enfantines et de petites poésies sur des sujets naïfs. Mais la préoccupation, pour n'être pas toujours entièrement visible, est dominante dès le début, néanmoins. Il se plaisait surtout à documenter son ami, le musicien et Folkloriste Krehbiel avec qui il entrete-

Digitized by Google

nait, à ce sujet, une correspondance très active et très belle. De tout le travail fiévreux de recherche et d'étude que ses lettres laissent entrevoir, nous n'avons qu'un seul produit direct, un opuscule intitulé « Gombo Zhèbes (1) » qui n'est autre chose qu'un petit dictionnaire de proverbes créoles. Mais jamais il ne perd contact avec ce que l'âme populaire a produit de plus simple et de plus spontané, et ce contact devait avoir sur la nature de sa pensée et de son style, sur la contexture même de sa forme, une influence considérable.

Sa destinée lui a donc permis de satisfaire simultanément et le plus simplement du monde deux goûts qui presque toujours sont contradictoires : celui de l'exotisme et celui de l'art des humbles et des naïfs.

Cependant, il ne néglige pas du tout l'étude des maîtres de la forme et il a au plus haut degré l'amour des grands écrivains. Seulement ceux qui s'emparent véritablement de lui, ceux qui l'occupent d'une manière durable et suivie sont, — à l'origine tout au moins, — tous Français — ou d'expression française (2).

Ses auteurs de chevet sont Flaubert, Maupassant, Villiers de l'Isle Adam, Loti, Anatole France. Les fanatismes de sa jeunesse vont à Théophile Gautier.

Il ne se borne pas à les lire, il les traduit; il le fait avec ce respect de son art et cette conscience ultra scrupuleuse qui ne l'abandonnaient jamais dès qu'il avait la plume à la main; — avec un désintéressement aussi, qui dut sembler pure folie à son entourage américain. Sur quatre livres ainsi traduits, trois l'ont été alors qu'il avait toutes raisons de croire qu'ils ne trouveraient jamais d'éditeur, — alors qu'il était déterminé du reste à ne pas faire les sacrifices d'art qu'on lui demanderait si par

(1) New-York, 1885. Wil H. Coleman. Le Gombo est un plat composé d'éléments divers, dont les créoles sont, paraît-il, friands. Le Gombo Zhèbes est le Gombo aux herbes.

(2) Le livre *Shadowings* est placé sous l'invocation de ces vers d'Emile Verhaeren :

Il avait vu brûler d'étranges pierres
Jadis, dans les brasiers de la pensée...

Digitized by Google

hasard il en trouvait un. De ces trois livres, qui avaient exigé un travail considérable, il a détruit le premier, « Avatar », de Gautier, navré de le voir partout rebuté. Le second, comprenant six œuvres de Gautier (1) parut après bien des péripéties. Le troisième, *La tentation de Saint-Antoine* de Flaubert, qui lui avait valu bien des nuits blanches, sembla si audacieux qu'il ne fut jamais, je crois, sérieusement question de le faire paraître. Le manuscrit se trouve avec toute la bibliothèque de Hearn, entre les main de son ennemi Gould, — par quel abus, c'est ce qui n'a pas encore été clairement expliqué, je crois. *Le crime de Sylvestre Bonnard*, d'Anatole France, le seul de ces travaux qu'il fit hâtivement, — ayant eu la faiblesse de céder à la tentation d'un travail commandé, — est aussi le seul qui se trouve encore en librairie aujourd'hui. Il rougissait de l'imperfection de son œuvre et se reprochait amèrement ce qu'il considérait comme une sorte de profanation. Et pourtant, la critique anglaise admet généralement que de tous les livres du maître français traduits en anglais celui-ci, — dont une édition nouvelle a paru récemment, — est le seul peut-être qui a trouvé un interprète fidèle. Et de fait, bien des pages, — surtout au commencement, sont un modèle admirable d'harmonieuse fidélité.

Et le bagage de Hearn, traducteur, ne se borne pas à cela. Dans sa bibliographie, Mme Laura Stedman signale près de deux cents nouvelles et fragments, publiés principalement dans le *Times Democrat* et tirés de tous les principaux maîtres de la deuxième moitié du XIXe siècle.

Entendue comme elle l'était par Hearn, et s'appliquant à des chefs-d'œuvre de forme, la traduction constitue pour l'écrivain la plus admirable gymnastique qui soit. Elle force impitoyablement à la précision, à la recherche du mot juste.

Le traducteur a toujours à côté de lui un guide et, quand il

(1) Une nuit de Cléopatre, etc. déjà cité. La critique américaine s'exprima d'une manière bizarre au sujet de ce livre. Tandis qu'un brave homme dit dans le *Daylon Ohio Journal* que la tradnction est supérieure à l'original, un autre scandalisé par les libertés du texte, la traite dans l'*Observer* d' « œuvre fumante des miasmes du lupanar » !

Digitized by Google

reste strictement soumis à ses exigences, son œuvre peut être sans prix. Baudelaire ne s'abaisse pas du tout lorsqu'il s'applique avec l'admirable conscience que l'on sait à donner d'Edgar Poe une version française absolument adéquate.

Trop peu d'auteurs ont imité son exemple ; beaucoup de traductions des grands écrivains ont faites en trahison des deux langues intéressées, — une calomnie pour l'une, une honte pour l'autre ; que d'exemples on pourrait citer ! Hearn s'imposait la tâche de suivre le texte de ses auteurs favoris en pesant chaque mot, en cherchant longuement, non seulement à rendre exactement le sens, mais encore à trouver pour plus de fidélité des harmonies, des rythmes correspondants. Il nous dit lui-même que pendant les années les plus dures des « travaux forcés » de sa jeunesse il ne manqua jamais de se consacrer, ne fut-ce qu'une demi-heure par jour, à ce travail qu'il aimait (1). Or, bien qu'il sut que ce labeur devait être presque entièrement perdu pour le public, il avait cependant conscience de ne pas travailler en vain.

Il apprenait à appliquer à sa propre pensée, le traitement qu'il avait appliqué à celle d'autrui. Ce que Gustave Abel, dans son livre si remarqué, a appelé le *Labeur de la prose*, n'est autre chose qu'un travail de traduction. Il exige, dans sa plus haute acception une conscience scrupuleuse. Tant de styles, faibles ou lachés, ne sont tels que parce que l'écrivain livré à lui-même, incapable de déterminer la forme qui correspond exactement à sa pensée, — ou trop indolent pour la poursuivre longtemps, — s'échappe *par la ligne de la moindre résistance* et trahit à la fois sa propre conception et la langue dont il se sert. Hearn prenait pour écrire des peines infinies, mais tant d'autres se sont donnés du mal dont la postérité ne s'occupera pas. On peut être laborieux par préoccupation prétentieuse de briller, par soumission servile à des influences de mode ou de milieu, par recherche artificielle d'originalié, d'archaïsme, que sais-je ?...

(1) Lettre à Jérome A. HART, *Correspondance*, t. I, p. 249.

Digitized by Google

De quoi se préoccupait celui-ci en écrivant? Laissons-le s'expliquer lui-même.

« Lorsque l'on n'est pas content de ce que l'on écrit, cela provient le plus souvent de ce que la pensée, l'émotion latente ne s'est pas définie dans l'esprit avec une netteté suffisante. On sent quelque chose que l'on n'a pas été capable d'exprimer entièrement, et ce tout simplement, parce que l'on ne sait pas encore tout à fait exactement ce que c'est. L'impression est ressentie sans être entièrement comprise et nos émotions les plus puissantes sont aussi les plus indéfinissables... L'expérience m'a prouvé qu'en la retraçant successivement un grand nombre de fois, l'impression ou l'idée se développe d'elle-même, inconsciemment. Et puis, il est très bon de chercher à analyser les sentiments qui sont demeurés vagues. — ... Soyez bien certain que tout ce qui s'est puissamment emparé de notre esprit, — une hantise de tristesse, une joie mystérieuse, peu importe, — peut être exprimé. Bien entendu, il est des sentiments très difficiles à traduire. Je vous montrerai un de ces jours une page à laquelle j'ai travaillé pendant des mois avant que la pensée s'exprimât clairement... (Lettre à Aménomori) (1). »

Les idées de Lafcadio Hearn, quant à la technique de sa forme, tiennent presque entièrement dans ces quelques lignes.

Il a parlé souvent de son désir de créer une forme qui lui fût entièrement propre et qui réunît en elle les caractéristiques des deux races auxquelles il appartenait. Mais cette préoccupation et d'autres encore, sont accessoires. La littérature est avant tout pour lui un mode intégral d'expression; elle traduira les impressions les plus secrètes, les mouvements les plus délicats de l'âme, les nuances les plus subtiles, si l'on parvient à se les définir à soi-même. Les vaines formules d'école disparaissent bien vite dans une pareille recherche...

(1) Amenomori-Nobushigé, le même à qui Hearn dédia *Kokoro* l'une de ses plus belles œuvres. Cette lettre est citée dans la préface de « *The Romance of the Milky Way* ».

Digitized by Google

Certes, il ne s'est pas défendu toujours de toute espèce d'imitation. Les admirations de Hearn allaient, nous l'avons vu, principalement à des écrivains français. Leur souvenir est très sensible dans les « Stray leaves » et dans « Some chinese Ghosts » et bien que ces livres montrent déjà un talent de prosateur fort estimable, une langue ferme et châtiée, il m'est impossible de partager toute l'admiration de M. Marc Logé qui, dans un intéressant — et tout récent — article du *Mercure de France* (1) les traite de chefs-d'œuvre. Dans le choix des sujets et le parti pris de la forme, on sent la présence toute proche de Théophile Gautier et de quelques autres. Ce sont d'excellents devoirs d'élève.

L'erreur de ces productions de jeunesse devait être de courte durée. Elles sont les seules où l'auteur fait de l'exotisme artificiel, choisit ses sujets parmi des documents venus de régions qui lui sont totalement inconnues, traduit des impressions de lectures, légendes et traditions hindous, arabes, juives, chinoises. L'idée étant empruntée rien d'étonnant que la forme le soit dans une certaine mesure.

Mais, plus tard, tout ce qu'écrit Hearn, ou bien exprime ce qui a été directement éprouvé par lui, ou bien se rapporte à des hommes et des milieux parmi lesquels il a vécu, qu'il a longuement étudiés, — ajoutons *et aimés*, car sa poésie est toute de sympathie et d'amour. Dès lors, il est dans sa vraie voie et tout l'artificiel disparaît bien vite de sa manière, nul n'est plus vraiment lui-même.

Il travaille comme Flaubert, sans doute, mais uniquement en ce sens qu'il ne s'épargne aucune peine pour donner à ce qu'il fait, la forme définitive. On l'a comparé aussi à de Quincey, mais l'assimilation ne saurait aller au delà des méthodes de travail ou pour mieux dire, des souffrances de la parturition.

En vérité, aucune influence anglaise n'est directement discernable et l'influence française demeure uniquement à l'état de

(1) 1er décembre 1909. Cet article renferme, au sujet de la biographie de Lafcadio Hearn, quelques indications inexactes.

Digitized by Google

lointain souvenir. On dirait d'un parfum très délicat, très atténué, qui s'attarde.

L'originalité rare et exquise de cette forme n'est autre que l'originalité de la pensée à laquelle elle est absolument adéquate; en vérité, les deux se confondent et c'est à mon sens le plus bel éloge que l'on en puisse faire.

Cela est toujours d'une simplicité parfaite. Jamais de sacrifice au *mot rare*. Le mot rare n'a de valeur que pour autant qu'il soit employé rigoureusement à propos; si l'on peut croire qu'on l'a choisi non pas parce qu'il exprime une nuance de la pensée plus exactement qu'aucun autre, mais uniquement par ce que l'on s'est imaginé qu'il serait plus décoratif, il devient simplement intolérable. Il est bien des clients de Boissière et de son dictionnaire analogique qui tombent régulièrement dans ce ridicule et nous connaissons des pages dont les auteurs furent très fiers assurément au moment de les écrire et dans lesquelles on pourrait épingler des termes qui s'y étalent avec autant d'à propos que des nœuds de rubans sur les sabots d'un rustre...

Toutes les qualités de forme, en littérature, se réduisent en dernière analyse à des qualités de pensée. Un style n'est brillant, riche, pittoresque, — que sais-je, — que pour autant qu'il corresponde d'une manière entièrement adéquate à des conceptions revêtant les mêmes caractéristiques. Une imagination vulgaire ne s'ennoblit pas parce qu'elle s'exprime en termes précieux; seul le snob se laisse prendre à ces mascarades. Mais inversement une imagination subtile ne pourra s'exprimer entièrement qu'en termes subtils, une nuance rare ne se rendra que par le verbe rare et, dans certains cas, le besoin d'être absolument fidèle peut réduire l'écrivain au néologisme au mot forgé qui, dans les occasions extrêmes, est légitime.

Et tout se tient, l'harmonie des sons ou leur âpreté, le tour de la période soutenue ou ramassée, simple ou compliquée, le rythme souple ou heurté sont aussi indispensables au rendu intégral de la pensée que la propriété des mots. Il est des associations de sons, des assemblages de longues et de brèves qui

Digitized by Google

valent des contresens, comme il en est sans lesquels le sens demeurerait incomplet.

Et c'est ainsi qu'en dernière analyse, pour quiconque y réfléchit bien, toutes les qualités de la forme et du style se résument en une seule, la qualité latine par excellence : la clarté; — non pas, bien entendu, la clarté monotone, celle du pédant, mais celle qui pénètre partout, qui est libre et universelle et dont s'illuminent les variétés infinies du génie humain.

Rien n'est plus lumineux que la prose de Lafcadio Hearn. Je n'en connais point qui fasse pénétrer plus profondément dans l'âme de l'écrivain et qui donne en même temps une vision plus nette des choses dont il parle. Je me sers à dessein de ses termes, me souvenant de l'infirmité visuelle de l'homme. Ceux qui ont dit que Hearn n'a pu voir le monde extérieur qu'à travers un brouillard et à l'état de formes vagues, reçoivent un démenti à chaque page de ses œuvres. Comme il arrive souvent chez ceux dont les sens sont limités, il fait de sa vue imparfaite un usage merveilleux. Sur mille individus dont les yeux sont exempts de toute tare, combien en est-il pour qui, selon l'expression de Goncourt, « le monde visible existe » ?

Hearn qui ne pouvait discerner de détails sans verres spéciaux d'un usage fatigant, avait sans doute appris à noter d'un coup d'œil tout l'essentiel et à loger définitivement dans les cases d'une mémoire parfaitement organisée, les tableaux et les formes saisis sur le vif. Celui qui nous fait voir si bien a sûrement vu lui-même mieux que personne.

Mais en même temps, les causes physiques qui le réduisaient à l'observation aiguë mais rapide, l'obligeaient aussi à se replier habituellement sur lui-même, de sorte qu'à la notation pittoresque s'ajoutait une méditation constante. Et c'est ainsi que l'homme se mêle intimement à la nature qu'il évoque, un homme qui se laisse aller à rêver, à s'attendrir, qui philosophe, s'intéresse à toutes sortes d'associations d'idées, un homme aimant et assoiffé de sympathies, inquiet aussi et très apte à souffrir !

Digitized by Google

XIII

Comment travaillait-il ? Pour les collectionneurs de manies, répétons ici qu'il se déclarait incapable d'écrire autrement que sur un papier jaune spécial, toujours le même. Il en faisait une consommation énorme.

Son ami, le Japonais Aménomori nous dit des choses plus intéressantes ; il le décrit en pleine fièvre de production :

« Je ne perdrai jamais le vif souvenir de ce que je vis la première fois que je passai la nuit chez lui. Habitué à veiller tard, j'avais lu au lit. La pendule sonna une heure du matin ; il y avait encore de la lumière dans le bureau de Hearn. J'entendis une toux basse et rauque. Craignant que mon ami ne fut malade... j'ouvris la porte tout doucement et regardai. Devant un bureau élevé, il écrivait activement, le nez tout contre le papier. Les feuilles se succédaient. Un moment, il leva la tête... Ce n'était pas le Hearn que je connaissais, il était transfiguré, la face était d'une blancheur mystérieuse ; son grand œil flamboyait. Il paraissait subir le contact d'une présence surnaturelle.

« Dans cet homme si simple d'apparences, brûlait une flamme pure comme celle des vestales et dans cette flamme se mouvait une âme qui, parmi la poussière, évoquait la poésie et la vie et embrassait les conceptions les plus élevées de la pensée humaine. »

Que contenaient ces feuilles qui se succédaient rapidement ? Hearn lui-même nous a fréquemment fait connaître sa façon de procéder par retouches continuelles, et spécialement dans la lettre citée plus haut. Des fac-simile qui ont été publiés nous montrent la même phrase reprise un grand nombre de fois avec des variantes. Ce genre de travail peu rémunérateur, au sens pratique du mot, n'a pas toujours été bien compris par la critique anglo-saxonne.

Un exemple curieux d'incompréhension nous est fourni à cet

Digitized by Google

égard par un article, — du reste excellent à un autre point de vue, — de *l'Edimburg Review* (1). L'auteur considère les peines infinies prises par l'écrivain comme étant la preuve tout au moins d'intermittences d'impuissance. Il invoque à l'appui de cette appréciation une page de manuscrit reproduite en fac-simile dans l'ouvrage de Mrs Bisland. Cette page porte, dit-il, quatre variantes (il y en a six en réalité) très raturées, d'une phrase très simple en trois lignes. Il reproduit (inexactement d'ailleurs) la dernière qu'il considère comme définitive. Il y est question d'un chemin qui « fuit en ondulant parmi des bosquets et des hameaux, vers les hautes montagnes bleues qui enserrent la plaine de Higo ». Cette phrase, ajoute-t-il, « est à la portée du premier débutant venu ; en fait elle n'a de remarquable que sa médiocrité et si Hearn a dû prendre tant de peine pour la produire, cela prouve le contraire exactement de ce que sa biographe a voulu démontrer ».

Mrs Bisland ne dit pas à quel livre se rapporte le feuillet en question ; l'auteur de l'article ne s'est pas donné la peine de le rechercher. Il ne paraît pas comprendre qu'une phrase comme celle-ci ne se juge pas isolément, qu'elle fait partie d'un ensemble avec lequel elle doit s'harmoniser ; que des retouches qui paraissent puériles en elles-mêmes peuvent se justifier eu égard à la couleur générale du morceau, à la forme et à l'équilibre de ce qui précède et de ce qui suit.

J'ai voulu identifier le passage ; il se trouve à la page 235 d'*A Japanese Miscellany* dans la courte nouvelle intitulée : *On a bridge* ; un petit morceau des plus simple dans lequel l'auteur relate un épisode de la révolte des Samuraï de Satsuma, tel qu'il lui fut conté au cours d'une excursion, par un pauvre homme, un *Kurumaya* (conducteur de pousse-pousse). On peut y voir qu'aucune des six variantes n'était la bonne et que Hearn a encore travaillé sa phrase avant d'en être satisfait ; et ce que l'on peut y voir aussi, c'est que l'écrivain qui recherchait un

(1) N° 422, octobre 1907. *An interpreter of Japan*, p. 431.

Digitized by Google

effet de très sobre et harmonieuse simplicité a été arrêté pendant quelque temps par la difficulté de la faire concorder à son gré avec le rythme et l'équilibre de l'ensemble. L'auteur de l'article, écrivain très estimable, n'a pu comprendre que l'on prît tant de peine pour dire qu'un chemin serpente dans la montagne et il s'est dit que lui-même eût du premier coup trouvé une forme satisfaisante et même sans doute plus *élégante!* Fort bien, mais il eut été très certainement aussi tout à fait incapable d'écrire *On a bridge* ou toute autre de ces nouvelles de Hearn, dans lesquelles nous trouvons la grâce nerveuse et fine, la distinction délicate des plus exquis kakemono!

Les soins minutieux qui présidaient à l'exécution de la moindre de ces œuvrettes paraissent certainement ridicules à un « business-man »; il est très possible que Hearn lui-même les a quelquefois poussés à l'excès, qu'ils l'ont à certains moments paralysé. Il est même probable que plus d'une fois en des jours de doute, sa plume impuissante a longuement erré sur le papier sans pouvoir s'arrêter à rien de définitif. Mais il est très certain, d'autre part, que c'est parce que dès le début il s'est imposé de tels contrôles qu'il s'est tenu à l'abri de toute vulgarité et que sa forme est incomparablement noble et pure.

XIV

Hearn était un artiste intransigeant; ses revenus eussent été certainement beaucoup plus considérables s'il avait consenti à faire quelques « concessions » aux suggestions des éditeurs. La seule faiblesse qu'il se reprochât était d'avoir accepté de faire sur commande et trop hâtivement, la traduction du *Crime de Sylvestre Bonnard*. « Je n'admets pas que la question d'argent exerce une influence quelconque sur mon travail. » Il déclare qu'il se considérerait comme un escroc (*a damned fraud*) s'il faisait autrement. Gould qui l'a si haineusement poursuivi d'insinuations tendancieuses, est forcé d'avouer que ce n'étaient

Digitized by Google

point là des paroles en l'air, mais la stricte vérité; et que sa fidélité à son idéal littéraire était devenue chez lui une véritable religion.

On peut même dire qu'à mesure qu'il avança en âge, cette intransigeance grandit. Après les *Glimpses*, *Out of the East* et *Kokoro*, ses livres japonais sont de moins en moins à la portée du gros public. Ils sont résolument fragmentaires; depuis *Chita*, ce beau poème de la mer et *Youma*, la touchante histoire créole dont nous avons parlé, il avait renoncé aux récits de longue haleine; mais à présent, le cadre se restreint encore. Les œuvres ne sont plus en général que de quelques pages; il les publie comme elles lui viennent, les rassemblant dès qu'elles sont assez nombreuses pour former un volume. Le lien commun qui unissait les *Glimpses* a disparu et du reste les deux volumes de cet ouvrage en feraient au moins huit d'à présent. L'artiste ne veut dans son creuset qu'un métal trois fois éprouvé. Le public anglais qui voit cette production se restreindre croit qu'il s'épuise... Jamais il n'a rien produit de plus parfait que dans les derniers jours. Quand il veut non plus ciseler des morceaux achevés, mais simplement exposer des idées, il écrit d'une traite ce livre étonnant : *Japan, an interpretation* (1), d'une prose simple et savoureuse, un chef-d'œuvre de clarté harmonieuse. Ce n'était pour lui qu'une série de conférences projetées.

L'immortalité est assurée à l'œuvre de Hearn dans son ensemble, mais c'est son travail au Japon qui la lui vaudra. Ce qu'il a fait là constitue une chose unique dans la littérature anglaise et dans la littérature universelle. La transformation que nous avons signalée dans ses méthodes de travail artistique correspond à l'influence grandissante du milieu. Ce n'est point une influence littéraire à proprement parler. Il savait mieux que personne que la *forme* dans la littérature de l'Extrême-Orient est si essentiellement différente de tout ce que permet le génie

(1) Paru quelques jours après la mort de son auteur.

Digitized by Google

de nos langues, — et par la construction et par la nature des images, et par la formation des idées et par la façon de les associer, — qu'il y a en réalité entre les deux littératures comme une contradiction irréductible. Mais la nature fine et impressionnable de Hearn s'est profondément imprégnée de l'art exquis dans lequel il a si longuement vécu. Le ton inimitable de ces œuvres, leur belle simplification, leur résumé de formes, hardi et délicat, tracé comme d'un trait de pinceau, leur sobriété de coloration, leur réalisme élégant dans le détail, tout cela s'accorde à l'art du pays, aux arts plastiques bien plus qu'à l'art écrit. Toutes les autres influences s'étaient arrêtées à la surface; celles qui lui venaient de France n'ont porté en dernière analyse que sur des méthodes de travail, des doctrines esthétiques, sur des croyances relatives aux droits de l'artiste; celles-ci qui se renforçaient d'influences morales puissantes, grandies au foyer domestique, ont définitivement caractérisé l'homme que connaîtra la postérité.

On essaiera sans doute plus tard de rééditer ces œuvres sous une forme nouvelle, en groupant les matières dans un ordre logique, en mettant ensemble par séries les souvenirs personnels, les observations directes, les études populaires, les récits, les légendes, les traditions et les « stranges stories », les curieux « Folk-Lore Gleanings », les chapitres consacrés aux insectes, etc... En cela on fera bien, peut-être, car ce sera sans doute le moyen de faire apparaître à bien des yeux inattentifs le caractère vraiment grandiose de cet ensemble. Mais dès à présent cette grandeur ne saurait échapper à qui se donne la peine de regarder.

Et puis, le Japon vient de présenter un spectacle aussi extraordinaire que celui de la Grèce au début du v^me^ siècle avant notre ère. Plus extraordinaire, peut-être, par l'énormité des transformations, la rapidité de l'évolution, la puissance des énergies mises en œuvre, la portée des conséquences. L'homme dont nous avons essayé d'évoquer la physionomie et l'œuvre s'est trouvé là au moment le plus poignant, non pas pour noter

Digitized by Google

le cours des événements suffisamment connus, — mais pour regarder jusqu'au fond de l'âme de ce peuple en travail et pour nous dire ce qu'il a vu, avec une sincérité qui ne se dément jamais et dans une forme impérissable!

Les lecteurs qui ont bien voulu me suivre me permettront de terminer par quelques citations que je prends dans *Kwaidan*, le dernier des livres publiés du vivant de Hearn (1). Le chapitre est très caractéristique de la dernière manière du maître; il résume son œuvre japonaise en un symbole. Cela s'intitule HORAÏ, — c'est-à-dire le pays imaginaire des félicités chimériques et débute ainsi :

« Vision bleue de profondeurs perdues dans la hauteur, — mer et ciel confondus en un voile lumineux. Le jour est de printemps, l'heure, du matin. »

« Rien que ciel et mer, — une immensité d'azur... A l'avant des ondulations retiennent des lueurs d'argent et des fils d'écume serpentent. Mais un peu au delà, nul mouvement n'est perceptible, ni rien, sauf la couleur : le bleu confus et chaud de l'eau, s'ouvrant pour se fondre dans le bleu de l'air. Point d'horizon : rien que l'essor de la distance dans l'espace; l'infinie concavité se creusant, surplombant formidablement; la nuance plus profonde à mesure qu'elle monte. »

« Cependant, très loin, à mi-hauteur du bleu, se suspend une pâle, pâle vision de palais et de tours aux toits cornus, incurvés comme des lunes, — ombres d'étranges et antiques splendeurs qu'éclaire un soleil doux comme le souvenir. »

Cette vision d'un pays enchanté n'est autre chose que le sujet d'un kakémono dont s'orne la chambre de l'auteur. Horaï s'y dessine comme un mirage lointain. Et voilà que le poète se prend à rêver; des rapports s'établissent entre l'illusion populaire et celle qui l'a séduit lui-même lorsqu'il a vu le Japon pour la première fois.

(1) Au début de 1904.

Digitized by Google

« Dans Horaï, il n'est ni mort ni peine et il n'est point d'hiver. Les fleurs ne s'y fanent point, les fruits n'y font jamais défaut. Quiconque a goûté de ces fruits, ne fût-ce qu'une seule fois, ne connaîtra plus jamais ni la soif ni la faim. Dans Horaï poussent les plantes enchantées nommées So-rin-shi et Riku-gô-aoi, et Ban-kon-to qui guérissent de toutes les maladies, et c'est là aussi que se trouve l'herbe magique Yo-shin shi, qui ranime les morts. Et l'herbe magique est arrosée par l'eau fée dont une seule gorgée confère l'éternelle jeunesse. Les gens d'Horaï mangent leur riz dans de très petits bols, — mais le riz de ces bols ne diminue jamais, combien qu'on en mange, jusqu'à ce que l'on cesse d'en désirer. Les gens d'Horaï boivent leur vin dans de très très petites tasses; mais nul homme ne saurait les vider, — avec quelque ardeur qu'il boive, — avant que vienne l'agréable somnolence de l'ivresse. »

Hélas, tout n'est que rêve. Mais ici comme ailleurs, le rêveur se heurte au contact de dures réalités.

« Car, en vérité, il n'est point de fruits enchantés laissant le mangeur à jamais satisfait, ni d'herbe magique qui ranime les morts, ni de fontaine d'eau fée, ni de bols toujours pleins de riz, ni de tasses toujours pleines de vin. Il n'est pas vrai que la douleur et la mort ne se montrent jamais dans Horaï; il n'est pas vrai non plus que là ne pénètre jamais l'hiver. L'hiver d'Horaï est froid; les vents y mordent jusqu'aux os; l'amoncellement des neiges est monstrueux sur les toits du palais du Roi Dragon. »

Cependant le pays a été pour Hearn, — malgré bien des cruautés et des injustices durement ressenties, — celui des mirages toujours renaissants. Maintenant encore...

« Il est dans Horaï des choses merveilleuses; la plus merveilleuse de toutes n'a été décrite par aucun écrivain... : j'entends l'asmosphère d'Horaï. C'est une atmosphère propre à la place : à cause d'elle, la clarté solaire y est *plus blanche*

Digitized by Google

qu'aucune autre clarté solaire ; — une lumière laiteuse qui jamais n'éblouit, — étonnamment lumineuse et pourtant fort douce.

« Cette atmosphère n'appartient pas à notre période d'humanité : elle est ancienne au delà de toute supputation, — si vieille que je m'épouvante à penser combien vieille elle est. Et elle n'est point constituée d'un mélange d'azote et d'oxygène. Elle n'est pas du tout faite d'air, mais d'esprits : la substance de quintillions de quintillions de générations d'âmes confondues dans une immense transparence, âmes d'êtres dont la pensée ne ressemblait en rien à la nôtre. Tout mortel quel qu'il soit, s'il respire cette atmosphère, reçoit en son sang le frisson de ces âmes ; elles transforment ses sens en lui, refaçonnent ses notions du temps et de l'espace, de sorte qu'il ne peut plus voir les choses que comme elles les voyaient, sentir que comme elles sentaient, penser que comme elles pensaient. Et ces changements des sens sont doux comme le sommeil. Et vu par l'intermédiaire de ces sens nouveaux, Horaï peut être ainsi décrite » :

« *Parce que, dans Horaï rien de très mal n'est connu, les cœurs n'y vieillissent jamais. Et, étant jeunes de cœur toujours, les gens d'Horaï sont souriants depuis la naissance jusqu'à la mort, — excepté quand les dieux envoient parmi eux la douleur. Alors les faces restent voilées jusqu'à ce que la douleur soit partie. Et les gens d'Horaï s'aiment entre eux et se confient les uns aux autres, comme s'ils faisaient partie d'une même maisonnée. Et le langage des femmes y est semblable au chant des oiseaux parce que leurs cœurs sont légers comme des cœurs d'oiseaux. Et le flottement des manches des jeunes filles, quand elles vont jouer, ressemble au battement de larges ailes très douces. Dans Horaï rien ne se cache, sinon la peine, car il n'est point de cause de honte. Rien n'est mis sous clef, car le vol ne saurait s'y produire. La nuit comme le jour, les portes restent libres car il n'existe aucune raison de craindre. Et les habitants d'Horaï étant, bien que mortels, de nature fée, toutes choses, sauf le palais du Roi Dragon y sont petites étranges et délicates ; et ces lutins mangent en vérité le riz dans de très petits bols, boivent leur vin dans de très très petites tasses.* »

Digitized by Google

« Beaucoup de ces illusions sont dues à l'inhalation de cette atmosphère de fantômes, — mais pas toutes. Car l'enchantement dont les morts nous enveloppent n'est autre chose que le charme d'un idéal, l'apparence d'un espoir ancien. Et quelque chose de cet espoir s'est trouvé réalisé dans plus d'un cœur, dans la beauté simple de vies d'abnégation, dans la douceur de la femme »!

« De mauvais vents d'ouest soufflent sur Horaï; hélas! et l'atmosphère surnaturelle se dissipe devant eux. Elle ne demeure plus que par places, par zones, — semblable à ces longues bandes de brouillard qui vont flottant à travers les paysages des peintres japonais. Sous ces bandes de vapeur magique vous pouvez discerner encore Horaï; — nulle part ailleurs... songez qu'Horaï s'appelle aussi *Shin Kiro* ce que signifie mirage, vision de l'Intangible. Et la vision s'évanouit pour ne plus reparaître jamais, sauf dans les peintures, les poèmes, les rêves... »

Bien souvent, au cours de cette étude, j'ai senti combien il est difficile de faire comprendre certaines séductions dont, cependant on a éprouvé l'irrésistible pouvoir. Je crains bien de n'avoir, dans la traduction que j'ai faite de quelques passages, presque rien laissé subsister du charme singulier qu'ils ont dans l'original. Et cependant, je sens aussi que les paroles, même mutilées du maître, auront pour vous engager à l'aimer comme je l'aime, infiniment plus de pouvoir que toutes celles que j'ai accumulées ici.

JOSEPH DE SMET.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE L'AIR [1].

III. — Période héroïque.

Un demi siècle d'efforts et de travail. — Le plus lourd contre le plus léger que l'air rivalisant de zèle et d'ingéniosité pour la solution du grand problème.

Bientôt après le calme que nous venons de traverser, les esprits se remirent en mouvement et c'est par légion que nous voyons éclore les projets de dirigeables, tandis que l'aviation, éclipsée quelque temps par le ballon des de Montgolfier, va redevenir l'objet de l'attention publique.

De 1808 à 1812, toute l'Europe ne s'occupa que des travaux de Jacob Degen, horloger de Vienne qui, selon la presse de cette époque, s'était élevé, en 1808, au Prater au moyen de sa machine volante; expérience accompagnée d'une publicité à outrance. Sa machine, semblable à celle de Blanchard, était composée de deux grandes ailes en forme de feuille de peuplier et pour supprimer le contrepoids de ce dernier, Degen avait muni son appareil d'un petit ballon gonflé à l'hydrogène, afin d'augmenter ainsi sa force ascensionnelle. Ses essais, paraît-il, réussirent à Vienne puisque l'empereur d'Autriche le récompensa par un prix de 4,000 florins, mais pour être consacré grand homme, il fallait la sanction de Paris. Il y vint donc et y fit au Champ-de-Mars des expériences sans résultat. Le 15 juin, le 7 juillet et enfin le 7 octobre, l'infor-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de janvier 1910.

Digitized by Google

tuné inventeur termina malheureusement sa carrière. Le public, furieux de l'insuccès de Degen, brisa les barrières, réduisit l'appareil en morceaux et roua de coups l'aviateur qui par la suite fut caricaturé et chansonné de mille façons.

En 1816, Guillaume, Pauly et Ch. Guillé imaginèrent un ballon planeur ovoïde muni d'un système de moufle destiné à faire varier l'inclinaison des plans de planement et d'un grand gouvernail. Il ne donna aucun résultat.

En 1819, une catastrophe causa à Paris une vive émotion. Blanchard, qui avait acquis des millions par ses ascensions, comme beaucoup d'inventeurs finit malheureusement ses jours, et sa femme (Marie-Madeleine-Sophie Armant, née le 25 mars 1778), n'eut d'autre recours, pour s'assurer des moyens d'existence, que d'embrasser la carrière de son mari. Elle rétablit sa fortune et devint bientôt l'aéronaute préférée des masses. Malheureusement la fatalité du destin voulait aussi en elle une victime de cette invention. A l'occasion d'une fête de nuit, elle s'éleva du Tivoli de la rue Saint-Lazare, le 6 juillet 1819, acclamée frénétiquement par le public. De son ballon elle réjouissait la foule par des feux de Bengale, quand soudain une flamme bleue s'échappe de la nacelle, pénètre dans le ballon et en ressort par le dessus en une énorme colonne de feu. L'hydrogène s'était enflammé. L'aérostat descendit rapidement et vint s'abattre sur le toit d'une maison. L'aéronaute aurait pu échapper à la mort si la nacelle ne s'était accrochée à la corniche et, par cette secousse violente, n'avait projeté dehors M^me^ Blanchard qui vint s'abattre la tête fracassée sur les pavés de la rue.

En 1825, Louis-Napoléon Bonaparte, plus tard Napoléon III, conçut un projet de dirigeable à hélice et ballonnet compensateur relevant des idées du général Meusnier.

Cette même année, Edm.-Ch. Genot, physicien fran-

Digitized by Google

çais réfugié en Amérique, publia aussi un projet de dirigeable très curieux. Le ballon était hémisphérique, muni d'une nacelle en forme de navire. Le propulseur était composé d'une roue à aubes battant l'air et actionné par deux chevaux qui faisaient partie de l'équipage. L'aérostat, muni d'un gouvernail de direction, emportait aussi avec lui une série de tonneaux pour la production de l'hydrogène afin de parer en voyage à la perte des gaz. Ce projet était donc complet et il est bon de noter Genot comme un véritable précurseur puisqu'il prévoyait déjà une force supérieure à la puissance humaine.

En 1834 fut faite une tentative ayant donné par sa publicité un retentissement considérable. Le docteur Le Berrier, du Havre, avait aussi conçu un projet de dirigeable et se proposait de le mettre en pratique avec l'aide financière du comte de Lemnox. On ne sait pour quel motif Le Berrier abandonna, tandis que le comte de Lemnox poursuivit seul les idées émises. Ce navire aérien était muni de 20 rames de 3 mètres, actionnées par les passagers. Un essai déplorable fut fait le 17 août 1834 au Champs-de-Mars. Pendant le transport l'enveloppe se déchira et le ballon arriva devant la foule, impatiente et hostile, qui l'accueillit par des huées, se rua dans l'enceinte, saccagea le matériel, tandis que le comte de Lemnox assistait impuissant à l'anéantissement du fruit de ses travaux. Ces faits causèrent la mort de Le Berrier et de Lemnox, ruiné, fut réduit à l'impuissance.

En 1835, Pierre Ferrand émit l'idée biscornue d'un ballon cylindrique à ailes qui n'eut aucun succès.

En 1836, Cocking, un Anglais, se tua en expérimentant un parachute de son invention, qui consistait à renverser le cône des appareils de Garnerin et de Lenormand, afin d'en augmenter la stabilité. Idée excellente mais mal appliquée, qui fut défendue dans la suite par de célèbres aéronautes.

En 1839, Eubriot construisit un ballon plus raison-

Digitized by Google

nable, avec une particularité intéressante, consistant en une forme dissymétrique oblongue dont le bout avant était plus gros que l'arrière. C'est l'idée appliquée actuellement aux dirigeables de Meudon. Cependant la propulsion au moyen de deux moulinets mus par l'homme ne permit pas à l'engin d'obtenir des résultats probants.

En 1842, l'hélicoptère fut l'objet d'intéressantes expériences en Angleterre. Philips construisit un appareil métallique composé d'un générateur à vapeur chauffé au charbon et au salpêtre, dont la vapeur mélangée aux gaz s'échappait par des tuyaux en dessous de palettes inclinées à 20 degrés sur l'horizon, formant ainsi un éolypile à grande vitesse. Suivant certains récits, cet hélicoptère se serait élevé à une très grande hauteur.

En 1843, l'Anglais Henson projeta et construisit un aéroplane à vapeur ayant assez de ressemblance avec nos monoplans modernes, mais de dimensions géantes. Il se composait d'un immense châssis en bois de 30 mètres de long sur 10 de large formant plan de sustention, recouvert de coton. Il était muni d'une vaste queue de 16 mètres de long de même construction que le corps, au-dessous de laquelle se trouve un gouvernail de profondeur. La force motrice consistait en une machine à vapeur de 20 chevaux, de construction légère, actionnant des roues à rames de 7 mètres de diamètre.

Cette même année, un Anglais, Springfellow, inventa aussi un aéroplane à vapeur qu'il n'expérimenta pas.

En 1845, le Français Duchesnay, mécanicien habile, construisit un appareil de la forme d'un oiseau muni de deux ailes de 10 mètres d'envergure, recouvert de plumes et qui, au dire de Dupuy-Delcourt, était parfaitement construit.

En 1846, Marc Seghin, élève et parent de Joseph de Montgolfier, expérimenta sans succès un hélicoptère. En 1849 il parvint, dit-on, à quitter terre avec un appareil à ailes battantes, mais ces expériences ne sortirent pas de son laboratoire.

Digitized by Google

Cependant les balonniers ne restaient pas inactifs et en 1843 Gire publia un mémoire sur la direction des aérostats, y décrivant une redoutable machine de guerre bombardant une place forte.

En 1844, Renon-Grave imagina de grouper dix ballons dans un même filet. Monge avait eu naguère la même idée avec cette différence qu'il les plaçait en file. Il espérait ainsi, en prenant le mouvement de l'anguille dans l'eau, arriver à progresser dans l'air.

En 1845, Mme Tessiore émit l'idée d'atteler à son ballon plusieurs grands oiseaux qui la tireraient. Elle avait oublié que le meilleur moyen d'empêcher un oiseau de voler et d'en faire l'esclave des vents, était de le lier à un ballon.

Enfin en 1846 fut fondée en Belgique la Société générale de navigation aérienne, au capital de 2 millions de francs, par le docteur Van Hecke, inventeur d'un système ingénieux d'hélice horizontale et qui voulait exploiter industriellement son invention. Il s'associa à un grand aéronaute français, Dupuy-Delcourt, homme de grand mérite, né à Berne le 22 mars 1802. Dupuy-Delcourt débuta comme littérateur, mais se passionna bien vite pour l'aviation à laquelle il consacra son temps et ses ressources. Le 7 novembre 1824, en compagnie de son ami Richard, il s'éleva de chez le duc d'Aumont, à Montjean, dans son ballon spécial muni de quatre ballonnets et qu'il appela « flottille aérostatique » au moyen duquel il voulait chercher à des altitudes différentes des courants favorables à la direction.

Mis en rapport avec Marey-Monge, il construisit des ballons parafoudre en tôle de cuivre mince, nommés électro-subtracteurs, reliés au sol par des câbles métalliques. Leur but était de décharger les nuages orageux dès leur formation. Le résultat fut absolument négatif et découragé par ses essais, Marey-Monge abandonna la partie et laissa Dupuy-Delcourt continuer seul. Il y dépensa beaucoup d'argent et à bout de ressources il se

Digitized by Google

découragea lui aussi. Il fut alors appelé en Belgique et nommé ingénieur à la Société de navigation aérienne qui, malheureusement, n'eut qu'une existence éphémère.

L'expérience de l'appareil Van Hecke eut lieu à Bruxelles le 27 septembre 1847 et confirma pleinement sa théorie. Encouragé par ce succès, Van Hecke construisit un nouvel appareil plus puissant; mais faute d'argent il dut abandonner, car la société dont il faisait partie était morte avant d'être née, sort qui est souvent réservé aux sociétés scientifiques belges, faute d'appui et de secours.

En 1847 les ascensions se multiplièrent à tel point que l'on appelle ces années l'époque de la ballomanie. Toutes les semaines, un ballon s'élevait de l'hippodrome et c'est là que Poitevin, pour amuser la foule, fit de nombreuses ascensions équestres qui par la suite le rendirent célèbre.

Cependant ces expériences, bien qu'amusantes, parfois même tragiques, ne sont pas de nature à intéresser la science aéronautique et ne sont aucunement fertiles en progrès. D'autre part des cervelles d'inventeurs furent aussi atteintes de la ballomanie. Pour ne citer que quelques faits, ne voyons-nous pas Boisseau, de Tours mettre le Gouvernement en demeure de construire un dirigeable de son invention, surnommé le « Boissellofuge » et qui selon lui devait aller de Paris à Pékin en cinquante heures ou de Paris à New-York en trente-cinq heures...

De 1849 à 1851, l'attention des masses fut complètement retenue par le formidable projet de Petin, parfait ballomaniaque, dépourvu d'idée et de bon sens. Le public le méconnaissant, en 1851 il partit pour New-York et Mexico où le succès ne lui sourit pas plus.

En 1850, l'Académie des Sciences, voulant étudier les phénomènes atmosphériques pendant une tempête, délégua Barral et Bixio qui se prêtèrent à ces ascensions remplies de dangers. Le 29 juin à 10 heures du matin, les aéronautes s'élevaient de la cour de l'Observatoire, sous une pluie torrentielle et par un vent déchaîné. L'aérostat disparut comme une flèche et s'éleva à

Digitized by Google

5,893 mètres quand Barral et Bixio s'aperçurent que la dilatation des gaz menaçait le ballon d'éclater. Ils voulurent manœuvrer la soupape qui ne fonctionna pas et ils eurent recours au moyen extrême de trouer l'enveloppe pour laisser libre passage aux gaz, mais la pression exagérée déchira l'enveloppe sur deux mètres environ. Par cette diminution rapide de force ascensionnelle le ballon commença une descente vertigineuse que les aéronautes ne purent enrayer qu'en délestant au moyen de tous les accessoires, même les vêtements, afin de diminuer ainsi la violence de l'atterrissage. Cette descente de près de six kilomètres se fit en sept minutes.

Non découragés, les audacieux aéronautes recommencèrent le 27 juillet, avec le même matériel défectueux, une ascension qui leur fut aussi presque funeste. A l'altitude de 3,750 mètres, une déchirure se produisit dans la toile et néanmoins l'aérostat montait d'une façon effrayante. Il traversa un nuage obscur pour n'en sortir qu'à l'altitude de 7,000 mètres, d'où ils rapportèrent un phénomène météorologique extraordinaire. Ils constatèrent un froid de moins de 39 degrés qui, couvrant d'aiguilles de glace les appareils et les passagers, empêcha tout autre constatation. Alors à nouveau commença une descente rapide et ce n'est encore que par le délestage que les aéronautes purent échapper à la mort.

Le ballon, après avoir couvert horizontalement 69 kilomètres en une heure et demie, atterrit près de Coulommiers en Seine-et-Marne.

En 1850, Julien, horloger à Villejuif, modeste et laborieux chercheur, expérimenta publiquement, le 6 novembre, à l'Hippodrome un ballon d'essai fusiforme, semblable à nos dirigeables actuels et qui, selon les rapports, donna des résultats concluants. L'inventeur parvenait à le faire évoluer à son gré même contre le vent. Faute de secours pécuniers, il ne put construire un réel ballon. Il s'adonna alors à l'aviation et la fortune ne lui sourit pas plus. Il mourut en 1875 à l'Asile Sainte-Anne.

Digitized by Google

En 1851, le mécanicien Prosper Meller proposa le transport aérien à itinéraire fixe par un ballon captif glissant sur un câble. Il reprit aussi les idées de Scott et du ballon planeur; malheureusement il le construisit en tôle d'acier.

En 1852, le 17 et 26 août, le 21 octobre et le 10 novembre, les Anglais Welsh et Green pour l'Académie de Londres firent des ascensions scientifiques et s'élevèrent à 5,950, 6,096, 3,850 et 6,990 mètres. C'est de ces ascensions que Green observa que la température baissait de 1 degré par 165 mètres environ d'élévation.

Enfin, en 1852 aussi, un illustre inventeur français du nom de Henri Giffard fit faire un grand pas à la dirigeabilité des ballons. Né à Paris le 8 janvier 1825, il étudia au collège Bourbon, et c'est aux ateliers du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, lime et marteau en mains, qu'il compléta ses études et acquit le sentiment intime et l'amour de la mécanique. Dès l'âge de 18 ans, il étudia la navigation aérienne et fit plusieurs ascensions d'étude avec Godard. En 1851, il proposa l'application de la vapeur à l'aérostation et construisit une petite machine très légère de 3 chevaux. Sans fortune personnelle, il fut aidé par deux amis, David et Sciama, ingénieurs de l'Ecole Centrale, qui avaient vu en Giffard un homme de génie et d'avenir. Il construisit un ballon de forme allongée biconique de 44 mètres de long sur 12 mètres de diamètre et terminé par deux pointes effilées. Il y appliqua sa machine, dont l'arbre coudé commandait directement une hélice de $3^{m}70$ de diamètre tournant à 110 tours, et le 24 septembre 1852 il s'élevait de l'Hippodrome et parvenait à se diriger à une vitesse de $2^{m}50$ par seconde. Encouragé par ce succès, il construisit un nouveau ballon plus grand, de 70 mètres de long sur 10 de diamètre et en 1855, de l'usine à gaz de Courcelles, accompagné de Gabriel Yon, il s'élevait à nouveau. Malheureusement l'atterrissage fut mauvais et réduisit à néant l'œuvre de l'inventeur. Endetté par ces essais, il dut abandonner

Digitized by Google

l'aéronautique et s'adonna à la construction de la machine à vapeur à grande vitesse qui devait le conduire à la fortune et lui permettre de rembourser ses bailleurs de fonds. Peu de temps après il reprit ses essais d'aérostation et nous le retrouvons en 1867 à l'Exposition Universelle, exploitant un ballon captif à vapeur. En 1878, il construisit un captif de 25,000 mètres cubes. On peut dire que dans les projets Giffard tout était calculé, prévu et déterminé. Le chemin de la fortune et des honneurs s'ouvrait à lui lorsque la maladie le terrassa. Il s'enferma dans une chambre obscure ne désirant plus aucun contact avec la société, et la folie vint effleurer ce puissant esprit qui avait enfanté tant de merveilles. Le 15 avril 1882 il fut trouvé mort dans sa chambre, asphyxié par le chloroforme. Il léguait à des sociétés savantes plusieurs millions et une somme de 100,000 francs aux pauvres de Paris.

Le génie de Giffard ouvrait donc la voie aux inventeurs et encore une foule de projets devaient éclore. Il serait trop long de les énumérer seulement, nous indiquerons simplement les principales idées intéressantes à retenir.

En 1857, Pillet, professeur à l'école de Cherbourg, proposa un ballon du nom d'aérodophore muni de nageoires latérales mues par une hélice.

En 1859, Lagleize exposa à Vaussin-Chéradame un modèle réduit de ballon poisson.

En 1859 également, Eug. Farcot, savant et habile mécanicien, publia un mémoire sur la navigation aérienne dans lequel il décrivit un ballon mu par une machine à vapeur actionnant deux hélices. Il avait compris l'importance du moteur léger dans la navigation aérienne.

Délaissons maintenant pour un moment nos ballonniers et revenons-en à nos aviateurs qui entre-temps travaillent patiemment.

En 1852, Michel Loup conçut le projet de construire un immense aéroplane formé d'un vaste plan de glisse-

Digitized by Google

ment et muni de roues pour le départ. La propulsion était demandée à deux ailes tournantes hélicoïdales. Cet appareil ne fut jamais expérimenté, mais il n'en fut pas de même du projet de Latur que son inventeur essaya tragiquement le 27 juin 1854. Cet appareil consistait en un parachute dirigeable muni de rames. Il ne put être détaché à temps du ballon qui l'éleva et subit un traînage sur des arbres qui lui causa la mort des suites de ses contusions.

Un aéroplane fut breveté en 1855 par Joseph Pline. Il était mixte et se composait d'un plan de planement et de cellules imperméables renfermant de l'hydrogène. Sans ressources, Pline ne put mettre son projet à exécution. En 1858, il construisit un petit hélicoptère d'essais à deux hélices.

Un grand oiseau de planement, œuvre de Le Bris, fit en 1857 d'intéressants essais et plus tard en 1868. Il ne donna cependant que des résultats médiocres.

Le brevet du premier aéroplane vraiment bien étudié fut pris, en 1857, par F. Dutemple, lieutenant de vaisseau et son frère, capitaine de frégate. Ils étudièrent surtout le moteur léger et c'est à eux que l'on doit la chaudière multitubulaire qui porte leur nom. Vingt années de travail ne leur suffirent pas à mettre au point leur appareil.

La même année, l'Anglais Carlingford fit aussi breveter un aéroplane dont le lancement se faisait en suspendant l'appareil à une escarpolette, afin de lui donner la vitesse nécessaire au départ.

En 1859, H. Bright, Anglais également, s'occupa de construire un hélicoptère assez bien étudié, mais qui ne donna cependant aucun résultat.

En 1860, John Smythies conçut le projet d'un aéroplane dans lequel il n'avait même pas prévu le moteur. C'est en dire assez. Cette même année également, Beleguic imagina un appareil muni d'une hélice propulsive agissant entre deux plans inclinés formant dièdre.

Digitized by Google

Enfin en 1863, Brooklyn expérimenta à New-York un appareil à ailes battantes de petite envergure. Une première expérience réussit, paraît-il. Lancé du haut de la tour de Great John Street, il glissa lentement jusqu'au sol. Dans un second essai, une aile s'étant brisée, il se cassa la jambe.

Quelques hommes, célèbres par leurs travaux d'études et de recherches, illustrèrent cette période. G. Ponton, d'Amécourt, imagina un hélicoptère qu'il construisit dans la suite. Appuyé par son ami et collaborateur G. de la Landelle, né à Montpellier le 14 mars 1812, il s'occupa beaucoup d'aviation et prit plusieurs brevets. Ils firent ensemble de nombreux essais sur les hélices tractives et la forme à leur donner. Ils l'appliquèrent à leur hélicoptère à vapeur dont une expérience quasi-concluante fut faite le 21 mai 1863. Ils firent alors connaissance de Eug. et Jules Godard, célèbres aéronautes dont nous parlerons tantôt et firent avec eux de nombreuses ascensions en ballon. A ce quatuor vint s'ajouter Félix Nadar, célèbre aussi dans l'histoire de l'aéronautique, à laquelle, de littérateur qu'il était d'abord, il se voua tout entier.

En 1863, Nadar construisit un immense ballon de 6,000 mètres cubes, surnommé le « Géant »; il eut dès le début de multiples difficultés avec ses fournisseurs, mais par son travail et son ingéniosité il parvint néanmoins à se tirer d'embarras. Le 4 octobre il fit la première ascension, ayant comme passager M^me^ la princesse de la Tour d'Auvergne. Le ballon s'éleva à une grande hauteur et retomba à Meaux, après deux heures et demie de voyage.

Non découragé par ce demi-échec, Nadar prit sa revanche et le 18 octobre il s'éleva à nouveau de l'Hippodrome, ayant à bord neuf passagers, dont M^me^ Nadar, Louis et Jules Godard, G. Yon, Saint Félix, de Montgolfier, L. Thirion et Eug. d'Arnoult. Le voyage s'accomplissait sans incident et déjà, ayant passé Bruxelles et Malines, ils se dirigeaient sur la Hollande, lorsque l'aube

Digitized by Google

vint à paraître. Le soleil dilatant les gaz porta le ballon à 4,000 mètres d'altitude et avec regret Nadar dut ouvrir la soupape, l'aérostat menaçant d'éclater. Par cette perte rapide de force ascensionnelle et vu le poids de l'équipage, le ballon commença une véritable chute, et l'atterrissage ne fut pas sans incident, l'aérostat étant traîné par un vent assez fort. Tour à tour les passagers sont jetés meurtris hors de la nacelle et seul Nadar et sa femme ont pu terminer l'arrêt du ballon. Cependant aucune de ces personnes n'est morte de cette quasi-catastrophe.

A peine remis de ses blessures, Nadar fit en novembre une ascension à Londres qui lui laissa environ 121,000 francs de perte. Non découragé encore, le 24 septembre 1864 il fit une ascension à Bruxelles dont l'atterrissage se fit à Ypres à 10 heures du soir. Une autre, à Lyon, faillit avoir un dénouement tragique par un traînage de nuit dans une forêt de pins dans l'Ardèche. Enfin à Amsterdam, le « Géant » passa sur la Zuyderzee et repoussé vers la terre tomba dans le lac de Harlem où il fut recueilli par un bateau.

En 1867, le « Géant » devint la propriété d'une société qui en fit l'exploitation pendant l'Exposition universelle.

L'agitation créée par Nadar ne dura pas, mais elle ne fut cependant pas stérile. De nombreux savants s'associèrent pour publier des mémoires sur la locomotion aérienne. L'idée n'était pas morte; le premier apôtre de l'aviation, de la Landelle, groupa autour de lui un noyau de convaincus, et jusqu'à sa mort il garda une foi robuste dans l'avenir du plus lourd que l'air. Il n'a pas vu la réalisation de ses espérances, mais il conserva cette conviction que la pratique de l'aviation fermerait l'ère mitrailleuse de la barbarie raffinée pour ouvrir celle de la civilisation naissante et de la paix.

(A suivre.) L.-G. Suain.

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE (1)

CHAPITRE IV.

COMMENT LES ARCHÉOLOGUES ORTHODOXES DATENT LES ÉGLISES EN FRANCE.

Les archéologues français, depuis la mort de Quicherat, ont vécu sur les affirmations de leur illustre maître. Ils ont défendu avec un soin souvent excessif l'héritage confié à leur soin. Nul ne saurait méconnaître les services rendus par Quicherat à l'archéologie, mais il était nécessaire de se convaincre que cette génération d'érudits si enthousiastes croyaient savoir bien plus qu'ils ne savaient en réalité. Les erreurs même de détail, qui pouvaient être relevées dans le travail le plus important *sur la naissance de la voûte*, ont passé inaperçues devant les archéologues orthodoxes. Des historiens de l'art plus inquiets et plus avisés auraient cherché à consolider la doctrine du maître. Ils auraient étudié les monuments à dates certaines et les auraient utilisés comme bases de l'analyse d'édifices incertains.

A la place de cette revision des monuments qui s'imposait, les archéologues ont cherché, au contraire, à donner des dates à un grand nombre d'églises, que des voyages quotidiens faisaient connaître. La province ne restait pas en arrière de ce mouvement. Ses érudits ne craignaient même pas de placer des édifices à des dates lointaines, autorisées par des textes probants.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du mois de novembre 1909.

Digitized by Google

Les archéologues orthodoxes applaudissaient à ce mouvement et visitaient, dans des voyages archéologiques, les amateurs de l'art français, stimulant le zèle de tous ces érudits provinciaux.

Et c'est ainsi que la géographie de la France, publiée par la librairie Hachette, que le dictionnaire de Joanne servent de bases à ces historiens. Ils donnent à nos monuments des datations assez précises. Les manuels les plus autorisés sur l'art du moyen âge utilisent avec un très grand profit ces nomenclatures et nous fournissent à chaque page une série d'églises de bourgs et de villages, dont la liste semble prouver sans conteste le savoir étendu de l'auteur. Le lecteur est comme perdu dans ce dédale de descriptions sans ordre et sans logique; il s'aventure avec crainte, mal guidé, sans même une idée maîtresse qui lui permettrait de classer ces constructions trop nombreuses. A qui la faute, sinon à tous ces archéologues plus ou moins improvisés qui s'avancent en tâtonnant sur le plus chancelant des sols. Interrogez-les, ils ne pourront vous administrer la preuve que tel monument est carolingien, que tel édifice fut voûté au XI^e^ siècle. De là un malaise fréquent, une hésitation qu'on perçoit. Les églises mêmes qu'ils ont datées ne peuvent être invoquées, car la méthode empirique a présidé toujours à leur classement. Seul, M. Labande cherche à dater, par des preuves extérieures au monument, les édifices de la Provence, et si ses premières études montrent encore l'influence prépondérante des archéologues orthodoxes (témoin la date du XI^e^ siècle attribuée bénévolement à la voûte du transept de Saint-Trophime), sa monographie sur Notre-Dame des Doms d'Avignon témoigne, sous l'influence de travaux dont il craint d'indiquer l'auteur, un effort vers plus de précision et de vérité. M. Labande est un des trop rares archéologues qui pourront rendre un jour de vrais services à l'étude de l'art français.

Nous allons donner encore quelques exemples de cette méthode empirique dont se contentent ses confrères. L'église de Saint-Hilaire de Poitiers va nous les montrer à l'œuvre. Cette église a fait le sujet de nombreux travaux des érudits locaux, et naguère M. Lefèvre-Pontalis lui a consacré une monographie. Résumons en peu de mots ses conclusions. Le directeur

Digitized by Google

du *Bulletin monumental* accepte, avec les érudits poitevins, que *l'église actuelle a été élevée en 1049*. Le nom de l'architecte serait même connu ; ce serait un certain Gautier Coorland, *venu tout exprès d'Angleterre* pour exécuter ce travail, et comme on trouve dans les chartes de cette époque le nom de *Corloanarius*, on a identifié ces deux noms qui n'ont aucun rapport entre eux. Certes, il faut bien avouer que le chœur avec ses chapelles rayonnantes n'est pas de 1049. Il est sage de considérer l'église construite en 1049 comme se composant d'une grande abside aujourd'hui disparue, d'un transept pourvu de deux absidioles et d'une nef avec bas-côtés. C'était le plan adopté sans nul doute à cette époque. Il est aussi prudent de reconnaître que cette église n'était pas voûtée. M. Lefèvre-Pontalis accepte en partie l'opinion des archéologues locaux. Le porche-clocher, les hautes parties du croisillon appartiennent seuls à la seconde moitié du XI^e^ siècle. On construisit les bas-côtés sur les flancs de la nef et du transept. Les voûtes de la nef s'élevèrent ensuite, le transept et le chœur entouré d'un déambulatoire et de quatre chapelles rayonnantes. C'est alors qu'on remania le clocher-nord.

Notons tout de suite que l'église eut à souffrir des guerres religieuses au XVI^e^ siècle. Les protestants saccagèrent la cité de Poitiers et principalement l'édifice dédié à Saint-Hilaire. Les jeunes archéologues qui voudront faire l'étude approfondie de ce monument si intéressant, devront se demander quelles furent les réparations faites au lendemain des ravages, c'est-à-dire, dès 1591, après le siège. Nous savons, en effet, que plusieurs voûtes furent détruites, que les étages supérieurs du clocher nord s'écroulèrent, entraînant dans leur chute bien des voûtes et des supports de la nef Mais, nous apprenons aussi que, dès 1591, les clercs cherchèrent à restaurer les ravages causés.

L'erreur grave des archéologues provinciaux et de M. Lefèvre-Pontalis en particulier, consiste en cet oubli. Ce docte archéologue ne s'est pas demandé ce qui avait été fait, en 1591, lorsqu'on restaura cet édifice fort endommagé par les Huguenots. L'étude des formes architectoniques aurait été, dans cette trop longue monographie, d'une nécessité absolue.

L'église construite en 1049 s'éleva sur l'emplacement actuel de

Digitized by Google

Saint-Hilaire. Son plan était fort simple et répondait alors aux nécessités du culte. Cet édifice dut servir à peu près un siècle; car les textes latins relatifs aux constructions des églises nous montrent combien sont nombreux les édifices élevés au XI^e^ siècle refaits durant le dernier tiers du siècle suivant par suite du goût des fidèles et de la floraison des monuments voûtés. Un incendie avait pu détruire l'édifice élevé en 1049. Saint-Hilaire dut être rebâti vers le milieu du XI^e^ siècle et la nouvelle construction s'exécuta lentement. Les ressources pécuniaires faisaient souvent défaut, car les guerres anglaises paralysaient les efforts du clergé. Il fallait avant tout se défendre. Les travaux furent donc fort lents. Les chapelles rayonnantes, le chœur avec son déambulatoire, le chapiteau représentant la *Concorde et la Dispute,* conservé au Musée, nous autorisent à dire que *c'est vers le dernier tiers du* XII^e^ *siècle que cette église fut bâtie.*

Nous ne voulons pas discuter page par page le mémoire de M. Lefèvre-Pontalis. Disons cependant que nous ne pouvons accepter aucune de ses conclusions. Le savant archéologue n'a pas analysé avec soin les chapiteaux de cet édifice: il n'a point considéré les voûtes du transept, les colonnes du chœur. Sa méthode est en défaut. De là des erreurs graves ; mais à côté de ces erreurs que nous pouvons tous commettre, il se dégage de cette étude une vue sur le développement de l'architecture romane que nous ne saurions accepter.

M. Lefèvre-Pontalis, défendant les affirmations de Quicherat, croit à la naissance des églises voutées dès le XI^e^ siècle et considère la floraison de l'architecture romane comme étant bien antérieure à ce qu'elle est en réalité.

Donnons un exemple : Les chapelles rayonnantes seraient, pour le savant archéologue, des œuvres de 1120-1130! Ces chapelles doivent appartenir, au contraire, aux années 1180-1200 et le processus de l'art roman en Poitou se trouve par cela même profondément modifié.

C'est ce point de vue qui nous sépare du Directeur du *Bulletin monumental.* Les procédés de construction y sont de la seconde moitié du XII^e^ siècle. Jugez-en. Les piliers sont montés par assises comme dans toutes nos églises du Nord, élevées vers

Digitized by Google

cette époque, et déjà même l'architecte se permet quelque fantaisie; il n'emploie plus cette belle décoration extérieure si riche, que nous avons vue dans les contrées les moins fécondes. Les bases des colonnes des absidioles, ornées d'un seul tore aplati, avec une fine moulure, peuvent-elles avoir été exécutées au XIe siècle? M. Lefèvre-Pontalis aurait dû dresser une liste des monuments poitevins assez bien datés, comme ceux de Parthenay, de Civray, etc., analyser avec soin les formes architectoniques de ces édifices. Il aurait bien vite reconnu que les absides de Chauvigny, de Saint-Join-de-Marne, celles de Saint-Savin n'étaient pas antérieures aux dernières années du XIIe siècle, si pas même au commencement du siècle suivant. La ressemblance de ces chevets avec celui de Saint-Hilaire sont frappantes et permet de dater de à la fin du XIIe siècle ces chapelles rayonnantes d'un dessin moins pur.

Il y a plus. La décoration extérieure de ces absidioles aurait dû arrêter un moment l'attention de cet érudit. Les métopes qui ornent la partie supérieure des absidioles, au-dessus des fenêtres, décorées d'anges ou d'animaux, sont des motifs fort aimés durant le dernier tiers du XIIe siècle. Et c'est avoir des notions bien vieillottes que de supposer leur exécution, dès 1120-1140. Les chapiteaux eux-mêmes trahissent la date que je propose : les fûts sont renflés et les corbeilles sont étroites à leur base. Ces chapiteaux ne supportent déjà plus aucun tailloir, la corniche seule en tient lieu. La partie supérieure de ces chapelles est refaite et le chœur lui-même a été complètement modernisé. La toiture de ces absidioles devait ressembler à ces voûtes un peu bombées telles que celles de l'église de Chauvigny, de Saint-Join-de-Marne ou de Saint-Savin.

On ne saurait défendre la date proposée par M. Lefèvre-Pontalis. Nous trouvons sur des chapiteaux un certain nombre de personnages et nous savons tous que ce n'est qu'au dernier tiers du XIIe siècle qu'on a commencé à graver sur les murs des édifices religieux le nom des sculpteurs, des artistes. Comment le savant archéologue a-t-il pu l'oublier ? La voûte du déambulatoire s'appuie d'une manière maladroite contre le mur du transept. Des changements sont survenus dans ces parties; on remarque

Digitized by Google

même des colonnes ornées de chapiteaux, placés aux angles du mur du chœur restées sans fonctions.

La partie du transept est ancienne jusqu'à la hauteur des chapelles; la pierre de taille semblable à celle du chevet de l'église nous prouve qu'on a élevé cette partie de l'église en même temps que le chœur. Mais dans les parties supérieures nous constatons une construction défectueuse. On ne saurait prétendre à bon droit que nous avons, au-dessus, des fragments de murs du XI^e^ siècle à côté de cet appareil régulier, si connu du XII^e^ siècle, car il serait nécessaire de connaître la manière de bâtir des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Certes, nous savons qu'au XI^e^ siècle la main-d'œuvre était inhabile, mais cette manière de bâtir s'est perpétuée durant des siècles toutes les fois qu'on a voulu construire à bon marché et en hâte. Qui de nous n'a point vu dans nos campagnes, dans les demeures des simples, dans les maisons récemment, réparées, des murs qui pouvaient faire croire à une époque fort reculée? Force est donc d'être très prudent, quand on a sous les yeux des réparations aussi peu caractérisées et qu'on sait qu'à la fin du XVI^e^ siècle des restaurations ont eu lieu.

L'architecte, qui présida aux travaux de 1591, ordonna de remplir les fenêtres. Il fit, pour consolider l'édifice, placer deux demi-contreforts près de celle qui resta ouverte, à l'extrémité du chœur (côté gauche) qu'on voit encore, pourvue de ces deux colonnettes de la fin du XII^e^ siècle, dont l'un des chapiteaux est orné de feuille d'acanthe, aussi étroit que le fût, l'autre décoré de rinceaux de feuillages encore romans, mais cette fenêtre a même été en partie refaite, car les moulures ne sont pas anciennes.

C'est le même architecte qui fit élever toute la partie supérieure du transept. Les absidioles appartiennent sans nul doute à la construction du XII^e^ siècle (1180); mais leur partie supérieure a été restaurée, la plupart des modillons sont modernes. On peut les reconnaître à leur profit trop sommaire. Les frontons qui couronnent le sommet du transept sont récents. On y a placé des bas-reliefs, exécutés à la fin du XII^e^ siècle. Mais en 1591, toute la partie supérieure de ce transept fut reprise, la construction du XII^e^ siècle fut consolidée et quelques fenêtres furent rem-

Digitized by Google

plies. Nous avons, placé à droite du transept, un tombeau encastré qui appartient à la fin du XII^e^ siècle. C'est ce qu'indiquent les fines et profondes moulures de l'archivolte, les colonnettes ornées de chapiteaux à feuillages romans. Le travail est le même que celui de la façade-porche de Saint-Porchaire. Une inscription est posée au dessus, dont les caractères indiquent à coup sûr la seconde moitié du XII^e^ siècle.

Ces différents travaux, qui pourraient faire croire à un temps plus ancien, nous montrent qu'il y a à Poitiers un certain nombre d'artistes, qui n'ont pas tous la même habileté. Les uns regardent le passé, sculptent des chapiteaux à feuillages, à l'aspect archaïque; les autres plus modernes accentuent, fouillent plus vivement ces feuillages, leur donnent un caractère plus réaliste. Ces sculpteurs dominés encore par la technique ancienne, par les motifs décoratifs déjà vieillots apparaissent à Saint-Porchaire; mais hâtons-nous de dire que ce n'est pas une raison pour faire croire à un âge plus ancien.

Le mur du transept a été repris au-dessus des premières fenêtres qui ont été conservées; cette portion de mur complètement restaurée n'appartient pas à l'ancienne église du XII^e^ siècle. Le pilier a été remonté, la corniche avec ses modillons refaite; toutes ces restaurations modernes nous prouvent que nous n'avons pas la forme primitive du transept primitif. Les pierres petites, irrégulières, les moellons souvent grossiers, mais baignés dans du ciment épais, comme on ne faisait pas au moyen âge, nous montrent des temps récents. Nous avons de ce côté une fenêtre remplie, sur laquelle on a placé au XVI^e^ siècle un contre-fort assez épais pour soutenir la poussée des voûtes. Remarquez aussi comment on a rempli la première fenêtre; les matériaux qui ont servi à ce travail sont les mêmes que ceux employés pour les reprises des murs, considérés par M. Lefèvre-Pontalis comme une œuvre du XI^e^ siècle.

Les bas-côtés de la nef ont conservé (côté droit) trois fenêtres anciennes, d'une très grande simplicité. L'archivolte est ornée sur trois rangs de *billettes*, motif décoratif qui se rencontre dans la région de 1170 à 1210. Cette ornementation forme même, grâce à la liberté et à la fantaisie de l'artiste, une décoration, qui

Digitized by Google

se profile tout le long des murs des bas-côtés en passant sur les contreforts et les tailloirs des colonnes. La belle corniche qui décorait autrefois les murs des bas-côtés se voit en partie, avec ses modillons assez forts, ornés de têtes d'animaux ou de feuillages, tandis qu'elle était pourvue d'un cordon avec des feuilles d'un dessin accentué qui se recourbent sèchement. Toutes ces sculptures sont l'œuvre d'un ciseau sûr et précis. L'appareil réticulé, dont on avait décoré les parties supérieures des murs, laissées nues entre les fenêtres, ne saurait faire hésiter sur l'âge de cette construction, car nous savons que ce genre de décoration s'est maintenu dans la contrée jusqu'au XIIIe siècle.

Les deux fenêtres de la première travée de la nef (nef gauche) sont encore intactes. Elles ont une archivolte à double ressaut et les colonnes sont sveltes et hautes, décorées de chapiteaux très étroits. On peut voir qu'on a construit rapidement cette partie de l'église; le premier claveau de cette archivolte sert de tailloir aux colonnes plus étroites, tandis que les autres en ont un sommairement dessiné. Les chapiteaux de ces petites colonnettes sont décorés de feuillages fouillés, formant volutes aux angles d'un dessin précis et sûr. On doit remarquer dans cette partie de l'église *le vrai mur de la nef en pierres allongées, semblables à ceux du chevet de l'église, qui nous fournit la date proposée.*

Pénétrons dans l'église. L'archéologue doit disséquer un monument, comme l'historien de l'art analyse une statue antique. Il est nécessaire qu'il se rende compte des restaurations de toute sorte, des additions apportées au plan primitif, des travaux exécutés de nos jours. Quel livre intéressant et bien utile à écrire serait un travail sur les restaurations modernes des monuments français! M. Lefèvre-Pontalis a procédé lui, différemment. Il a accepté les murs des croisillons comme des travaux du XIe siècle et nous avons été étonnés de voir que ce savant archéologue considérait les chapiteaux du chœur comme anciens. Il aurait dû voir que ces *chapiteaux, tous semblables, ont été refaits au XVIe siècle.* On peut même dire que toute la partie du chœur est de cette époque. Tous ces chapiteaux ne sauraient être étudiés ici. Remarquons seulement la profondeur énorme entre les volutes nouées par un cordon et le milieu de la corbeille. L'ar-

Digitized by Google

chitecte a-t-il fait copier les anciens chapiteaux que les sculpteurs ont interprétés? C'est possible. Mais toujours est-il que les artistes ne savent comment placer le petit motif décoratif, posé au centre de la corbeille le plus souvent unie. Tantôt il est sculpté en dessus, tantôt en dessous. La cavité des volutes est très profonde. Le tailloir est à peine sculpté.

La voûte du déambulatoire a été refaite; elle est même d'une exécution fort maladroite. Les arêtes ne se joignent pas. Les arcatures hautes du chœur devraient avoir autrefois des fenêtres décoratives tout à fait semblables à celle des églises de la contrée, à celle de Chauvigny par exemple. On aura refait toute cette partie avec les voûtes du déambulatoire et celle qui se trouve sur le carré du transept. La voûte du chœur plus basse alourdit l'édifice.

Le transept a subi un grand nombre de modifications à la fin du XVI^e^ siècle. Il est en ce moment voûté en berceau. La voûte est soutenue par une corniche supportée par des modillons complètement refaits au XVI^e^ siècle. Tous ces motifs décoratifs, sommairement dessinés, ne sauraient appartenir à l'époque qu'on attribue au monument; certains ornements n'étaient même pas encore trouvés. Ce sont des sculpteurs peu habiles qui ont travaillé avec une grande rapidité à la restauration. Il est à croire que les doubleaux de la voûte étaient de la largeur des piliers, car les maçons les ont faits plus étroits; ils en ont même détruit un pour mettre à sa place une console, gros tore fort lourd, indiquant des artistes du XVI^e^ siècle. La voûte du transept a été sûrement abaissée au XVI^e^ siècle, car celle qu'elle a remplacée, faite au XII^e^ siècle, était plus élevée. Des peintures exécutées au XIII^e^ siècle, semblables à celles que nous trouvons sur le pilier du transept à côté des grandes figures[2] représentant des évêques, se voient encore dans les combles, au-dessus des murs du transept. Elles consistent en des feuilles simples ou des rinceaux de feuillages nettement dessinés. Ce ne fut pas la seule modification importante. Le transept devait être fermé, à la naissance des bas côtés de la nef et avait peut-être reçu une fenêtre géminée. Toute cette partie du transept fortement remaniée ne peut être étudiée qu'avec un très grand soin. Il y a là un certain nombre de pro-

Digitized by Google

blèmes, qui ne peuvent être aussi vite résolus. Ce n'est pas en trois ou quatre visites qu'on peut donner une explication très plausible de toutes ces transformations. Nous ne faisons qu'indiquer ici notre sentiment. Un jeune archéologue fera plus tard une monographie de l'église, consultera les documents du XVI^e^ siècle, montrera les restaurations; il fera aussi appel à une série de monuments similaires de la région qui viendront se grouper d'eux-mêmes autour de ce monument si précieux.

Les deux absidioles du transept ont été refaites. La nef elle-même a subi bien des transformations. Elle était formée de piliers cantonnés de demi-colonnes. Il est à supposer qu'elle n'avait qu'un seul bas-côté. On allait directement par deux ou trois degrés au transept. Mais l'architecte, qui fit exécuter en 1591 tous les travaux de restauration, modifia presque totalement cette partie de l'église. Aussi faut-il être d'une grande prudence au sujet de cette nef. Les travées qui s'ouvrent sur le bras gauche du transept peuvent avoir été refaites au XVI^e^ siècle; car les colonnes décorées de chapiteaux n'appartiennent pas au XII^e^ siècle. Leur décoration ne saurait être acceptée. Le sculpteur du XVI^e^ siècle a entassé les motifs décoratifs, il a creusé trop profondément la feuille, formant des vides énormes. Les feuillages se retournent maladroitement sur la corbeille D'autres ont des fleurs, des triangles. En analysant tous ces chapiteaux, on voit bien vite qu'ils ont été refaits. Les trois qui sont placés devant la sacristie ne sont pas aussi anciens. Les lions sculptés ont bien une seule tête pour deux corps, mais sont comme suspendus à 10 centimètres au-dessus de l'extrémité de la corbeille. D'autres ont des volutes nouées par une sorte de ruban, elles retombent sur une petite colonnette pourvue d'un vase; au centre, on voit un arbre figuré étendant ses branches, quelquefois même se trouve l'agneau pascal.

L'architecte ne se borna pas à modifier en 1591 les bras du transept; mais il ajouta toute la partie qui forme le double bas-côté. Nous pensons surtout qu'il voulut relier le clocher à l'église. Toute cette partie de la nef n'est pas ancienne, les modillons placés au haut de la voûte à peine commencée sont du XVI^e^ siècle, ainsi que cette voûte fort étroite qui devait unir le

Digitized by Google

clocher à l'église. Les chapiteaux des colonnes, aussi bien que ceux de l'étage supérieur et des bas côtés, sont refaits. On peut remarquer que sur l'un d'eux un blason est sculpté. Les fenêtres ont été remaniées, et les petits chapiteaux de l'archivolte ne sont pas du XII^e^ siècle. Les bases de ces fûts sont même douteuses : deux tores séparés par une sorte de scotie assez élevée.

Il en est de même de la partie des bas-côtés (côté droit), où tous les chapiteaux des colonnes ont été refaits. Les volutes sont nouées par une corde et les feuilles d'eau qui se retournent sont collées sur la corbeille; au centre sont placés tantôt un seul nœud, tantôt deux réunis. D'autres ont des fleurs de lys sculptées au centre de la corbeille ou des colombes buvant dans un bassin. L'un d'eux n'est même pas terminé; on a ébauché une grosse volute avec un centre fort creusé. Les chapiteaux des fenêtres géminées placées au-dessus du transept sont aussi modernes.

Les chapiteaux qui représentent l'un la mort de saint Hilaire, l'autre la nativité n'ont pu échapper au désastre de 1590 et ont été refaits au XVI^e^ siècle. M. Lefèvre-Pontalis aurait dû les comparer à celui de la Discorde qui se trouve au Musée des Antiquaires de l'Ouest et il aurait bien vite reconnu la différence. Ce dernier est vraiment original et d'une très grande beauté. C'est bien le faire réaliste de l'extrême fin du XII^e^ siècle. Quelle facture large et belle! Avec quelle précision, avec quelle sûreté l'artiste a sculpté ce sujet! Et combien, à coté, apparaissent courtes, petites et niaises ces figures, ces anges dont la forme est tout à fait mesquine. C'est bien regrettable que le savant archéologue les ait fait graver dans son étude. Il aurait même dû voir les fautes iconographiques faites par le dessinateur!

Analysons enfin une des parties les plus intéressantes de l'édifice : le clocher. Disons tout d'abord qu'il était isolé à l'origine; mais plus tard, à un moment qu'on ne saurait préciser, il fut uni à l'église et lui servit de porche. Il était orné au rez-de-chaussée de deux arcatures assez simples; mais au premier étage, il avait reçu deux larges baies qu'on peut voir en pénétrant dans la tour. Une partie de la décoration extérieure de ce premier étage s'aperçoit encore; car, quand on a uni le clocher à l'église, ce côté, placé en face le mur du transept, a été

Digitized by Google

conservé. L'ornementation de ces arcatures aveugles est très soignée, les modillons de la corniche prouvent une main fort habile. Ce sont des têtes d'animaux, des personnages dont les traits sont fort accentués. Les tores de ces archivoltes sont très fins, d'un dessin sûr et précis et l'appareil régulier en belles pierres fait songer aux édifices élevés vers la seconde moitié du XII^e siècle (1160-1170). Nous ne savons pour quel motif M. Lefèvre-Pontalis fait remonter au deuxième quart du XI^e siècle ces différentes parties du clocher !

Il y a plus. Nous avons au premier étage ces deux larges baies mentionnées qu'on peut voir encore en pénétrant dans la tour. On remarque les belles colonnes sveltes et allongées, ornées de chapiteaux, de feuilles d'acanthe. Les bases de ces fûts sont caractéristiques : petit tore avec une profonde scotie et un second *plus aplati*. Une petite arcature se trouve aux angles, soutenue par deux colonnettes, ornés de chapiteaux corinthiens. Nous ignorons comment se terminait ce clocher. Les archivoltes des deux grands arcs du rez-de-chaussée indiquent où étaient les deux baies du premier étage, mais au XVI^e siècle (fin) on éleva sans nul doute le toit en appentis et on le fit descendre jusqu'aux pilastres extrêmes du clocher. On coupa ainsi une partie de la seconde travée supérieure de cette tour. La façade décorée, semblable à celle que nous possédons, disparut, et les colonnettes des piliers qui étaient dans la deuxième travée du clocher furent détruites. On peut encore étudier les grands piliers qui divisaient les deux baies intérieures du clocher. Ils sont montés par assises, leurs chapiteaux sont très fins, ornés de feuillages. Leur base se compose d'un tore rond séparé par une scotie très profonde et d'un second tore *presque aplati*. Ce sont bien là les caractères d'une construction exécutée de 1160 à 1170.

Ce n'est pas tout. Quand on refit toute cette partie du clocher, on plaça des contreforts très larges, qui masquent en ce moment les chapiteaux très fins de la seconde baie en partie détruite. Mais on peut apercevoir cependant deux chapiteaux, dont l'un est d'une grande beauté; sa corbeille est décorée de feuillages avec des fruits ronds. Nous avons trouvé dans maintes églises du

Digitized by Google

Poitou du dernier tiers du XII^e siècle des exemplaires semblables. On est tout à fait étonné que M. Lefèvre-Pontalis date cette construction de 1120-1130!

La décoration extérieure de ces baies est d'un très bel effet. Nous avons surtout une archivolte décorée de trois rangs de copeaux qui avait fait croire à Courajod à une influence de la décoration en bois. Ce n'est pas l'exemplaire unique, nous en avons retrouvé plusieurs répliques dans certaines églises du Poitou qui peuvent être datées du dernier tiers du XII^e siècle. Les colonnettes de cette archivolte sont sveltes, élancées, les bases elles-mêmes indiquent cette période : tores assez minces séparées par une scotie étroite et profonde.

Pénétrons dans la partie basse du clocher qui sert en ce moment de sacristie. Nous trouvons deux grandes travées soutenues par un très fort pilier placé au centre. Les contours de cette pile prouvent que cette œuvre est relativement récente. Les colonnes sont fortes, un peu lourdes, mais on a orné ce pilier de tailloirs très fins qui se profilent tout le long des extrémités du pilier *comme une frise*. Les chapiteaux sont décorés de feuilles d'acanthe placées sur trois rangs, mais les volutes sont petites pour un chapiteau aussi large, d'autres portent un lion *qui écrase une bête*, thème décoratif si fréquent durant le *dernier tiers du XII^e siècle*. On peut voir que ces artistes ont copié l'antique et ont cherché à l'imiter. Ces chapiteaux sont très beaux, sculptés à l'aide du trépan. Le tailloir est orné tantôt d'un rang de *billettes assez fortes*, tantôt d'un ruban en partie détruit, décoration qui indique à coup sûr la *deuxième moitié du XII^e siècle*. Les bases sont fort simples : petite bague remplaçant le premier tore, une scotie large et profonde et un tore *très aplati* assez fin, formant comme une sorte de moulure. On ne saurait voir là les caractères des bases de 1120-1130, mais ceux du dernier tiers de ce siècle.

Les voûtes qui soutiennent ces piliers sont d'ogive; elles sont lourdes et étonnent par leurs nervures minces et plates. Il nous semble qu'on n'a pas voulu voûter ainsi, car la retombée de ces nervures est placée très en retrait sur les piliers qui paraissent ne rien soutenir. Aurait-on eu l'idée de poser sur ces nervures

Digitized by Google

plates une autre nervure plus ornée ? Ces ogives ainsi faites ne sauraient appartenir à 1130! Elles sont certes de l'extrême fin du XII^e siècle.

Les dates proposées par M. Lefèvre-Pontalis doivent être revisées. L'église de Saint-Hilaire appartient avec le clocher au dernier tiers du XII^e siècle. Elle a pu être commencée vers 1160. C'est alors qu'on construisit la nef, qu'on éleva peu à peu le transept et que le chœur fut bâti. La construction de cette vaste église fut terminée vers 1190. Nous avons vu qu'elle était homogène. L'appareil de la partie inférieure du transept et des chapelles, celui de la nef et du clocher, toujours le même, nous prouvent une construction faite d'un seul jet. Mais les travaux à la fois intérieurs et extérieurs du XVI^e siècle (fin) ont dénaturé le plan de cette église et ont pu faire croire à des modifications apportées à l'ancien édifice du XI^e siècle, qui avait disparu.

La méthode des archéologues-orthodoxes est trop étroite, elle manque de solidité, elle ne fournit que des érudits sans grande envergure, sachant fort bien le développement de certaines formes de notre architecture, mais rien de plus. C'est le minimum qu'on peut exiger de tous ceux qui s'occupent des études artistiques. Et encore faut-il que cette connaissance un peu superficielle soit conduite avec sûreté et méthode, sans quoi elle peut entraîner à des erreurs graves semblables à celles commises par M. Lefèvre-Pontalis à Saint-Hilaire de Poitiers.

On excusera cette démonstration toute technique; mais le sujet nous y conviait. Il aurait valu la peine, à propos de plus d'un point, d'entrer même dans des considérations d'histoire générale et d'invoquer les sciences auxiliaires. En effet, les études archéologiques nécessitent une connaissance très étendue de la littérature, de la liturgie, à côté des différentes disciplines qui facilitent ses recherches, telles que l'épigraphie, l'histoire du costume, la paléographie, etc. Dès le XII^e siècle les artistes cherchent à rendre ce qu'ils ont sous les yeux, ils prennent aux idées chrétiennes et surtout aux mystères les scènes qu'ils vont bientôt peindre sur les murs ou sculpter sur les façades des églises. L'iconographie se transforme dès cette époque avec une rapidité surprenante et l'artiste multiplie ses personnages,

Digitized by Google

étoffe ses scènes. La composition devient bientôt une représentation familière, un tableau de genre. Songez à l'adoration des Rois Mages, tout d'abord fort simple, et à ce qu'elle devient bien vite, prenant des proportions inouïes, au temps de Benozzo Gozzoli; le massacre des innocents n'est pas traité différemment; il atteint une ampleur inconnue jusqu'alors.

Mais tous ceux qui veulent connaître le passé artistique de l'Occident ne doivent point se contenter d'une connaissance aussi restreinte; un vaste champ d'investigation est devant eux. Certes l'étude attentive des formes variées et graduées de l'architecture romane ou gothique est, comme nous l'avons déjà dit, indispensable aux archéologues; mais il y a plus; dans un monument légué par le passé nous trouvons le décor, les scènes représentées, les sujets variés dont la connaissance facilite la tâche de l'historien de l'art et lui fait éviter des erreurs. Dater un monument est déjà si difficile qu'il faut rassembler toutes les preuves que ce monument peut fournir. Il est nécessaire aussi de savoir l'histoire de la contrée où l'édifice a été élevé. Il concrétise, en effet, les idées et la sentimentalité particulières de cette région, il incarne l'idéal de sa population. La connaissance de l'état économique de celle-ci, des notions claires sur la situation plus ou moins précaire de l'abbaye ou de l'église, sur le degré de culture du clergé, sur l'enseignement, etc., tout cela est aussi nécessaire; car autrement comment nous rendre compte s'il était possible, à tel ou tel moment, d'élever des églises d'une certaine importance? Il est aussi utile de savoir les relations avec les autres provinces, pour expliquer les influences étrangères qu'on peut trouver inscrites sur le monument qu'on doit étudier. En un mot, toutes les sciences auxiliaires de l'archéologie prennent, dans une question de datation, une importance d'autant plus grande qu'il s'agit d'un édifice sur lequel il sera plus malaisé de projeter la lumière historique.

(*A suivre.*) A. MARIGNAN.

Digitized by Google

LES POÈTES

ÉMILE VERHAEREN, *Les villes à pignons.* — Bruxelles, Deman.

Une fin de journée pluvieuse de juillet; un vendredi; j'attends, en la demeure familiale de notre quartier de la Porte de Hal, en cette maison où jadis vécut Georges Rodenbach, le Maître Emile Verhaeren, le poète, et l'ami; la veille, — au musée, dans la salle des vieux maîtres hollandais, en une même visite fervente, — nous nous étions rencontrés; il m'avait promis sa visite, tantôt... Et je songeais à la splendeur géniale de l'art merveilleux qui lui permit de parcourir ainsi, depuis la genèse de son œuvre, toutes les cordes des sensations humaines du rythme inoubliable de ses poèmes... Puis, cordialement, assis à mes côtés, simplement et pour m'en accorder la primeur, il fut là qui me lisait de sa voix chantante et métallique, ferme et mordante, les rythmes nouveaux, les rythmes puissants, épiques, grandioses, fervents et humains, les rythmes de ses prochains *Rythmes suprêmes*...

Et je songeais, plus tard, alors qu'ayant reçu *Les villes à pignons*, je venais de les parcourir, de les lire et les relire avec l'enfièvrement passionnément enthousiaste que me donne le frisson de la beauté, — je songeais, dis-je, à ces deux hommes, si divers et si rapprochés, et qui s'éveillèrent, jadis, en Emile Verhaeren.

L'un fut le penseur humain dont le cœur et l'âme vibrèrent à l'unisson du monde entier; il s'éleva, grandi par la ferveur et la chaleur de sa pensée, au-dessus des peuples; il les domina, puis, d'une voix prophétique, soudain, il annonça *les temps nouveaux*, superbes et clairs, où, bientôt, l'Idée triompherait; son optimiste, comme une fanfare de trompes et de clairons, conseilla aux races terriennes l'Evangile éperdûment sincère et humain : *Admirez-vous les uns, les autres.*

L'autre fut requis par un amour moins expansif, tant il est vrai que même au cœur des plus grands protagonistes de la patrie de l'Idée universelle, il subsiste toujours l'amour du clocher, l'amitié forte et indéniable pour la contrée natale. Ce fut de cet amour-là que s'affirma l'autre poète; il fut l'évocateur de nos Flandres plantureuses ou mystiques, jadis, en ses *Flamandes* et en ses *Moines*; même en ses poèmes synthétiques, affolés, grandioses et précurseurs de toute sa philosophie, même en ses *Villages illusoires*, on peut reconnaître que ce furent les êtres du pays qui, largement et uniquement, servirent de modèles à ses toiles symboliques. Plus tard parurent les

Digitized by Google

cahiers de *Toute la Flandre*. Ce fut, pour cette contrée verdoyante, pour tout ce sol qui touche à la mer et qui encercle nos beffrois, nos phares, nos villes à pignons, une apothéose en vers, en poèmes, en lyrismes et en ferveurs, comme la *Belgique* de Camille Lemonnier l'avait été, auparavant pour le pays entier. Mais, dépassant la portée descriptive de l'album de Lemonnier, Verhaeren enserra entre chaque feuillet de ses cahiers de croquis, de notations et d'exaltations admiratives, une parcelle de l'âme même de toutes les Flandres.

Les Dunes ! le sol des campagnes ! le passé ! et, à présent, les villes avec tout

Le peuple pointu des toits capricieux.

Verhaeren connaît les petites villes des Flandres comme s'il y avait toujours vécu ; il a parcouru celles qui sont aux bords des deux Nèthes, celles qu'arrosent la Dyle et la Lys et celles aussi que traverse ou enlace l'Escaut. Il a voulu chanter Damme, aussi bien que Deynze, Courtrai, Ypres, Termonde, Alost, Tournai, Malines et Lierre peut-être. Il a aimé toutes ces petites cités qui sont mortes actuellement dans le deuil de leur passé. Il y a revécu les heures flamboyantes des cuivres, des drapeaux, des clairons, des lances, des sabres et des tambours, les heures où les vieilles villes engendraient, aux seuls sons magiques et fermes de leurs innombrables tocsins, les bataillons farouches de leurs communiers et de leurs gueux à besace. Il a senti s'exhaler de leur silence, de leur solitude, de leur poussière, de leur mesquinerie, de leur routine et de leur mort quasi perpétuelle, le douloureux et mélancolique frisson de regret des gloires et des splendeurs disparues ; mais, puisqu'il les chantait hier, ces gloires, ces splendeurs, ces triomphes, il s'est plu, cette fois, à n'y songer que pour en mieux apercevoir l'absence.

Sous le rythme estropié des carillons, il a revu, après le sommeil nocturne des gens, des tableaux, des voiles, des toits, des cloches et des âtres, tout le jour durant, l'ombre, d'un angle et d'un coin à l'autre, ronger les zones de clarté, sur les grand'places ; il a regardé les reflets des toits et des murs s'enlacer aux ruisseaux des égouts ; il a entendu les jours de marché, toutes les petites sonnettes claires des boutiques danser leur danse de Saint-Guy ; il a parcouru les ruelles sinueuses, tortueuses, obscures et comme religieuses ; il a fréquenté les gares où les notables se rencontrent, s'agitent et se hâtent ; il en a aimé les silencieux coins religieux, près des hospices ou des béguinages, au long des quais, ou à l'ombre des cathédrales ; il s'est arrêté devant les anciens hôtels décorés de vieux blasons usés et culottés par la pluie...

Il a regardé les métiers du beau pays de Flandre. Voici :

Sur l'arrière de son bateau,
Le batelier promène
Sa maison naine
Par les canaux ;

Digitized by Google

il vient de Hollande ou d'ailleurs et s'en retourne là-bas à Condé ou à Valenciennes; voici les lessiveuses, les repasseuses et les ouvrières proprettes du linge immaculé; voilà les vieilles servantes qui sont les commères et les colporteuses du bien, du mal, et qui mourront, un soir, avec l'orgueil de leur virginité décrépite; voici que,

Dès le matin, au seuil des bouges,
Sous une tente ouverte à l'air,
S'assoient les gais vanniers
Mêlant les osiers rouges
Aux osiers clairs
De leurs paniers...;

et après cette merveilleuse harmonie imitative, qui prouve ce que j'avançais ailleurs, dernièrement, combien Verhaeren est maître de son rythme, voici un paysage d'été, une aquarelle d'hiver, une eau-forte automnale et pluvieuse, une gouache simple d'un coin de vieille, petite et provinciale localité.

Mais, si les dimanches y sont pieux; si les vieilles demoiselles y savourent jusqu'à la mort le regret de leurs amants; si les béguines et les curés vont à la messe et au salut; si

Lieux de pitié docte et de chrétienne ardeur :
La province y cultive
Sa croyance rébarbative
Et sa ferveur.
L'ancienne foi s'y développe âpre et valide,
L'ordre la tient serrée en son poing dur
Et ses dogmes s'y consolident
Comme de lourds piliers encastrés dans un mur;

le dimanche, les amateurs de concours de pigeons, s'absentent néanmoins des offices, avec les écouteurs des chants de pinsons aveugles, et les échevins, et les bourgmestres. Mais encore.

Le bourgmestre est prince
Mais le brasseur est roi.

La vieille âme flamande des beuveries et des ripailles, en les vieux cabarets — « Gobelet d'argent »; « Trois Guirlandes »; « Lion d'or »; « Cent frelons »; — comme aux vieilles soirées d'antan, se réveille...

On mange avec ferveur et violence;
Les appétits larges et fastueux,
Bouches pleines, lèvres poissées,
Font merveille de l'un à l'autre bout
Des deux tables, face à face dressées.
On y boit ferme, et coup sur coup.

Le sonneur Mandus Calix raconte les prouesses de jadis : Nol qui engloutissait trois porcs entiers en une semaine; Jean Klaverdonk qui buvait trente chopines et expédiait quatre jambons de Campine; Nestus Calix qui eût

Digitized by Google

avalé Anvers et Rome et dont la femme eut son dernier enfant quand il eut 60 ans. Le fils du ferblantier chante comment

Une fille d'Alost tua ses deux amants.

Puis le sonneur parie d'avaler un jambon cru en vingt minutes!... — Et l'âme des vieux maîtres flamands, les Breughel, les Craesbeke, les Brackenbrugh, les Teniers, les Brauwer et les Steen, chante les goinfres et les ivrognes attablés avec les commères à chairs bombées, cyniques et dépoitraillées et qui godaillent joyeusement... Voici les grands serments d'arbalétriers, les concours de fumeurs de pipes et de buveurs, puis, soudain, le grand silence, la mort revenue et que secoue, de soir en soir, l'épouvante du vent (1).

De *Toute la Flandre*, voici avec *Les premières tendresses*, le cahier que je préfère. Il a sur *les Héros* la supériorité de la variété et sur la *Guirlande des dunes* la supériorité du rythme général.

Verhaeren semble n'avoir ici utilisé que son seul talent de descriptif, de peintre évocateur et compréhensif des êtres et des choses, ainsi que de leurs caractères. Mais quel outil merveilleux et clair qui peut tracer des eaux-fortes comme celle-ci, intitulée : *Le port déchu :*

Un pauvre phare aveugle, où mord la rouille;
Quelques ancres sur le môle désert;
Un cabestan fendu qui plus ne sert,
Et tout au loin, le pas d'une patrouille.
Nulle chanson de matelot ne brouille
Les fils du silence tissés dans l'air,
Des gents muets rentrent par nombre pair
En des maisons antiques qu'on verrouille.
Pourtant, au coin du quai, s'élève encor,
Battue et gémissante au vent du Nord,
L'image, en bois sculpté, de la Fortune.
Mais que vienne l'instant où la nuit choit,
L'eau se ternit et plus ne mire on soi,
Jusqu'au matin, que l'or mort de la lune.

Et si je ne résistais à la tentation, je pourrais citer et vous faire admirer ainsi tous les poèmes de ce beau et pur recueil des Flandres.

*
* *

CHARLES GROLLEAU, *L'encens et la myrrhe.* — Paris, Lethielleux.

Charles Grolleau, poète du *Reliquiae* dont je notais ici même la note baudelairienne très accentuée, s'est, à l'imitation de François Coppée, de

(1) Ce poème du *Vent* est splendide. Il rappelle les imageries naïves des primitifs flamands. Il est lyrique et absolument beau... Je regrette ne pouvoir le citer.

Digitized by Google

Brunetière, de Paul Bourget, de Joris-Karl Huysmans, de Forain et d'Adolphe Retté, converti. Il a dit, comme ceux-là son *Pater peccari!* Et le chemin nouveau qu'il choisit l'oblige à laisser quelques vanités; sans renier l'art, il le subordonne à son inspiration; il trouve celle-ci en l'idéal vivant qui est en son Dieu. Son recueil nouveau est, ainsi, comme un acte de foi public; il se compose de vers qui ne sont pas écrits pour la foule, ce qui ne veut pas dire que, parmi cette foule, il ne se trouvera pas des cœurs susceptibles de comprendre et d'aimer *L'encens et la myrrhe.*

Dédiés à Dieu, ces vers ne se nuancent d'une certaine mélancolie qu'aux souvenirs des temps où la foi catholique n'illuminait point l'esprit du poète. Le Dieu de Charles Grolleau est un dieu de silence et de pitié, auquel il donne son cœur comme une offrande juvénile et pure d'un prosélyte ardent. Le poète rêve, pèlerin qui trébucha sur le chemin de la bonne croyance, de s'élever, fervemment, vers l'éternité du ciel. Et c'est pourquoi il continue en ses rimes accouplées, en ses strophes, à faire écouter la musique pure de l'idée; mais si ses pipeaux, hier, tristes, chantaient son ennui, ils sont à présent les évocateurs du Seigneur, ceux qui dédaignent hors du réel divin l'illusion quelconque, ceux qui portent, à jamais

L'humble et pieux tribut du pauvre à son Seigneur.

Et cependant, chaque soir, agenouillé devant quelque crucifix, Grolleau, d'une voie angoissée et sincère, prie le Seigneur d'oublier les crépuscules où il s'en revenait sans rien lui apporter et, chaque soir aussi, son enthousiasme religieux se ravive en présentant la clémence divine et en sentant sur son front le baiser rajeunissant du clair et doux pardon.

C'est la souffrance morale, une souffrance d'âme, souffrance de cœur qui a ramené Charles Grolleau aux pieds de la Divinité. Il s'est senti, alors que le glaive de la foi venait de fouiller sa chair et d'extirper hors de son cœur obstiné les derniers blasphèmes, son lain guéri; la langueur maladive, qui lui faisait traîner les pieds dans les sentines, ensanglanter ses mains aux ronces, et moissonner de honteuses vendanges, disparut; le saint amour, le rêve d'éternité et de toute bonté le délivra et il entendit

Sonner, timbre d'or pur, au creux de sa poitrine,
Les joyeux battements d'un cœur ressuscité.

Il bénit les larmes et les louangea pour avoir vu en leur prisme lumineux l'aube claire d'un autre monde :

Une pensée en moi, suave et monotone,
Donne un goût ineffable à tout ce que je sens
Et mélange en un seul arome très puissant
Les couleurs, les parfums et les chants de l'automne.

Comme un enfant prodigue il aime passionnément la prière; le repentir de sa vie passée le vêt de pureté :

O Vie immense et belle et sainte qui se cache!

Digitized by Google

Il retrouve la voix ancienne, la voix de sa jeunesse d'innocence et d'ingénuité où

Ses prières faisaient plus vaste le silence

et il voit s'illuminer en lui la lumière intense et pure de la foi absolue.

Charles Grolleau connaît ses dogmes. Son œuvre est ainsi un poème catholique. Ce serait peu de chose si ses vers n'avaient conservé leur harmonie sereine et pure; ce serait peu de chose pour nous, pour moi, que des mystiques de Flandre ont habitué à plus de profondeur et de mystère, si, le catholicisme même de Charles Grolleau n'était d'une élévation de sentiments et d'une sincérité telle qu'il atteint presque aux ferveurs d'un *art pour Dieu*, irréductible et tenace.

* * *

MARGUERITE BURNAT-PROVINS, *Le Livre pour toi.* — Paris, Sansot (3e édition).

Henry Bataille, écrivain que mon amie et moi aimons entendre sans nous lasser jamais, a écrit pour cette troisième édition de l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins une préface délicieuse, artiste et critique. Henry Bataille a — bonheur que je lui envie — l'heur de connaître toutes les pages que l'auteur du *Livre pour toi* a écrites. Il peut donc se permettre de m'indiquer — ce que j'approuve et admets absolument — que j'ai ici à parler d'une naturiste au sens exact du terme (1).

Personnellement, je ne connais de Marguerite Burnat-Provins, qu'un roman : *Le cœur sauvage.* Elle y étudie une âme évadée, s'exaltant en un univers splendide, refluant en elle-même, chargée de toutes les richesses conquises, d'aromates hallucinants, de naturelles harmonies et d'inextinguibles lumières ; cette âme favorise les conspirations de ses songes contre sa volonté léthargique, contre l'oppression des réalités ; elle s'alimente d'un sang voluptueux, elle a un caractère comme asiatique, et, jadis pelotonnée dans une chambre close, la femme au cœur sauvage, comprenant combien elle avait entendu sans savoir quoi, se lève, et, allongeant sa main vers le cadran où luisait l'heure enfin venue, s'écrie : *Je vois : voilà l'amour !* Elle a nié tour à tour la foi religieuse et la foi conjugale parce que la science indubitable et l'évidence du mensonge vital l'ont éclairée. Elle a souffert dans sa chair frémissante. Aussi, brusquement, s'éveille-t-elle, frénétiquement extasiée, libre à jamais des entraves quelconques, mais asservie jusqu'à sa mort à la passion charnelle, refuge des cœurs trompés, blasés, ou hautains. Ce cœur sauvage a cette supériorité extrinsèque d'une vibrance extraordinaire, et le coin valaisan de nature qu'elle décrit exactement, sans littérature, mais d'une plume fidèlement observatrice, et dont elle enveloppe la frénésie vivante de son héroïne rehausse encore la beauté de ce livre.

(1) J'aimerais répéter la définition qu'il donne du *naturisme.* La place me fait défaut. On se reportera au *Livre pour toi.*

Digitized by Google

Et je me plais à me ressouvenir du *Cœur sauvage* à propos du *Livre pour toi*. Peut-être y a-t-il une parenté entre la Françoise-Gretel du roman et la poétesse, amante du Sylvius du *Livre pour toi* ? Peut-être suis-je seul à m'abuser de cette façon ? Peut-être est-ce simplement le style de même beauté, de même ferveur et de même pureté qui m'y incline forcément ? Qu'importe... Je glose autour d'une œuvre, alors qu'il s'agit de l'admirer.

Les femmes, — je l'ai dit, écrit et répété, ici même, en chacun de mes *cahiers des Poètes*, — enveloppent leurs sentiments, leurs sensations, leurs frissons, leurs ardeurs et leurs aveux d'une telle splendeur de dentelles, de parfums, de diamants, de poudre et de falbalas que nul n'y peut plus distinguer la réalité. Aussi bien, les femmes n'emploient ce luxe d'élégance et de grâce que pour leur propre rehaussement ; désireuses de plaire, dans la vie, comme dans les livres, elles s'aiment et n'aiment qu'elles-mêmes au travers de leurs sensations. Le narcissisme n'a jamais été autant professé que par les filles d'Ève. Et c'est ainsi que jusqu'à présent, à moins de se rapporter aux hymnes de Sapphô ou aux chansons de Bilitis, on ne trouve que chez Marguerite Burnat-Provins la vraie et sincère franchise.

Ah ! ce *Livre pour toi !* Aveu d'orgueil amoureux, aveu superbe d'impudeur ; on songe à quelque femme qui, d'une belle audace, en plein monde élégant, de ses doigts posés aux bords des lèvres enverrait, comme une Carmen, un baiser à un être élu.

Ce *toi*, ce *tu* et ce *toi*, notes légères et aiguës en même temps ; sons doux de flûte harmonieuse ; ce merveilleux monosyllable où il semble que tout l'Amour chante ; ce *toi* qui est l'amour lui-même ; avec ses spasmes de joie, de passion, des rythmes impudiques mais beaux, ses aveux clairs et purs ; ce *toi* dont tout le livre de Marguerite Burnat-Provins n'est que la symphonie, n'est-il pas, ô poètes? philosophes, et simples humains, le plus divin des mots ?

Le *toi* de ce livre est un homme : il a nom Sylvius. Il est blond ; il est jeune ; il est beau ; il est fort ; il est tendre ; il est doux et il est aimé. Sa nudité superbe paraît aux yeux du poète comme la chair merveilleuse d'un jeune dieu aux reins puissants. Elle en chante toute l'harmonie. Elle se grise des souvenirs de leurs heures de volupté. Elle l'aime avec sa chair, son sang, son corps, ses lèvres, son âme et son esprit ; en des petits psaumes vibrants d'amour, de jeunesse et de beauté, elle chante un hymne enivré à l'adolescence de l'amant, à la volupté de sa bouche ; elle chante la force de ses bras, l'ardeur de ses reins ; elle chante la douceur tiède de sa peau, son regard velouté ; elle chante ses jambes fermes auxquelles les siennes se nouent, elle chante, dis-je, l'hymne sensuel, farouche, doux, artiste de l'amour à sa nudité superbe !

« Je t'aime parce que tu es toi » !

murmure orgueilleusement la femme. Et elle avoue au monde étonné ses extases les plus secrètes d'amante. Elle raconte ses minutes de joie, ses

Digitized by Google

heures de fête, ses instants de bonheur. Elle dit la caresse des caresses et l'amour de l'amour; et, pour la première fois depuis qu'il y a eu Ève et qu'il y a des femmes qui écrivent, il se trouve ici une amoureuse qui avoue avoir un sexe, une chair, des sens et un cœur et qui ose dire la joie d'en vivre et d'en survivre !

« Laisse mes doigts traîner sur ta peau blonde, comme les algues traînent
« au courant des eaux.
« Laisse mes ongles tracer sur tes reins de fer de vivants hiéroglyphes.
« Laisse ma bouche se désaltérer à la fraîcheur de ton corps reposé.
« Laisse mes dents prendre tes lèvres sans les serrer.
« Laisse ma joue épouser tendrement ta joue.
« Laisse mes mains s'étendre exactes sur tes mains.
« Laisse...
« Et puis, Sylvius, je dormirai. »

Ce psaume n'est-il pas comme une suite de notations, comme une succession d'eurythmies de stances dont déborde un flot d'amour passionné ? Et j'aimerais épingler ainsi, au hasard, presque tous ces petits poèmes, d'une prose classique, pure, chantante, harmonieuse, j'aimerais vous les chanter... car ils sont beaux, tous beaux et forment ensemble l'intégrale beauté du *Livre pour toi*.

Un dsstin pareil à celui des *Chansons de Bilitis* attend ce recueil de Marguerite Burnat-Provins. Ce livre, qu'un succès mérité accueille à présent, sera plus tard, un des monuments qui demeurera, un des chefs-d'œuvres littéraires féminins d'antan.

Siècle de la joie, siècle de l'espoir, siècle d'amour, il appartenait à notre siècle de voir naître ce *Livre pour toi*. Il semble même que ce soit bien le *Livre du siècle*, le *Livre pour nous*, le *Livre d'amour*.

A Marguerite Burnat-Provins, poète de l'amour, de la chair et des sens, — en ce rythme dont je rêve, en ce rythme de la souveraine et idéale volupté, — j'envoie, poète et critique, mon très admiratif, mon très compréhensif salut d'amant de la beauté.

*
* *

E. DELIGEORGES, *Rythmes du rêve et de la mort*. — Paris, Messein.

Ces rythmes ont une saveur étrange. Ils sont composés à la manière du Moréas des Sylphes. Ils ont, ainsi, un air un peu désuet, compliqué et recherché. Ils abusent des inversions, des transpositions de mots et de verbes, de phrases même, et, cependant, cette langue bizarre, affolée et révulsée, convient à l'expression de l'inspiration de ce petit recueil. On dirait que le plus satanique des Baudelaire connus, on dirait que le plus diabolique chanteur du mal, du spleen, du rêve, et de la mort y a promené sa nostalgie affreuse et morbide. Ces poèmes sont originaux, curieux et surtout effrayants. L'auteur, né à Paris, les a rimés à Athènes. Il a subi là-

Digitized by Google

bas l'effet, tard venu peut-être, du symbolisme, et aussi l'influence d'une autre race, d'un ciel différent, ce qui fait que, même proche du Moréas d'antan, même fils direct de Baudelaire, il a conservé un grand sens personnel à coup sûr, mais bizarre, étrange, infernal et épouvantable.

E. Deligeorges est mort, il serait devenu quelqu'un, s'il avait vécu. Son livre posthume — essais musicaux de dissonances ; d'assonances, à la Claude Debussy, à la Mary Garlisle ; eaux-fortes à la Aubrey Beardsley — a, en tout cas, une saveur toute particulière, d'étrangeté et de poésie mystérieuse et effrayante.

* * *

G. NORMANDY et M.-C. POINSOT, *Les Poètes sociaux* ; *Les Poètes patriotiques*. — G. NORMANDY, *Les poètes libertins*. — ALPH. SÉCHÉ, *Les Poètes-misère* (4 volumes). — Paris, L. Michaud.

« Depuis quelques années, la mode est aux anthologies, mais, hélas, les « livres périodiques qui paraissent sous ce nom, ne sont pas de bien sou- « haitables compagnies. Tristes cloaques, les anthologies ne sont, la plu- « part du temps, que prétextes choisis par quelques paperassiers précoce- « ment aigris et pressés d'apporter la contribution de leurs jugements et « de leurs goûts téméraires à l'histoire d'une littérature qui les ignore (1). »

Les œuvres, cependant, que, sous ce même nom, Alphonse Séché publie, que MM. G. Normandy et M.-C. Poinsot continuent ou éditent parallèlement chez Michaud, à Paris, ne sont point de ce genre spécial, plutôt destiné à jeter le trouble en l'âme de quelques vagues Cochinchinois. Toutes réunies, elles formeraient une excellente histoire, littéraire, par exemple, de la poésie ancienne et contemporaine française. Elles sont classificatrices ; elles situent tel ou tel écrivain en telle branche de l'arbre poétique où il excella, sans cependant l'y cantonner étroitement, car, par de courtes notices, elles analysent une œuvre dont les extraits cités ne seraient qu'une très faible synthèse...

Les quatre petits élégants volumes que j'étudie ici, nous apportent, soit les poèmes les plus célèbres, les plus originaux, les plus caractéristiques, ou, les plus beaux qui, en ces trois différentes matières du patriotisme, du libertinage ou de la sociologie sont dignes d'être remarqués, soit les pages choisies des artistes du vers qui moururent pauvres, après avoir vécu tels. Ils sont tous quatre d'un éclectisme parfait, et les préfaces-études qui en présentent différemment les éditions, sont aussi judicieusement bien pensées que bien écrites.

J'aimerais en épiloguer les différents aperçus ; j'y serais même obligé si la difficulté n'était si grande de résumer, en quelques lignes, de grands courants humains. Or, qu'elle s'extériorise ici, qu'elle s'exhale ailleurs, qu'elle

(1) Préface de Henry Bataille au *Livre pour toi* de M. BURNAT-PROVINS. Paris, Sansot.

Digitized by Google

chante plus loin, la poésie exprime toujours une idée de l'humanité et cela ressort très bien de la lecture de ces volumes, que je ne puis trop recommander (1).

* * *

HENRI GUILBEAUX, *Berlin*. — Paris, *La Phalange*.

J'ai toujours admis le droit que confèrent l'impressionnisme et le luminisme aux poètes: noter en croquis, en albums de dessins, de fusains, de sanguines, d'aquarelles, de gouaches, l'inévitable et toute personnelle sensation que des sites ou paysages procurent à leur âme. Je ne vois pas pourquoi les peintres ou les musiciens jouiraient d'un privilège dont le bénéfice ne serait point accordé aux artistes de la plume. C'est, partant de ce principe, — et je tiens au principe de mon esthétique comme un sauvage aime son indépendance et sa liberté — que j'ai moi-même, au cours de pérégrinations, d'excursions et de séjours en Suisse et aux bords des lacs italiens, composé cet album de *Simples croquis*. Aussi, suis-je très heureux, très aisément satisfait de reconnaître en ce *Cahier d'un solitaire : Berlin*, d'Henri Guilbeaux, une œuvre similaire à celle que je voulus élaborer.

En ces vers est enclose
la sensation vraie
qu'une ville moderne
a créée dans mon âme.

dit l'auteur de *Berlin*. Et, sans faire de poème historique, ni de chanson dolente, il dit simplement l'âme des choses au soir, l'âme qui leur naît quand il erre une souffrance ou une tristesse au souffle du vent ou quand un peu de soleil coule en ruissellement d'or sur l'arbre et sur la pierre.

L'impressionnisme d'Henri Guilbeaux est comme la minute cristallisée où, française et allemande, deux âmes se joignent. Il note des aspects de la Sprée qui font rêver à la Seine; il y voit un remorqueur qui traîne trois chalands; à petits frissons clairs de lumière ou à petits sursauts sombres d'obscurité il achemine vers notre curiosité un poème de mystère et de caractère; il saisit une image ravissante: « le vent remorque le brouillard... »

Au reste, il faut renoncer au désir d'analyser ses croquis; ils sont flous, volontairement; ils sont à grands traits, simplement indiqués; ils seraient peut-être d'une inspiration large et impitoyablement moderne comme ceux de Marinetti, si, réfractaire au trop fougueux lyrisme du poète italien, Guilbeaux n'avait mieux aimé, à chaque tournant de ses vers, couper l'envol de ses images et pianoter, légèrement, mais sûrement, une émotion d'âme, profonde et vraie.

(1) Je fais mes réserves, cependant, quant aux *Poètes Libertins*. Ce sont là des auteurs dont la verve gauloise peut plaire, dont l'esprit peut faire sourire, dont les inspirations peuvent être agréables, mais ils représentent un *genre* antipodique de l'art absolu et intégral que je veux exalter ; pourtant, je ne veux, ni ne puis les apprécier.

Digitized by Google

Je signale plus particulièrement des poèmes comme *Gaudeamus Igitur*, *Hoch Kaiser* où le poète, ironiste, satiriste, nerveux, et français, d'une caricaturale et précise esquisse, égratigne un peu l'âme extérieure de certains Germains tout en conservant à l'allure de son poème, la vivacité assez spéciale d'une chanson lourdement prussienne que les bières et les enthousiasmes inspirent.

Evidemment, je n'inscris pas aux livres de la postérité toute cette œuvrette d'Henri Guilbeaux. Je n'y vois qu'une nouvelle forme du modernisme, parfois outrancière et excessive, mais que le temps polira aisément.

* * *

J. VALCLER, *Ma meilleure pensée*. — Paris, Sansot.

Il y a quelque chose qui rend les jolis poèmes de J. Valcler impersonnels, artificiels, malgré leur fougue, leur chaleur, leur ardeur et leur acuité de sentiments. Ce quelque chose est le voile même sous lequel se dérobe la personnalité féminine de l'auteur. Et, à moins que je ne songe aux rythmes lesbiens — et alors le livre sera imparfait — je sens une contrainte que s'impose le poète lorsqu'il parle à « la bien aimée ». C'est, je le sais bien, une des multiples formes de sa ferveur féminine, et elle trouve en ce déguisement de sa personnalité, une sorte de piment séducteur... Au fond, il importe peu, à présent, de juger la joliesse de pareils poèmes sentimentaux : ne connaissons-nous pas les inévitables lieux communs de « l'amour »? J. Valcler n'en abuse pas; son recueil est « acceptable » : j'entends par là que ses défauts de médiocrité n'en altèrent point les qualités vivantes, ardentes et sensuelles, et, j'entends aussi que si certains vers sont d'une banalité courante, d'autres, plus rares mais plus précieux, sont jolis et frais comme un vrai sourire de jeune et jolie mondaine.

* * *

MAURICE NÉLIS, *Les Chants d'un saule*. — Paris, *Revue des Arts*.

M. Maurice Nélis a beaucoup lu Baudelaire. Il s'en souvient énormément et il lui emprunte une manière imprécative, blasphématoire et haineuse qui, toute vieille et désuette qu'elle est, n'en a pas moins un charme particulier.

En effet, lorsque l'auteur laisse parler son cœur sans exagération, qu'il se borne à l'écouter, un contraste assez violent s'établit entre la contrainte qu'il s'impose, et l'ingénuité dont il fait preuve.

Baudelaire est un grand poète. Il faut se méfier de trop fréquenter les originalités de sa taille. Il n'y a qu'un Baudelaire, qu'un Verhaeren et qu'un Hugo. Les dieux ne s'imitent ou ne se recommencent pas. Tout au plus se renouvellent-ils, or, Maurice Nélis manque du souffle nécessaire. Alors?... Livre jeune, défauts et qualités de l'âge sans pitié qui malmène et les gens, et les choses, et les vers.

* * *

Digitized by Google

ROGER DÉVIGNE, *Les bâtisseurs de villes*. — Paris, Gastein-Serge.

L'heure n'est plus où les poètes lyriques avaient le droit de ne chanter que leur *moi*, conscient ou inconscient, en des poèmes vaguement sentimentaux, amoureux et paradisiaques. Une poussée de sève nouvelle semble activer vers un horizon plus largement humain l'orientation des poètes actuels. Dernièrement, en quelques lignes d'analyse, je recherchais cette préoccupation chez le jeune créateur du *frisson unanime*, Jules Romains. J'indiquais à quel point ce poète a su effacer ses sentiments et ses sensations personnels pour arriver à ne définir qu'une large synthèse d'une compréhension uniquement humaine. Roger Dévigne paraît avoir entrepris le même effort.

Les bâtisseurs de villes, pour l'amour des hommes, construisent des cités surhumaines où ils seront plus purs et plus libres; c'est l'essor qui monte, vibre et s'éploie qui leur dresse les échafaudages; le flux pesant et lourd des aveugles et des sourds ne peut voir ces cités que l'enthousiasme et la volonté ont bâties hors du présent, hors des hontes, des mensonges, des remords et de toutes les laideurs du monde déserté. La sève monte aux veines du vieux monde et cherche, comme aux tiges d'une plante d'or, la lumière qui fera fleurir de flambantes moissons. Le poète, à l'instar de ces bâtisseurs, rêve de n'être plus qu'un grand cœur dont les pulsations se rythment aux millions de cœurs :

Etre tout ce qui vibre et monte à la lumière,
Le tourbillon des lois et des forces premières,
L'immense envol du monde et le divin appel
Qui passe sous la vie aux eaux éblouissantes,
Et fait soudain éclore, aux marges du réel
L'idée aux ailes frissonnantes!

Ces villes seront innombrables et profondes. Ce seront des cités de joie qu'auront bâties les fous, les prophètes, les philosophes et les poètes :

Ceux qui vivent plus haut que la vie et le temps.

Villes chimériques, villes dionysiaques que Nietzche eût aimées, que Verhaeren eût connues, ces cités formées des beaux rêves humains sont les féeriques capitales où s'exaltera *la beauté de vouloir*. Ce sont des continents ensoleillés où la vie effervescente danse et rit, chante et vibre. Roger Dévigne tend tout son espoir vers cette nouvelle Babel; il faut que tous les efforts se traduisent en énergie, que le ciel emplisse les poumons délivrés, que les corps explorent les inconnus et que les cœurs battent sous l'afflux du sang; puis, il faut rire et jouir de la vie, voluptueux et fous, il faut rire, et danser dans l'existence savoureuse en l'illusion du Paradis retrouvé. Héros de l'action idéaliste, Roger Dévigne lutte pour le triomphe de la volonté et de l'idée. — L'idée est plus vivante ici-bas que les hommes; elle est éternelle; elle survit à nos morts; l'idéal est immortel au fond des âmes; le feu flambe toujours dans les cœurs; l'espoir, même aux heures des chutes,

Digitized by Google

continue à faire vibrer le monde. — La formule vitale que s'impose donc le poète est *aimer et vouloir :*

L'idée aux ailes d'or soulèvera le globe
Et nous défoncerons le ciel, avec des mots !

Roger Dévigne chante le bel espoir, la joie de vivre, le courage héroïque ; il révèle les temps plus hautains que la vie, et son rêve l'habituant à des mirages enchanteurs, il sent plus profondément la misère sociale des gueux et des pauvres ; il sait qu'il faut beaucoup de sang pour dresser les maisons et hérisser au fond de l'horizon l'innombrable champ des architectures immobiles. La misère et la faim veillent à chaque porte ; Dévigne peint une vision âpre et réaliste d'une maison moderne, et, s'il loge, là-haut, dans la forêt des cheminées, en les mansardes, les poètes et les penseurs, c'est pour que s'éploient mieux de là

La pensée explosive et le rêve terrible.

Comme une Notre-Dame-des-Cheminées lui apparaît l'usine qui broie les fils de l'idéal comme ceux de l'effroi, et, toute la vie réelle et inégale fait sursauter sa ferveur active et enthousiaste. Tel un nouveau Zarathoustra, perché si haut que toutes les insultes rampent à jamais dans l'ombre de son front, se riant des lois, des discours, des affronts et sans même accorder aux hommes l'espoir de son dédain, Roger Dévigne marque la volonté de son esprit, de danser, libre et vainqueur ; il rêve de fondre sa pensée ardente à l'énigme des choses afin d'être plus vaste et plus beau que leurs dieux. Nietzche lui sert de confident et, cependant, amoureux de la vie aux formes innombrables, parfois, il songe aux baisers merveilleux qui le feraient mourir. Il erre par les villes humaines, et, il y écoute, vent qui monte de la mer, les grands essors de la pensée nouvelle. Roger Dévigne m'apparaît très doux, très chaste et très discret. Peut-être serait-il simplement un prolétaire, sobre, actif, d'une usine merveilleusement humaine, s'il ne caressait en secret un rêve idéal, un grand amour pour la douleur du monde qui lui fait, sans haine, sans remords, fabriquer, parfois, des bombes ! Alors, il enfle, certains soirs, sa voix aux rumeurs des épopées futures qu'il prévoit, et il essaye d'enthousiasmer aussi les multitudes humaines, ces multitudes qu'il voit prostituer à la misère, aux privations et à la faim. Un large souffle de liberté, d'indépendance et de solidarité fraternelle anime et vivifie l'inspiration du poète. Comme un prophète des gueux qui prêcherait aux carrefours, il proclame la révolte aux places populaires. En un poème d'un lyrisme désordonné mais grandiose, tumultueux mais éloquent, phraséologique mais néanmoins pétri dans la pensée, en ce poème de *L'Impératrice ensanglantée*, il montre la silhouette nue de quelque belle, irréelle et majestueuse dominatrice du monde, traînée par les révoltes à venir, par les gueux redressés, par les pieds-terreux hallucinés de haine, par toute la marée montante de la foule vengeresse et humaine.

La morale de Roger Dévigne est une émotion d'amour, d'idéal, d'espoir et

Digitized by Google

de foi. Il contemple et scrute la vie ; il aime et il aime splendidement, éperdûment ! Je ne puis donc que l'admirer, puisque les idées qui depuis des ans se forment en moi m'orientent vers quelque paradis de même espoir. *Les bâtisseurs de villes* sont un de ces livres qui annoncent la destinée d'un beau poète, d'un penseur personnel et clair. Je ne veux y voir que cette annonciation, et oublier certaines erreurs, certains défauts et n'y remarquer, souvent, qu'un bel effort de rythmes juvénils et enthousiastes comme des marches guerrières.

* * *

ALEXANDRE ARNOUX, *Au grand vent.* — Paris, Ollendorff.

Un grand souffle lyrique anime tous les poèmes d'Alexandre Arnoux ; il s'y soutient, s'y maintient à une élévation majestueuse et sereine et il semble parfois contenir en lui les élémentaires frissons de toute l'humanité. Le poète a su faire vibrer son âme, non pas sur les mêmes assonances, mais en variant ses sonorités, ses frémissements. Ainsi si l'alexandrin classique et impeccable lui convient souvent, plus fréquemment le poète emploie des formes de vers moins amples et il fait suivre des vers de six ou huit pieds de points d'orgue monosyllabiques ou dissyllabiques ; ces procédés sont un peu des raffinements de virtuose, et, il est évident qu'on imaginerait avec difficulté un tumulte de lyrisme et de vigueur ardente, coupé, travaillé, fignolé et enjolivé de telle façon. Mais, quoique ces jeux et tournures et bizarreries de phrases et de modes linguistiques m'énervent parfois, quoique je leur préfère toujours le moindre des alexandrins ou le plus simple des vers pleins dont l'harmonie n'est point compliquée à plaisir, je ne puis m'empêcher de reconnaître l'habileté verbale d'Alexandre Arnoux. Et, ajoutant à cette habileté la vraie, franche et nette verdeur de sa pensée ou de ses images, son recueil est certainement à retenir et à signaler.

* * *

PROSPER ROIDOT, *Le jeu des dix-huit ans.* — Bruxelles (sans nom d'éditeur).

Les dix-huit ans ? Avril de la vie avec un air inquiet et une marche hésitante ; printemps charmant et ridicule où l'âme, petit à petit, s'éveille aux légers murmures du cœur ; dix-huit ans ? l'heure douce, tiède et frileuse en même temps, où toutes les illusions prennent le vol pour le suprême essor d'où peut-être elles ne reviendront jamais... Prosper Roidot se souvient de ce temps, hélas ! trop fugitif, où l'adolescence se mue en vigueur ou en douceur. Il a symbolisé le charme des dix-huit ans ; il en a fait un être particulier, qu'il fréquente, qu'il interroge et qui lui répond : c'est *Dix-huit ans* lui-même. Cette image originale et poétique permet à Prosper Roidot de renouveler la grâce fanée des souvenirs d'antan ; les mièvres rappels des heures enfuies, ces mièvres rappels que tant de poètes, tant de prosateurs et tant de médiocres écrivains ont chantés, chantés et chantés, Prosper Roidot les a pu, à son tour, évoquer, en leur enlevant leur banalité, leur facilité, leur sentimentalisme et leur prosaïsme inévitable presque !

Digitized by Google

Mais la forme même — après l'idée — de cette plaquette, me plaît infiniment moins que les autres recueils *Le hameau vert* et *Les poèmes pacifiques* de Prosper Roidot. Alors que là j'admirais la simplicité ferme et lisse qui confinait à l'énergie et à la majesté, ici je remarque trop la métho le, le genre et la manière voulus. Une accumulation de détails insignifiants, une énumération de menus faits de la vie quotidienne où nul ne songerait à voir un frisson poétique, une ingénuité, une naïveté, une certaine préciosité simpliste me font penser, involontairement, à Francis Jammes. Oh ! je sais bien que c'est un tort et qu'il ne faut point songer à retrouver des influences ou des similitudes là où il n'y a peut-être que des coïncidences ou des affinités spirituelles ! Cependant le « jammisme » — maladie du siècle aussi pernicieuse que la « barrérisme », que le « maeterlinckisme », maladie exécrable parce qu'elle est une des multiples tendances contemporaines à introduire en art une sorte de « mode » ou de « code d'élégance », — cependant, dis-je, le « jammisme » m'épouvante à ce point, que j'ose me permettre de signaler à Prosper Roidot, poète remarquable et beau, la gêne que m'a laissée son mode d'écriture actuel :

Que ces laids Iroquois
qu'on nomme Bruxellois
devraient donc oublier le chemin de mes bois !
Que n'y voit-on plutôt, riant sans faire de bruit,
et tenant le mousquet dont le canon reluit,
dogmatique, triste et fier,
Deerslayer ;
Que n'y voit-on plutôt des Anes et des Poètes,
des Belles et des Bêtes,
la Peau-d'Ane fuyante,
Poucet et ses sept frères,
et moi, et moi, et moi et mes vers,
et dansant avec les faunes saouls,
mystifiés et pointus, les tristes loups-garous.

Je dois dire, en fin de compte, que tout « jammisme » apparent disparaît de l'œuvre de Prosper Roidot, lorsque, sans s'arrêter à la forme extérieure et verbale de ses poèmes, on essaye d'en pénétrer la profondeur d'âme et de cœur. Paysagiste, intimiste, coloriste, ayant toutes les qualités de sa race, tout l'éclectisme et le bon goût d'un véritable artiste, Prosper Roidot même en cette plaquette — on dirait de vacances, de repos ou de délassement — demeure le probe et pur poète des *Poèmes pacifiques :* l'éloquence ample et majestueuse doit parfois se recueillir en des phrases ou en des discours plus simples qui en rompent la monotonie et en renouvellent la saveur.

*
* *

CHARLES-H. BOUDHON, *Les horizons du rêve.* — Paris, Librairie Plon, *Revue des Poètes.*

Une préoccupation non pas humanitaire, mais politique élargit l'inspiration antique de ce poète parnassien. Son cœur français se souvient de l'Al-

Digitized by Google

sace-Lorraine, de 1870; il songe aux tourments actuels, aux bourrasques d'aujourd'hui; il transcrit ces rêves, ces soucis et ces pensées assurément très patriotiques en des poèmes très réguliers, très purs mais aussi froids qu'élégants. Mais lorsque cette marée politique et ce flux de sujets plutôt faits pour inspirer des Premiers-Paris que des alexandrins, se retirent lentement, le poète sincère, qui se cachait jusqu'à présent, se révèle et son enthousiasme, sa sincérité et sa franchise lui ouvrent des aperçus lyriques sur les amples et vastes horizons du rêve — que seule la manière surannée de ses vers ne lui permet pas d'évoquer comme il conviendrait.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — ÉDOUARD DAANSON, *Le nain jaune*. Bruxelles, Lamertin. — Je n'aime pas qu'on prostitue les vers et l'art poétique en des parodies ou des exercices de formes dans le genre de celui-ci : cela ne peut que déformer le goût. — ANDRÉ MARTIN, *Les vaines promesses*. Paris, Publications encyclopédiques et littéraires. — Jugez la vanité de cette promesse :

J'ai quelque chose (enfin !) de cette jeune fille.
L'objet qui satisfait le premier de mes vœux,
Ce n'est pas une fleur morte dans ses cheveux
Ou bien un chiffon blanc, brodé par son aiguille.

... et n'en parlons plus. — FLORIAN-PARMENTIER, *L'éternité dans l'homme*. Paris, Gastein-Serge. Voici un poème où est exalté le génie de Hugo en un lyrisme admirable et soutenu. — ALBERT DE BERSEAUCOURT, *Paul Verlaine*. Paris, Henri Falque. — Si cette étude sur le Verlaine catholique ne nous apprend rien de nouveau, elle n'en est pas moins intéressante pour les bibliographes et les chercheurs. — PAUL FORT, *Ile-de-France*. Paris, *Vers et prose*. — J'ai déjà dit, ici même, la beauté et la valeur de ce livre. — PIERRE RODET, *Les papillons noirs* et *Une touffe d'orties*. Paris, Garnier frères et « L'Abbaye ». — Tout le baudelairisme qui séduisit nos jeunes illusions de poètes, tout le scepticisme qui, à nos premières heures, nous captiva, toute l'ingéniosité des premières sensations se retrouvent en ces livres de début de Pierre Rodet : il s'y annonce le bon poète que j'appréciais dernièrement, ici même, à propos de *La dame en noir*. — JULES PEUTEMAN, *Albert Bonjean*. Verviers, *Le Farfadet*. — Étude consciencieuse d'où la figure intéressante du bon poète des *Bruyères et clarines* et de l'auteur des *Légendes des Hauts-Plateaux* se détache remarquablement. — ETZER VILAIRE, *Années tendres* et *Poèmes de la Mort*. Paris, Fischbacher. — Ces deux gros livres de la collection Barral, préfacés, annotés et expliqués par MM. X., Y. et Z.., sont d'une propreté littéraire irréprochable. Je ne leur reconnais que cette seule qualité; l'inspiration en est peu originale, trop parnassienne, trop froide et surtout très — comment dire? — « terre-à-terre ». M. G.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

Le décès de S. M. Léopold et l'avènement du Roi Albert avaient quelque peu contrarié la suite des concerts et récitals. Ils ont repris de plus belle. Le 13 janvier nous avons, à la *Grande Harmonie*, applaudi le *Decem* de Paris. Cette association d'exécutants hors ligne nous a fait entendre d'abord un dixtuor de Th. Dubois (première audition en Belgique). Cette pièce fort longue ne brille ni par le mouvement, ni par l'enthousiasme. Elle est d'une correction un peu froide avec quelques belles phrases, notamment dans l'*intermezzo* et dans l'allegro final. L'interprétation a été si parfaite qu'elle a sauvé l'œuvre. Dans le quatuor en *fa*, de Mozart, œuvre pleine de sentiment délicat, M. Gillet a fait valoir ses brillantes qualités de hautboïste. M. Gillet est un virtuose de bon aloi, sans fanfaronnades, sans fantaisies. Il a rigoureusement et splendidement exécuté le beau texte musical du maître de Salzbourg. Le *Quintette* de Chevillard pour quatuor et piano n'a produit qu'un effet de curiosité, M. Chevillard tenant lui-même la partie de piano. A part la marche funèbre (tempo marcio) qui rappelle étonnamment Beethoven, la pièce de M. Chevillard, malgré ses multiples complications, n'a pas dépassé la mesure d'un bon morceau de musique, consciencieusement travaillé. L'*Otette* de Schubert, pièce splendide, a été enlevée avec émotion. Rarement sans doute avons-nous entendu un ensemble aussi parfait, un fini aussi magnifique. Le *Decem* a obtenu un succès amplement justifié. Il nous a donné une véritable séance d'art.

* * *

Backhaus, le pianiste virtuose, a consacré son récital du 15 janvier, au Palais des Arts, à Frédéric Chopin, en commémoration du centenaire de la naissance de cet illustre compositeur. Avec un peu de lasse mélancolie, Backhaus nous a fait entendre la sonate op. 58 qui vaut beaucoup moins que la sonate op. 35, mais Sauer devait jouer cette dernière quelques jours plus tard et il n'a pas plu à Backhaus d'enlever à son rival le bénéfice de cette œuvre pathétique. Douze études op. 25 ont été jouées par le virtuose avec le

Digitized by Google

plus grand talent. Trois valses ont succédé, ensuite deux préludes (op. 28 *fa-dièse* maj. et *mi-bémol* min.). Enfin une polonaise, le prélude en *si-bémol* mineur et le scherzo op. 31. Il nous est resté de ce récital une impression de tristesse. Backhaus n'a pas commémoré Chopin, il a fait applaudir Backhaus. C'est bien dommage. Kleckzinski, dans un petit ouvrage, a bien déterminé la façon dont l'œuvre de Chopin doit être exécutée. M. Backhaus le lira sans aucun doute avec le plus vif intérêt. Il saura ainsi que la musique de Chopin n'a pas le caractère qu'il lui a donné. Tout ceci sans vouloir le moins du monde attenter aux mérites de l'éblouissant pianiste.

*
* *

Lorsque Eug. Ysaye consent à jouer du violon au concert Ysaye, c'est un véritable régal et aucune salle de Bruxelles ne serait assez grande pour contenir le public avide d'applaudir le merveilleux virtuose. Nous avons, le dimanche 16 janvier, à Patria, retrouvé sa science, sa profonde compréhension du sentiment dans le *Poème* de Chausson (avec accompagnement d'orchestre) et dans le concerto en sol mineur de Vivaldi. Tous les éloges seraient superflus.

Rappels sur rappels, même après le long — ô combien — concerto de Moor, une pièce sans doute pleine de beauté, plus belle peut-être par l'exécution qu'en fit Ysaye que par l'inspiration du compositeur. Sans son interprète admirable, le concerto de M. Moor risquait fort d'échouer. M. Théo Ysaye présentait une manière de poème symphonique les *Abeilles*, inspiré par le beau livre de Maeterlinck. Cette composition mérite les plus grands éloges. C'est de la belle musique pleine d'impression, de couleur, de sentiment. L'orchestration est raffinée et d'un intérêt puissant. M. Rasse a dirigé cette œuvre avec religion. Il méritait une grande part du succès. Le *septuor* de Beethoven (op. 20) dans lequel Eug. Ysaye tenait la partie de violon, a clôt cette séance superbe. Exécution fort belle.

*
* *

Société J.-S. Bach. — Séance imposante et solennelle. Nous avons, pour la première fois en Belgique, entendu *La Passion* selon saint Jean. Un public nombreux et recueilli assistait à cette grande soirée d'art. *La Passion* selon saint Jean, peut-être moins emphatique que celle selon saint Mathieu, nous est apparue dans son incomparable et religieuse grandeur. Nul musicien, à aucune époque, n'a pu atteindre ce degré de splendeur harmonieuse et inspirée. Le sentiment divin y est exalté sans mysticisme. Bach est vraiment un *homme* dans le sens le plus beau du mot. C'est en vain qu'on chercherait dans la Musique quelque génie à lui comparer. Dédaigneux de la vaine gloire, librement, il laisse parler son cœur ardent et généreux. Son éloquence est celle des grands extasiés.

Digitized by Google

La Passion selon saint Jean, comme toutes les œuvres de Bach, rebute à l'analyse. C'est les amoindrir que de vouloir les disséquer. Ce n'est pas tel ou tel passage qui est beau, c'est l'œuvre complète, prise dans son intégralité!

Albert Zimmer, après trente-huit répétitions laborieuses, est parvenu à faire exécuter la Saint-Jean, avec une correction, un fini irréprochable. Les chœurs étaient bien stylés. Ils ont fourni l'appoint de leurs magnifiques récits lyriques, accompagnés par un orchestre d'élite où M. Jacobs tenait la partie de viole de gambe. M. Zimmer a dirigé en maître accompli. Il a mérité nos remerciements et en présence de l'effort accompli, la critique n'a pas le droit de lui faire le moindre reproche.

Les solistes ont, de leur côté, fort bien secondé M. Zimmer. Mme Noordewier-Reddingius, soprano, d'Amsterdam, a pu faire applaudir sa voix puissante et magnifique. Mme P. de Haan-Manifarges, pour n'être pas aussi brillante, n'en a pas moins beaucoup de talent. M. Georges Walter a chanté avec une conviction, une chaleur, une foi admirables. Il a profondément ému ses auditeurs. M. Zulsman, un peu froid, s'est cependant fort correctement tiré d'affaire. M. G. Minet a tenu le clavecin et M. Janssens l'orgue, tous deux avec l'habileté que nous leur connaissons.

M. Zimmer ferait bien de nous donner une seconde édition de ce grand et magnifique concert.

* * *

Concerts populaires : *L'Orfeo de Monteverde.* — Cette solennité musicale a fort embarrassé la plupart des critiques. Les comptes rendus au lendemain de l'exécution étaient vraiment un régal pour l'historien. Rarement on vit pareille salade de dates, de noms, pareil « bafouillage » si j'ose dire. Tant il est vrai que c'est la routine, et les phrases stéréotypées — *les clichés* — qui font la valeur de la plupart des critiques. Aussitôt qu'on leur présente une musique à laquelle ils ne sont pas habitués les voilà tout décontenancés. C'est un bien mauvais tour que leur a joué M. Sylvain Dupuis en leur présentant l'*Orfeo*. Plus d'un de « ces messieurs » a du baisser dans son estime! Tout au moins se sera-t-il fort amusé de leur ahurissante loquacité...

Le public a fait à la religieuse exécution que M. Dupuis a donnée de l'œuvre du grand maître de Crémone, un très grand succès. Disons de suite que ce n'est pas la partition originale qui a été interprétée (1) mais, en grande partie, l'arrangement qu'en a fait Vincent d'Indy. Le caractère général de l'œuvre a cependant été assez bien conservé et le public a été étonné, certes, des beautés que renferme cette pièce lyrique, littéralement

(1) Voir notre étude sur l'*Orfeo* d'après la partition de 1615 (R. Amadino) dans la livraison de novembre dernier de cette *Revue*, sous le titre : *La légende d'Orphée et le drame musical.*

Digitized by Google

créée par Monteverde. Nous disons *créée* ; en effet, l'*Orfeo* laisse loin derrière lui les premières tentatives d'opéra, notamment la plus célèbre : *L'Euridice* de Peri-Caccini représenté à Florence en 1600.

L'*Orfeo* vit les feux de la rampe, pour la première fois, à Mantoue en 1607. Que l'on compare ces deux œuvres seulement distantes de sept années ! Ce court laps de temps paraît plus grand que la distance qui sépare l'*Orfeo* des premières pièces d'Alexandre Scarlatti ! L'orchestre de Peri ne comporte que quatre instruments (un clavecin, une grande guitare, une lyre, un luth). L'orchestre original de Monteverde en réunit plus de trente ! Dans l'histoire de la musique, Monteverde est plus considérable que Wagner. Il fut un créateur hors ligne, doué d'un génie déroutant.

L'interprétation de l'*Orfeo*, au Concert-populaire, a été fort belle. C'est M. Raoul Delaye (Orphée) qui assumait la partie vocale la plus considérable. Il a chanté ses arias avec une ferveur, une conviction magnifiques. Parfois il a été vraiment émouvant. Le public, enthousiaste, lui a fait un succès grandement mérité. Mme Béral (la messagère) n'a pas été en dessous de sa tâche. Dans son récit de la mort d'Eurydice, elle a su donner à sa voix les inflexions graves qui convenaient à son rôle pathétique. Mlle Berelly a, dans le prologue, chanté avec grand talent la gloire de la musique et la beauté d'Orphée. Les autres artistes, malgré leurs rôles assez effacés, n'ont pas moins concouru aux succès de cette intéressante restitution théâtrale ; ce sont Mme Montfort, MM. Dua, Lheureux et Weldon.

Les chœurs ont été corrects. Le prélude et le finale du 1er acte de *Parsifal* clôturaient ce superbe concert. Ces pages de Wagner ont été interprétées avec magnificence et grandeur — ainsi qu'il convient.

* * *

Concerts Durant. — Le quatrième grand concert d'abonnement débutait par la *Water-Musik* de Haendel, morceau que le célèbre compositeur écrivit à l'occasion d'une fête nautique. L'orchestre de M. Durant l'a interprété avec le respect qui convient aux œuvres de l'illustre auteur du *Messie*. Les divers mouvements en ont été fort correctement exécutés. M. Lucien Capet a interprété ensuite, sans coup férir, deux concertos, l'un de J.-S. Bach, l'autre de Brahms. M. Capet n'est pas, heureusement pour lui, un brillant violoniste. Chez lui tout est sobre, jeu, expression, sentiment. Ce qui ne l'a pas empêché de *chanter* magnifiquement les deux concertos. Si l'orchestre ne l'a pas accompagné, comme nous l'aurions désiré, dans l'œuvre de Bach, en revanche, il l'a fort bien mis en relief dans l'œuvre de Brahms, dont le bel adagio a été rendu avec un fini et une religion du grand art vraiment superbe. M. Capet a obtenu les honneurs du triomphe. La salle tout entière l'a acclamé.

La sérénade en *si* bémol de Mozart, un peu longue et écrite, au surplus, pour un orchestre spécial assez bizarre, n'a pas produit l'effet voulu. Cette

Digitized by Google

musique est délicate. Et les instrumentistes auraient peut-être dû se montrer plus discrets. Ils ont « bavardé » leurs parties un peu trop haut. Mozart réclame l'élégance des soies délicates et des bouquets délicatement composés. Le *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy, terminait cette belle séance. Son allure vive, intrépide a été très bien rendue par l'orchestre de M. Durant. Ajoutons que M. Durant a droit à la reconnaissance de tous les dilettanti. Son œuvre d'extension musicale est très louable. Le public devrait s'y intéresser davantage encore, quoique la salle Patria, fut, le 7 courant, fort bien garnie.

* * *

Concert Ysaye. — M. Théo Ysaye, avec sa maîtrise habituelle, a dirigé tout d'abord, au concert du 13 courant, la symphonie n° 4 de Mendelsohn. Cette œuvre mélodieuse a été interprétée avec émotion, surtout dans le second mouvement (andante) et dans la finale qui a été enlevée avec enthousiasme. M. Pablo Casals violoncelliste a paru ensuite. Il a joué, en premier lieu, un concerto de Röntgen.

Le grand talent du virtuose a fait valoir cette œuvre un peu hirsute, où il y a de belles pages cependant. L'auteur qui était dans la salle a participé à l'ovation que l'on a faite au prestigieux virtuose. Celui-ci, dans le concerto op. 129 de Schumann, s'est montré le merveilleux artiste dont la renommée est mondiale. L'orchestre aurait pu l'accompagner avec plus de correction. Mais comment suivre un virtuose à travers les multiples traits, roulades, ornements de toute espèce qui enrichissent l'exécution ? Je n'éprouve pas pour ces ornements un enthousiasme bien grand. J'aime mieux l'expression pure et simple des sentiments. Quand le cœur sait parler et convaincre, une interprétation est toujours belle. Le virtuose doit savoir émouvoir ses auditeurs et non pas les étonner. Les deux pièces de Joseph Jongen — un prélude et une danse — ont fort plu au public qui les a vivement applaudies ; la danse surtout est pleine d'imprévus, de pittoresque, de coloris. C'est une fort bonne œuvre. Elle fait honneur aux mérites de Joseph Jongen et à la musique nationale.

La *Cataloña* d'Albeniz, qui terminait la séance, est une fantaisie burlesque. M. Théo Ysaye ne nous l'a certes fait entendre que parce que nous étions en temps de carnaval. Jamais oncques n'ouïs pareille salade orchestrale. Le public a fini par éclater de rire.

Arthur Hubens.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

A la Monnaie, deux reprises nous ont permis de patienter. Le mois prochain nous aurons *Eros vainqueur* de P. de Bréville et peut-être *Les fêtes galantes* de Rameau. Ce mois on nous a rendu une des *Iphigénie* de Gluck et *La Walkyrie* de Wagner. Et j'allais oublier *Louise*, le seul drame lyrique de ces vingt ans qui ait connu une vogue universelle. On a vu les Germains et les Slaves aux genoux de la midinette parisienne. C'est qu'ils ont retrouvé dans son aventure banale un épisode de leur propre histoire. Y a-t-il une ville au monde, où ne s'embourgeoise pas, avec l'âge et l'obésité avançant, un fils de famille, voire un boursier d'État, qui, pendant un an, a battu la semelle sur le boul' Mich' et guetté le sourire d'une fille de Paris?

Au surplus, M. Charpentier, poète et compositeur également habile, a su choisir dans cette épopée triviale des 20 ans d'un beau brin de fille les dates qui sonnent haut. C'est l'éveil des sens dans la mansarde; c'est le rendez-vous en allant à l'atelier, c'est l'émeute provoquée dans celui-ci par un passant qui ténorise, c'est la fête de la Butte, enfin c'est la fugue inévitable, le tout à l'égoût du plaisir, qui résume la philosophie du petit peuple féminin de la grande cité.

Dans tout cela il n'y a pas d'action, songez-y bien; il y a des tableaux clairs, concis, colorés, une illustration de vie populaire, et une illustration excellente. Les petits métiers y tiennent leur partie, l'apprentie y chante sa chanson de jeune cigale; tous les bruits entrent, avec tous les désirs, dans la mansarde de Louise.

On sait de quelle merveilleuse façon *Louise* fut monté jadis à notre Opéra. Le public y a repris goût sans effort, et l'interprétation nouvelle n'a pas semblé inférieure à celle du passé. Certes le souvenir de Mlle Friché, de MM. Dalmorès et Seguin, est resté vivant; mais Mlle Dorly est une Louise pleine de jeunesse, de fraîcheur, de naturel aimable, et ses camarades la secondent très correctement. La mise en scène révèle des soins diligents.

Avec M. Van Rooy, *la Walkyrie* fut une reprise triomphale. Quatre salles combles et le regret d'un départ trop prompt attestèrent l'emballement du public. Pourtant on ne nous fit grâce d'aucune des longueurs de l'œuvre, et au 2e acte, le père Wotan et son acariâtre épouse eurent tout le loisir de se quereller, Wotan et Brunnhilde ne nous épargnèrent aucun détail de leurs

Digitized by Google

affaires de ménage. Ah ! nos nerfs de latins ! Il n'importe, tant fut simple dans sa majesté, glorieux dans sa douleur le dieu incarné par M. Van Rooy. Jamais peut-être la fatalité ne pesa si lourdement sur ce roi des cieux, qui n'est que le cache-misère d'un homme aux prises avec des puissances supérieures. A ses côtés, M. Swolfs fut vraiment intéressant dans Sigmund, Mlle Béral se révéla dans Sieglinde, Mme Pacary excella dans le rôle de la vierge guerrière. Ce furent de beaux soirs.

Le Parc a obtenu un grand et légitime succès avec une pièce de Giacosa, que le talent de Mlle Sylvie a imposée au public de l'Odéon, à Paris. Déjà on nous avait offert deux échantillons, d'ailleurs moins heureux, de la manière de cet écrivain italien. *La Provinciale* était l'adaptation de *Tristi amanti*, cette œuvre qui fit événement de l'autre côté des monts, parce qu'elle signifiait la rupture avec le romantisme, à la fois puéril et échevelé, dont la scène italienne avait vécu et mourait lentement. L'autre échantillon fut comme un bout d'étoffe chatoyant, ou, si vous voulez, un costume de marquis Louis XV. Le proverbe du *Mari amoureux de sa femme* parut bien languissant, bien anodin et d'une couleur si peu locale.

Au contraire, il y a dans *Comme les feuilles* une forte et saine saveur italienne. Le dialogue en est parfois brillant, toujours coloré. Certes il n'a pas du tout le ton des conversations françaises, cette souplesse, cette aisance claire et cette sobriété nerveuse de notre comédie. Mais il résume excellemment le choc des sentiments chez des êtres diversement conçus, offrant l'ondoyance de la vie, simples sans doute, à l'exception de cette Nénelle qui est bien une des plus délicieuses figures du théâtre italien, mais qui doit à l'imitation ingénieuse et discrète de notre art quelque chose de sa complexité si émouvante.

Jouée agréablement et même mieux que cela par Mlle Terka Lyon et ses camarades, *Comme les feuilles* a été un grand succès.

La place nous manque un peu pour parler des artistes des Variétés, qui ont beaucoup intéressé notre public dans une œuvre assez incolore de M. Capus. Ce n'est pas calomnier celui-ci que de dire que ce fut surtout l'interprétation de *Un ange* qui justifia certains enthousiasmes. On n'a pas l'occasion d'applaudir souvent Mlle Lavallière et ses camarades; ils ont laissé à Bruxelles un délicieux souvenir nuancé de regret.

A l'Alcazar, ce fut Réjane qui nous permit une comparaison toujours pénible avec les éléments ordinaires dont disposent nos théâtres. Non qu'il y ait lieu de se plaindre, ni de nous plaindre. La tenue de nos quatre théâtres de comédie a été, cet hiver, des plus honorables. Mais enfin Réjane a été la première comédienne de ce temps, et elle a de beaux, d'admirables gestes, qui constituent encore tout un régal. Je dirai même qu'elle a eu comme un renouvellement, qu'elle a retrouvé les vibrances, les modulations tendres, les sourires mouillés, quelques-unes de ses meilleures attitudes du passé dans ce rôle difficile de la femme, qui en commettant la faute classique, attire sur elle trop de malheurs, vraiment. Peut-

Digitized by Google

être y a-t-elle ajouté je ne sais quel charme d'arrière-saison dont nul spectateur n'a pu lui retirer le bénéfice. La mignarde et si prenante créature, qui incarne tant de pécheresses dans nos souvenirs, a joué les scènes difficiles du 1er et du 3e acte du *Refuge* avec un talent si supérieur qu'elle a gagné la cause de l'auteur devant un public mal disposé pour lui. Certes il ne dépendait pas d'elle que les procédés de cette étude cruelle, à la Bernstein, ne choquassent en nous certaines délicatesses, qu'on ne se récriât contre le « truqué » et aussi contre l'accent brutal de cette satire dialoguée. Mais comment résister aux aveux du dernier acte, à cette abnégation (combien invraisemblable) d'une femme donnant le secret du bonheur à sa rivale et à l'époux qui la quitte? Un jeu si humain ne laissait pas à la réflexion le temps de se produire. Au surplus Mlle Dermoz et M. Garry collaborèrent à cette magie avec un tact au dessus de tous les éloges.

Dans *Les amants de Sazy*, de M. Romain Coolus, j'ai applaudi sans réserve Mlle Dorgère. Et qui eût boudé à son agrément physique et à son caprice? Elle n'est ni la fille de joie, ni la fille de proie dont le roman et le théâtre s'occupent presque autant que de la femme adultère; elle est une institution ou quelque chose d'approchant. Elle a la conscience nette qu'elle accomplit un devoir social; elle mange les rentes de ses amants comme si elle était un receveur de contributions, appliquant l'impôt progressif... jusqu'à extinction du capital; mais pouvez-vous imaginer un fonctionnaire aussi peu rébarbatif que Sazy? Avec cela femme d'intérieur, femme du monde, ayant de l'ordre, de la précision dans l'arrangement de sa vie, un art de conduire les hommes, de les discipliner, de leur rendre leur servitude désirable. En somme, cette pièce devrait s'intituler « l'école des courtisanes savantes ».

Parmi les victimes volontaires et résignées de Sazy, il y a un bon garçon, pas trop bête, mais très paresseux et d'un optimisme un peu veule. Elle en fait son homme de compagnie, et c'est tout le piquant de la pièce. Celle-ci tend à démontrer que nous ne sommes pas encore mûrs pour cette institution et il est permis de le regretter.

J'ai cité Mlle Dorgère, exquise dans son personnage; M. Burguet lui donne la réplique avec un naturel très saisissant, quoiqu'un peu flou; il est assez adroit pour qu'on ne trouve ni ridicule ni odieux l'accommodement auquel il se prête. J'ai beaucoup goûté aussi M. Paulet.

J. DE W.

* * *

Les livres.

Nous devons quelques mots d'annonce très sympathique à la réimpression qu'a faite M. Delattre de son étude sur *Le Pays wallon*, destinée à la publication luxueuse et quasi officielle qui, sous le titre de *Notre pays*, avait été interrompue et a reparu récemment, chez l'éditeur d'art Van Oest.

Le Pays wallon, c'est moins une étude, en somme, que des notations, des impressions et des souvenirs. M. Delattre s'y est désintéressé de toute

Digitized by Google

systématisation. N'empêche qu'à le lire, on sent la netteté de l'esprit, une ordonnance intérieure où s'échelonnent les réminiscences avec la précision de plaques photographiques. Mais le retoucheur passe, et le cliché devient une petite aquarelle, ensoleillée ou embrumée suivant le sujet, mais toujours agréable au regard. Souvenirs du peuple, noblesse des vieilles pierres et parfum des essences, des fleurs, de tout ce qu'exhalent les terroirs wallons, semblent avoir sollicité de poète qu'est Louis Delattre. Ainsi lui est-il advenu de composer un petit livre, qui ne ressemble à aucun autre et qui magnifie délicieusement la moitié de son pays la plus chère à son cœur.

W.

* * *

Quelques livres sur l'Orient.

Voici d'abord deux livres d'agréable descriptivité. On y trouve l'aisance et le brillant d'un reportage supérieur, mais on n'est point fâché d'y noter aussi — surtout dans le premier — des vues synthétiques, fruit d'une observation attentive, prolongée et aussi libre de préjugés qu'on peut le demander à un Occidental, retrouvant les idées, les institutions et jusqu'à la terminologie de sa civilisation chez les Orientaux. Car ce qui semble avoir surtout frappé M. Louis Bertrand, dans son *Mirage oriental* (Paris, Perrin), qu'il s'agisse de réforme politique, d'écoles, de vie intime, de plaisir, partout, à Jérusalem, au Caire, à Damas comme à Constantinople, c'est qu'on s'ingénie partout à nous plagier, à adapter gauchement notre manière de gouverner, d'enseigner, de vivre, de jouir à un climat, à des traditions, à des mœurs et à des êtres fort dissemblables de ce qu'on observe ici. De là tant d'étrangetés, de dissonances, de cocasseries parfois, mais aussi tant d'antagonismes, de rancunes ou de défiances, justifiées en somme, chez les purs et même chez les autres, lorsqu'ils osent s'expliquer avec franchise. La pensée de M. Bertrand — d'autant plus compétent qu'avant cette tournée méditerranéenne il a passé dix ans en Algérie, — voici comment elle est peut-être le mieux résumée : « Concluons que, si l'Orient nous est hostile « par tant de choses — s'il nous éloigne et nous rebute par son climat, son « hygiène, ses mœurs, ses entraves politiques et religieuses, — nous « n'avons guère de chances non plus de le conquérir à nos idées et de pro- « voquer, par ce moyen, une détente durable dans nos rapports. Nous n'y « sommes que des étrangers, qui ne s'y imposent que par la force... ce « n'est que par la force que nous pouvons nous y maintenir... » Un trop rapide voyage en Orient m'a inspiré, je l'avoue, une conviction analogue.

L'autre livre est dû au secrétaire-bibliothécaire de l'École française d'Athènes en 1907, M. Amédée Britsch. Il est intitulé *La jeune Athènes*, (Paris, Plon, in-12) et il est agréablement descriptif avant tout. Néanmoins, son auteur ne se borne pas à condenser, dans une langue très colorée et très vive, des impressions personnelles, dominées d'ailleurs par une sensibilité savante et délicate ; il ne dissimule point ses prédilec-

Digitized by Google

tions mentales et morales, ni non plus certains parti-pris. A certains égards on pourrait dire qu'il se range derrière M. Maurice Barrès, et qu'il voit le Parthénon avec les yeux prévenus de l'auteur du *Voyage de Sparte*. Les jeunes filles, dont le chœur archaïque est un morceau fameux du Musée de l'Acropole, lui apparaissent « attifées et frisées comme des poupées peintes » et devant les débris épars sur ce sol sacré, il prétend qu' « en vain l'on « fouaille la pensée, l'on racole des souvenirs classiques : ces pierres ne « nous touchent point ». De l'Acropole même il laisse, non sans dédain, aux archéologues le soin d'analyser « l'indifférente beauté ». Voilà qui est original de tour et imprévu de pensée ; avouons que voilà aussi qui ne nous fâche pas trop, en nous changeant de toutes les admirations conventionnelles, de source scolaire. En revanche M. Britsch a l'attention inlassable, et indulgente plutôt, pour l'Athènes d'aujourd'hui, dont il s'efforce de nous décrire la vie morale et matérielle en ses principaux aspects.

Bien différent de ton est le livre de M. E. Gomez-Carvillo, *La Grèce éternelle*, qu'une préface assez extraordinaire de M. Moréas présente au public français (Paris, Perrin, in-12). C'est l'œuvre d'un voyageur enthousiaste, qui, homme de goût, artiste, poète même, a vécu d'innombrables heures à Athènes, à Corinthe, à Mycènes. M. Gomez-Carvillo n'a pas pourtant eu les simples ambitions d'un descriptif. Après Chateaubriand, Lamartine et tant d'autres, il ne nous montre pas ce paysage grec qui inspira tant d'écrivains et tant de peintres, qui déçut Barrès ou, du moins, qui ne fit que lui rendre plus chère sa lande lorraine... Non, cet Espagnol averti est allé chercher d'autres impressions que des impressions de nature ; il a, dans la Grèce de 1900, tenté de retrouver les traces poussiéreuses de la Grèce antique ; son imagination le guida, certains spectacles le servirent à souhait. Mais ce qui détermina surtout ses préférences, ce fut l'étude des écrivains ou celle du génie populaire, ou encore celle des formes humaines de la beauté. En s'y entêtant, il releva assez facilement des analogies décisives ; il retrouva dans le Palikare trop dédaigné les fiertés, les bravoures, les perfections esthétiques des héros de l'époque. Son érudition ne lui fut pas d'un médiocre secours ; mais il se garda de ses excès comme de la peste, et lui qui cite à l'occasion Michelet, Renan, Bréal, n'entend pas jurer dans leur verbe, à plus forte raison épouser les querelles philologiques des pédants d'outre-Rhin. Maintes pages où son lyrisme s'essore ont un rythme plus grec que latin ; mais d'autres, qui les précèdent ou les suivent, sont, sans prosaïsme au reste, d'un observateur très concret et très précis. La préface de M. Moréas n'ajoute rien à ce beau livre.

Celui de M. Croiset (*Les Démocraties antiques*) relève, lui, de la science pure. C'est une vue synthétique d'un puissant intérêt, qui vaut mieux qu'une analyse sommaire de revue. Édité dans la collection si intéressante que l'éditeur Flammarion publie sous le titre de « Bibliothèque de philosophie scientifique », il a soulevé des polémiques qui nous permettront d'y revenir en y attachant la considération qui est due.

Digitized by Google

Un mot pour finir du volume de M. Paul Imbert, *La Rénovation de l'Empire ottoman* (Paris, Perrin). Au pessimisme de M. Bertrand, il oppose moins une vue optimiste sur les nouveautés dont Constantinople est le théâtre politique qu'un examen très calme, très méthodique et volontairement très impersonnel, dont le besoin se faisait sentir. Chez M. Victor Bérard, une certaine passion républicaine échauffe le récit et parfois fait pencher la balance du juge, tout intègre et informé qu'il soit. Au contraire, patient dans son élaboration, scrupuleux à l'extrême dans ses déductions, attentif aux antécédents, préoccupé des effets, M. Imbert enregistre plus qu'il ne prouve. On le lira avec profit. W.

* * *

Romans.

HENRI DE NOUSSANNE, *Roman pour ma fiancée* (Paris, Calmann-Lévy, in-12). — Ah! le délicieux livre, et qu'il fait bon lire des pages comme celles où M. de Noussanne se peint en nous peignant une figure de femme française, idéalisée selon les lois de l'art! Et pour que ce portrait achève d'être ressemblant, l'auteur a eu recours à un procédé d'une sûre et saine technique; il a opposé à cette jeune fille, selon le cœur et le sens de sa race, un type séduisant d'anglo-saxonne, de belle chasseresse qui conquiert son héros comme elle ferait d'une proie animale. Est-ce coquetterie d'écrivain, est-ce malentendu? Il semble pendant longtemps que cette chasseresse soit le centre du tableau; elle s'y campe et s'y carre avec l'allure impérieuse d'une déesse rubénienne, tandis que dans l'angle et vouée aux discrétions du clair-obscur, une femme tendre, au sourire voilé, semble résignée à orner le triomphe de celle qui ne daigne même point être sa rivale.

Mais — et c'est la thèse du livre — la voix de la race parle plus haut que tous les désirs, et lorsque Miss Assler, transplantée dans cette province où elle vient réclamer ses arrhes de fiancée, est vouée aux oppositions de milieu, de lumière, d'humour, de mœurs intimes et de langage avec l'humble Noémi, la victoire de celle-ci, d'ailleurs savamment préparée, ne fait plus de doute pour personne. Pourquoi donc le héros du livre la préfère-t-il? D'abord pour ses vertus d'intérieur et pour cette douce ingénuité qui les lui cache à elle-même en les rehaussant; mais aussi et surtout « parce « qu'elle avait en elle le sérieux et la grâce des meilleures aïeules, com- « pagnes et éducatrices qu'aucun devoir ne rebutait; parce qu'elle était « enfin l'âme française ».

Et voilà qui fera un grand plaisir à Maurice Barrès, à Paul Bourget et à quelques autres, sans nous fâcher autrement. M. W.

* * *

M. MARC EVIAN a publié l'*Étoile*. Paris, Ollendorff. — Est-ce un premier livre? Je ne sais; mais je dois louer la sincérité de son observation, tout ce qui est à lui, bien à lui dans des analyses, un peu languissantes, d'une sen-

Digitized by Google

sibilité qui est toute l'œuvre. Mme Nobèle nous touche par ses scrupules ses retours passionnels, ses mornes inquiétudes plus encore que par une faiblesse, dont l'immatérialité nous repose, avouons-le, de toutes ces brutalités descriptives, offertes au gros appétit du lecteur. Au surplus, malgré des reprises, son *flirt* timide et douloureux n'est qu'une page fugitive d'une vie, dont les feuillets se tournent comme ceux d'un missel. Il n'est pas jusqu'à l'aveu au mari et l'apaisement de la fin qui ne s'accordent avec cette notion d'honnêteté foncière. Mais que nous ayons là, comme on nous l'insinue, un essai d'éducation de la volonté, je n'ose m'y accorder. Admettons plutôt que la constitution physiologique de Mme Nobèle la prédisposait à des temporisations, propices à son salut, comme aussi les incertitudes et les hésitations de Max laissaient à sa conscience tout le répit nécessaire. Et puis comme l'auteur fait au séducteur la partie vilaine! Il n'a guère pris la peine de dessiner sa figure, s'il a — et c'est justice de le proclamer — projeté de vives et fortes lueurs sur les traits charmants de celle qui devait rester honnête femme. W.

* * *

GEORGES OHNET publie un nouveau roman : *L'Aventure de Raymond Dhautel*, et rarement l'auteur de tant de récits émouvants a offert au public qui le goûte une œuvre aussi pittoresque et aussi dramatique. (Librairie Ollendorff.)

* * *

Les Marches de l'Occident, que M. Adrien Mithouard publie à la librairie Stock, sont des impressions et des souvenirs de voyage rapportés de Venise et de Grenade par le brillant écrivain. L'auteur du *Tourment de l'Unité*, du *Traité de l'Occident*, et des *Pas sur la Terre* y évoque le palais des Doges et l'Alhambra. Après avoir étudié au cours de ses précédents ouvrages la civilisation et l'art de l'Occident, il nous montre l'un et l'autre aux prises avec les formules byzantines et les féeries mauresques. Il fait ressortir toutes les ressources que notre esprit révèle au contact de l'extérieur et couronne une œuvre de longue haleine par des pages lumineuses et passionnées.

* * *

MATHILDE ALANIC, *La fille de la Sirène*. Paris, Plon, in-12. — Étude curieuse, écrite dans une langue aimable, semée de dialogues agiles et aisés, nous exposant le problème de l'amour maternel en conflit avec l'amour de l'art. L'héroïne quitte le foyer conjugal pour goûter les ivresses d'une carrière de théâtre. Mais, comme il devait arriver, la vie la met en présence de sa fille réveille en elle l'instinct de la nature et la contraint à un examen de conscience douloureux. Elle sent qu'elle est un obstacle au bonheur de de son enfant et elle s'efface et se sacrifie, satisfaite des humbles et douces joies de grand'mère qu'elle goûtera, à la fin du récit, un peu prématurément.

* * *

Digitized by Google

MAURICE STRAUSS, *Le citoyen Poire*. Paris, Ollendorf, in-12. — Amusante satire, qui n'est qu'une forme, dialoguée et animée par une action suivie, des critiques dont la vie publique et privée, à Paris, est l'objet quotidien. L'auteur a même pris le soin, souvent superflu, de donner ses sources en notes; il en résulte quelque malaise, bien que son livre soit écrit d'une plume alerte et avec une verve qui se soutient.

* * *

JULES LECLERCQ, *Aventures de Bécot*, Éd. de la *Vie Parisienne*, in-12. Annonce bien tardive d'un livre qui a eu du succès et qui le mérite parce qu'il est écrit dans un ton d'originale et délicate sensibilité, celle de nos humoristes les meilleurs, Jules Renard, Tristan Bernard et autres optimistes contemporains. La fantaisie en est extrême sans être pour cela excessive; la réussite est dans le menu détail où un observateur attendri se révèle et s'impose.

* * *

Paraît à la librairie Stock un nouveau livre de CONAN DOYLE, *Une idylle de banlieue*. C'est un récit humoristique, et fort gai en même temps, que M. Albert Savine a traduit d'une plume alerte. Les tribulations de trois familles groupées dans le parc de banlieue qu'ont fait lotir de vieilles filles en font tous les frais. Mais Conan Doyle sait, avec son habileté ordinaire, de ce rien créer un scénario tantôt comique, tantôt émouvant.

* * *

Les *Nouveaux mystères et aventures* du même auteur, que l'éditeur Stock nous donne en une traduction d'Albert Savine, vont certainement renouveler le succès de la première série de ces récits pleins de verve et de couleur. Conan Doyle y transporte son lecteur tour à tour, aux Indes, en Écosse, en Australie et en Californie. Tour à tour, il terrifie ou divertit, faisant parcourir toutes les gammes de l'émotion et attestant son inépuisable fécondité.

* * *

Sous les Déodars, le nouveau recueil de nouvelles de Ruydard Kipling, que publie l'éditeur Stock, nous initie aux charmes des déodars, cèdres à la feuille glauque et blanchâtre qui couvrent les pentes de l'Himalaya. Ce volume se rattache à la période où le romancier écrivait les *Contes des collines*, *Au blanc et noir* et la série des *Trois troupiers*. Le lecteur y retrouvera avec un plaisir nouveau l'agréable rosserie de Mrs. Hauksbee et les hôtes habituels de Simla. La traduction de M. Albert Savine, est d'une aisance heureuse.

Digitized by Google

LA LIBRE PENSÉE

L'objet du présent travail est de déterminer aussi exactement que possible ce qu'on appelle la libre pensée et quelles sont les conditions qu'elle requiert.

La pensée ou la conscience en général est la représentation ou l'image intérieure des rapports qui existent entre l'être qui pense et les objets auxquels il pense. Si on prend le mot libre dans un sens absolu, la libre pensée serait donc le pouvoir de se représenter les dits rapports, sans qu'aucune puissance extérieure puisse intervenir dans la production de la pensée, soit pour la déterminer d'une manière fatale, soit pour l'influencer, soit pour lui fournir les éléments ou les matériaux sur lesquels elle travaille.

Reconnaissons tout d'abord, et pour bien délimiter le champ de nos recherches, qu'une pareille conception de la libre pensée est contredite par la psychologie tout entière. Le phénomène de la pensée ne se produit chez l'homme qu'à la suite d'une assez longue évolution, que des circonstances multiples peuvent retarder ou même paralyser. Il requiert de nombreuses conditions physiologiques dans le détail desquelles nous n'entrerons pas et qui ont élargi le domaine de la psychologie expérimentale. L'éclosion de la pensée dépend aussi de l'action incessante que les êtres réels exercent sur notre sensibilité. L'univers tout entier apporte son contingent à la formation de nos idées. Nous ne pouvons nous représenter

Digitized by Google

que des rapports. La pensée n'est qu'une faculté abstraite qui présuppose des réalités préalablement données et celles-ci sont les assises sur lesquelles s'élève l'édifice majestueux du savoir humain. Nous ne pouvons penser sans penser à quelque chose qui nous apparaît fatalement comme préexistant à la pensée. Les phénomènes que nous percevons et dont nous avons la conscience plus ou moins nette, selon le degré de développement de notre pensée, ne sont intelligibles comme phénomènes que parce qu'ils émergent des êtres réels dont ils sont l'expression fugitive.

C'est grâce à un instinct inné et irrésistible, que les philosophes écossais ont appelé foi naturelle, que nous adhérons aux êtres réels sans lesquels toute pensée serait impossible. Leur existence est l'objet d'une certitude primitive et indémontrable. Elle est le point de départ inébranlable sur lequel toute science s'appuie. La pensée ne produit point l'être; elle le subit d'abord et le conquiert ensuite.

L'erreur que nous combattons ici est celle des panthéistes allemands du siècle dernier, qui ont considéré la pensée pure comme étant toute réalité et comme tirant d'elle-même tout ce qui existe. Entendue dans un sens absolu, la libre pensée n'est qu'une pure chimère qui se contredit elle-même, puisqu'elle prétend tirer de la pensée ce sans quoi la pensée est impossible. Le rationalisme pur, c'est-à-dire celui qui soutient que toute réalité est issue de la pensée, est une doctrine à jamais condamnée. La pensée humaine est renfermée dans des limites implacables que la philosophie a pour mission de constater et de décrire.

La conclusion à tirer de ce débat préliminaire est donc que la pensée ne peut exister ni se manifester que lorsque les conditions qui rendent la pensée possible nous sont données. Tant que ces conditions font défaut, il n'y a ni pensée ni par conséquent libre pensée.

Cette dernière ne peut exister pour nous que dans le

Digitized by Google

domaine restreint que nous venons de délimiter. Elle consiste essentiellement en ce que notre adhésion à la vérité ne peut être commandée que par la raison elle-même et non par une autorité extérieure qui nous impose cette adhésion par une sorte de contrainte morale. Tel est le vrai rationalisme, qui s'oppose au rationalisme pur des panthéistes allemands et qui n'affirme l'indépendance de la pensée qu'à partir du moment où nous sommes en possession des conditions requises pour que la pensée soit possible.

La libre pensée récuse donc comme chimérique toute conception scientifique ou philosophique qui ne repose pas sur l'autorité de la seule raison et sur la certitude que celle-ci trouve en elle-même. Toutes les révélations que nous rencontrons d'un bout à l'autre de l'histoire ne sont à ses yeux que des assertions non démontrées qui ne peuvent être comparées aux vérités rationnelles. Tant que ces assertions n'ont pas été justifiées par la raison elle-même, elles sont destituées de toute valeur scientifique et ne peuvent jamais entrer en conflit avec les doctrines fondées sur la raison. Celle-ci exerce sur toutes les révélations une incontestable primauté, parce qu'elle trouve en elle-même la justification de son adhésion, tandis que les doctrines révélées s'appuient sur une autorité extérieure.

Descartes a combattu la supériorité que le moyen âge avait attribuée à la théologie positive; mais il s'est borné à dire que le domaine de la philosophie et celui de la théologie sont différents. Il faut aller plus loin dans cette voie et affirmer l'autorité souveraine de la raison. La réserve de Descartes en cette matière paraît due à sa prudence, et il ne se préoccupe pas du parti à prendre si un désaccoord se produit entre la philosophie et la théologie. Cette position est équivoque, car l'une et l'autre abordent les mêmes problèmes par des méthodes différentes et doivent nécessairement se rencontrer. Il n'est pas téméraire de penser que Descartes, qui recherchait avant

Digitized by Google

tout l'isolement et la sécurité, se souvenait des persécutions dont les philosophes novateurs avaient été l'objet depuis un siécle. Le *Discours de la méthode* date de 1637 et Vanini avait été brûlé en 1619. C'était hier!

L'autorité de la raison est d'autant plus inattaquable qu'il nous est impossible de démontrer l'authenticité des vérités révélées. Celles-ci, en effet, se présentent à nous comme inspirées par la divinité et nous ne pourrions établir cette authenticité que si nous étions Dieu lui-même. On peut apporter des preuves matérielles de la véracité d'un témoignage humain. Il n'en est pas de même, quand le témoin se déclare inspiré par Dieu. Qui nous garantit que le révélateur ne nous a pas trompés ou n'a pas pris de bonne foi sa conception du monde pour une inspiration céleste?

La foi positive que nous accordons à une révélation déterminée a sa source dans un sentiment de confiance aveugle qui se fonde sur une longue tradition et qui nous séduit par son élévation et sa haute portée morale; mais elle n'est, aux yeux du savant, qu'un phénomène psychologique dont la vérité objective n'est susceptible d'aucune démonstration. Il faut bien se garder de la confondre avec la foi naturelle dont nous avons parlé plus haut et par laquelle nous adhérons à l'existence des êtres réels qui précèdent l'existence de la pensée. Cette foi naturelle est irrésistible; ses données sont certaines, tout en étant indémontrables, et elles sont le point de départ de toute connaissance, tandis que les assertions de la foi positive n'obtiennent de nous qu'une adhésion volontaire et non justifiée.

C'est en vain qu'on a tenté d'invoquer les miracles pour établir l'authenticité d'une révélation déterminée, car les miracles ne nous ont été transmis que par des témoignages humains que nous ne pouvons contrôler et qui ne sont pas accompagnés de preuves matérielles, et l'adhésion que la foi positive leur accorde présuppose elle-même l'adhésion préalable

Digitized by Google

à la vérité de la révélation. La pétition de principe est manifeste.

Il n'y a d'exception en cette matière que pour les vérités qui appartiennent à la fois au domaine de la raison et à celui de la révélation; mais il est clair que, dans ce cas, c'est dans la raison seule, et non dans la révélation, que nous puisons une certitude irrésistible.

Mais, si la raison est le seul moyen que nous possédions pour arriver à la philosophie, ne sommes-nous pas condamnés à demeurer perpétuellement dans l'ignorance au sujet des vérités supérieures que la révélation prétend nous dévoiler? Ne devons-nous pas nous résigner à rester à jamais enfermés dans les entraves du monde matériel? Pouvons-nous dès lors nous élever au-dessus des êtres réels entre lesquels notre pensée aperçoit des rapports et éviter le scepticisme au sujet de l'existence de Dieu? De quel droit la raison réclame-t elle pour elle et pour elle seule le privilège précieux qu'elle refuse à la révélation?

L'histoire de la philosophie est là tout entière pour répondre à cette objection redoutable. Elle va nous montrer que la raison humaine est capable de s'élever par elle-même jusqu'à l'absolu et qu'elle en a le pressentiment invincible et inné.

La représentation des êtres finis et bornés, au milieu desquels notre existence s'écoule, présuppose, à titre de condition préalable, une idée plus ou moins vague de l'être absolu, parce que l'idée de la borne n'est qu'une idée négative et qu'une idée négative n'est intelligible que par la chose qu'elle nie. La raison s'élève alors en quelque sorte au-dessus d'elle-même, et c'est par cet effort suprême de la foi naturelle que nous envisageons l'absolu comme le principe souverain en dehors duquel les objets finis eux-mêmes sont inconcevables. Ce n'est que par l'absolu que nous pouvons nous rendre compte de l'existence des êtres finis et nous nous haussons ainsi jusqu'au point culminant du travail de la raison. L'idée

Digitized by Google

de Dieu est en germe au fond de l'âme humaine et elle y apparaît fatalement tôt ou tard au grand jour de la conscience.

C'est dans la philosophie grecque que ce procédé ascensionnel de l'esprit humain se présente sous l'aspect le plus imposant. Tandis que le matérialisme ionien se renferme exclusivement dans le champ du fini, l'idéalisme de Xénophane et de Parménide s'insurge contre le naturalisme des premiers philosophes et prépare les voies à la dialectique platonicienne. Le monde matériel n'est plus, à ce nouveau point de vue, qu'une image effacée du monde des vraies réalités, qui sont les idées et qui sont contenues elles-mêmes dans l'essence divine.

La dialectique platonicienne consiste, avant tout, à s'appuyer sur les êtres imparfaits dont se compose le monde sensible, pour affirmer un être absolu qui a produit tout ce qui existe en vue du bien et qui a fait en sorte que toutes choses soient, autant que possible, semblables à lui-même. C'est une guerre sans merci déclarée à la vieille mythologie grecque et à ses dieux cruels et débauchés. C'est en même temps un hymne magnifique à la raison divine dont la nôtre n'est que le reflet. L'affirmation de l'existence de Dieu nous apparaît ici comme le principe et la fin de tout ce qui existe. Le Dieu de la raison est le bien suprême auquel toutes nos pensées et tous nos actes doivent se conformer. La mission de la philosophie est de dégager l'idéal de perfection dont l'empreinte est cachée au fond de nos âmes et vers lequel nous tendons indéfiniment sans pouvoir jamais nous identifier avec lui à un moment donné. L'homme est divin sans être Dieu.

Telle est la religion naturelle fondée sur la seule raison. C'est elle qui est la véritable inspiratrice des révélations positives dont l'histoire nous présente la succession. C'est de la religion naturelle qu'elles tiennent la part de vérité qu'elles renferment. Elles doivent s'y conformer et ne peuvent la con-

Digitized by Google

tredire. Elles expriment les élans successifs de l'âme humaine vers l'absolu. C'est donc la raison seule qui est le fondement indestructible de la philosophie, de la morale et de la religion. Les théologiens du moyen âge faisaient de la philosophie la servante de la théologie. C'est le contraire qui est la vérité.

La libre pensée, telle que nous l'avons définie au début de cet article, est donc l'instrument universel de toute philosophie et elle est capable par elle-même de nous conduire jusqu'à Dieu et de constituer par ses seules forces la religion naturelle et la morale. On ne peut lui dénier cette puissance sans méconnaître les enseignements de l'histoire et ceux de la psychologie. Si néanmoins on persiste à subordonner la raison à la foi positive, on s'appuie sur un point de départ dont il sera toujours impossible de démontrer l'authenticité. La libre pensée est dès lors notre seule ancre de salut. Elle seule peut préserver la religion naturelle et la morale des assauts du scepticisme.

O. MERTEN.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE L'AIR [1]

IV. — Période d'études scientifiques.

Application à l'art militaire. Le siège de Paris.

L'aérostation ne fut pas négligée après les fiévreuses années que nous venons de tracer, bien que les expériences, en diminuant, semblaient démontrer l'inanité des tentatives de dirigeabilité.

Les ballons vont dès maintenant jouer un rôle des plus importants sur la scène du monde. Au service de la science d'abord, ces précieux et admirables observatoires aériens fourniront un moyen d'investigation dans les hautes régions. Au service de l'armée ensuite, ils montreront leur utilité et de quel héroïsme est capable le peuple français dans les moments critiques de son histoire. C'est aux ballons du siège de Paris que l'on doit la création définitive de l'aérostation militaire du monde entier.

En 1864, Eug. Godard, dont nous retrouverons dans la suite toute la famille dans les airs, éditait une revue aéronautique intitulée *Le Montgolfier*. Architecte de profession, Godard s'éprit de la nouvelle science, à la suite d'une ascension qui le frappa. Il construisit un énorme montgolfier de 14,000 mètres cubes, de 35^{m}70 de haut sur 23^{m}50 de diamètre et dont le poids en ordre de marche atteignait 3,812 kilogrammes. Il fit avec ce ballon de nombreuses et curieuses ascensions.

Entre-temps plusieurs projets de dirigeable, sans inté-

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de janvier et de février 1910.

Digitized by Google

rêt, furent émis, notamment celui de Haenlein, breveté en Angleterre en 1865. Il fit toutefois, en 1872, des expériences assez sérieuses.

En 1865 également, Chéradam et Renucci reprirent les idées de dirigeable métallique de Dupuy-Delcourt et de Monge.

Le projet de Smitter, en 1866, fit sensation. Il s'agissait d'un ballon à ossature métallique. L'idée de l'inventeur était de placer son hélice sur le ballon et non sur la nacelle. De même que sur l'eau, disait-il, c'est le bateau qui traîne le canot, de même dans l'air c'est le ballon qui doit tirer la nacelle. La souscription publique pour la construction de son appareil ne réussit pas. C'est dire que ce projet fut abandonné.

En 1867, le ballon captif à vapeur de Giffard eut un certain succès lors de l'Exposition. Nous décrirons dans la suite celui de 1878.

En 1869, Deminne présenta un projet de ballon, forme haricot, gonflé au gaz ammoniaque, muni de plans inclinés et d'une hélice actionnée par une machine à gaz Lenoir. Ce projet était plutôt tiré des idées de l'ingénieur Ch. Tellier. Une réduction fonctionnait assez bien dans l'air calme d'un appartement fermé.

En aviation, nous retrouvons les travaux d'un célèbre ingénieur de l'Ecole centrale, Crocé-Spinelli, consistant en un navire aérien en tôle mince muni de deux hélices de sustension et de deux hélices propulsives. Cet appareil ne fut jamais construit.

En 1868, une première exposition d'aéronautique s'ouvrit à Londres au Palais de Cristal de Sydenham, patronnée par la Société aéronautique de Grande-Bretagne, dont la fondation est due au duc d'Argyl, au duc de Sutherland, à l'illustre Glaisher, directeur de l'Observatoire de Greenwich. Cette exposition donna un essor nouveau à l'aviation et des hommes illustres travaillèrent en commun à la solution du grand problème.

Des ascensions scientifiques furent faites à cette époque

Digitized by Google

par Glaisher et Coxwel en Angleterre, par Cam. Flammarion, Wilfrid de Fonvielle, Gaston et Albert Tissandier, G. Lambert en France. A. Tissandier nous rapporte de ses ascensions une collection de croquis de paysages aériens, des plus intéressants.

Huit mois avant le siège de Paris, G. Tissandier avait prévu et prédit l'imprudence qu'il y avait à laisser supprimer l'école aérostatique de Meudon et son matériel; il avait raison, car les Prussiens étaient aux portes de Paris et aucun ballon n'était en état de service. Le Gouvernement dut donc recourir aux appareils privés, qui heureusement furent mis à sa disposition par de vaillants citoyens.

C'est le 4 septembre que Nadar, voulant rendre service à la défense nationale, fit les démarches nécessaires pour installer son matériel place Saint-Pierre, à Montmartre. Il n'attendit même pas la réponse officielle et appareilla son ballon « Neptune ».

Eug. Godard, suivant cet exemple patriotique, s'installa boulevard des Italiens avec « La Ville de Florence » de de Fonvielle et à Vaugirard avec « Le Céleste ». De ces observatoires, les aéronautes observèrent les mouvements de l'ennemi.

Sur l'initiative de Gabriel Mangin, il fut décidé de créer des ballons postaux pour le service des correspondances. Mais le matériel manquait et il s'agissait de construire des aérostats. E. et J. Godard s'installèrent à la gare d'Orléans; G. Yon et C. Dartois transformèrent la gare du Nord en ateliers aérostatiques; ces deux chantiers fournirent pendant le siège environ soixante-huit ballons qui assurèrent régulièrement la communication entre Paris assiégé et les départements. L'entrée des correspondances dans Paris se faisait par pigeons voyageurs qu'emportaient les ballons. Grâce au procédé photomicroscopique des dépêches, œuvre de M. Dagron, un seul pigeon pouvait introduire dans Paris 40,000 dépêches en une seule fois, sur une pellicule qui passait

Digitized by Google

ensuite dans une lanterne à projection pour être agrandie et recopiée.

Il serait trop long d'énumérer ici la liste de départ des ballons-poste et de cette magnifique organisation du service aérien, qui préserva Paris, assiégé, de l'isolement complet du reste du monde. Nous ne pouvons cependant omettre de signaler le départ de l' « Armand Barbès », le 7 octobre, conduit par Trichet et ayant à bord L. Gambetta, ministre de l'Intérieur, et son secrétaire; il s'agissait de recruter et de grouper toutes les forces possibles pour les amener au secours de la capitale.

La science ne restait pas indifférente pendant ces cruelles épreuves; elle se préoccupait même de réaliser de nouveaux progrès; l'Institut ordonne à M. Yanssen de partir en Algérie observer l'éclipse du soleil. C'est en ballon qu'il franchit les lignes d'investissement. Le « Louis Blanc », élevé de Paris, porta les aéronautes à Tournai en moins de trois heures.

Le plus extraordinaire des voyages accomplis alors est sans contredit celui de « La Ville d'Orléans ». Parti de la gare du Nord, le 24 novembre, à 11 heures 45 du soir, il atterrit le lendemain à 1 heure sur les plateaux glacés près de Konigsberg, province de Télémarken, à 100 kilomètres sud-ouest de Christiania. Il était piloté par l'ingénieur Paul Robier et Léon Bézier.

« L'Archimède », parti le 24 novembre à minuit 45, atterrit six heures après à Castebré, en Hollande.

A côté de ces beaux exploits, d'autres, plus pénibles, sont à signaler. Cinq ballons du siège furent capturés par les Prussiens, qui ne dissimulaient pas leur rage de voir cette superbe organisation de poste aérienne, et les aéronautes subirent les plus odieux traitements.

« La Normandie », parti le 27 octobre, atterrit à la Ferme d'Hennemont, à 26 kilomètres de Verdun. Dénoncé par un traître, le pilote Moncau, qui s'était brisé la jambe à l'atterrissage, devint la proie des ennemis.

Le « Gallilée », monté par Husson et Antonin, fut

Digitized by Google

pris par les ennemis près de Chartres, ainsi que le « Daguerre », piloté par Pierron, Jubert et Nobécourt, atterrissant près de Ferrière.

« La Ville de Paris », parti le 15 décembre sous la conduite de Delamane, atterrit à Sinn près de Wetzlar; Morel et Billebaut, passagers, considérés comme espions, faillirent être fusillés.

Enfin le 20 décembre « Le Général Chanzy », parti à 2 h. 30 du matin sous la conduite de Verrecke, atterrit en Bavière à Rothembourg. Le pilote ainsi que les passagers, de L'Epinay, Jouffryon et Julliac, furent internés en Allemagne.

A côté de ces captures, citons des ascensions tragiques, telle que celle du marin Prince, pilotant le « Jacquard ». Parti le 15 novembre à 11 heures du soir, il fut aperçu pour la dernière fois au large de Plymouth; emporté par une forte brise, il s'est égaré et l'océan s'est refermé sur ce naufragé des airs.

Le « Richard Wallace », parti à 3 h. 30 du matin, fut aperçu à la Rochelle à une grande altitude se dirigeant vers la mer. Comme Prince, celui qui le montait trouva aussi son tombeau dans l'immensité des flots.

Pour perpétuer ces hauts faits, constituant pour la France une des belles pages de son histoire militaire et scientifique, une médaille commémorative fut frappée et distribuée aux aéronautes du siège de Paris.

Si le rôle des aérostats a été précieux pendant ce siège, il le fut beaucoup moins pendant la guerre, parce que, suivant l'expression de Tissandier, la France n'a pas eu des champs de bataille, mais bien des champs de déroute. Par le fait qu'aucun événement n'était concentré, l'aérostat, limité dans ses opérations de reconnaissance et d'un déplacement relativement difficile, devait nécessairement être moins utile ; mais cette cause ne venait pas directement de l'aérostation.

Nous trouvons néanmoins pendant cette guerre quelques ascensions qui rendirent de petits services, notam-

Digitized by Google

ment celles des ballons de l'armée de la Loire. Quant aux autres ballons, en général ils arrivèrent trop tard sur le lieu des opérations pour être utilisés. En un mot, la France n'était pas prête à recevoir ce coup des Prussiens. Elle l'a compris par la suite; aussi dans l'aérostation après la guerre, que nous allons étudier, nous verrons que les autorités ont appris que pour être utile une flottille aérienne doit être préparée avant les opérations de guerre et que la construction des aérostats ne doit pas commencer avec le premier coup de canon, c'est-à-dire au moment où elle doit servir la patrie.

Le colonel Laussedat proposa donc au ministre de la Guerre un projet d'organisation complète de l'aérostation militaire. Le Gouvernement approuva, et c'est dès lors que fut créé l'établissement aérostatique de Chalais-Meudon où dans la suite devaient se faire les expériences des plus sérieuses et les plus diverses.

De nouveau, à côté de ces travaux importants, surgirent une nuée d'inventions dont bien peu sont réellement à retenir.

Il faut cependant citer le projet de dirigeable de Dupuy de Lome (membre de l'Académie des Sciences, né à Lorient en 1816, mort à Paris en 1885), construit aux frais du Gouvernement et de l'Académie des Sciences. Ce projet était loin de réunir les approbations de tous les hommes compétents et on lui reprocha surtout de ne pas tenir compte des travaux antérieurs. Cependant l'étude préparatoire était des plus complète et mérite quelque attention. Notons d'abord la suspension de la nacelle au moyen d'un filet à balancines, assurant, sans brancart, la solidarité complète du ballon et de la nacelle. Une forme ogivale avait été donnée à cet aérostat de 36 mètres de long sur 14 de diamètre. Il était muni d'une hélice à deux pales de 9 mètres de diamètre, actionnée par huit hommes. L'essai en fut fait le 2 février 1872. Etaient à bord Dupuy de Lome, Zédé, G. Yon et onze hommes de manœuvre. Il s'éleva à 1 heure du fort de Vincennes,

Digitized by Google

mais un vent de 15 mètres empêcha totalement toute direction. On constata néanmoins une déviation de 10 à 12 degrés. Si la direction n'avait donné que de pénibles résultats, on constata pourtant que la stabilité de cet engin était parfaite, lors de son atterrissage par un vent assez violent, à 3 heures du soir à Mondécourt.

Ce ballon ne fut plus expérimenté dans la suite.

Peu de temps après l'aéronaute allemand Haenlein construisit à Vienne un ballon cylindro-conique de 50 mètres de long sur 9 de diamètre, cubant 2,225 mètres et muni d'une hélice actionnée par un moteur à gaz. Cet ensemble, beaucoup trop lourd, ne put même jamais s'élever de terre et après ce résultat ses bailleurs de fonds ne lui fournirent plus de quoi continuer ses études et ce projet fut abandonné.

Enfin, vers 1872 également, nous trouvons le projet remarquable d'un dirigeable à vapeur, œuvre de Gabriel Yon, collaborateur de Giffard et de Dupuy de Lome. Son ballon était de forme allongée, la nacelle, suspendue comme dans le « Dupuy » par un filet à balancines, était attachée à une longue perche placée sous le ballon. Une toile reliait celui-ci au longeron, formant ainsi une véritable quille de navire. Il était muni de deux hélices latérales et d'un gouvernail triangulaire de direction latérale. Il est regrettable que, faute de ressources financières, l'inventeur n'ait pu construire ce dirigeable et l'expérimenter.

Dès ce moment, l'aérostation va de nouveau s'emparer des esprits, mais sous une autre forme. L'engouement des masses avant la guerre envisageait une ascension comme un spectacle forain. Après, la foule s'intéressa au côté sérieux de cette science. Elle avait pu se rendre compte des réels services rendus au siège de Paris, aussi se passionna-t-elle pour les divers projets de direction, les ascensions scientifiques qui recommencèrent et lorsqu'une catastrophe se produira, nous verrons le monde secoué d'un frisson de pitié en apprenant la mort de tel ou de tel martyr de la science aérostatique.

Digitized by Google

Dès 1872, les explorateurs Flammarion, Tissandier, de Fonvielle, arrêtés par la guerre, reprirent leurs expériences, dont quelques-unes fournirent de curieuses observations.

Ces travaux si féconds en résultats, amenèrent la Société française de navigation aérienne à étudier un programme de recherches et observations atmosphériques. Elle en confia le projet aux quelques vaillants pionniers qui la composaient, tels que Sivel, Crocé-Spinelli, Jobert, Tissandier, Pénaud, etc., qui décidèrent, dès 1874, de faire des ascensions purement scientifiques de durée et de grande altitude.

Le 22 mars 1874, « L'Etoile Polaire », piloté par Sivel et Crocé-Spinelli, fit une ascension remarquable en hauteur, emportant même des sacs d'oxygène pour inhalation. Il s'éleva de La Villette à 11 h. 33, monta à 7,300 m. et atterrit à Bar-sur-Seine à 2 h. 12 après un parcours de 190 kilomètres.

Sivel, propriétaire de « L'Etoile Polaire », construisit un nouveau ballon de 3,000 mètres cubes, le malheureux « Zénith », dans lequel il devait trouver la mort. Une première ascension eut lieu le 23 mars 1875, emportant G. et A. Tissandier, Sivel, Jobert et Crocé-Spinelli. Il s'éleva à 6 h. 20 de La Villette et ne reprit terre que vingt-deux heures après à Montplaisir, près d'Arcachon. C'est, jusqu'à cette date, la plus longue ascension qui ait été faite et elle fut riche en observations sur la spectroscopie, l'hygrométrie, l'électricité atmosphérique, la température et les courants aériens.

Vu le succès de cette expérience, une ascension à très grande altitude fut décidée pour le 15 avril suivant. Le « Zénith » s'éleva à 11 h. 35 de La Villette, emportant Sivel, Tissandier et Crocé-Spinelli. Il atteignit l'altitude formidable de 8,600 mètres. Les courageux aéronautes eurent beaucoup à souffrir de l'oppression et de l'asphyxie causée par les dégagements d'hydrogène. Tissandier nous dit que pendant des heures ils restèrent assoupis au

Digitized by Google

fond de la nacelle. Il fut malheureusement le seul qui put résister. Lors de la descente, c'est en vain qu'il appela Sivel et Crocé-Spinelli, qui avaient succombé à l'oppression dans les hautes régions. Peu s'en fallut que Tissandier aussi ne périsse lors de l'atterrissage violent du « Zénith » à Ciron (Indre). Est-il nécessaire de rappeler le désespoir du survivant en contemplant pendant la descente les cadavres bleuis de ses deux compagnons de route, morts pour la science? Cette catastrophe, qui produisit une émotion intense, était cependant loin d'arrêter la suite du programme et de courageux aéronautes s'offrirent en lieu et place des regrettés martyrs.

Tissandier lui-même, qui pendant cette ascension périlleuse avait perdu presque complètement le sens de l'ouïe, reprit dès le 29 novembre la série de ses ascensions scientifiques avec son frère Albert et Duté-Poitevin, beau-frère de Sivel.

C'est en 1878 que nous trouvons une véritable merveille aéronautique. Nous voulons parler de l'immense ballon captif de l'Exposition, œuvre de l'illustre ingénieur Giffard, cubant 25,000 mètres et enlevant 25,000 kilogr. à 500 mètres de hauteur. Ce ballon monstre, de forme sphérique, mesurait 36 mètres de diamètre et 55 mètres de hauteur totale. Son enveloppe était constituée par la superposition de sept tissus différents, pesant à elle seule 5,300 kilogrammes. Cette sphère d'une superficie de 4,000 mètres carrés était constituée par 104 fuseaux de 14 pièces. La couture de ces 1,456 pièces fut exécutée par 40 ouvrières et nécessita 50,000 mètres de fil. Le gonflement, commencé le 11 juillet, a nécessité l'emploi de 190,000 kilogrammes d'acide sulfurique et de 80,000 kilogrammes de tournure de fer. Le filet de ce ballon, pesant 3,300 kilogrammes, avait été exécuté par 110 ouvriers, il contenait 26,000 mètres de cordes de 11 millimètres de diamètre; il comprenait 52,000 mailles. La nacelle, du poids de 4,950 kilogrammes, était suspendue à un cercle en bois de noyer de 6 mètres de diamètre et pouvait contenir

Digitized by Google

40 personnes. Les soutes étaient munies de tous les agrès nécessaires pour une ascension libre en cas de rupture de câble, et deux des trois aéronautes chargés du service E. et J. Godard et C. Dartois, assistaient à chaque ascension. Le câble de retenue, mesurant 660 mètres et pesant 3,000 kilogrammes, s'enroulait sur le tambour d'un treuil à vapeur actionné par deux machines de 300 chevaux.

Ces détails donneront une idée de ce qu'a été cette œuvre remarquable, ayant enlevé 35,000 personnes à 500 mètres d'altitude. Un millier d'ascensions furent faites sur les cent journées d'exploitation. L'année suivante, l'œuvre de Giffard fut anéantie par la tempête. Heureusement aucun accident de personne n'est à signaler.

Les partisans de l'aviation voyant ainsi détruit en quelques instants le plus parfait des ballons ayant existé et, d'autre part, contemplant les oiseaux se jouant de la tempête, évoluant près du monstre anéanti, en revinrent à leurs théories.

Nous allons donc reprendre les projets de nos aviateurs, dont le mouvement de ces appareils à cette époque fut extrêmement remarquable et fécond, période à laquelle s'attachera le nom du docteur Hureau de Villeneuve. Né à Paris le 19 août 1833, fils d'un chirurgien militaire de Napoléon Ier et lui-même médecin distingué, il a toujours eu la passion de l'aviation et demeura toute sa vie le champion convaincu du transport aérien par les seuls moyens mécaniques.

En 1868, il avait fondé le journal *L'Aéronaute* et intéressa ainsi une phalange de penseurs et d'ingénieurs. En 1875 il reçut le Grand prix des Mathématiques pour sa théorie sur le vol des oiseaux, c'est dire qu'il était doué d'un esprit scientifique. Il étudia, à l'aide de la photographie instantanée, le vol des oiseaux, en collaboration avec Penaud, qui fut le premier à obtenir, dans un appareil minuscule qu'il appela le planophore, l'équilibre automatique longitudinal. D'autres oiseaux artificiels, démontrant la possibilité du vol mécanique, furent éga-

Digitized by Google

lement construits à cette époque par Marey, Gauchot, Robert et le grand aviateur Tatin dont nous parlerons dans la suite.

Ces essais, H. de Villeneuve les observa avec patience et sagacité et poursuivit ainsi sans relâche le perfectionnement de son appareil. Il était arrivé à bien des progrès dans cette science, notamment en construisant une étonnante chauve-souris mécanique qui, le 31 mai 1887, au Congrès des sociétés savantes, partie des mains de son inventeur, traversa la salle de la Sorbonne et vint se poser doucement sur le bureau du Président aux applaudissements de la salle. Il se mit alors en devoir de construire une grande chauve-souris de 16 mètres d'envergure, munie d'un moteur de 20 chevaux. Mais la mort vint mettre fin à des projets, que lui seul pouvait réaliser.

Pendant que Penaud et Gauchot, le 17 février 1876, prenaient un brevet pour un aéroplane à vapeur actionné par deux hélices propulsives, qui malheureusement ne fut jamais construit, l'Angleterre en la personne de Wenham expérimentait un système de plans minces superposés, alors que Moy et Shill construisaient un appareil de planement mu par deux grandes hélices à 6 pales, machine qui parvint de s'alléger de 120 livres lors d'une expérience en 1875.

D'autre part, M. Serge Mikounine construisait en Russie, en 1877, un énorme aéroplane, projet abandonné peu après pour se rallier aux idées françaises. La mort aussi vint interrompre les travaux de Mikounine.

En 1880, le *Daily Graphic* et le *New-York Herald* publièrent une interview d'Edison décrivant les idées du grand inventeur de Menlo-Park. Mais rien de sérieux, des idées plutôt américaines. Pas de fait, pas d'expérience.

L'Italie, au contraire, était bien représentée par un grand ingénieur, Enrico Forlamini, ancien lieutenant du génie. Il construisit, en 1877, un hélicoptère assez ressemblant à celui de Ponton d'Amécourt. Cet appareil fut le premier de son espèce qui quitta le sol et vola libre-

Digitized by Google

ment. Le journal *Il Politechnico*, de décembre 1877, nous dit qu'il s'est élevé à 13 mètres de hauteur et s'est maintenu 20 secondes en l'air. C'est peu, mais cette expérience n'en démontre pas moins ce que les calculs affirmaient et attestait un pas considérable vers la solution du grand problème.

En même temps que Forlamini, un ingénieur français des Arts et Manufactures expérimentait un intéressant hélicoptère composé de 8 hélices à 2 pales tournant en sens inverse et actionnées par un moteur à air comprimé. L'appareil, d'un poids de 22 kilogrammes 300, se brisa contre un mur lors des essais.

Un autre ingénieur français, J. Mélikoff, projeta, en 1879, une étude très intéressante sur un hélicoptère à vapeur d'éther. Ce moteur se composait d'une turbine à explosion actionnant une hélice propulsive hélicoïdale et une hélice de sustension formée de deux surfaces de paraboloïde hyperbolique réunies par leur concavités cônes ou pyramidales à base carrée en projection formant ainsi parachute à surface d'hélice. Mais hâtons-nous de dire que cette étude resta en projet seulement.

L'idée de l'hélicoptère était donc loin d'être abandonnée et le Français d'Andrieux mit sur le marché, à très bon compte, une série d'hélicoptères, jouets scientifiques, qui amusaient les enfants mais donnaient aussi à réfléchir aux adultes sur l'avenir de l'aviation.

Avant de terminer cette période, nous mentionnerons les brillants travaux de Marey, créateur de l'étude expérimentale du vol des oiseaux par la chronophotographie. La description de ses méthodes, de ses instruments, l'analyse de ses théories nous conduiraient à un point qui sortirait du cadre de ce résumé. Disons simplement que le grand intérêt de cette méthode est de pouvoir analyser scientifiquement le mouvement des ailes et le déplacement de l'oiseau dans l'espace. L'appareil de Marey arrive à produire une succession de cinquante épreuves par seconde.

(A suivre.) L.-G. SUAIN.

Digitized by Google

LE BOUDDHA DE PIERRE

I

Sur la crête de la colline qui s'élève derrière le collège du gouvernement [1] et dominant une série de petites fermes qui, par terrasses successives escaladent la côte, se trouve un vieux cimetière rustique. Il est abandonné ; les gens de Kurogamimura enterrent maintenant leurs morts dans un endroit plus écarté; je crois que déjà leurs cultures empiètent sur les limites de l'ancien champ de repos.

Disposant d'une heure de loisir entre deux classes, je me décide à visiter l'endroit. Tandis que je monte, d'inoffensives petites couleuvres noires traversent ma route, d'une fuite orduleuse, et d'immenses sauterelles, dont la couleur est exactement celle de feuilles mortes s'élancent soudain quand passe mon ombre. Le raidillon disparait sous un épais gazon longtemps avant que j'arrive devant les marches brisées de la porte du cimetière : à l'intérieur il n'y a plus de sentier du tout, — rien que des herbes et des pierres. Mais de là haut, on jouit d'une vue superbe : la vaste plaine verte de Higo, plus loin des collines d'un bleu clair se dessinant en amphithéâtre sur la lumière de l'horizon; plus loin encore le cône de l'Azo toujours couronné de fumées.

(1) Le collège de Kumamoto dans l'île de Kyùshù où Lafcadio Hearn fut professeur après avoir quitté Matsué.

Digitized by Google

Sous mes pieds, comme en un plan à vol d'oiseau, je vois le collège, semblable à une ville moderne en miniature avec ses longues rangées de bâtiments, percés d'une multitude de fenêtres; tout cela a été élevé en 1887. C'est l'architecture purement utilitaire du XIX^e^ siècle : cela pourrait se trouver tout aussi bien et sans anachronisme aucun dans le comté de Kent, l'île d'Auckland ou le New-Hampshire. Mais les champs en terrasse qui se trouvent plus haut et les êtres qu'on y voit travailler sont ceux du V^e^ siècle. Les textes gravés sur le haka où je m'appuie sont empruntés au sanscrit. Et près de moi se trouve un Bouddha, assis sur un lotus de pierre exactement comme au temps de Kato Kiyomasa. A travers ses paupières mi-closes, son regard descend sur l'école officielle et sur sa vie tumultueuse : il sourit du sourire de celui qui ne gardera pas rancune de l'offense. L'expression n'est plus celle que lui a donnée le sculpteur, car la statue est moussue et fruste. Je constate aussi que les mains sont brisées. Cela me peine; j'essaie de nettoyer la petite protubérance symbolique du front, me souvenant du vieux texte du *Lotus de la bonne Loi* :

Un rayon de lumière jaillit du cercle chevelu entre les sourcils du Seigneur. Il s'étendit par dessus les dix-huit cent mille champs du Bouddha; de sorte que, tous ces champs du Bouddha apparurent entièrement illuminés par son éclat, en bas, jusque dans Aviki le grand enfer, en haut jusqu'à la limite de l'existence. Et dans chacun des six états de l'existence, tous les êtres devinrent visibles, — tous sans exception. Et, dans ces champs du Bouddha, même les seigneurs Bouddha parvenus jusqu'au Nirvana final, — tous furent visibles.

II

Derrière moi le soleil est très haut; devant moi le paysage ressemble à ceux des vieux albums japonais. Dans les anciennes images coloriées en général, on ne remarque pas d'ombres. De même la plaine de Higo, sans ombre aucune, s'élargit

Digitized by Google

verdoyante jusqu'à l'horizon où les spectres bleus des pics semblent flotter dans un embrasement énorme. Mais le ton de la plaine n'est pas uniforme : toutes les nuances du vert s'y étalent en bandes et en lisières, s'entrecroisant et comme posées par les touches longues d'un pinceau. Encore une fois, la vision rappelle des scènes vues dans les albums japonais.

Quand, pour la première fois, vous ouvrez un de ces livres, l'impression est singulière et déroutante; elle vous surprend et vous fait penser : « Combien est étrange et curieuse la manière dont ces gens sentent et voient la nature! » L'étonnement augmente et vous vous demandez : « Est-il possible que leurs sens soient aussi essentiellement différents des nôtres? » — Certes, très possible ; mais regardez encore un peu... regardez, voilà que se définit une troisième idée qui vient confirmer les précédentes. Vous vous rendez compte enfin que la peinture est plus fidèle que ne le serait aucun tableau occidental représentant la même scène, — qu'elle procure une impression de la nature qu'aucune œuvre de chez nous ne pourrait communiquer. En fait l'image vous fournira l'occasion d'une série de découvertes ; mais avant de les faire, une autre énigme se pose. On pourrait ainsi la formuler : « Tout ceci vit d'une vie magique; la couleur indéfinissable est celle de la nature elle-même. *Mais pourquoi donc l'image nous paraît-elle si immatérielle?* »

En vérité, cela tient surtout à l'absence d'ombres. Ce qui vous empêche de vous en apercevoir tout d'abord, c'est l'extrême justesse de la détermination et du rendu des valeurs. La scène n'est point peinte comme si elle était éclairée latéralement ; elle est en quelque sorte entièrement imprégnée de lumière. Et certes il arrive souvent que les paysages revêtent cet aspect, mais il est rare que nos artistes les étudient.

Remarquez cependant que les anciens japonais aimaient les ombres projetées par la lune et qu'ils les peignaient parce

Digitized by Google

qu'ils les trouvaient étranges et qu'elles ne nuisaient pas à l'effet coloré. Mais ils n'avaient aucune admiration pour les ombres noires qui rompent le charme de la terre ensoleillée. Si d'aventure il s'en trouve dans leurs scènes de grand jour, elles sont extrêmement légères, — ils se contentent de donner au ton un peu plus de profondeur, comme celui de ces demi-teintes fugitives que font courir sur le sol les nuées estivales. Et pour eux le monde intérieur comme le monde extérieur était lumineux. Psychologiquement aussi, ils ne voyaient pas d'ombres dans la vie.

L'occident a fait irruption dans la paix du Bouddhisme; il a vu son art ; il en a acheté les productions, jusqu'au moment où une loi impériale fut promulguée pour retenir le meilleur de ce qui restait encore. Quand il n'y eut plus rien à acheter, et qu'il parut que des créations nouvelles pouvaient réduire la valeur vénale des acquisitions antérieures, l'Occident se mit à dire : « Allons! il ne faut pas continuer à voir et à dessiner les choses de cette manière. Ce n'est point là de l'art! Croyez-moi, il faut apprendre à discerner les ombres, — et me payer pour que je vous l'apprenne! »

Et le Japon paya pour apprendre à trouver des ombres dans la nature, dans la vie, dans la pensée. L'Occident lui enseigna que le rôle unique du soleil divin consiste à projeter des ombres d'espèce inférieure; il lui enseigna que les ombres hautement cotées sont le produit exclusif de la civilisation Occidentale; il les lui fit admirer et adopter. Et le Japon s'émerveilla devant les ombres des machines, des cheminées, des poteaux télégraphiques; devant les ombres des mines et des usines, et les ombres qui sont au cœur de ceux qu'on y fait travailler; devant les ombres des maisons hautes de vingt étages et de la faim qui mendie au pied, — les ombres des charités énormes qui font foisonner la misère, les ombres des réformes sociales qui font foisonner le vice, les ombres des conventions, des hypocrisies, des habits à queue de

Digitized by Google

morue; enfin l'ombre d'un Dieu étranger qui aurait créé l'humanité pour la soumettre ensuite à un auto-da-fé. Sur quoi le Japon devint soucieux et refusa d'examiner de nouvelles silhouettes. Heureusement pour le monde, la nation revint à son art incomparable; heureusement pour elle-même, elle revint à ses belles croyances. Mais quelques-unes des ombres demeurèrent; il ne lui sera plus possible de s'en débarrasser. Jamais plus l'Univers ne lui paraîtra tout à fait aussi beau qu'auparavant.

III

Tout contre la limite du cimetière, dans un lopin de terre enclos de haies, un paysan et son bœuf labourent la terre noire au moyen d'une charrue qui date de la période des dieux; sa femme qui l'aide dans son travail, se sert d'une houe plus ancienne que l'empire du Japon. Tous trois travaillent avec une gravité étrange comme aiguillonnés sans merci par l'idée que le labeur est la rançon de la vie.

J'ai vu souvent cet homme, dans les estampes coloriées du siècle précédent. Je l'ai rencontré dans des Kakemono plus anciens. Je l'ai retrouvé sur des écrans d'une antiquité plus grande encore. Le même, exactement! Les modes ont passé en quantité innombrable; le chapeau de paille du paysan, son manteau de paille, ses sandales de paille demeurent; et lui-même est plus vieux, incomparablement plus vieux que son costume. La terre où il creuse son sillon l'a englouti des milliers et des milliers de fois déjà; mais toujours elle lui a rendu la vie et des forces nouvelles. Il se contente de ce perpétuel renouvellement, il ne demande rien de plus. Les silhouettes des montagnes se modifient, les rivières changent leur cours, les étoiles se déplacent dans le ciel : lui ne change pas. Et cependant, bien qu'immuable c'est de lui que viennent certains changements. C'est du produit de son travail que sont faits les vaisseaux de fer, les routes d'acier, les

Digitized by Google

palais de pierre; ce sont ses mains qui paient pour les universités et l'enseignement nouveau, pour le télégraphe, la lumière électrique, les fusils à répétition, pour l'outillage de la science, l'outillage du commerce, l'outillage de la guerre. Il est l'universel donateur; en retour on lui donne le droit de travailler éternellement. C'est pourquoi il remue le sol des siècles pour y planter des vies humaines nouvelles. Et de même il peinera jusqu'à ce que la tâche de ce monde soit terminée, — jusqu'à ce que vienne la fin de l'humanité.

Et que sera-t-elle, cette fin? Sera-ce le bien, sera-ce le mal? Doit-elle pour tous demeurer un mystère insondable?

La sagesse de l'Occident répond : « L'évolution de l'homme n'est autre chose qu'un progrès vers la perfection et la béatitude. Le but de l'évolution est l'Équilibre. Les maux disparaîtront un à un, jusqu'au jour où seul survivra ce qui est bien. Alors la connaissance atteindra son expansion suprême; alors l'intelligence fera éclore sa plus merveilleuse floraison; alors cesseront les luttes, les amertumes de l'âme, les misères, les folies de l'existence. Les hommes seront semblables aux dieux à part l'immortalité; chaque existence se prolongera pendant des siècles; les joies de l'existence seront goûtées en commun dans des paradis terrestres plus beaux que les rêves des poètes. Il n'y aura ni dirigeants, ni dirigés, ni gouvernements, ni lois; car l'ordre de toutes choses sera résolu par l'amour. »

Mais ensuite? « Oh, ensuite, il faut en raison de la continuité des forces et des autres lois cosmiques que vienne la dissolution : toute intégration doit se résoudre en une désintégration. Telle est la conclusion de la science. »

Donc, tout ce que l'on aura pu conquérir doit être reperdu; tout ce qui aura été édifié sera démoli; tout ce qui aura été vaincu doit vaincre à son tour; tout ce qui aura été souffert pour le bien doit être souffert de nouveau sans cause

Digitized by Google

imaginable. De même que de l'Inconnu naquit l'incommensurable douleur du passé, de même dans l'Inconnu se résoudra l'incommensurable douleur de l'avenir. Quelle est dès lors la portée de notre évolution? Quel est dès lors le sens de la vie, — de cet éclair spectral entre deux abîmes de ténèbres? Notre évolution n'est-elle qu'un intermédiaire entre l'absolu mystère et la mort universelle? A l'heure où, pour la dernière fois dans les âges du monde, l'homme au chapeau de paille se sera décomposé dans cette argile qu'il laboure, de quel poids sera le labeur d'un million d'années?

« Mais non ! » répond l'Occident. « En ce sens, il n'est point de mort universelle. Mort veut dire changement, rien de plus. Une autre vie universelle apparaîtra plus tard. Tout ce qui nous annonce la dissolution, nous annonce le renouveau avec non moins de certitude. Le cosmos pourra se résoudre en nébuleuse, mais pour se recondenser et pour lancer un nouvel essaim de mondes. Alors, peut-être, notre paysan reviendra-t-il, avec son bœuf patient, pour tracer son sillon dans une terre qu'éclaireront des soleils pourpres ou violets. » — Bon, mais après cette résurrection? — « Eh bien, une évolution nouvelle, un nouvel état d'équilibre, une nouvelle dissolution. Tel est l'enseignement de la science; telle est la loi infinie. »

Mais alors, cette vie ressuscitée, peut-elle être nouvelle jamais? Ne sera-t-elle pas toujours infiniment vieille? Car, si ce qui *est* doit demeurer éternellement, non moins sûrement, ce qui *est* doit avoir éternellement existé. Comme il ne peut y avoir de fin, il ne peut y avoir eu de commencement; et le temps lui-même n'est qu'une illusion et rien n'est nouveau sous les centaines de millions de soleils. La Mort n'est pas la mort, ni un repos, ni la fin de la peine; elle est la plus effroyable des dérisions. Et il vous est impossible de nous indiquer le moyen de nous évader de l'infini tourbillon de la souffrance. Nous avez-vous donc rendu plus sages que ce

Digitized by Google

paysan au chapeau de paille? Tout cela, il le sait. Les prêtres qui, dans l'école du temple bouddhique lui enseignèrent l'écriture lorsqu'il était encore un enfant, lui apprirent quelque chose de ses propres naissances innombrables, de l'apparition et de la disparition des univers et de l'unité de la vie. Longtemps avant l'arrivée du Bouddha, l'Orient savait ce que vous avez mathématiquement découvert! — Comment cela? — Qui le dira? Peut-être des mémoires ont-elles survécu aux naufrages des univers? Quoi qu'il en soit, votre révélation est incroyablement vieille : vos méthodes seules sont neuves et ne servent qu'à confirmer les théories anciennes du Cosmos et à enchevêtrer davantage encore les complications de l'éternelle énigme.

L'Occident me répond : « Non point! J'ai discerné le Rythme de l'action sans fin par laquelle les mondes sont formés et dissous; j'ai deviné les lois de la souffrance par lesquelles évolue tout ce qui est doué de sensation, les lois de la souffrance évoluant en pensée; j'ai découvert et proclamé les moyens par lesquels la douleur peut être diminuée; j'ai enseigné la nécessité de l'effort et le suprême devoir de la vie. Et certes la connaissance du devoir est celle de la plus haute valeur de l'homme.

Peut-être. Mais la connaissance de cette nécessité et celle du devoir, telles que vous les avez proclamées, sont des connaissances beaucoup beaucoup plus anciennes que vous-même. Ce paysan les possédait probablement, il y a cinquante mille ans, sur cette même planète; — peut-être même sur d'autres planètes, disparues depuis longtemps en des cycles oubliés des dieux. Si tel est l'Oméga de la sagesse occidentale, l'homme aux sandales de paille est votre égal en savoir, bien que le Bouddha le classe seulement parmi les ignorants : « ceux qui « toujours et toujours peuplent les cimetières ».

« Il ne peut connaître » répond la science « tout au plus peut-il croire, ou s'imaginer qu'il croit. Les prêtres les plus

Digitized by Google

éclairés eux-mêmes ne peuvent prouver. Seule j'ai prouvé ; seule j'ai apporté des preuves absolues. Et je les ai apportées pour une rénovation morale, bien que l'on m'ait accusée de tendre à la destruction. J'ai défini la limite extrême et infranchissable de la connaissance humaine ; mais aussi j'ai établi à jamais les fondations immuables de ce doute suprême qui est salutaire puisqu'il est la substance même de l'espoir. J'ai montré que les moindres des pensées et des actes humains peuvent être à jamais conservés, s'enregistrant d'eux-mêmes dans les vibrations invisibles qui se transmettent vers l'éternel. Et j'ai établi les bases d'une moralité nouvelle sur la vérité immuable, — si d'autre part je n'ai peut-être laissé subsister des Fois anciennes, que les coquilles vidées... »

Des Fois de l'Occident, sans doute. Non point de la Foi de l'antique Orient. Vous n'avez pas même été capable de la mesurer. Qu'importe que ce paysan ne puisse rien démontrer, si ce qu'il croit est ce que vous avez démontré pour tous. A lui aussi, l'on a enseigné que les actes et les pensées survivent aux existences humaines. Mais on lui a enseigné autre chose encore. On lui a dit que les pensées et les actes de chaque créature, étant projetés au delà de l'existence individuelle, déterminent la destinée d'autres vies encore à venir ; on lui a appris à contrôler ses désirs les plus secrets à cause des possibilités incommensurables qu'ils recèlent. Et tout cela lui a été révélé en des paroles toutes simples et par des raisonnements d'un tissu aussi peu compliqué que celui de la paille qui compose son manteau ! Il ne prouve point ses propositions ? Vous les avez prouvées pour lui et pour le monde entier. De l'avenir il n'a qu'une théorie, en effet ; mais vous avez fait voir à toute évidence qu'elle n'est pas basée sur des songes. Et si tous vos travaux passés ont uniquement servi à confirmer quelques-unes des croyances qui se sont établies dans cette âme simple, est-ce folie de penser que vos travaux futurs confirmeront peut-être le fondement d'autres croyances

Digitized by Google

que, jusqu'à présent, vous ne vous êtes pas donné la peine d'examiner?

— « Par exemple, que c'est un gros poisson qui fait les tremblements de terre? »

Ne riez pas. Vos notions occidentales en pareille matière étaient, il y a quelques générations à peine, tout aussi grossières. Non! Je fais allusion à cette doctrine antique : les actes et les pensées ne sont point simplement les résultats de la vie; ils en sont aussi les créateurs. C'est ainsi qu'il est écrit : « Tout ce que nous sommes résulte de ce que nous avons pensé, est fondé sur nos pensées, est fait de nos pensées. »

IV

Une histoire singulière me revient à la mémoire.

Diverses superstitions, beaucoup plus anciennes sans doute que le Bouddhisme, mais qui ne sont pas en désaccord avec ses inflexibles règles de conduite, viennent renforcer d'une manière curieuse la croyance, — générale parmi le peuple japonais, — que les infortunes présentes sont le résultat de folies commises dans une existence antérieure et que les erreurs de cette vie influenceront notre prochaine naissance nouvelle. Parmi ces superstitions, la plus remarquable est peut-être celle qui consiste à croire que nos mauvaises pensées les plus secrètes peuvent entraîner des conséquences surnaturelles pour l'existence *d'autres personnes*.

La maison qu'habite un de mes amis a été hantée. A la voir, vous ne vous l'imagineriez jamais : elle est remarquablement claire, très jolie et relativement neuve. On n'y voit ni recoins ni réduits obscurs. Elle est entourée d'un grand jardin très clair, un jardin de Kyûshû, disposé pour le paysage mais sans aucun de ces arbres touffus qui offrent aux revenants des cachettes propices. — Elle était hantée cependant, et en plein jour.

Digitized by Google

Sachez tout d'abord que dans cette partie de l'Extrême Orient, il existe deux sortes de fantômes : les Shi-ryo et les Iki-ryo. Les Shi-ryo sont tout simplement les esprits des morts; ici, comme presque partout, ils suivent les traditions anciennes en ne revenant que la nuit. Mais les Iki-ryo *qui sont les esprits des vivants*, peuvent venir à toute heure ; et ils sont beaucoup plus à redouter, car ils ont le pouvoir de tuer.

La maison dont je parle était hantée par un Iki-ryo.

L'homme qui l'avait bâtie était un fonctionnaire riche et estimé. Il avait l'intention d'en faire l'habitation de ses vieux jours; quand elle fut terminée, il la remplit d'objets magnifiques et suspendit des sonnettes tintinabulantes aux ais du toit. Des artistes habiles peignirent sur les panneaux de bois précieux des rameaux fleuris de cerisier et de prunier, des faucons à l'œil d'or, perchés sur des crêtes de pins, des faons sveltes paissant à l'ombre des érables, des canards sauvages sur la neige, des hérons au vol, des iris épanouis, des singes aux bras allongés et cherchant à agripper, dans les reflets de l'eau, la face de la lune : tous symboles des saisons et présages heureux.

Heureux,... le propriétaire l'était ; il connaissait un souci cependant, — il n'avait pas d'héritier. C'est pourquoi, avec le consentement de sa femme et selon l'usage antique, il fit venir une femme étrangère dans sa maison afin qu'elle le rendît père d'un enfant. C'était une jeune campagnarde ; de grandes promesses lui furent faites. Quand elle eût mis au monde un fils, elle fut renvoyée chez elle et une nourrice fut appelée pour le petit afin qu'il ne regrettât pas sa véritable mère. Tout cela avait été convenu d'avance et se justifiait par des usages anciens. Seulement, quand la mère du petit garçon partit, les promesses qui lui avaient été faites n'avaient pas été remplies entièrement.

Peu de temps après, le riche propriétaire tomba malade; de jour en jour le mal s'aggrava et le bruit se répandit qu'il

Digitized by Google

y avait un Iki-ryo dans la maison. D'habiles médecins mirent en œuvre toutes leurs ressources, mais l'homme s'affaiblit de plus en plus et les docteurs avouèrent enfin qu'il ne leur restait plus aucun espoir. L'épouse fit des offrandes aux Ujigami, adressa des prières aux dieux. Les dieux répondirent : « Il mourra, s'il n'obtient son pardon de quelqu'un qu'il a offensé et si par juste réparation il ne redresse ses torts. Car votre maison est occupée par un Iki-ryo. »

Alors le malade se souvint et sa conscience parla ; il chargea des serviteurs de ramener à la maison la femme renvoyée. Mais elle était partie, perdue on ne savait pas où, parmi les quarante millions d'habitants de l'empire. Le mal s'aggravait cependant ; les recherches étaient vaines ; les semaines s'écoulaient. A la fin un paysan vint se présenter à la porte et dit qu'il savait où la femme s'était rendue ; il offrait de faire le voyage si on lui en donnait les moyens. Mais le malade l'entendant s'écria : « Non ! jamais elle ne me pardonnerait du fond du cœur ; elle ne le pourrait pas. Il est trop tard ! » Et il expira.

La veuve, les parents et le petit garçon abandonnèrent alors la maison neuve où pénétrèrent des étrangers.

Chose curieuse, les gens d'ici blâmèrent très vivement la mère de l'enfant ; on lui fit un grief de cette hantise. Tout d'abord cette opinion me parut fort étrange, non pas que j'eusse pesé le pour et le contre dans cette affaire ; — ce qui m'eut été impossible au surplus, car les détails précis de l'histoire ne m'étaient pas connus. Cependant la réprobation populaire me sembla fort singulière.

Pourquoi ? Tout simplement parce que l'envoi d'un Iki ryo n'est pas considéré comme un acte volontaire. Il n'implique point de magie. L'Iki-ryo part sans que la personne dont il émane en sache rien. (Il existe une sorte de magie dans laquelle des sorts sont ourdis, — mais ce n'est point le cas

Digitized by Google

de l'Iki-ryo.) Vous comprenez dès lors pourquoi je trouvais étrange que l'on condamnât la jeune femme.

Vous ne trouveriez pas aisément la solution du problème. Elle est religieuse et implique des conceptions totalement inconnues en Occident. Ce n'est pas en qualité de sorcière que l'on blâmait celle dont procédait l'Iki-ryo. Jamais on ne donna à entendre que celui-ci eût été sciemment créé par elle. On lui accordait même la sympathie que justifiait sa plainte légitime. On lui reprochait uniquement de s'être abandonnée à une colère trop violente, de n'avoir pas suffisamment maîtrisé son ressentiment muet, et cela, *parce qu'elle aurait du savoir que la colère, nourrie en secret, peut avoir des conséquences psychiques.*

Je ne demanderai à personne d'admettre la possibilité de l'existence d'un Iki-ryo sinon comme une forme puissante de la conscience. Mais par l'influence qu'elle peut avoir sur la conduite, la croyance a certes sa valeur. En outre, elle est suggestive. Qui pourra vraiment nous dire que de méchants désirs secrets, des rancunes accumulées, des haines cachées n'exercent aucune influence au delà de la volonté qui les conçoit et les entretient? Ne se peut-il pas qu'il y ait une signification plus profonde que celle qu'admet la morale occidentale, dans ces paroles du Bouddha: « La haine ne cesse jamais par la haine, la haine cesse par l'amour; c'est là une loi ancienne »? — Elle était donc fort ancienne, de son temps déjà. De notre temps on a dit : « Chaque fois que l'on vous fait tort et que vous n'en gardez point de ressentiment, un mal proportionnel est épargné au monde ». Cela est-il vrai? Sommes-nous bien sûrs qu'il suffit de n'avoir point de colère? La tendance déchaînée dans l'esprit par le sens de l'offense peut-elle être neutralisée simplement par l'inaction de l'offensé? Aucune force peut-elle s'annuler? Celles que nous connaissons peuvent être transformées, voilà tout. Il est possible qu'il en soit de même de celles que nous ne connais-

Digitized by Google

sons pas; parmi celles-ci figurent la vie, la sensation, la volonté, — tout ce qui compose le mystère infini qui s'appelle : « moi ! »

V

« Le devoir de la science » nous répond la science, « est de systématiser l'expérience humaine, et non pas de théoriser à propos d'ombres. Le jugement du temps se range du côté de la science, — même au Japon. Qu'enseigne-t-on maintenant là-bas, dans la vallée ? — Mes doctrines, ou celles de l'homme aux sandales de paille ? »

Le Bouddha de pierre et moi nous regardons ensemble le collège ; et tandis que nous regardons, le sourire du Bouddha, — est-ce à cause d'un changement de lumière ? — me paraît avoir modifié son expression, être devenu ironique. Cependant, ce qu'il contemple, c'est la forteresse d'un ennemi formidable.

Dans tout ce qu'enseignent là-bas trente-trois maîtres à quatre cents jeunes gens, il n'est jamais question de foi, il n'est question que de faits, — des conclusions définies de la connaissance humaine. Je sais pertinemment que si je posais des questions relatives au Bouddha, à n'importe lequel de ces trente-trois professeurs, — (à l'exception d'un vieillard de soixante-dix ans qui m'est cher, le professeur de Chinois) — je ne recevrais aucune réponse. Ils appartiennent à la génération nouvelle, laquelle estime que de semblables thèmes sont bons pour les réflexions des hommes-aux-manteaux-de-paille, et que l'érudit ne doit s'occuper que de ce que nous enseigne de l'expérience humaine systématisée. Celle-ci cependant ne nous éclaire en rien quand les questions se posent : d'où ?... vers où ?... enfin la pire de toutes... Pourquoi ?

« *Des Lois de l'Existence qui procèdent d'une cause, le Bouddha a expliqué la cause comme il en a expliqué la*

Digitized by Google

destruction. De l'enseignement de ces vérités, c'est encore le grand Sramana qui est le Maître ».

Je me demande : faut-il que dans ce pays l'enseignement de la science finisse par effacer la mémoire du Bouddha?

« A cet égard » répond la science, « le droit à l'existence, d'une croyance, se mesure au pouvoir qu'elle a d'accepter et d'utiliser mes révélations. La science n'affirme point ce qu'elle ne peut prouver, elle ne nie aucune proposition qu'elle ne peut rationnellement renverser. Elle reconnaît avec pitié comme inhérent à l'esprit humain, le besoin d'émettre des théories à propos de l'Inconnaissable. Comme l'homme au manteau de paille, vous pouvez théoriser sans inconvénient aussi longtemps que vos théories restent en ligne parallèle avec mes faits, c'est tout. »

Et cherchant l'inspiration dans l'ironie profonde du sourire de Bouddha, je théorise en ligne parallèle...

VI

Le mouvement général de la connaissance moderne, celui de l'enseignement scientifique, tend à conclure que l'Inconnaissable, tout comme le Brahma des anciens penseurs de l'Inde, est inaccessible à la prière. Beaucoup d'entre nous pressentent sans doute que la Foi occidentale finira par nous abandonner à jamais, nous livrant à nos propres ressources le jour où, intellectuellement, nous aurons atteint l'âge viril; de même que la plus aimante des mères doit finir par quitter ses enfants. En ce jour lointain, sa tâche sera accomplie; elle nous aura pleinement permis de nous pénétrer de certaines lois éternelles de l'esprit ; elle aura développé entièrement les sympathies humaines plus profondes; par ses paraboles, ses contes de fées, ses doux mensonges elle nous aura préparés à fond à la réalité terrible de l'existence, à cette conclusion qu'il n'est d'amour divin que de l'homme pour l'homme, qu'il

Digitized by Google

n'est point de Père, de Sauveur, d'Ange gardien; qu'il n'existe pour nous de refuge qu'en nous-mêmes.

Et même en ce jour étrange nous n'aurons fait que trébucher au seuil de la révélation faite par le Bouddha, il y a tant de siècles : « *Soyez pour vous-mêmes vos propres lampes; soyez à vous-mêmes votre refuge. N'ayez recours à aucun autre refuge. Les Bouddhas ne font qu'enseigner. Attachez-vous à la vérité comme à une lampe. Attachez-vous à la vérité comme à un refuge. Ne cherchez un refuge chez personne que chez vous-mêmes.* »

Cette parole vous choque? Pourtant la perspective de trouver un tel vide au sortir de notre beau rêve si longtemps prolongé, d'aide céleste et de céleste amour, n'est pas la plus sombre qui puisse se présenter à l'homme. Il en est une plus sombre encore et pressentie par la méditation de l'Orient. Il se peut que la science nous tienne en réserve des constatations infiniment plus terrifiantes encore que la réalisation du rêve de Richter,— le rêve des petits enfants morts cherchant vainement leur père Jésus. Même dans la négation du matérialiste il y avait une conception consolante, — l'affirmation de la cessation de l'individu, celle de l'éternel oubli. Mais pour le penseur désormais, cette croyance n'est plus possible. Peut-être nous reste-t-il à apprendre, après avoir vaincu toutes les difficultés que peut nous réserver cette petite sphère, que d'autres obstacles nous attendent au delà de ses limites, — des obstacles plus vastes que les systèmes des mondes, des obstacles plus puissants que tout l'inconcevable Cosmos avec ses centaines de millions de systèmes; — que notre tâche commence seulement; que jamais l'ombre d'un secours ne nous sera apporté, sauf celui du Temps inconcevable et ineffable. Peut-être nous reste-t-il à apprendre que le tourbillon infini de naissances et de morts d'où il ne nous est pas possible de nous évader est une création de nous-mêmes, de nos propres tâtonnements; — que

Digitized by Google

les forces qui ont intégré les mondes sont les erreurs du Passé ; que l'éternelle douleur n'est autre chose que l'éternelle faim du désir insatiable ; et que les soleils éteints sont rallumés par les passions inextinguibles des existences disparues.

(Out of the East).

LAFCADIO HEARN.

Traduction de JOSEPH DE SMET.

Digitized by Google

GABRIEL D'ANNUNZIO [1]

Gabriel d'Annunzio vient nous rappeler avec précision, comme un Italien peut le faire, la réalité et la beauté de la sensation, des sensations primitives : les sensations de peine et de plaisir comme elles nous viennent de notre manière d'être et de notre physique, la sensation de la beauté comme nos sensations visuelles et les impressions de nos différents sens nous la donnent, la sensation de l'amour qui, pour l'Italien, a sa racine dans Boccace, sa tige dans Pétrarque et sa fleur véritable avec Dante. Et ainsi, tandis qu'il semble matérialiser les choses spirituelles, il idéalise les choses matérielles. Il accepte, comme nul autre ne le fait de notre temps, toute la base physique de la vie : l'esprit qui peut être connu seulement à travers le corps, le corps qui n'est que de l'argile entre les mains génératrices ou destructrices de l'esprit. Et, en dépit d'un certaine affectation d'idées, quelquefois malheureusement choisies dans Nietzsche et chez d'autres, il prend la nature très simplement, s'éloignant absolument de la civilisation dans une conscience originale et physique des objets, saisis aussi directement que par un paysan de ses Abruzzes, quoique avec beaucoup de subtilité.

Pour d'Annunzio, et dans sa continuelle absorption du monde physique — ce monde qui le pénètre à tout moment comme avec l'air qu'il respire — la beauté de toutes les belles choses est une beauté curieusement élaborée et composée de peine ou de plaisir physique.

(1) La publication du nouveau roman de G. d'Annunzio, *Forse che si, forse che non*, donne une vive actualité à cette étude du célèbre critique anglais Symons, traduite pour nous par M. Thomas.

Digitized by Google

Il semble ressentir plus passionnément que d'autres la chaleur et la lumière du soleil, la douceur juteuse d'un fruit mûr, la texture de la chevelure des femmes et aussi la tristesse de la pluie, des vêtements grossiers, du nuage qui traverse un beau ciel, et son sens de la beauté comme de la laideur des choses vient plus directement que pour d'autres de la force exacte de leur action physique sur lui. C'est là surtout qu'il est bien latin, ou plutôt spécialement italien, car les Italiens sont parmi les peuples latins les moins sophistiqués dans la perception du fait physique. Ils n'ont pas de réticences en parlant de ce qu'ils sentent, et ils n'ont pas non plus de réticences inconscientes en percevant ce que les races poussées au delà de la nature par la civilisation ont estimé nécessaire d'ajouter à leurs rapports avec le monde. C'est cela que l'on entend lorsque l'on dit que l'œuvre de d'Annunzio est immorale. Eh bien! la nature est immorale. La naissance est une chose grossièrement sexuelle, la mort un fait physique brutal, la fin certaine de l'animal, quoi qu'il puisse survivre sous ce front pâle où le cerveau a cessé de fonctionner.

Cette personne physiquement sincère, attentive, impressionnable, que d'Annunzio trouve dans sa propre nature et qu'il prête aux héros à peine différenciés de ses livres, n'est que la base d'une personnalité plus étendue et plus consciente. Commençant tout d'abord par cette observation passionnée de la sensation, il finit par étendre ce produit d'une sensation aiguë à une espèce de renaissance de la personnalité où la sensation se complète, est cultivée et devient la fleur d'une vie composée avec soin. L'Italie de la Renaissance cultive la personnalité comme nous cultivons les orchidées, et là aussi la plus rare beauté vient d'un embellissement de la nature en quelque chose qui n'est pas tout à fait la nature, une beauté perverse qui pourrait être non seulement bizarre, mais encore vénéneuse. La seule chose qui importât était de trouver l'absolu. Or pour le chercheur d'absolu, il n'existe dans le

Digitized by Google

monde que deux possibilités : l'amour et la sagesse ; et de ces deux, une seule est à la portée de ce qui n'est pas une infime minorité. La passion pour les idées abstraites ne peut être acceptée avec joie par un tempérament si heureux de l'inquiétude que donne le plaisir ; en tout cas elle ne peut exclure l'amour. L'étude passionnée des idées abstraites n'est pas un thème vraiment riche ou vaste pour le romancier. Aussi c'est surtout dans l'étude de l'amour, dans l'analyse de cette passion vraiment mortelle qui frappe à tant de portes fermées de l'univers, que d'Annunzio a voulu dire ce qu'il désire nous montrer de la vie. Il nous fait voir le travail de la seule passion universelle, accablante, qui transfigure, et cela avec une énergie impétueuse et un complet dédain des conséquences, du mal moral. Pour lui, comme pour les hommes de la Renaissance, les qualités morales sont choses variables, qui doivent être jugées par les seules règles de l'esthétique. Est-ce une action belle, a-t-elle cette intensité qui, en un sens étroit, est la vertu? D'autres considérations peuvent, si vous le voulez, venir après celles-ci, mais celles-ci restent les essentielles. Car, pour d'Annunzio, la vie n'est qu'un fragment de l'art, et c'est la vie esthétique qui importe le plus à l'artiste, qui est un artiste non seulement dans les mots, sur la toile ou avec le marbre, mais aussi dans la vie elle-même. Les personnages passionnés, faibles et volontaires de d'Annunzio essayent de se rapprocher d'un tel idéal. Tel qui le veut ne peut devenir l'artiste de sa propre vie, ou avoir le courage ou la constance de continuer sa route jusqu'à la fin de sa vie. Il est inutile de protester contre une telle tendance. Peu y arriveront.

C'est seulement la marche naturelle d'une déduction de ces principes qui pousse d'Annunzio à choisir comme unité d'intérêt dans ses romans le tempérament et non le caractère ou le milieu social. Ces romans sont des états d'âme qui parfois, comme dans *les Vierges aux rochers*, ne conduisent à

Digitized by Google

aucune conclusion ; et ces états d'âme l'intéressent au plus haut point en eux-mêmes et non en vue de la conclusion à laquelle ils peuvent conduire. Nous ne reconnaîtrions aucun de ses personnages si nous le rencontrions dans la rue, mais si nous avons toujours été assez sincères avec nous-mêmes pour avouer une obscure ressemblance avec lui, son amour jaloux et corrompu de l'art ou sa passion égoïste nous paraîtront une partie de nous-même vue dans un miroir d'un genre particulier. Les grands romans sociaux, nous pouvons bien admettre qu'ils ont été écrits, l'action réciproque de l'homme sur l'homme a été du moins suffisamment décrite ; ce qui reste éternellement intéressant, éternellement neuf, c'est l'homme, la personne cachée, intérieure, qui se tient silencieuse à travers toutes nos paroles et peut rester cachée pour elle-même, sans oser se trouver intéressante.

C'est le moi intrinsèque, la seule part de notre mécanisme qui, si elle parle, ne peut mentir, que d'Annunzio essaie de faire parler ; et en tout cas il retourne naturellement à lui-même comme à ce qu'il connaît le mieux dans l'univers. Ainsi, pour dire que ses héros sont seulement des images de lui-même changées un peu çà et là, dirigées le long de certaines routes, il avoue seulement qu'il a réussi à faire ce qu'il avait précisément essayé de faire. Ce qu'il cherche, ce ne sont pas ces différences superficielles par lesquelles nous distinguons un homme d'un autre, comme nous distinguons nos amis à distance d'après leurs vêtements, mais les similitudes profondes par lesquelles tous les hommes sont hommes. Son but, qui a toujours été le but de la poésie, a été dans le passé le but de la poésie seule, et pour cette raison même il a toujours été difficile de considérer le roman comme un art tout à fait imaginatif. Je ne peux me rappeler un livre de fiction, excepté *Don Quichotte*, que je puisse mettre par quelque côté au niveau d'un grand poème, comme œuvre d'imagination. Autrefois le roman faisait appel à un auditoire tout à fait

Digitized by Google

inférieur; son premier et inévitable but, intéresser le peuple, fut toujours été contraire à la valeur. La poésie, comme l'a dit sagement Rossetti, doit être réellement aussi « amusante » que la prose, mais elle doit être poésie d'abord et amusante ensuite. Cependant la fiction romanesque ayant affaire aux événements qui sont des accidents du temps, aux caractères qui sont des accidents de tempérament, à la société qui est la convention des relations extérieures, à la vie vue de son propre niveau et jugée par ses lois temporelles, a été une sorte d'art composite travaillant à la fois pour deux maîtres. Elle n'a jamais été entièrement libre de l'assujettissement à la vérité pure (ressemblance, réalité, vraisemblance), c'est seulement à présent et d'une manière faible, hésitante, qu'elle commence à considérer la beauté comme son but le plus élevé. Aucun art ne peut être un art supérieur, s'il ne considère pas la beauté comme son but le plus élevé. On peut demander, on peut même mettre en doute si un tel but sera pratiquement possible pour le roman, mais répondre par la négative, c'est éloigner du roman la seule chance possible de devenir un grand art imaginatif.

Pour d'Annunzio, il existe seulement deux choses au monde, le sexe et l'art. Il désire la beauté avec l'emportement de l'amoureux et voit dans le sexe la suprême beauté. Le monde visible existe à ses yeux comme une chose entièrement satisfaisante que l'âme ou les besoins de l'âme ne pourraient que troubler en pure perte. Adonné à l'étude des origines de l'émotion, il les trouve en entier dans l'action physique des sens et semble avoir découvert qu'il n'y a rien dans la nature humaine qui ne puisse être rendu par quelque image visuelle. Une femme se lève pour aller vers son amant et ce qu'il remarque c'est « le cri, le geste, le mouvement subit, l'arrêt soudain, la vibration des muscles sous les vêtements, comme une flamme qui deviendrait poussière, l'intensité d'un regard qui était comme une étincelle sur les aciers d'une bataille, la

Digitized by Google

respiration qui ouvre ses lèvres, comme la chaleur pénètre de force la vie du monde », et il reconnaît en elle « la créature Dionysiaque, la vivante matière capable de recevoir l'impression du rythme de l'art, d'être façonnée selon les lois de la poésie ». « Je voudrais vivre toute la vie et n'être pas seulement un cerveau », confesse-t-il dans son désir de fondre la vie, la vie sensuelle et l'art, l'art sensible. Et c'est dans l'intensité de ce double désir, de ces deux flammes qui brûlent si près l'une de l'autre que fondues ensemble elles peuvent brûler plus haut, qu'il obtient une sorte d'idéalisme dégagé de ces deux éléments dont l'un peut aisément tomber dans une brutalité purement ignoble et l'autre dévier en une esthétique purement triviale. Son adoration de la beauté est une fièvre continuelle; et, dans l'intoxication du désir physique, il comprend que la passion aussi est un art suprême. Cette qualité lui vient de ce qu'il est moins romancier que poète, poète qui écrit mieux en prose qu'en vers, mais qui ne pense jamais en prose. *Les Vierges aux Rochers* est un poème obscur dans lequel errent de beaux fantômes « comme vus dans un grand miroir »; ils sont fatigués d'attendre la vie, âmes épuisées par les rêves, corps affamés de désir trop vagues pour trouver un nom. Dans *le Triomphe de la Mort* la passion s'est concentrée en un cercle trop étroit où elle tourne sur elle-même, devenue mortelle, épuisant la vie comme pour vivre avec une plus intense impétuosité. Dans cette unité nous trouvons la monotonie de tout ce qui flux et reflux, comme la mer, sans avancer. La passion où l'esprit vient seulement comme un reproche, un souvenir ou une troublante anticipation, n'a jamais été décrite avec une plus minutieuse fidélité que dans ce sombre livre. *Le Feu* est une manière de symphonie dans laquelle bien des voix se font entendre à la fois, s'échappant d'une foule d'instruments et produisant une construction voulue. La passion y est plus souvent inconsciente du monde extérieur que d'elle-même;

Digitized by Google

elle connaît sa durée et n'est capable de concevoir ni la mort ni tout autre annihilation de sa volonté. « Je puis faire ce que l'amour même ne saurait faire », dit la femme en se préparant au sacrifice qui rendra l'amant à lui-même et à ce qu'il y a de plus beau en lui, l'art. Dans *la Joconde*, nous trouvons encore le conflit de l'amour et de l'art, et l'art, implacable exterminateur, s'y ligue avec les passions. Dans *la Cité morte*, la sensibilité est constamment maintenue au niveau de l'émotion poétique. Il n'y a rien que l'émotion, de sorte que nous pouvons à peine appeler cela un drame. Ces êtres, que nous saisissons si vaguement dans leurs rapports avec le monde qui les anime, s'électrisent réciproquement, au premier mouvement, au premier mot, à la première pensée : chacun est obsédé comme par une magie actuelle ou par une maligne influence sortant des tombes des cités mortes, et ce sont déjà des fantômes torturés des désirs de la vie. Ainsi tandis qu'ils ont quitté le monde qui seul peut être représenté sur la scène, ils sont entrés dans le monde imaginaire, le monde de la poésie où les passions sont connues par leur seule beauté et non pour les actes qu'elles inspirent aux hommes.

Et ainsi, dans ces romans, il n'y a pas d'histoires, mais seulement des états d'âme et des peintures. Par un côté c'est un retour aux origines du roman, aux confessions comme *Adolphe* par exemple ; la nouveauté consiste dans la combinaison de ce qui est dans *Adolphe* une conscience vaguement placée dans le monde, monde qui est alors absolument inconnu de nous, avec une atmosphère qui est « un état d'âme » comme dans Amiel, et un univers aussi solide et aussi coloré que celui de Gautier. Les rares personnages de d'Annunzio sont aussi peu étudiés dans leurs rapports avec la société, aussi étroitement absorbés dans leurs propres sensations que le personnage particulier de Benjamin Constant, l'homme dans lequel aussi la femme est vue seulement comme dans un miroir. Mais avec d'Annunzio, ainsi qu'il nous le dit

Digitized by Google

dans la préface du *Triomphe de la mort*, « le jeu de l'action et de la réaction entre la sensibilité particulière et les choses extérieures est établi sur une trame précise d'observation directe ». L'homme, « le modèle du monde », est vu vivant dans son propre univers qu'il crée continuellement autour de lui, un monde aussi personnel pour lui, et pour d'Annunzio et ses héros aussi intimement réalisé que la pensée ou une passion.

D'Annunzio est un idéaliste, mais un idéaliste qui a besoin d'avoir le monde réel sous les yeux, et dans sa mémoire la gamme des sentiments actuellement connus, avant de pouvoir commencer à exercer son art. Toute son œuvre, ou du moins la plus belle part de son œuvre, est une réminiscence due à un acte de l'esprit transformateur et non quelque chose venu comme une vision au sortir de l'obscurité. Avec une façon si personnelle de saisir le monde, c'est du monde qu'il a toujours besoin, son âme n'étant pas le monde pour lui. Dans une cellule de moine ou avec des yeux troubles, ou sans modèle, il n'aurait jamais été capable d'imaginer la beauté.

Mais pour d'Annunzio, dans cette phrase « une prépondérance en apparence exclusive intéresse chez lui, celle des belles choses physiques, espèce de tyrannie des sens qui pèse sur lui » — phrase que Walter Pater semble avoir écrite spécialement pour le définir — pour lui, les choses vues sont déjà des choses senties, la convoitise du regard est chez lui une espèce d'énergie intellectuelle. L'âme des choses visibles semble crier vers lui d'une voix suppliante. Parfois de délicates sympathies humaines lui viennent à travers ses pures sympathies pour les choses inanimées, ainsi le sentiment de la pitié qui naît en lui à la vue des fleurs qui se fanent et de la beauté humaine qui vieillit. Il pense à la douleur, parce qu'elle souille la trame de la vie, à la mort, parce qu'elle est la fin de cette trame. On imagine parfois que son réel sentiment de l'art, de la musique, de la peinture, de la littéra-

Digitized by Google

ture est le sentiment de quelqu'un pour qui ces choses sont de la nature du fruit mûr, de l'éclat du soleil d'or, volupté pour les sens plutôt que besoin de l'âme.

Et il est tout cela parce qu'étant lui-même latin il a voulu continuer les traditions latines, se bornant la plupart du temps à celles-ci, et, toutes les fois qu'il s'aventure loin d'elles, s'en écartant dans des directions qui évidemment sont contraires aux siennes. Il a lu Nietzsche et Tolstoï, et peut se croire le *surhomme* et un frère des paysans. Seulement il devient alors vague, il perd la subtilité de ces sens à travers lesquels il saisit l'univers. Chez lui, l'intelligence n'a guère plus d'étendue que le sentiment, il ne peut pas élaborer de pensées abstraites, pas plus qu'il ne peut s'occuper noblement des hommes et des femmes. Cette idée de surhomme qui le fascine dans Nietzsche, le fascine parce qu'elle est pour lui la déification de sa propre individualité au sens le plus étroit, la création d'un tyran nouveau chez qui l'intelligence n'est plus qu'un moyen pour dominer, et en vérité guère plus que la force de la volonté. L'acte de la pensée est avec lui une évocation d'images, un procédé de symbolisme. Et ainsi la sensibilité se rétrécit à ce qui peut être choqué ou charmé en lui ou chez quelqu'un imaginé d'après le modèle qu'il porte en lui. C'est pour cette raison, peut-être, que tandis que sa prose est si pleine de poésie répandue ça et là, sa poésie actuelle reste une chose dure, positive, dont on peut dire vraiment qu'« elle célèbre la fête du son, de la couleur et de la forme », mais où il y a peu, sous ces couleurs et formes qui existent pour elles-mêmes et non pour ce qu'elles ont à exprimer. Ce n'est pas un rêveur, et la poésie ne doit pas être filée d'une toile plus grossière que les rêves. Ainsi, dans ses vers, peut-être plus que dans sa prose, il est précis, sobre, clair dans le détail, dur dans le contour, souvent artificiel dans le sens d'une forme fantastiquement déterminée, toujours soumise aux formes visibles de la réalité, même lorsqu'il semble

Digitized by Google

les choisir et les disposer avec la liberté la plus effrénée.

Il y a, dans *l'enfant de volupté*, un sonnet qui est l'œuvre d'un homme pour qui manger un fruit a le même sens que faire une bonne ou une mauvaise action. La vertu et le vice sont des termes qui ne se présentent jamais dans son œuvre, comme les idées impliquées dans ces mots ne semblent jamais s'être présentées à son esprit. Est-ce une belle chose? demande-t-il; est-ce l'expression d'une individualité? Sinon, elle est alors mauvaise, c'est-à-dire sans valeur. Si oui, elle est alors bonne, c'est-à-dire efficace, répondant à sa fin. Et ainsi cueillir la jouissance de manger un fruit, c'est déjà avoir réussi un moment d'extase, c'est-à-dire une des fins de la vie. Ce mot de moralité n'est-il pas un peu hors de sa place quand on traite d'une manière si franche l'acceptation du plaisir pour lui-même et comme la chose la plus simple. Dans ses livres, les amoureux, pour qui la passion signifie l'infini des choses, vivent de plus en plus avidement de leurs propres sensations, ils les boivent avec ravissement et avec un goût amer sur la langue, et ils ne font que continuer à manger le fruit du premier symbôle, ajoutant une angoisse à une autre pour y prendre plus de plaisir. Et alors qu'un nouvel élément entre en eux ils ne découvrent rien dans leurs âmes.

Pour les tempéraments du Nord, nés sous un climat peu commode et avec une inquiète conscience du péché, cette attitude de l'esprit est chose presque inimaginable et qu'on ne peut regarder que comme entièrement brutale et dégradée. Certainement elle ne tend pas aux vertus rigides, mais elle n'exclut pas toutes ces vertus. Il n'y a pas de valeur morale à souffrir une absence de confort inutile, et celui qui n'est pas sensible aux petites différences journalières entre la façon agréable et désagréable de passer le temps, à l'air, au feu, à la lumière, à l'action des fleurs et des bijoux, aux beaux vêtements, aux choses douces à toucher, aux voix claires et au

Digitized by Google

frais soulagement du repos, ne peut avoir qu'un sens imparfait de la réalité, et il manque d'une des principales facultés de la vie. Mais une chose exclusivement belle n'a jamais existé, on n'a jamais pu la tisser avec les étoffes diverses du monde, excepté pour ces dilettantes qui dans la vie sont capables d'accepter tout ce que le monde leur offre avec la gratitude de la jouissance. Chez nous, en Angleterre, mais seulement depuis que le puritanisme a changé la race, le sérieux moral a dévoré les délicates vertus passives de la pure et exquise réceptivité, en sorte que nous ne pouvons pas nous reposer assez longtemps à prendre plaisir à ce que nous avons violemment possédé. Le tempérament latin, si chaudement heureux dans son contentement, accepte le monde, faisant de lui sa chose, non par la conquête, mais par la jouissance.

Cependant (et ici peut être l'attitude septentrionale de l'esprit peut paraître prendre sa revanche) ces livres d'Annunzio où tous les plaisirs sont acceptés avec tant d'ardeur, possédés avec tant de passion, sont tous des tragédies finissant le plus souvent dans une grande horreur matérielle, et ce sont des tragédies parce que nul n'a encore trouvé de remède contre la satiété du plaisir, excepté les remèdes profondément cachés dans l'âme. La jeunesse passe, les désirs s'évanouissent, la possession resserre le monde en un étroit espace, et rien n'y reste, rien que des rêves qui tournent au cauchemar ou se diluent en un ennui immense. Est-ce que quelque chose du monde a été oublié, ou bien quelque mal s'y est-il mêlé en y portant le trouble? D'Annunzio semble rarement faire cette question, ne se préoccupant guère en apparence d'aboutir à une conclusion.

« Je dois parler de mon âme seulement sous le voile d'une séduisante allégorie », dit-il dans *le Feu*, et dans une autre page il s'étonne « de ce que les poètes de notre âge s'indignent de la vulgarité de leur temps et se plaignent d'être

Digitized by Google

venus au monde trop tôt ou trop tard. Je crois que chaque homme intelligent peut aujourd'hui comme toujours créer pour lui sa belle fable de la vie. Nous regarderions le tourbillon confus de la vie dans cet esprit de fantaisie que les disciples de Léonard étaient instruits à adopter en regardant les taches sur un mur, les cendres du feu, les nuages et la boue même et les autres objets semblables, afin d'y trouver d'admirables inventions et des choses infinies. Le même esprit poussait Léonard à ajouter : « Dans le son des cloches, vous trouvez chaque mot et chaque nom que vous voulez imaginer ». « En lui, dit-il, parlant du poète, il y avait toujours une ardeur illimitée de vie »; et définissant les autres facultés du poète : « Il était seulement la faculté par laquelle la beauté offre le don divin de l'oubli. » C'est donc l'ardeur personnelle, la poursuite enflammée de la beauté qui existe dans le monde ou dans notre sens du monde, qui doit être pour lui le fondement de l'art, la base du caractère de l'artiste. Et il doit toujours rendre sa propre vision des choses, « créant sa belle fable » d'abord dans sa vie même, et ensuite, sous une transformation où chaque chose deviendra plus brillante, mais où rien ne sera changé, dans les formes de son art. Dans le pur effort pour refaire en un autre milieu ce que nos esprits créateurs font toujours avec le monde, un symbolisme doit naître. Si les choses sont comme nous le voyons, et s'il n'y a rien dans le monde qui soit pour nous inerte et dépourvu de passion, chaque beauté voulue que l'art peut ajouter à la nature ne sera, au plus, que le reflet d'une beauté prise en elle. Ainsi le voile de l'allégorie séduisante sera plutôt un milieu pour la lumière qu'un rideau l'obscurcissant d'ombre. Le monde du romancier, ce que nous appelons le monde réel, est un monde solidement bâti dans l'espace; la couleur et la musique peuvent y flotter et le parcourir, mais il n'a pas été fait avec la couleur et la musique, et cela même n'est pas une part de la conscience de ses habi-

Digitized by Google

tants. Pour d'Annunzio, ce « matérialiste », la beauté est la chose la plus réelle du monde ; et notre création de la beauté dans la vue, le toucher, l'ouïe, dans nos passions et nos adorations, dans l'énergie de notre acceptation du bonheur et dans la persistance de notre recherche d'une satisfaction personnelle, est pour lui la part la plus importante de la vie ; et c'est seulement à la fin d'un long jour rempli de joie qu'une pensée inquiète lui vient et qu'il semble dire avec Mallarmé :

La chair est triste hélas! et j'ai lu tous les livres.

ARTHUR SYMONS.

(Trad. EDOUARD et LOUIS THOMAS.)

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE [1]

V

COMMENT LES ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS CONÇOIVENT LE DÉVELOPPEMENT DE L'ARCHITECTURE DES XII[e] ET XIII[e] SIÈCLES.

On le voit, l'archéologie n'est pas une simple analyse des chapiteaux, des bases, des différents membres architectoniques du monument, nous venons de prouver qu'il est nécessaire de connaître le décor, le thème iconographique des sujets représentés. L'histoire du costume peut avertir aussi l'archéologue prudent et avisé. La méthode employée par les archéologues orthodoxes français nous paraît trop rigide et sans souplesse. Ils se sont figurés la naissance de l'architecture romane et gothique beaucoup plus ancienne qu'elle n'est en réalité. De là des erreurs graves, des antinomies et des contradictions fort nombreuses. On ne saurait les compter. Nous allons donner quelques exemples pour montrer la fragilité de leur méthode et les conceptions surannées de ce groupe.

Etudions le chœur de la cathédrale de Poitiers. Que savons-nous tout d'abord sur ce monument? Un historien du XVI[e] siècle, Jean Bouchet, qui a pu avoir des documents que nous ne possédons plus, raconte que cet édifice, dédié à saint Pierre, fut projeté sous la reine Eléonore d'Aquitaine, comtesse de Poitou. Les fondations de la cathédrale Saint-Pierre furent posées

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de février.

Digitized by Google

en 1162 sous Henri Plantagenet, roi d'Angleterre. Bouchet a soin de nous dire que les travaux marchèrent lentement à cause de l'occupation anglaise, mais qu'ils furent poussés plus activement sous Alphonse, frère de saint Louis, comte de Poitou. Il nous indique, sur la foi de documents perdus, qu'à la mort d'Alphonse les deux travées de la façade manquaient et que les deux premiers étages des tours étaient seuls achevés sous l'épiscopat de Gautier de Bruges (1278-1301) et d'Armand d'Aux (1307-1312). C'est à ce moment que l'œuvre reprit son essor et pouvait être terminée — à part quelques détails secondaires — le 18 octobre 1379. C'est ce jour-là qu'elle fut consacrée par Bertrand de Marmont, évêque de Poitiers.

On peut donc dire que ce fut surtout Alphonse de Poitiers qui contribua par ses deniers à la plus grande partie de cette vaste construction. Mais cet édifice n'était cependant pas terminé à sa mort. Ce ne fut que vers 1278-1301, sous l'épiscopat de Gautier de Bruges, camérier de Clément IV (1307-1312), que l'œuvre immense prit un grand développement. Elle était à peu près terminée en 1363. Jean de Lioux y fit son entrée solennelle. On a conservé une bulle d'Urbain V, donnée en 1365, en faveur de ceux qui contribueraient à la construction de la tour du nord (tour neuve), qui est de la fin du XIVe siècle. Il avait fallu deux cent soixante et onze ans pour élever cette immense cathédrale!

Le projet de Henri II, roi d'Angleterre et de sa femme Eléonore d'Aquitaine, eut un semblant d'exécution. Les guerres anglaises ne permirent pas de construire une si vaste enceinte. On dut jeter les fondements, commander les pierres, créer des chantiers, mais ce fut tout. A première vue, si le monument avait été fait à cette époque, nous aurions une église romane, avec voûtes en berceau à la nef et d'arêtes, soit aux bas côtés, soit au déambulatoire. Il est à supposer même que son plan aurait été plus proportionné à la population poitevine. L'art roman a satisfait pendant longtemps les fidèles méridionaux et ce n'est que fort lentement que le style gothique *dominateur, tyran même*, a pu pénétrer dans ces régions. Une simple vue, même superficielle du chœur de la cathédrale de Poitiers, permet de voir le triomphe presque définitif de l'art septentrional.

Digitized by Google

Pénétrons donc dans l'intérieur de l'église et voyons si la date proposée par M. Lefevre-Pontalis peut être acceptée. Ce chœur est terminé par trois absides. La tradition fort ancienne pesait encore sur l'architecte qui a dessiné le plan de cet édifice. Nous n'avons pas de chapelles rayonnantes, mais un vaste chœur avec un large déambulatoire. Ce chœur eut à souffrir du mauvais goût du clergé au XVIIIe siècle. Les chanoines firent placer au-dessus des grandes arcatures aveugles qui ornaient le chœur, *une galerie en pierre avec des balustres* et mirent de grands autels très décoratifs, qui ont masqué la belle décoration de ce chevet. Les voûtes d'ogives sont d'une belle venue et d'une grande finesse. Les nervures sont formées de deux tores séparés par une partie plane, et plus loin de trois tores fins et réguliers. La technique est déjà parfaite, l'appareil excellent. Les piliers sont fort intéressants. Les feuilles d'acanthe qui décorent la corbeille des chapiteaux sont imitées de l'antique, mais leur dessin est encore roman. Nous n'avions pas à Poitiers, au commencement du XIIIe siècle, la flore gothique d'une exécution si soignée, d'une vérité si parfaite, ce sont toujours ces deux rangs de feuilles sèchement dessinées et si profondément ciselées qui ornent les corbeilles des chapiteaux. Le tailloir est d'un très beau dessin avec ses moulures si fines. Les bases de ces piliers sont bien celles du commencement du XIIIe siècle : *tore fin séparé d'une scotie étroite et profonde, sorte de gorge, d'un second fortement aplati.* Ces bases reposent sur un stylobate décoré de moulures et de congés. Cette analyse rapide des différents membres architectoniques nous a déjà permis de voir que cette construction avait été faite au commencement du XIIIe siècle. Nous avons constaté, après avoir étudié les monuments de la région, avec quelle lenteur les profils des bases des colonnes se transforment. Ces œuvres nous ont montré que la gorge reste longtemps assez haute et profonde, tandis que nous avons ici un exemple tout à fait différent. A cette heure, l'architecture cesse *d'être régionale*, elle va devenir nationale, si nous pouvons ainsi parler, c'est-à-dire que désormais nous aurons dans les provinces de la France, à part quelques transformations, la même évolution, plus tardive sans doute, de l'art gothique.

Digitized by Google

Les fenêtres très belles sont dessinées par un éminent architecte; ces larges baies élevées sont d'un très grand effet. Mais l'art gothique se montre à nous avec son horreur du mur. Tout est déjà léger et la lumière pénètre, tamisée par de beaux vitraux. Les colonnettes fines et sveltes, qui décorent ces fenêtres, sont d'une exécution très soignée.

On peut voir, en étudiant rapidement le chœur de Saint-Pierre, que les premiers travaux comprennent un certain nombre de travées. Mais les murs décorés d'arcatures sont pour nous du plus haut intérêt, car nous avons au-dessus de ces arcatures une corniche soutenue par des modillons. Ces modillons représentent des *personnages*, des *femmes*, des *animaux* dessinés déjà avec une toute autre vision artistique. C'est à la fois plein de vie et de vérité. Nous sommes déjà loin de la statuaire de Notre-Dame-la-Grande. Quelle vie dans ces petites têtes si finement sculptées! L'artiste obéit désormais à de nouvelles conceptions esthétiques, il sculpte d'une manière plus synthétique, il ne détaille pas un vêtement, il drape ses personnages avec aisance et une élégance inconnue jusqu'alors. On peut même dire que ces artistes appartiennent à l'école de la statuaire du Nord, ils font pénétrer à Poitiers une nouvelle technique, une manière particulière de concevoir le monde extérieur. Ils vivifient tout ce qu'ils sculptent, plantes, personnages, animaux, en un mot ils interprètent le monde extérieur d'une manière toute nouvelle.

Et quelle variété de sujets! Ces modillons représentent des animaux qui jouent de la lyre, des femmes vêtues du bliaut aux longues manches, le voile formant guimpe, mais couvrant très peu la tête et laissant apercevoir les cheveux! Des personnages vêtus de la cotte longue déjà ample et d'un capuchon sont dessinés les jambes croisées, d'un dessin souple et osé.

Puis ce sont des jongleurs, les jambes en l'air, exécutant des tours de force. On pressent l'artiste regardant avec attention ce qui se passe autour de lui et cherchant à le rendre. Les moindres détails de la vie de tous les jours les attirent, les séduisent, ils copient ce qu'ils voient autour d'eux. Voici un chien qui exécute ses tours comme sur la place publique. Combien ces petits personnages si vivement dessinés sont intéressants surtout à ce

Digitized by Google

moment précis où ils sont nés. C'est l'heure de leur création. On devine l'effort de l'école créant ces types qui vont devenir bientôt trop fréquents, monotones parce qu'ils seront sans cesse reproduits. Et tous ces petits personnages sont pour les archéologues du plus haut intérêt. Leur analyse nous raconte jusqu'aux dernières travées de la nef toute l'histoire du costume du XIII^e^ et du XIV^e^ siècles. Ils nous font voir les dates des différents travaux, les modes de Paris acceptées par la cité poitevine, témoin la toque avec mentonnière, la robe avec le fermoir rond à la chemisette, le bliaut sans manches et qui se trouve peu à peu sur les personnages des modillons appartenant à des travées faites de 1240-1260.

Les modillons qui sont placés sur les premières arcatures du chœur nous montrent aussi que ce n'est que vers 1210-1230 que ces motifs décoratifs ont été sculptés, témoin le guerrier vêtu du *haubert complet, portant même les gants.* Il a le casque pointu sans nasal, la tête couverte de la coiffe de mailles. Et que d'autres indices nous fourniraient l'étude détaillée de ces personnages, à côté d'un faire savant, très osé et souvent même trop hardi. Voici une tête d'homme d'une intensité de vie surprenante, aux méplats accentués, les yeux très ouverts, la bouche épaisse et sensuelle. Nous trouvons sur les autres murs des personnages riant, montrant déjà des dents fines et blanches, puis des personnages avec la robe longue et le bliaut sans manches du premier tiers du XIII^e^ siècle. C'est typique.

M. Lefevre-Pontalis qui a daté cette œuvre de 1177, aurait dû analyser le décor de ce chœur. Il lui était nécessaire de connaître l'histoire du costume de cette époque et il aurait évité des erreurs graves. Au lieu de cette analyse plus sûre, le Directeur du *Bulletin monumental* a cru lire sur l'une des clefs de voûte du chœur quelques chiffres. On y remarque en effet NΠI MVII LX OA^V^O. De là à lire 1177 avec quelque complaisance, il n'y a qu'un pas et M. Lefevre-Pontalis l'a franchi! Il déclarait aux touristes qui le suivaient dans ses pérégrinations lointaines que cette inscription était bien la date de l'exécution des travaux! Quelques doctes ont dû sourire devant cette affirmation, surtout étonnés de cette méthode trop subjective. M. Lefevre-

Digitized by Google

Pontalis aurait dû, ce semble, étudier avec soin toutes ces représentations. Il aurait prouvé alors, en analysant les bases, les chapiteaux de ces colonnes, l'utilité des archéologues-architectes. On voit encore une fois combien cette manière de dater des monuments aussi importants est subjective, faite à la légère, créant des erreurs graves sans aucun profit pour l'histoire de l'art.

Nous concluons donc que la première partie du chœur de Saint-Pierre de Poitiers ne saurait appartenir *à la date 1177*, que cette église *fondée en 1162, n'a pu être construite tout de suite à cause des guerres anglaises et que ce n'est qu'à la fin du XII^e^ siècle* qu'on commença vraiment cette construction.

Nous savons en effet que ce ne fut qu'en 1199 qu'on consacra le grand autel dédié à Saint-Pierre. La dédicace de l'autel nous montre que les travaux furent alors commencés avec vigueur et nous apprenons aussi que le chœur fut clos en 1241.

On est vraiment étonné lorsqu'on lit les travaux de l'école des archéologues-orthodoxes, des dates données à certains monuments. On se demande surtout quelle méthode a présidé à toutes ces affirmations. M. Lefevre-Pontalis a exploré la région poitevine, il a pu se rendre compte de certaines églises presque datées par les sources. C'est tout d'abord l'édifice religieux de Parthenay-le-Vieux. Cette église, nous allons le voir, a remplacé, comme ce fut toujours le cas, un édifice qui fut élevé vers 1092. Donnée à l'abbaye de la Chaise-Dieu, les moines durent trouver cette construction presque en ruine, ou bien a-t-elle disparu soit par un incendie, soit pour d'autres motifs, toujours est-il que nous savons qu'on commença vers 1150-1160 à élever une autre église. Nous avons donc un exemple tout à fait probant d'une construction religieuse exécutée vers le milieu du XII^e^ siècle et qui fait place à une autre dont les documents nous indiquent la date de 1092. Il faut bien l'avouer, si l'école des archéologues orthodoxes n'avait pas de renseignements précis sur cette église, qui ne permettent aucun doute, elle aurait attribué sans crainte cet édifice au commencement du XII^e^ siècle.

Cette construction pourrait aider à dater d'autres monuments. Une étude pénétrante de cet édifice, l'analyse exacte des diffé-

Digitized by Google

rents membres architectoniques pourraient sans nul doute faciliter la tâche des archéologues. Puis d'autres viendraient ensuite, celle de Civray appartenant au dernier tiers du XII^e^ siècle. On aurait ainsi une solide base pour classer avec soin les monuments de la province du Poitou. Les archéologues provinciaux seraient guidés par les maîtres des Écoles de Paris et pourraient rendre alors de précieux services à l'histoire de l'art. Mais au lieu de cette méthode vraiment scientifique, on leur indique des dates fantaisistes qui faussent complètement le développement de notre art.

L'église de Jazenueil, si voisine de Poitiers, mérite une analyse rapide. Elle est, avec sa sœur ainée, le temple de Lusignan, une construction du plus haut intérêt pour montrer la méthode toute subjective des archéologues orthodoxes. L'église se compose d'une abside flanquée de deux absidioles s'ouvrant sur le transept. Le chœur est vaste, spacieux, et les piliers qui sont à sa naissance ont des profils compliqués. Les colonnettes de ces piliers sont posées sur un grand stylobate orné d'un biseau assez large et de fines moulures. L'abside principale, décorée d'une série d'arcatures repose sur une plinthe très finement moulurée, munie d'une gorge étroite et sèche. Remarquons surtout la base déja déformée de ces colonnes. Leur profil est même compliqué: tore supérieur très étroit, scotie profonde mais inclinée vers le second qui n'est qu'une sorte de bague posée sur la colonne. La manière de bâtir est bien celle du dernier tiers du XII^e^ siècle. Nous n'avons qu'à voir la liberté dont fait preuve l'architecte. Il a placé des arcatures dont les colonnes qui les soutiennent n'ont reçu aucune base, mais reposent directement sur la plinthe.

Quelquefois même, les congés de ces futs, ornés de roses, s'élèvent jusqu'en haut, à la place des chapiteaux.

Les piliers sont montés par assises jusqu'à la corniche et toutes les colonnettes comprises ont un tout petit chapiteau sans tailloir, minuscule, débordant très peu sur la corbeille. La décoration de la corniche se compose de feuillages dans le goût roman. Les modillons qui soutiennent cette corniche représentent soit des animaux, soit des fleurs. Ce sont bien là encore les motifs décoratifs romans du dernier tiers du XII^e^ siècle avant

Digitized by Google

que l'art gothique ait fourni, nous venons de le voir, les nouveaux motifs si aimés par les habitants du Poitou et de l'Anjou.

Les fenêtres extérieures de l'abside sont décorées d'archivoltes ornées d'une voussure pourvue de *brisques* si fréquents en Poitou, d'une gorge profonde, étroite avec un tore assez menu. Cette archivolte repose sur des colonnettes longues et minces, munies de chapiteaux étroits à deux rangs de feuillages, aux volutes fort sèches.

Le tailloir de ces corbeilles est décoré de moulures très fines, stylisées. Les bases se composent d'un tore assez fin, avec une scotie profonde et d'un tore inférieur, très étroit mais non encore aplati. Une remarque que l'on peut faire en parcourant le Poitou, c'est la persistance jusqu'à la fin du tiers du XIII^e^ siècle du second tore encore arrondi des bases, et détail aussi à noter, c'est le retrait de la fenêtre sectionnée formant souvent un stylobate à la colonne.

Nous avons ensuite quatre arcatures longues et hautes sans grande beauté. Ces arcatures trop courtes ont des gorges profondes sur laquelle on a placé des roses comme à Saint-Jouin-de-Marnes. Elles reposent sur un tailloir, un peu trop large, orné de trois biseaux moulurés, mais fort secs. Le dessin est déjà stylisé. Les chapiteaux de ces pilastres sont décorés de feuillages, mais on voit déjà qu'on se rapproche de l'ornementation gothique, la flore est mieux étudiée, les boutons dans les feuillages forment déjà crochets. Ce n'est plus la *vision romane* qui se maintient dans cette contrée au delà de 1180. Nous trouvons la feuille d'acanthe sur deux rangs d'une extrême finesse et d'une exécution fort soignée. Remarquons surtout la décoration de ces pilastres ornés de grosses roses, d'un très fort relief, séparées par des gorges profondes, très accentuées. On a pratiqué au bas de chaque pilastre une sorte de gorge fort creuse. Cette construction si habile, si luxueuse, ne saurait appartenir au deuxième tiers du XII^e^ siècle, mais a été exécutée comme l'abside de Saint-Jouin-de-Marnes au commencement du XIII^e^ siècle.

Les absidioles du transept s'élèvent sur un très haut stylobate, la première placée à droite a été fortement restaurée. Les bases des colonnes indiquent déjà la fin du XII^e^ siècle : tore supérieur

Digitized by Google

mouluré, séparé par une scotie inclinée et un tore inférieur presque aplati.

La façade du transept a été remaniée. On peut le voir en étudiant les fenêtres. Si la première a conservé sa décoration primitive l'autre appartient au XVe siècle. Les chapitaux à feuillages des colonnettes longues, qui en soutiennent les archivoltes, sont d'un dessin très précis et les feuillages *forment crochets*. L'archivolte est ornée de denticules séparés par une dent de scie, motifs décoratifs qui se retrouvent sur des édifices religieux de la région, puis les trois rangs de copeaux, décoration aimée aussi par les Poitevins reproduite à Saint-Hilaire de Poitiers. Le tailloir de ces chapiteaux se compose de fines moulures déjà sèches. L'archivolte est ornée d'un tore, d'une feuille sans cesse répétée sur un second plus petit imperceptible et d'une bordure formée de petites étoiles. Le tailloir est lui-même très finement décoré avec sa gorge étroite et ses fines moulures. Les modillons qui soutiennent la corniche sont bien ceux de l'extrême fin du XIIe siècle : têtes d'hommes très accentuées, animaux fort creusés. On a fait ici un certain nombre de restaurations.

A l'extrémité du transept, aux angles, on trouve des piliers très compliqués, montés par assises. Les longs bras du transept ont été en partie refaits. On a construit un petit escalier en colimaçon, en forme de tourelle, pour monter au clocher, semblable à tous ceux des églises du Poitou élevées durant le dernier tiers du XIIe siècle.

Les bas côtés de l'église ont été refaits, les modillons de la corniche ne sont pas anciens. Les contreforts sont renforcés, et les fenêtres en arc brisé sont plus récentes. Les murs du reste ne sont pas de la même époque que le chevet de l'église. Ils sont composés de pierres de différentes grandeurs.

La façade de l'église peut se diviser en trois parties. Celle qui occupe le centre est très richement ornée; elle est en retrait et montée par assises. On a entassé les motifs décoratifs aux archivoltes : damier, billettes, oves, denticules. Les artistes plus osés imitent déjà les grappes de raisin, les objets qu'ils voient autour d'eux. Observons aussi la manière particulière de ces artistes de décorer la corbeille des chapiteaux, ils collent désormais sur cette

Digitized by Google

corbeille un objet : tête de bœuf, feuillages, fleurs, formant frise. Un grand nombre de modillons ont été refaits sur cette façade, mais ceux qui restent accusent le XII^e^ siècle finissant.

Pénétrons dans l'intérieur de l'église. La nef est assez grande, mais dépourvue de fenêtres ; l'église s'éclaire par les bas côtés fort étroits. Elle est voûtée en berceau. Les doubleaux anciens sont en arc brisé. Mais, le chœur de cette église doit faire l'objet d'une minutieuse enquête. Il offre à la vérité un réel intérêt. Sa décoration est fort simple. A la partie inférieure, nous avons une arcature qui fait tout le tour de l'abside, supportée par des colonnes. Mais que de nouveautés apparaissent à ceux qui étudient avec soin cette abside. Les chapiteaux géminés, sont sculptés, deux par deux, dans un seul bloc ; ils n'ont peut-être pas été faits pour les colonnes actuelles, car ils rebordent trop fortement et sont trop larges. Les bases de ces colonnes reposent sur une plinthe. Elles se composent d'un tore inférieur assez haut, d'une scotie profonde et d'un second tore très étroit. Le tailloir est assez large, mais un peu diminué. Il faut ajouter que des chapiteaux ont été refaits. Les grandes colonnes de l'abside montées par assises qui divisent la partie supérieure des murs, sont presque toutes géminées. Les bases sont même d'un seul tenant, mode de construction de l'extrême fin du XII^e^ siècle. Les larges piliers à chaque extrémité du chœur s'élèvent aussi jusqu'au haut et ont un tailloir unique. Ils sont en général très ornés, décorés d'une sorte de ruban avec denticules.

Les fenêtres sont percées dans la partie supérieure de l'abside. Le dessin est large, d'une belle venue. Ces grandes baies sont comprises dans une arcature dont l'archivolte est formée d'un tore très fin, orné de cercles, au milieu desquels on a placé un fruit. Les chapiteaux de ces arcatures sont d'un très beau style : étroits, sveltes, semblables aux colonnes. Mais chose inattendue, qui est une vraie surprise dans ce décor tout à fait roman, c'est de trouver une voûte d'ogives, dont les nervures compliquées se composent d'un fort boudin qui vient s'appuyer sur des colonnes. Remarquons que les ogives sont très rapprochées, elles retombent sans transition sur le chapiteau. On voit même que ces ogives sont mal faites, mal jointes aussi,

Digitized by Google

surtout les deux nervures qui se croisent. On ne saurait admettre une voûte d'ogives primitive aussi incertaine, à côté d'une construction fort savante et très étudiée des différentes parties de l'église.

La surprise passée, on s'aperçoit peu à peu, après un examen minutieux, que le premier architecte n'a pas voulu voûter ainsi cette abside. On voit qu'on a fait plus tard, peut-être même au XIX^e^ siècle, cette voûte dont les nervures reposent fort mal sur les colonnes élevées pour les recevoir. Des fautes graves ont même été commises; la colonne ne divise pas par le milieu le pilastre sur lequel elle s'appuie. Elle est trop rapprochée de la colonette qui soutient l'archivolte de la fenêtre. Il en est de même aussi de l'autre côté de l'abside. On est mal à l'aise, à la vérité, devant une pareille construction et après un examen plusieurs fois renouvelé, nous ne pensons pas qu'il y eut à l'origine une voûte ainsi faite. Il y a même des reprises, témoin la différence de l'appareil à la hauteur des voûtes. Pouvons-nous supposer que les deux colonnes jumelles appelaient au contraire un simple arc doubleau et admettre que ce n'est que plus tard, vers le premier tiers du XIII^e^ siècle ou mieux peut-être de nos jours, qu'on aura placé ces ogives.

M. Lefevre-Pontalis, qui a étudié ce monument, a cru trouver sur l'une des colonettes de la grande abside, la date de la construction, mais c'est un *graffiti* qui n'est pas ancien. Les dates n'ont rien de médiéval et ne sauraient fournir une datation sérieuse. M C L X II · I · I

II . C · · IX · C · III.

On s'étonne même du zèle de la Société archéologique, présidée par M. Lefèvre-Pontalis. Elle a fait mettre sous verre ce *graffiti mémorable*, et elle a proclamé *orbi et urbi* la date de cet édifice (1162). C'est à la fois naïf et fort plaisant.

Une autre église, sœur cadette de celle de Jazeneuil, mérite aussi de nous retenir un moment. C'est l'*église de Lusignan*. La construction a commencé par le chœur qui est d'une très belle venue. Cinq fenêtres, larges baies, éclairent le sanctuaire; le transept spacieux et fort clair est flanqué d'une absidiole

Digitized by Google

de chaque côté, tandis que la nef a des bas côtés fort étroits. Il est facile de voir qu'on a construit cet édifice à plusieurs époques. Nous pensons cependant que la première construction comprenait le chœur, le transept, et la nef jusqu'à la hauteur des voûtes (1180-1200). Mais la hauteur très élevée de la nef nous donne l'impression qu'on est déjà en plein gothique. Les archivoltes des arcades sont à double ressaut et en arc brisé. L'appareil régulier est très soigné, de belles pierres de taille composent les murs, jusqu'à la naissance des corniches qui se profilent le long de la nef, pourvues de fines moulures.

Cette exécution si parfaite montre aussi que nous sommes à une époque de grande prospérité. Cet édifice déjà si considérable pour une population peu élevée nous indique un moment où s'élèvent de tous côtés, en Poitou, des églises très grandes avec un luxe de décoration inusité. C'est le dernier tiers du XII^e^ siècle.

Les dernières travées de la nef ont subi de très grandes restaurations. Les voûtes sont plus récentes, elles reposent d'une manière malaisée sur la nef et les bas côtés; elles sont d'ogives prismatiques et à pénétration. Elles ne peuvent avoir été faites qu'au commencement du XV^e^ siècle, et possédaient des clefs de voûtes assez lourdes. Nous pensons qu'on aura raccourci, à une époque indéterminée d'une travée ou deux la nef et fait beaucoup plus tard le mur-façade qui ne saurait revendiquer aucune antiquité.

La main-d'œuvre devient de plus en plus sommaire à mesure que l'on s'éloigne des premières travées. Les ressources pécuniaires ont manqué sans nul doute, témoin les pilastres très peu décorés des bas côtés, qui devaient recevoir les doubleaux, eux-mêmes sommairement construits. Ceux-ci s'élèvent jusqu'à la corniche qui est, elle-même, d'une très grande simplicité. Les voûtes des bas côtés sont en berceau, mais nous pensons que ces bas côtés ont été remaniés et que l'église a subi de grands désastres. Les larges fenêtres en ce moment murées étaient d'un très joli dessin mais fort simples, dépourvues d'ornement.

La nef est donc dans son ensemble de l'époque primitive, mais deux travées seulement, voisines du chevet, sont ornées comme le désirait le premier architecte, qui avait conçu cette

Digitized by Google

très vaste construction. Les deux premières travées (côté gauche) répondent bien à sa pensée. Ces piliers sont décorés avec soin, les angles sont fortement évidés et ont reçu des ornements qui s'élèvent jusqu'aux chapiteaux. Ce sont de très gros fruits, tels que pommes, fortement creusées et d'un fort relief, parfois nous avons aussi une grosse volute formant un énorme crochet, retenu par une sorte de feuille, qui pénètre dans le pilier. On a fait aussi des fruits semblables aux pains ronds des premiers chrétiens. Ces ornements se voient seulement aux piles du chœur et de la première travée de la nef. Les colonnes s'élèvent très hautes et l'architecte, on le voit, est sous l'influence de l'architecture gothique. Les bases des piliers sont ornées de pattes composées de roses, fleurs, feuilles larges. On ne les a pas dessinées comme descendant du dernier tore et retombant sur la plinthe, mais on les a placées à côté, sans union avec la base, presque séparées du tore et de la colonne.

Ce n'est qu'à partir de la troisième travée qu'on a complètement changé la décoration. On a dû se convaincre que ce décor allait coûter cher, qu'une plus grande simplicité s'imposait.

Observons maintenant les grands piliers si compliqués du chœur, montés par assises dont les nombreuses bases sont d'un seul tenant. Ce sont bien les anciennes bases du chœur, car celles-ci ne sont point pourvues de pattes, tandis que celles des piliers de la nef en possèdent. Leur tracé avoisine bien le commencement du XIII^e^ siècle, un tore assez fin, pas tout à fait rond, avec une scotie très profonde, sèche, retombant sur un second tore déjà aplati.

On a dû renforcer à une certaine époque par un pilastre la seconde travée du chœur, car on a masqué les deux colonnes qui sont encore sur toutes les autres piles. Les chapiteaux sont semblables à ceux des autres églises : animaux affrontés, fruits, mais on les accepte comme un simple décor; car le faire est tout autre, le relief s'accentue, les animaux se détachent trop de la corbeille, qui n'a plus sa raison d'être. Les tailloirs eux-mêmes sont fortement moulurés et les corniches, les chapiteaux sont unis. Toute la décoration est, on le voit, comprise comme une frise qui enlace le pilier. Les bases de ces piliers semblables à

Digitized by Google

celles des autres piles de la nef ont un tore inférieur cependant *plus aplati*. Ces piliers reposent en même temps sur un stylobate placé haut, décoré de moulures.

Le chœur, partie la plus intéressante, est percé de cinq grandes fenêtres, elles sont légèrement brisées et leurs archivoltes nues, sont soutenues par des colonettes ornées de chapiteaux à feuillages. Mais on ne saurait nier les grandes restaurations du chœur, qui l'ont transformé. A première vue, on voit que les chapiteaux, colonnettes, tailloirs sont modernes. Certes on s'attendrait à trouver comme à Jazeneuil — cette église étant plus importante — les murs de la grande abside décorés d'arcatures, il n'en est rien. Aussi devons-nous rechercher ce qui reste du chœur primitif. Deux colonnes jumelles s'appuient sur une plinthe reposant elle-même sur un stylobate assez faible, qui suit le pourtour de l'abside. Ainsi donc, les chapiteaux avec leurs colonnes, toute la partie de l'abside avec sa décoration, son arcature toute unie placée entre la dernière fenêtre, est un arrangement récent.

Les doubleaux du chœur sont aussi modernes. On a détruit la corniche qui se prolonge tout le long de la partie supérieure et qui servait de tailloir aux colonnettes. Les reprises abondent. On a placé un fragment de corniche qui ne répond nullement à l'ancienne simplement moulurée, ni au tailloir très finement orné du pilier du chœur, placé à gauche. Le tailloir du chapiteau était orné de damiers, et la nervure repose fort mal sur le petit pilastre et non sur une demi-colonne comme il serait nécessaire. Mais, nous retrouvons la voûte à nervures semblable à celle de l'abside de Jazeneuil. A les voir, on s'aperçoit que ces nervures sont modernes. Nous croyons que l'abside avait reçu un arc doubleau, reposant sur les deux colonnes, qui sépare la partie allongée du chœur et l'abside proprement dite. La largeur des pilastres le ferait supposer. Quant aux deux nervures, elles sont récentes, car placées trop au bord des fenêtres, elles détruisent l'harmonie des lignes. Nous pensons qu'à une époque plus ancienne, on les aurait posées au milieu du mur. Mais des reprises abondent; des fragments de tailloir disparates, des restaurations manifestes s'accusent. On a détruit, pour placer les

Digitized by Google

nervures supérieures, la corniche et les ouvriers l'ont rapiécée tant bien que mal.

On le voit, toute cette partie de l'abside nous paraît avoir été complètement refaite et M. Lefèvre-Pontalis a eu tort d'accepter ce chœur comme ancien. La coupole placée sur le carré du transept a été elle-même reconstruite et ne saurait fournir aucune indication sérieuse. Nous laissons à d'autres le soin de nous dire les restaurations qui ont eu lieu dans le transept lui-même. Elles se reconnaissent au travail plus sommaire, les tailloirs ne sont pas nettement dessinés, les colonnes des absidioles manquent de base, et la corniche qui court le long des murs est elle-même récente.

Mais, ce qui est pour nous d'une réelle importance, c'est que la partie de l'abside est presque complètement refaite à l'extérieur. Des contreforts montaient jusqu'à la corniche et reposaient sur un stylobate fort élevé. Une seule fenêtre de l'abside nous paraît ancienne, elle est de 1180-1200.

L'archivolte très étroite, est décorée d'une bordure en pointes de diamant, motifs décoratifs assez tardifs de la fin du XII^e^ siècle et de petits losanges avec un tore très fin. Le tailloir a reçu la même décoration. Les colonnettes sont hautes, mais un peu étroites. Quelques modillons peuvent être anciens. Une autre fenêtre peut aussi avoir conservé quelques fragments de la construction primitive. Les colonnettes élégantes ainsi que les chapiteaux trop étroits ont des tailloirs ornés de pointes de diamant. Les thèmes déjà forts anciens se retrouvent sur la corbeille : griffons près d'un calice.

Mais, que dire aussi des murs extérieurs de l'église. Ceux des bas côtés sont d'une construction très rudimentaire. On a placé des contreforts énormes pour soutenir à une époque plus récente, l'édifice en danger. On peut même voir que la partie du mur après le petit porche est complètement refaite, ainsi que les modillons. Un seul est resté qui représente un personnage, coiffé de la calotte molle du commencement du XIII^e^ siècle.

Les absides extérieures du transept sont complètement refaites, avec les modillons et les contreforts. La seconde a subi de nombreuses restaurations, quelques fragments de fenêtres

Digitized by Google

ont seuls gardé leur antiquité. A peine trouvons-nous quelques modillons anciens et la fenêtre du milieu a conservé des parties de la construction primitive. Le bras du transept droit a été fortement remanié. Remarquons encore une fenêtre à copeaux, en partie restaurée, semblable à celle que nous trouvons au premier étage du clocher de Saint-Hilaire. C'est le même dessin de celle qui se trouve aussi sur les fenêtres des bas côtés de l'église d'Airvault. Quant au petit escalier si fréquent dans les églises du Poitou, il a subi aussi bien des retouches. Le clocher lui-même a été restauré, et tout le premier étage est refait; le second a conservé peut-être cinq arcatures anciennes, mais il est resté inachevé. Une série de chapiteaux ne sont même pas sculptés; seuls les modillons sont en partie anciens : têtes humaines dessinées avec soin. On trouve aussi des archivoltes décorées de pointes de diamant, motif usité à l'abside.

On le voit, les parties anciennes de cette vaste abside sont peu nombreuses. Elle a été complètement restaurée et tout porte à croire que la voûte à nervures est récente. Il serait intéressant de savoir par des personnages doctes et âgés, si ces deux voûtes, celle de Jazeneuil et celle de Lusignan ne sont pas des créations intelligentes d'un architecte moderne ou si celle de Jazeneuil, malgré ses nombreuses restaurations, n'a pas inspiré celui qui a modernisé presque complètement l'abside de Lusignan. Ce n'est donc pas vers 1162 qu'on a exécuté ces deux édifices, mais ces églises sont des œuvres de l'extrême fin du XII^e^ siècle.

Nous ne voulons pas quitter cette terre bénie de Poitou, toujours si accueillante et si gaie, sans refaire encore un pèlerinage à Saint-Savin. On sait que l'école des archéologues orthodoxes, ont considéré cette église, avec leur maître Quicherat, comme une œuvre du XI^e^ siècle. Examinons en détail cet édifice si justement célèbre par ses belles peintures que P. Merimée a décrites dont nous reparlerons ailleurs, et voyons si ce grand monastère remonte à un passé aussi lointain. Il est d'une très grande importance pour l'histoire de l'art roman car Quicherat le considérait comme un exemple probant de l'application de la voûte dès le premier tiers du XI^e^ siècle.

L'église de Saint-Savin ne possède aucune façade comme toutes

Digitized by Google

les autres églises de la région. Nous avons seulement un clocher-porche sous lequel on passe pour pénétrer dans la nef. Il forme vestibule à l'église. Ce clocher fortement remanié à différentes reprises, était pourvu de deux baies décorées d'arcatures. Il a subi des restaurations importantes qui commencent à partir de l'extrémité des rainures du pont-levis, mais la partie ancienne nous montre un appareil régulier d'une exécution parfaite telle que les monuments de la seconde moitié du XII^e^ siècle le possèdent. Malgré ces multiples restaurations, les différents architectes ont pu conserver des fragments des parties anciennes qui nous permettent de dire approximativement le moment de construction du clocher. C'est tout d'abord un chapiteau qui orne l'une des colonnes anciennes, représentant un personnage qui saisit l'astragale. La figure est dessinée avec soin, les mains sont très fines. Puis ce sont des modillons qui représentent des têtes humaines, des animaux, etc. Ils étaient d'une très grande diversité. Quelques-uns même sont des modillons à copeaux, motif décoratif plus récent. C'est donc vers 1180 qu'on aura entrepris cette construction.

Ce clocher était-il tout d'abord isolé, comme on le prétend, en se basant sur la forte déviation qu'on peut voir en entrant dans l'église. Nous le croyons aussi. Il faut cependant supposer que le premier architecte qui construisit ce clocher, devait songer à une façade d'une plus grande ampleur, placée à l'un des côtés de l'église, quand il se vit bientôt forcé pour des raisons à nous inconnues de se servir du clocher pour l'entrée de l'édifice.

Si on pénètre dans l'église, après avoir franchi le clocher-porche, voûté au berceau, on reconnaît bien vite combien ce vaisseau *immense* est élevé .On dirait même qu'on a sacrifié à cette hauteur l'ordonnance architectonique de l'édifice. Aussi nous sommes étonnés, dès le seuil de la nef, qu'on ait pu donner à cet édifice un à geaussi reculé (XI^e^ siècle). Décoration des murs, ordonnance intérieure de l'église, tout en un mot a été sacrifié par l'architecte. Voulait-il rivaliser avec ceux du nord et élever dans ce coin si fécond mais encore retiré, une église aussi élevée? Nous le croyons volontiers. La nef voûtée en berceau paraît d'une grande étendue. Les trois premières

Digitized by Google

travées sont munies de doubleaux d'une largeur moyenne, mais le premier ou le second architecte ne voulut pas continuer ce mode de construction, et plaça des arcs de soutien aux six autres travées. Il en fut de même pour les supports, car tandis que les voûtes des trois premières travées sont soutenues par des piliers avec colonnes engagées, celles des autres reposent sur de simples *colonnes cylindriques montées sur tambours*. On remarquera avec quel soin, avec quelle habileté, ces voûtes ont été faites. Toute cette partie de l'église porte le caractère d'une construction de 1180 1190. Voyez ces bases pourvues d'un seul tore aplati, remarquez ces chapiteaux avec des volutes très fortes, placées sur une corbeille sans ornement. Peut-être devrait-on décorer d'une peinture les corbeilles de ces chapiteaux. Mais avec quelle sûreté de ciseau notre artiste les a sculptés. Ils sont d'une réelle beauté avec leurs feuilles larges fortement creusées comme dans la seconde moitié du XII^e^ siècle. L'exécution est toujours sûre, précise. Un seul chapiteau nous fournit un exemplaire de ces animaux à une seule tête formant volute aux angles de la corbeille. Le tailloir de ces colonnes est large et paraît soutenir toute la retombée de la voûte.

Les voûtes d'arêtes des bas côtés très élevées sont soutenues par un pilier simple formé d'une colonne engagée. Les chapiteaux de ces piliers sont aussi d'une exécution parfaite et d'un très beau galbe. Mais cette décoration n'arrive pas à égayer ces longs murs laissés nus, sans aucun ornement, à peine quelques fenêtres à plan incliné d'une très grande simplicité, mais d'un excellent dessin, rompent un peu la monotonie de ce vaste vaisseau. Voulait-on animer par des peintures ces longues surfaces, comme on l'a fait pour la voûte de la nef. Nous ne saurions l'affirmer.

Le transept, voûté en berceau, est la partie de l'édifice la plus nue. On est convaincu que l'architecte, tout en voulant construire une immense église, la désira fort simple, d'une très grande sobriété. Il chercha même à économiser le plus possible la main-d'œuvre. On ne saurait remarquer aucune décoration : seule une corniche aux moulures fines, court à la hauteur des fenêtres du transept en ce moment murées, seules deux absi-

Digitized by Google

dioles ouvertes sur le transept, percées de grandes fenêtres d'un très beau dessin, ornent ce vaisseau. Mais les piliers placés au centre du transept sont très compliqués, ils paraissent si lourds qu'on peut se demander s'ils devaient être ainsi dans le plan primitif. L'architecte a-t-il voulu placer au-dessus du carré du transept une coupole et un clocher fort pesants. Ou s'est-il aperçu après la construction de la nef si haute, qu'il était nécessaire de consolider l'édifice? Toujours est-il qu'il a donné à ces piliers une ampleur surprenante qui rétrécit l'entrée du chœur et fait paraître le chevet trop étroit.

Ce chœur est formé de dix grandes colonnes isolées soutenant des arcatures aussi très élevées. Il est d'une beauté sévère. Ces colonnes sont hautes, d'un beau jet. Les unes sont décorées de trois rangs de feuillages d'une exécution parfaite; les autres ont reçu des animaux debout, placés sur la corbeille, d'un dessin sûr et précis. La partie supérieure du sanctuaire est percée de fenêtres assez larges, d'un dessin élégant mais fort simple. Le déambulatoire est large et cinq chapelles rayonnantes terminent le chevet de l'édifice. Celles-ci sont décorées à l'intérieur avec soin. Des fenêtres en plein cintre les éclairent, et leurs archivoltes d'une très grande simplicité reposent sur des colonnettes, décorées de chapiteaux à feuillages de la même dimension que les fûts. Mais il y a dans ces absidioles un grand nombre de restaurations, et bien des colonnes elles-mêmes ont été refaites. Le déambulatoire est décoré d'arcatures soutenues par des colonnes ornées de chapiteaux, qui égayaient ce vaste vestibule. Les bases de ces colonnes sont semblables à celles du chœur : *un tore unique et une large scotie,* un peu inclinée, retombant sur une plinthe. Les sujets de ces chapiteaux sont très variés, feuillages fortement creusés, animaux debout à une seule tête formant volute, feuilles hautes, etc. Ces motifs décoratifs se détachent avec une très grande netteté sur la corbeille et nous prouvent une technique savante et avisée. On remarque aussi dans tous ces travaux les mêmes procédés employés au déclin du XII^e^ siècle; les décorateurs simplifient, en décorant les fenêtres avec des colonnes dont les tailloirs servent de corniches, ils épargnent l'ornementation des archivoltes. Le tracé des colonnettes est

Digitized by Google

aussi celui de la fin du XII^e siècle : deux petits tores, sorte de bague, séparés par une scotie très profonde.

Si on étudie les murs extérieurs de ce vaste édifice on est étonné des parties refaites. Le chœur avec ses absidioles ne doit pas être antérieur à 1180-1210. La décoration des chapelles et de la grande abside n'est déjà plus la belle ornementation des édifices de Saint-Jouin de Marnes, de Jazeneuil, de Chauvigny. Elle ressemble plutôt à celle de l'église de Parthenay-le-Vieux, de Civray. On voit même qu'on a travaillé avec rapidité à ce chœur. Nous avons les pilastres sans base comme à l'abside de l'église de Jazeneuil, l'archivolte des arcatures est nue sans ornement. Mais ces absidioles sont très bien divisées. On a placé aux angles un pilier assez lourd et au milieu se trouve une colonnette très haute ornée d'un chapiteau à feuillages. Sa base est formée de deux petits tores séparés par une scotie très élevée.

A la partie supérieure du chœur, la voûte paraît mal posée. On dirait même qu'elle ne fait pas partie de la construction. Les fenêtres supérieures sont aussi d'une grande simplicité, leur archivolte est seulement décorée de denticules et soutenue par des colonnes ornées de chapiteaux à feuillages.

Si on regarde les murs du transept, on est surpris de trouver une construction aussi mauvaise faite de pierres grossières et de moellons. On ne saurait accepter ces murs comme faisant partie de la première construction, car on devrait trouver un transept construit en appareil régulier semblable à celui du clocher et du chevet. Ils ont été refaits au moment où les fenêtres ont été murées. On a modifié aussi les contreforts en augmentant leur épaisseur. Il en est de même des bas-côtés de l'église. Ces murs ont été repris, remaniés; la manière de bâtir indique une époque récente. On a doublé les contreforts dans cette partie et on les a élevés jusqu'à l'extrémité de l'édifice. Quelques-uns ont reçu une décoration inusitée à leur sommet, leur extrémité est décorée de quatre à cinq tores. Les fenêtres extérieures des bas côtés, la toiture et la charpente ont été aussi refaites. Malgré cette description trop rapide nous pouvons certifier cependant qu'aucune partie de l'édifice ne saurait remonter au XI^e siècle.

Digitized by Google

Nous pensons, au contraire, qu'on a commencé le clocher vers 1170, qu'on aura exécuté ensuite la nef, puis le transept jusqu'à ce qu'enfin on soit parvenu au chœur vers 1190-1200. L'analyse même sommaire des différentes parties de cet édifice nous permet de le certifier.

Nous venons de voir avec quelle prudence on doit accepter la datation des archéologues orthodoxes. Les églises qu'ils nous décrivent décèlent surtout une conception tout à fait erronée du développement de l'art français. Comme ils n'ont point voulu lire les sources écrites des provinces durant les x^e^, xi^e^ et xii^e^ siècles, que la plupart ignorent même l'état économique de ces contrées pendant cette longue période, ils n'hésitent pas à placer au petit bonheur des monuments aux xi^e^ et xii^e^ siècles. C'est ainsi que nous avons vu M. Lefèvre-Pontalis admettre les absides de Saint-Hilaire de 1120-1130, les parties du clocher de cette église du xi^e^ siècle; comme aussi celui de Sainte-Radegonde du xi^e^ siècle? On croit rêver en voyant des datations aussi peu fondées. Et ce n'est seulement pas le développement de l'art romain qui est ainsi faussé, mais celui de l'architecture gothique car nous avons vu que le Directeur du *Bulletin monumental* déclarait le chœur de la cathédrale de Poitiers de 1170! Nous ne pouvons suivre pas à pas les datations de M. Lefèvre-Pontalis, nous venons de voir sa méthode, indiquer les conceptions sur l'histoire de l'art roman et gothique de l'école orthodoxe. Nous verrons ailleurs comment cette école a tracé à grands traits l'histoire de la sculpture durant le xii^e^ siècle.

Ce que nous devons souhaiter, c'est une revision plus rationnelle, plus sûre des monuments, ce qui est désormais nécessaire, ce sont des études plus approfondies, qui fassent appel aux disciplines historiques. Nous venons de montrer le côté trop étroit, étriqué de l'école orthodoxe. L'analyse de tous ces monuments est faite à la hâte, le plus souvent à l'aide de photographies. Et comme on ne voit aucune recherche personnelle, qu'on a accepté bien vite les théories de Quicherat et des érudits provinciaux, on se contente de parler du monument, de l'analyser dans tous ses détails architectoniques, et si ces études paraissent aux lecteurs incompétents des monographies fort savantes, elles

Digitized by Google

n'apportent aucune idée nouvelle, aucun document intéressant. Et comme on ne saurait convaincre les aînés qui ont leur siège fait, comme disait Vertot, nous avons besoin de forces jeunes, d'historiens de l'art qui ne regardent pas le passé, qui ne se contentent plus de redire ce que leurs prédécesseurs ont pensé, sans reviser leur jugement.

Il est désormais nécessaire d'avoir une *Revue archéologique* indépendante qui puisse montrer, comme autrefois la *Revue critique*, les travaux insignifiants et sans portée, les erreurs graves de l'école orthodoxe. Et comme en ce moment les partisans des théories désuètes de Guicherat sont ceux qui dirigent les *Revues* s'occupant de l'art français, un travail indépendant est souvent refusé par ceux-là mêmes, qui n'ont aucun intérêt à voir attaquer leur doctrine. Donc une tâche s'impose, celle d'étudier dans les régions qu'on veut décrire des églises bien datées, d'analyser leurs formes architectoniques en les comparant soigneusement à celles des édifices sans date. C'est en un mot *une revision presque complète de l'archéologie française à l'époque romane que nous demandons.* Nous avons besoin de jeunes gens, désireux de connaître le passé artistique de la France. Qu'ils nous apportent des idées nouvelles, soutenus par une activité et par une conviction sincères. On verra bien vite combien surannée et vieillotte apparaîtra cette école orthodoxe, qui n'a même pas su augmenter le patrimoine transmis et reviser les théories des grands novateurs de l'archéologie française.

(*A suivre.*) A. MARIGNAN.

Digitized by Google

LA POLITIQUE COLONIALE ANGLAISE

EN AFRIQUE (1)

V

Le partage politique de l'Afrique.

Le partage politique de l'Afrique, commencé à l'époque de la conférence de Berlin, dès lors modifié et complété par de nombreuses conventions et par des arrangements internationaux, est désormais consommé.

Les sphères d'influence des différentes Puissances sont bien déterminées. La France a la Tunisie et l'Algérie au nord, vers le centre les colonies d'Afrique occidentales et au sud-est l'île de Madagascar. Le Portugal s'étend vers le sud, le long des côtes orientale et occidentale. L'Allemagne a deux établissements sur la côte occidentale, au sud-ouest une possession enclavée en quelque sorte dans l'Afrique australe britannique; sur la côte orientale elle s'interpose entre les possessions anglaises du sud et l'est africain sur une largeur considérable, puisqu'elle engloble les territoires compris entre les Grands-Lacs et l'Océan. L'Espagne et l'Italie se sont établies dans les contrées non occupées par les autres Puissances, le long des côtes. Enfin, le Congo belge s'étend sur

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* de décembre 1909.

Digitized by Google

tout le centre de l'Afrique; il achève avec l'est allemand la rupture entre les colonies anglaises.

La part de l'Angleterre est prépondérante en Afrique : du Nord, son influence descend jusqu'aux source du Nil et les territoires que lui a acquis l'*East Africa C°* s'étendent jusqu'aux Grands Lacs. En remontant du Cap les immenses possessions anglaises et les territoires acquis par la *South Africa C°*, qui seront bientôt réunis en une immense fédération s'étendent également jusqu'à la région des Grands-Lacs. Il ne faudrait qu'un effort conquérant pour réunir les deux vastes domaines du nord au sud. Enfin, le long de la côte occidentale, l'Angleterre a encore plusieurs établissements enclavés dans les possessions françaises.

Un ouvrage récent sur les conventions internationales en Afrique[1] range les diverses Puissances qui occupent l'Afrique en trois groupes : 1° les Puissances européennes: Allemagne, Espagne, État-Indépendant (Belgique), France, Grande-Bretagne, Hollande, Portugal, Turquie; 2° les gouvernements autochtones « bien assis » admis au rang d'États souverains : Égypte, Tripolitaine, Tunisie, Maroc, Éthiopie et Zanzibar ; 3° les États ou tribus indigènes sans principe gouvernemental défini « soumis au gouvernement d'un maître versatile ». Ce troisième groupe, a-t-il soin d'ajouter, est absorbé par les deux premiers. Nous ajouterions volontiers que le deuxième est également en bonne voie d'absorption par le premier.

Les sphères d'action des Puissances européennes étant ainsi délimitées et leurs influences s'équilibrant en quelque sorte, toutes les puissances coloniales en Afrique ont un intérêt primordial au maintien de la situation actuelle. Elle ont intérêt à pourvoir à l'organisation et au développement économique de leurs possessions.

(1) Van Ortroy, *Conventions internationales, définissant les limites*, etc.

Digitized by Google

Seule peut-être, l'Angleterre pourrait encore augmenter son empire colonial en Afrique. Son système de colonisation souple et ondoyant lui permet une extension infinie. Elle a un intérêt direct à s'étendre encore dans le centre de l'Afrique, à réunir toutes ses possessions en un immense territoire et à les rapprocher au moyen de voies de communication et des chemins de fer, qui ne tarderaient pas à leur assurer un essor admirable. Un chemin de fer transafricain assurerait définitivement là-bas la suprématie économique de l'Angleterre, ce serait un instrument admirable aux mains des Anglais. Le rail du Cap au Caire est un projet à la fois politique et économique. Si l'influence anglaise pouvait s'étendre sur le Congo belge ou si elle pouvait acquérir une partie des territoires avoisinant les Grands-Lacs, son rêve serait réalisé.

Il serait difficile de déterminer depuis quand un tel rêve a pu être fait. Mais dès qu'il eut germé dans une cervelle britannique, l'Angleterre mit tout en œuvre pour le réaliser : au sud ce fut la guerre des Boërs, puis l'immense empire de la Rhodésie, puis encore la frontière portugaise du Mozambique rectifiée par un impérieux ultimatum ; au nord ce fut la conquête du Soudan, — et marchand brutalement écarté de Fachoda. Aucun obstacle, aucune difficulté n'ont eu de prise sur la ténacité de la race et n'ont découragé sa persévérance à réaliser en Afrique le programme de l'impérialisme. Rappelons ici les paroles de Jameson : « Étant donné qu'une com-
« binaison existe pour réunir les possessions anglaises en une
« vaste fédération, je ne pense pas qu'on puisse considérer
« ce projet comme un rêve extravagant, mais plutôt comme
« un projet politique qui doit inévitablement aboutir. »

Le principal obstacle à la réalisation de ce rêve est, répétons-le, que toutes les Puissances coloniales ont un intérêt primordial au maintien du *statu quo*. Dans l'état actuel des colonies africaines, bien que l'Angleterre soit favorisée,

Digitized by Google

aucune Puissance ne peut prétendre à l'hégémonie, ne peut établir une supériorité économique au détriment des nations concurrentes. Le Congo belge, de par sa situation géographique et par son rôle politique, est en quelque sorte le pivot de l'équilibre colonial en Afrique; toutes les Puissances ont un intérêt direct à son maintien.

VI

A l'assaut du Katanga.

La contrée la plus saine et la plus riche de l'Afrique est incontestablement le Katanga. De bonne heure on connut l'immense richesse de ces régions, dont le sol recèle des mines de cuivre, d'étain, de fer, de charbon et des métaux précieux. La découverte des mines d'or, dont l'existence y était soupçonnée depuis longtemps, fut un appat de plus pour les aventuriers.

Déjà, dès 1890, des représentants de la *South Africa C°*, la *Chartered* de Cécil Rhodes, Thomson et Grant avaient dirigé des expéditions vers cette contrée et avaient tenté de les accaparer au profit de la compagnie anglaise (1).

Les moyens employés par ces agents n'étaient pas tout à fait louables; on ne peut nier qu'ils manquaient d'habileté.

Sharpe, qui parcourut également ces territoires, voulut aussi y imposer l'influence anglaise. Il ne voulait rien de moins que faire reconnaître par le grand chef indigène Msiri la souveraineté de la *Chartered*, bien qu'il reconnaissait par ailleurs que l'État Indépendant *prétendait* avoir droit sur ces territoires. Sharpe insista vivement auprès de Msiri pour connaître les gisements d'or. Devant le refus formel du chef

(1) Cfr. *Annales parlementaires*, 15 décembre 1909, p. 341. « En 1891 on craignait des raids vers le Katanga. »

Digitized by Google

indigène, il partit vers la fin de 1890, laissant sur place un missionnaire anglais muni d'une reconnaissance de soumission au profit de la compagnie anglaise. M. Swan, le missionnaire anglais, devait au bon moment faire signer la reconnaissance du protectorat. L'apôtre britannique, en même temps que sa mission évangélique, avait une mission politique, infiniment plus délicate à remplir. Il n'y réussit pas d'ailleurs.

En possession de ce document dont la relevance aurait été très contestable, les représentants de la *Chartered* se seraient chargés de mener à bonne fin leurs négociations.

Sans doute, on aurait bientôt concilié cette prise de possession avec l'article 34 du traité de Berlin, qui dit que la Puissance qui prendra possession d'un territoire sur les côtes du continent africain, situé en dehors de ses possessions actuelles, ou qui assumera un protectorat, la notifiera aux autres Puissances afin de les mettre à même de faire valoir leurs réclamations.

On a qualifié ces expéditions de tentatives d'usurpation des droits politiques de l'État du Congo. On pourrait encore les qualifier autrement, en s'inspirant de la morale vulgaire.

Devant le danger imminent qui menaçait ces possessions, des expéditions d'exploration furent organisées par la Compagnie du Katanga et par l'État [1]. Delcommune, Stairs et Bia parèrent au plus pressé. Bientôt ce fut le tour de Le Marinel qui se dirigea également vers le Katanga. Ces expéditions affirmèrent la souveraineté de l'État du Congo sur ces territoires; ils amenèrent sa reconnaissance par les chefs indigènes et aidèrent à en fixer définitivement les frontières extrêmes. Le Katanga était sauvé, la *Chartered* anglaise

(1) A la suite de ces événements l'État Indépendant accorda à la Compagnie du Katanga le tiers indivis des territoires, à charge par elle d'occuper et d'organiser la région. Après 10 ans, comme la Compagnie n'avait pas rempli ses engagements, l'administration du pays fut confiée à un comité spécial qui fut chargé de gérer les territoires indivis.

Digitized by Google

devait renoncer à ses projets. Par le traité du 12 mai 1894, l'Angleterre en reconnaissait la pleine propriété à l'État du Congo.

Toutefois, le danger n'était pas définitivement écarté.

Battus, mais non contents, les Anglais allaient bientôt revenir à l'assaut du Katanga. Lors du partage de l'Afrique, on avait abandonné à l'Association du Congo les terres les plus ingrates de l'Afrique. Or, il se faisait qu'au fond de ces contrées qu'on croyait presque inaccessibles, dont les voies d'accès étaient semées d'obstacles presque insurmontables et dont l'exploitation semblait impossible autant qu'infructueuse, on découvrait des coins d'une végétation luxuriante, d'un climat très sain, d'une fécondité tellurique exceptionnelle, outre qu'ils possédaient des richesses minières énormes, très facilement exploitables. L'Angleterre ne pouvait se désintéresser de telles aubaines. Et si sa puissance politique ne parvenait pas à s'établir au Katanga, au moins elle entendait intervenir pour une large part dans l'exploitation économique du pays.

Ce ne sont pas là de simples hypothèses, mais des quasi-certitudes. Nous en trouvons, entre mille indices, une preuve dans les *Mémoires* de sir Harry Johnston, commissaire et vice-consul britannique dans les terres soumises à la Couronne et représentant de la *Chartered* en dehors de ces terres. Il fut le principal représentant de la politique impériale et l'un des meilleurs agents de la domination britannique. Sa mission fut bien caractérisée par le nom qu'il donna à ces contrées : « l'Afrique centrale anglaise ». Bien qu'inexact, ce nom n'en est que plus caractéristique. Dans les *Mémoires* qu'il vient de publier récemment sur la *British central Africa* (1), il avoue qu'il a plutôt voulu donner un corps à ses espérances, en parlant de l'Afrique centrale anglaise, que consacrer les résultats acquis. Il avait escompté une expansion considé-

(1) Methuen et C°, Londres.

Digitized by Google

rable vers le nord, il fut arrêté dans sa marche ascendante par l'État du Congo et la colonie allemande, qui, en se rejoignant sur la rive du Tanganika, opposent une barrière infranchissable à l'impérialisme anglais.

Sans doute, une certaine latitude restait concédée aux empiètements de celui-ci. L'Angleterre n'avait pas avec l'État Indépendant de traité réglant les limites de leur influence réciproque dans ces contrées avant 1894. Et, d'autre part, la *South Africa C°* n'avait pas de borne fixée à son action; les territoires sur lesquels elle devait s'étendre avaient été vaguement indiqués. Mais les délimitations du territoire de l'État du Congo, qui résultaient des conventions particulières de l'État avec les colonies voisines, avaient été notifiées à toutes les Puissances dans sa déclaration de neutralité; il en était tenu compte dans la carte officielle annexée aux protocoles et documents de la Conférence de Berlin.

* * *

Venant échouer contre la barrière septentrionale établie par l'État du Congo et l'Afrique orientale allemande, l'impérialisme britannique ne se décourage pas. Il revêtira une autre forme; de politique, il deviendra économique.

Depuis 1900, les prospecteurs anglais de la *Tanganika concessions C°* parcourent la région à la recherche des gisements miniers et des terres d'exploitation. Venus du Sud, rompus aux fatigues et aux difficultés de la vie africaine, ces gens sont admirablement préparés à cette tâche malaisée. Le Katanga est, d'ailleurs, une des régions les plus salubres et des plus productives de l'Afrique. « Particulièrement salubres sont les plateaux, dit à ce propos le D[r] Sheffield-Neave (1). Celui de Kundelungu, au sud-ouest du lac Moero, entre ce lac et le bassin de la Lukia, en est un exemple. Il

(1) *Mouvement géographique*, 31 mars 1909.

Digitized by Google

présente une superficie de 160 kilomètres de long sur 50 à 100 kilomètres de large à une altitude de 1,500 mètres (l'altitude de l'Engadine : San-Moritz, Pontresina, Davos). Le climat y est délicieux pour les Européens, mais trop froid pour les indigènes, aussi est-il absolument inhabité. Ce pays est bien arrosé. On y trouve des bassins au fond d'épais bouquets de bois et partout où se rencontre un bouquet de bois, on peut être sûr qu'il y a de l'eau. »

L'occupation pacifique du Katanga par les Anglais pourrait ainsi s'accomplir en peu d'années. Mais les envahisseurs ont agi d'une manière assez mystérieuse. Pendant que les prospecteurs anglais se répandaient sur le Katanga, un des collaborateurs de Cecil Rhodes envoyait une mission vers ces régions et déclarait à l'assemblée générale de la *Tanganika concessions limited* (novembre 1900), qu'une mission extrêmement importante se dirigeait vers le nord, au delà du Zambèze, mais que pour le moment, on ne pouvait donner d'autres renseignements, l'affaire devant être tenue secrète. Et bientôt après, la *Tanganika concessions limited* obtenait une convention qui lui permettait de faire des prospections. Immédiatement après, des foules entières, venues du sud, se ruèrent sur le Katanga, complètement équipées, avec chariots, bœufs, mulets et tout l'attirail rappelant le *trek* sud-africain. Les Anglais ne se sont pas arrêtés en si bonne voie, ils auraient déjà, paraît-il, la direction du service technique des entreprises minières du Katanga (1). Sans doute il serait exagéré de dire que toutes les mines du Katanga sont aux mains des Anglais, mais la plus grande partie des mines actuellement découvertes et le chemin de fer appartiennent à des sociétés anglaises. On nous révèle la présence, au Katanga, — en qualité d'inspecteur-prospecteur de la *Tanganika limited* — de M. Charles Grey, frère de sir Edward

(1) Remarquons ici que cette affirmation, reproduite par plusieurs journaux, a été démentie officiellement.

Digitized by Google

Grey, ministre des affaires étrangères d'Angleterre. En signalant parmi les collaborateurs du raid Jameson, des jeunes gens des meilleures familles anglaises, nous disions que ce fait était très significatif. La présence de M. Charles Grey, au Katanga, en qualité d'inspecteur de la *Tanganika limited* est encore plus caractéristique. Actuellement — et ceci résume bien l'effort accompli — plus de la moitié des colons, au Katanga, est de nationalité anglaise, la plus grande partie des mines découvertes et la grande voie de communication sont entre leurs mains.

En présence de cette situation, il est assez curieux de lire dans la presse quotidienne des informations dans le genre de celle-ci: « Le comité spécial du Katanga se déclare virtuellement souverain du territoire et fait tout son possible pour l'interdire aux étrangers, en violation des droits des sujets anglais et indigènes, et au mépris de la convention anglo-congolaise de 1884 et du traité de Berlin. » Ces informations qui émanent de la *Congo Reform Association* et de M. Morel sont manifestement inspirées par un intérêt, qu'il est superflu de spécifier.

Ces notes tendancieuses détournent l'attention du mouvement qui se prépare sous main : l'occupation pacifique, l'accaparement économique du Katanga au profit de l'Angleterre, en suivant la ligne de conduite qui fut tracée en 1900 à l'assemblée générale de la *Tanganika concessions limited* en 1900 : « nous continuons à négocier une affaire extrêmement importante au point de vue des intérêts britanniques, vers le Nord, au delà du Zambèze. Veuillez ne pas demander d'autres éclaircissements. » Jameson disait la même chose : « Il importe que nous n'excitions d'aucune façon la suspicion [1]. »

(1) Combien n'est-il pas pénible, dans ces conditions, de voir certains organes nationaux se faire l'écho de ces informations tendancieuses et intéressées, et servir ainsi des intérêts directement opposés aux nôtres !

Nous lisions récemment, à deux jours d'intervalle, dans un journal quoti-

Digitized by Google

La discussion du budjet colonial de 1910 a jeté un jour inattendu sur la situation économique et politique du Katanga. On a discuté l'opportunité de cette interpellation, il est incontestable qu'elle aura des résultats féconds pour la colonisation belge du Katanga.

VII

Ventes et location de territoires.

Depuis la révolte du Madhi en 1881, les provinces égyptiennes du Sud étaient complètement perdues pour la colonisation européenne. L'Angleterre tenta de les reconquérir. Lors du siège de Khartoum, il s'en fallut de peu que les provinces du Bahr-el-Gazal et de l'Equateur ne fussent placées sous le protectorat de l'État du Congo. Les territoires de Wadelaï et Lado furent occupés en 1893, et des expéditions furent faites dans le Bahr-el-Gazal vers 1894.

L'État du Congo avait déjà depuis longtemps des vues sur ces régions, quand la Grande-Bretagne donna à bail au Souverain du Congo, pour être occupé et administré pendant la durée de son règne, le territoire généralement appelé enclave de Lado, et, pour la durée de l'existence de l'État du Congo ou de la colonie belge, la route d'accès au lac Albert et au Nil.

Ces concessions à bail furent diversement appréciées.

dien, systématiquement hostile à l'œuvre coloniale belge des informations manifestement contradictoires. La veille il apprenait à ses lecteurs que la *Congo Reform Association* adressait au gouvernement britannique une protestation au sujet des mesures d'exclusion dont les Anglais étaient victimes au Katanga. Et le lendemain le même journal apprenait à ses lecteurs que le Katanga était déjà complètement aux mains des Anglais, qu'ils y exploitaient déjà toutes les mines et en détenaient complètement la richesse économique : il n'y avait donc plus rien à faire pour nos nationaux dans ces contrées. (25-26 août 1909.) De tels agissements se passent de commentaires.

Digitized by Google

D'aucuns y ont vu une occupation de terres stériles, d'autres des voies d'accès ouvrant des communications d'un intérêt primordial dans un avenir assez rapproché.

D'autre part les concessions qu'elle faisait coûtaient bien peu à notre grande rivale. On pouvait contester son droit de propriété sur les territoires qu'elle s'attribuait dans cette région : « elle mettait en quelque sorte le Congo belge en tampon entre les possessions françaises et l'immense territoire qu'elle s'attribuait tout entier (1). » Ce qu'elle recevait en retour lui importait infiniment plus; disons qu'il avait pour elle un prix inestimable. En échange de concessions à bail que l'Angleterre faisait à l'État du Congo, elle en obtenait une bande de terrain d'une largeur de 25 kilomètres, longeant la frontière-est de l'État et allant du sud du lac Edouard à l'extrémité nord du Tanganika.

On comprend immédiatement l'intérêt capital de cette convention pour l'Angleterre : c'était la jonction tant désirée, le moyen de réunir ses possessions du nord à celles du sud; c'était une voie de communication assurée, sur territoire anglais, du Cap au Caire, c'était enfin l'établissement incontestable de la supériorité économique de l'Angleterre en Afrique. C'était le triomphe de la politique coloniale et de l'impérialisme britannique en Afrique...

Ce traité était d'une conception neuve en droit international. Deux Puissances vendaient et louaient leurs droits souverains. Il était peu probable que les nations voisines ratifiassent cette convention. Sans doute l'Allemagne semblait s'être désintéressée de la politique coloniale qui lui avait occasionné beaucoup de sacrifices et, en retour, ne lui avait apporté que des compensations très restreintes. Il semblait que la politique continentale l'occupait entièrement en ce moment.

De vives protestations ne manquèrent pourtant pas de

(1) Gabriel Hanotaux. *Fachoda*, p. 74.

Digitized by Google

s'élever tant de ce côté que de la part de la France. L'Allemagne ne voulait pas de l'Angleterre comme voisine sur sa frontière occidentale. Elle estimait qu'elle était directement en cause et que ses droits de partie intéressée étaient violés. Elle s'opposa à ce que cette convention s'exécutât et elle y opposa impérieusement son *veto*. Cette opposition produisit immédiatement son effet. Peu de jours après, le *Morning post* faisait paraître une note caractéristique : « L'opinion publique en Angleterre partageait le désir du gouvernement d'arriver à une entente définitive avec la France sur la question du traité congolais. Quand la Grande-Bretagne a conclu ce traité elle n'avait aucunement l'idée qu'elle blesserait les susceptibilités de la France. »

Sans doute une note dans ce genre publiée par un journal tel que le *Morning post* n'a qu'une valeur très relative. Elle peut néanmoins donner parfois des indications précieuses. L'intervention énergique de l'Allemagne, appuyée sur celle de la France, venait encore de modifier complètement la situation. Ces Puissances avaient un intérêt trop puissant au maintien de la situation présente pour permettre que les dispositions de l'arrangement anglo-congolais fussent suivies d'effet.

* * *

Au surplus, tout l'intérêt de la cession des territoires entre les lacs Édouard et Tanganika se concentrait en l'établissement de la voie ferrée du Cap au Caire. L'Angleterre avait été la première à comprendre l'importance capitale des voies de communication en Afrique. En même temps qu'elle développait sa puissance politique, elle voulait établir sa puissance économique.

Vers cette époque l'Allemagne occupa militairement cette contrée et s'y maintint nonobstant les réclamations de l'État du Congo et malgré que les traités conclus avec l'Allemagne,

Digitized by Google

attribuaient à l'État indépendant le territoire compris, en ligne droite, entre l'extrémité du Tanganika et le 30° longitude au 1° 20′ latitude.

Les négociations diplomatiques actuellement en cours, à Bruxelles, entre l'Allemagne, l'Angleterre et la Belgique, s'occupent spécialement de cette question. L'Allemagne semble attacher à ces territoires une importance plus considérable que leur valeur intrinsèque ne le ferait supposer et qu'en ces derniers temps elle n'accordait à ses extensions territoriales en Afrique.

On a dit à propos d'une récente mutation dans le personnel diplomatique, que l'Allemagne suivait avec intérêt le développement de la colonie congolaise. Son expansion économique est considérable et l'industrie et le commerce maritime allemand ont actuellement une situation prépondérante qui explique l'intérêt que l'Allemagne pourrait prendre aux entreprises coloniales, mais les territoires contestés, en eux-mêmes, n'ont à cet égard qu'une importance relative.

Toute l'Afrique orientale se trouvera bientôt enserrée dans un réseau de chemins de fer. Dans l'Afrique australe le réseau ferré se développe avec une rapidité étonnante, aidé par l'essor incroyable que ces contrées ont pris en quelques années. La ligne principale atteignait à la fin de l'année dernière, la frontière congolaise et de là, par Étoile du Congo, l'État la prolongera jusqu'à Lusambo, sur le Kasai. La ligne du nord, partant d'Alexandrie par Assoua à 1,150 kilomètres, puis par Oudi-Halfa vers Karthoum, pourrait aisément se prolonger jusqu'au lac Albert.

La pénétration économique se fait discrètement mais avec ténacité et bientôt viendra le moment où il y aura lieu de réunir les deux bouts extrêmes de la voie ferrée. La grosse difficulté consistera à réunir le Tanganika au lac Édouard. Ce chemin de fer transafricain présente pour l'Empire britannique une importance capitale et nous ne pensons pas qu'il

Digitized by Google

se décide à abandonner de sitôt la réalisation de ses projets; mais il est douteux qu'il considère comme une solution satisfaisante de prolonger sa voie ferrée sur un territoire étranger.

Le projet primitif de transafricain partant du Cap aboutissait au Tanganika par la Rhodésie, puis, entre les lacs Tanganika et Édouard, il empruntait l'Uganda et rejoignait au delà de la ligne d'Alexandrie. Brooken-Hill et Étoile du Congo ne se trouvaient pas sur le tracé primitif. Faut-il en conclure que l'Angleterre ait renoncé à son projet primitif? Nous ne le pensons pas. Elle a actuellement des intérêts économiques importants dans la région du Katanga; elle y est intéressée à l'exploitation des mines. Il lui importe donc que son chemin de fer, ou du moins un embranchement, aboutisse dans cette région.

Cette voie ferrée présente un avantage considérable pour le Congo belge. La frontière extrême du Katanga peut désormais être atteinte en un mois. La mise en valeur de ces contrées en est beaucoup facilitée. Par les deux embranchements de la voie ferrée projetée, vers le Kasai à Lusambo et le Lualaba à Bukoma, toute les régions du Kasai et du Katanga sont atteintes et réunies au bassin du Congo.

L'achèvement du transafricain semble être ralenti en ce moment. Mais on peut être assuré que l'Angleterre tient à achever son transafricain et qu'elle tient autant à l'établir sur territoire britannique.

(*A suivre.*)

ARTHUR OLIVIERS,
Avocat.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

ÉMILE VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs.* Deuxième édition entièrement refondue. — Paris, F. Alcan, 1910. 1 vol. in-8°, v-324 pages.

L'*Exode rural* de Vandervelde est un de ses plus beaux livres. C'est un livre de savant plus que de politique. On n'y trouve pas de thèse à proprement parler, mais la description et l'analyse d'un phénomène social, intéressant par sa généralité et la profondeur de son action.

En voici une seconde édition, — la première est de 1903 — grosse de quelques pages de plus, et « entièrement refondue ». Les statistiques sont mises à jour, de nouveaux renseignements utilisés. Quelques réponses sont adressées en passant à des critiques de la première édition. Mais le fond de l'ouvrage est resté le même.

La première partie, de beaucoup la plus considérable, s'occupe de l'exode rural. Elle part de la « ville tentaculaire » — un mot emprunté à Émile Verhaeren, comme les épigraphes de tous les chapitres. L'accroissement persistant des agglomérations urbaines est mis en regard de l'émigration des campagnards vers les villes. Les migrations saisonnières d'ouvriers agricoles y sont rattachées comme provoquées par le vide fait dans certaines régions par l'attraction des villes.

L'auteur recherche alors les causes de l'exode rural, les causes internes, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles la terre repousse le paysan. C'est d'abord la décadence de la propriété paysanne, marquée par le recul du faire-valoir direct. Il y a, à ce propos, une comparaison des plus instructives entre la situation du canton de Fosses et de celle du canton de Gembloux. C'est ensuite la suppression des communaux, auxquels Vandervelde, comme Émile de Laveleye, attache une importance de premier ordre. Puis, la scission de l'industrie et de

Digitized by Google

l'agriculture fournit à l'auteur l'occasion de passer en revue nos principales industries à domicile. La crise agricole enfin, causée par la transformation de l'agriculture, sous l'influence de la concurrence des pays neufs et du machinisme, devenu le signal de l'émigration. A ces causes majeures, il en faut ajouter de mineures : le taux des salaires, la monotonie de la vie rurale et, dans certaine mesure, le service militaire.

Après les causes, viennent les formes diverses de l'exode rural : une émigration permanente ou définitive, une émigration quotidienne — favorisée notamment chez nous par les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemin de fer, — et une émigration saisonnière dont le plus saisissant exemple est celui de nos *Franschmannen*.

Les conséquences de l'exode rural sont ensuite examinées aux points de vue de l'ouvrier, du fermier et de la collectivité. Au total, Vandervelde finit par considérer l'exode rural — quand il ne dépasse pas certaines limites — comme un bienfait pour la civilisation, parce qu'il « arrache des milliers d'individus à l'inertie mentale, à l'individualisme étroit et borné qui sont le triste apanage de la majeure partie des populations agricoles ».

Mais on perçoit dès maintenant un reflux vers les campagnes : c'est l'industrialisation de l'agriculture qui développe les cultures maraîchères, fruitières, industrielles. C'est le déplacement des industries vers les campagnes, par l'emploi de la houille blanche, la création de nouvelles industries à domicile, l'établissement de fabriques dans des districts ruraux, pour fuir le socialisme et les hauts salaires urbains. C'est enfin, l'exode des citadins, ouvriers et bourgeois, vers le « plat pays ».

Le livre s'achève dans une évocation des cités-jardins et de l'urbanisation des campagnes que les *Anticipations* de G.-H. Wells ont rendue familière.

Ce qui charme, dans cet ouvrage, c'est le ton. A coup sûr, l'homme de parti est toujours présent; un coup de griffe de temps en temps, un éclat de voix par ci par là, une citation de Karl Max, se chargent de le rappeler. Mais cela n'empêche qu'on se croirait à la promenade, avec un guide à la parole sûre et posée, qui connaît le pays et vous conduit où il veut. Rien n'est plus intéressant que de l'entendre vous dire ce qu'il *a vu*, la conversation liée avec le passant, la visite au bûcheron, au paysan, à l'ouvrier. On sent l'homme amoureux des choses concrètes, tout théoricien et tout idéaliste qu'il sait être par moments.

Digitized by Google

La seule réserve que je voudrais faire, à propos de cet ouvrage, est une réserve de professeur. On regrette qu'avec cette grande aisance d'expression et d'allure, cette étonnante facilité que j'admire, l'auteur n'aille pas toujours au fond de son sujet. Dans bien des endroits, il paraît se contenter à bon marché, et l'on serait tenté de lui dire : « C'est plus compliqué que cela. »

Mais comment lui en faire un grief, s'il préfère, à ce prix, s'adresser au grand public et se faire lire ? Il y réussit à coup sûr, admirablement, et la nouvelle édition de l'*Exode rural* ne fera que confirmer son succès.

ERNEST MAHAIM.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE

Vendredi, 18 février. — SALLE PATRIA. — Mlle Marguerite Rollet a donné un très intéressant récital de chant. Son programme était copieux et varié. De sa voix fraîche et claire, elle a chanté tout d'abord, en allemand, du Bach, du Schubert, du Wolf, du Brahms. Elle a fait valoir dans ces pièces de grand style, son talent d'interprétation qui est très réel. Dans la romance, *Viens, regarde le jardin* (Rimsky-Korsakov), l'aimable cantatrice a donné la mesure de son sens musical et de son intelligence. Elle a été belle d'émotion et de sentiment. Son exécution des morceaux de Duparc et de Chausson n'a pas été inférieure. Enfin, dans la troisième partie, Mlle Rollet nous a fait entendre du Lahure (!) qui est un compositeur intéressant, du Roussel, du Debussy, du Pierre de Bréville; elle a terminé par deux pastourelles harmonisées par Vincent d'Indy.

La voix de Mlle Rollet est d'une fraîcheur délicate. Elle la conduit avec art. C'est une artiste dans le meilleur sens du mot. Sans doute, ne possède-t-elle pas cette puissance éclatante et ce mécanisme qui est l'apanage des « prix de Conservatoire », mais je la prise d'autant mieux qu'elle a su se passer de ces leçons rigides et qu'elle a puisé dans son cœur les sentiments qu'elle exprime avec aisance et distinction. Le succès de Mlle Rollet fut très grand. Le public nombreux qui assistait à la séance l'a vivement applaudie. Il n'a pas non plus ménagé ses bravos à Mlle Germaine Schellinx, qui prêtait son concours à cette séance. Mlle Schellinx est incontestablement une excellente violoniste. Jeu nerveux et clair, grande compréhension de la musique, technique sûre. Elle a pu faire valoir ces mérites dans le concerto *en sol* de Mozart qu'elle a fort bien interprété, et dans le *Caprice* de Guiraud, pièce d'allure assez simplote, qu'elle a sauvé par une exécution pleine de finesse, de fougue, d'émotion. Mlle Schellinx est une artiste d'avenir. Elle fut la digne partenaire de Mlle Rollet et les auditeurs le lui ont fait savoir en l'associant grandement au succès de la cantatrice.

M. Gabriel Minet a tenu, avec la plus grande discrétion, le piano d'accompagnement. On connaît le talent spécial de cet intéressant artiste.

Digitized by Google

Jeudi, 24 février. — Au Palais des Arts. — Mme la comtesse de Skarbek a, de son côté, donné un récital de chant. Mme de Skarbek est presque inconnue chez nous. Cependant, elle a obtenu des succès dans les principales villes de l'Europe. Ce n'est pas une virtuose. Elle dédaigne les éclats et les vocalises. Elle chante sobrement, mettant son intelligence et sa pensée au service des auteurs qu'elle interprète. Elle s'efface devant le génie créateur. Elle pousse le respect de l'art jusqu'à chanter les poèmes dans la langue originale qui a inspiré le compositeur. C'est ainsi qu'elle exécuta un fragment de l'oratorio *Samson* de Haendel en allemand, quatre romances de Chopin en polonais. Sans doute, n'est-ce pas ce que le maître de Zelazowa-Wola a écrit de meilleur. Mais Mme de Skarbek a tenu à nous les faire entendre, d'abord parce qu'elles sont presque inconnues chez nous, ensuite par un sentiment pieux envers Frédéric Chopin, qui fut lié à la famille de Skarbek. Il faut retenir le lied délicat intitulé *Si j'étais oiseau* et une *Chanson lithuanienne*, écrite sur un poème délicieusement mélancolique qui se termine par cette strophe émue :

(La jeune fille à sa mère) :

Grâce ! je dirai tout ! J'ai vu mon amoureux.
Son pauvre cœur, hélas ! est plein d'alarmes ;
Il doit partir demain, il m'a fait ses adieux,
O mère, ô mère, l'eau qui mouille mes cheveux
Est celle de ses larmes.

Rien de plus « Chopin » que la musique brodée sur ce thème d'une exquise langueur. Mme de Skarbek a le sens de cette musique et elle nous l'a fait sentir. Trois chansons de Dvorak, dites en tchèque, n'ont pas eu le succès qu'elles méritaient, encore que l'interprétation fut correcte. Le récital s'est terminé par l'*Invitation au voyage* de Duparc, pièce de résistance, qui a permis à la cantatrice polonaise de faire valoir ses qualités artistiques et sa belle voix de mezzo soprano, le *Sentier*, de Gedalge, récit lyrique fort intéressant, et une pièce italienne très mélodieuse, quoique de moindre allure : *Loreley* de Catalami.

M. Géo Mertens, du théâtre de la Monnaie, a fort bien et fort discrètement accompagné la cantatrice. M. Mertens a les mérites et les talents qui conviennent à sa profession. Et il en tire parti en véritable artiste.

En somme, vif succès. Mme de Skarbek nous annonce un nouveau récital, cette fois à la salle Patria, pour le 19 avril prochain.

* * *

Dimanche, 27 février. — Salle Patria. — Le cinquième concert Durant s'est ouvert par la symphonie en *si mineur* de Borodine. Exécution parfaite surtout dans l'*Andante*, si étrangement mélancolique, que M. Durant nous

Digitized by Google

a rendu avec une science profonde du sentiment musical. Le deuxième concerto de Saint-Saëns, pour violoncelle, n'est pas une nouveauté. Mais il est dédié à M. Hollman, et c'est M. Hollman lui-même qui l'a exécuté. Il y a bien des années que ce virtuose ne s'était plus produit à Bruxelles. Ses cheveux ont blanchi, certes, mais son cœur est resté jeune. C'est avec une fougue vraiment juvénile, avec une émotion extraordinaire qu'il a interprété l'œuvre de l'auteur de *Samson et Dalila*. Le public lui a fait une ovation chaleureuse. Dans l'*Andante* de Molique, pièce fort peu intéressante cependant, M. Hollman n'a pas obtenu un succès moindre, si bien qu'il a dû, malgré lui, jouer un *bis*. Après ce remerciement musical, il a quitté la scène au milieu des applaudissements unanimes.

M. Durant, après avoir fort bien accompagné M. Hollman, a fait entendre le poème symphonique *Le Tasse*, de Liszt. Pièce très romantique, mais très sincère. Liszt y a fait usage du style amorphe dont il est le père, sans enfant malheureusement. Exécution très enthousiaste, surtout dans le *triomphe*, d'une allure majestueuse, grandiose.

L'*Apprenti sorcier* de Dukas, qui terminait cette superbe séance d'art, a des accointances avec l'*Uylenspiegel* de Strauss. Il n'en est pas moins intéressant et surtout très amusant. M. Durant a fait valoir sa riche et curieuse orchestration. Le public n'est pas resté indifférent. Il a fait au vaillant chef d'orchestre un succès mérité.

*
* *

Mardi 1er mars. — Palais des Arts. — Je ne sais vraiment pas pourquoi Mlle Tambuyser a voulu donner un récital de piano. C'était bien dangereux après Backaus et Sauer. Elle a d'abord exécuté du Bach, arrangé par Busoni (!). Ce prélude du maître de plus d'un maître a fait valoir les réelles qualités techniques de la virtuose. Nous aurions voulu un phrasé plus large, un plus grand respect du solennel auteur de la passion selon Saint-Jean, Beethoven, représenté par la sonate op. 31, n° 2, a mis Mlle Tambuyser dans l'obligation d'avouer que le sens de la vie ne lui est pas encore revélé. Exécution trop « conservatoire ». Les Davidsbundlertänze, un sacrifice au centenaire Schumann, ont été à peu près correctes, mais la sonate en *si bémol mineur* de Chopin, qui comporte, comme on sait, la fameuse marche funèbre, ne nous a pas satisfait. Quand notre pianiste aura pleuré de vraies larmes, elle nous fera réentendre cette pièce pathétique et alors... Oh, alors, elle sera une grande artiste !

*
* *

Dimanche 6 mars. — Salle Patria. — Le 5e concert Ysaye était plein d'attraits. Aussi la salle était-elle bien garnie. L'orchestre dirigé par le maître Otto Lohse, de l'Opéra de Cologne, a fait merveille. M. Lohse est un

Digitized by Google

musicien de grand talent. Sa froideur apparente cache des trésors de fougue et de passion. Son interprétation de l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz a été émouvante. Son exécution de la Symphonie héroïque de Beethoven a été plus belle encore. C'est avec religion, dans un silence ému, que l'on a écouté la sublime marche funèbre qui forme le second mouvement de cette œuvre immortelle. Le *Tasse*, déjà exécuté au Concert Durant, a été réentendu avec le plus vif plaisir. Exécution parfaite du reste, comme celle du prélude des *Maîtres-Chanteurs* dirigé par M. Lohse, sans partition, avec un entrain et un enthousiasme qui a gagné l'orchestre. Triomphe pour M. Lohse. Triomphe aussi pour le beau pianiste Cortot qui prêtait son concours à cette séance de grand art. Ce virtuose, d'une rare intelligence, a interprété splendidement, avec une recherche de bon aloi, une science profonde, une grande compréhension de la musique, le concerto en *la* de Schumann, ainsi que l'Andante Spinato de Chopin. Il a exécuté ensuite, d'une façon vraiment artiste, une polonaise de Chopin qu'il a bien eu tort d'orchestrer ou plutôt de faire accompagner par l'orchestre. Chopin ne méritait pas cette injure. Sa pièce est très belle ; elle n'avait besoin que du talent de M. Cortot pour se faire applaudir. C'est de la dentelle prestigieuse. L'orchestre, en couvrant parfois le jeu du virtuose nous a empêché d'en apprécier les finesses exquises.

* * *

Mercredi 9 mars. — ÉCOLE ALLEMANDE. — Le quatuor Zimmer nous a habitué aux séances d'art vrai. Dans la coquette salle de la rue des Minimes se pressait un public distingué, curieux des œuvres de maître. Le quatuor en *mi bémol majeur* réclamait peut-être une exécution encore plus délicate. Cependant l'*andante con moto* a été interprété magnifiquement. Son sens mélancolique a bercé l'assistance de ses mélodieuses et mélancoliques sonorités ; l'*allegro vicace* enlevé avec fougue, a valu aux artistes une moissonnée d'applaudissements. Sans doute Grieg a-t-il peu réussi dans le genre « quatuor ». Sa brillante imagination réclamait les multiples instruments de l'orchestre. Cependant sa pièce en *sol* op. 27 a été goutée, tant l'interprétation, difficile, fut soignée. L'andantino pittoresque a surtout été remarqué, de même que la saltarelle finale, aux rythmes heurtés, étranges, qui rappellent le fjords de la Norwège et la danse fabuleuse des énigmatiques divinités du Nord. Rien de plus admirable que le quatuor en *si bemol* op. 18 de Beethoven. C'est toujours le grand maître. M. Zimmer se confesse à lui, comme au génial Bach. Il en sait les arcanes et il nous les dévoile. L'exécution fut admirable. Il y avait des larmes dans l'adagio mélancolique (malinconia). Ce fut d'une beauté simplement splendide.

Le quatuor Zimmer a laissé la meilleure des impressions. Son chef et ses excellents émules MM. Ryken, Baroen, Doehaerd, ont quitté l'estrade en emportant l'admiration des dilettantes.

Digitized by Google

Vendredi 11 *mars*. — GRANDE HARMONIE. — M. Henry Albers a bien fait de nous donner un récital de chant. Sa réapparition devant le public bruxellois lui a valu une chaleureuse ovation. C'est avec un respect, mêlé d'émotion, qu'il a sacrifié à Robert Schumann. Les *lieds* qu'il nous a fait entendre sont merveilleux. M. Albers en a donné une magnifique interprétation. Après l'air « Ich grolle nicht » d'une si grande et si noble allure, il a été bissé et rebissé, si j'ose dire. La salle toute entière l'a acclamé. M. Albers a aussi chanté le récit de l'*Etranger* de V. d'Indy, opéra dont il créa, à Bruxelles, le premier rôle, il y a quelques années. Musique assez pâle, au demeurant, mais auquel l'artiste donne de la vie, du mouvement, de l'enthousiasme. Ses diverses pièces finales de Franck, Fauré, Hahn, Massenet, Bruneau, Vidal, ont mis le public au comble du plaisir musical, et c'est dans une atmosphère de triomphe qu'il a quitté la scène, obligeant M. Lauwereyns, son excellent accompagnateur, à partager sa gloire. C'était justice, car M. Lauwereyns méritait cet honneur à plus d'un titre.

Mme Roger Miclos, la brillante pianiste qui prêtait son concours à la soirée est belle et elle a un éblouissant talent de virtuose. Si elle ne jouait que du Lizst (comme elle l'a fait en *bis*) ce serait superbe sans doute. Mais ni Schumann dont elle a interprété le Carnaval op. 9 et les Scènes d'enfants op. 15, ni Chopin (nocturne op. 27 et ballade op. 17) ne supportent la fantaisie. L'ariette avec variations de Haydn fut parfaite, c'est vrai. Le jeu de Mme Roger Miclos, dont la renommée est universelle, est perlé, précis, nerveux. Mais elle est malheureusement de l'école de son favori Liszt qui ne parvenait jamais à exécuter en public un morceau tel qu'il était écrit. Mme Roger Miclos a fait applaudir Mme Roger Miclos, comme Liszt faisait applaudir Liszt. Ceci dit, louons encore la technique de notre virtuose. Plus d'une fois même, au cours de ses exécutions, elle m'a ému. C'est une vraie femme, qui joue en passionnée, en artiste dont le cœur déborde d'enthousiasme, mais qui, comme bien des pianistes, abuse de sa grande facilité à vaincre les difficultés les plus compliquées.

* * *

Dimanche 13 *mars*. — THÉATRE DE LA MONNAIE. — Le concert populaire fut magnifique. C'est un des plus beaux que nous ait donné M. Dupuis. La 1re partie était entièrement consacrée à Strauss. Le poème *Mort et transfiguration* n'a pas l'allure habituelle des œuvres de l'auteur de *Salomé*. Il ne parle guère au cœur, ni à l'esprit; il brille par ses trouvailles orchestrales, ce qui est peut-être insuffisant. Le monologue d'*Elektra* nous a donné un avant-goût de ce nouvel opéra du maître autrichien, que nous aurons bientôt l'occasion d'entendre et qui a suscité de si vives critiques. Nous y reviendrons en temps opportun. En tout cas, le « monologue » est fort intéressant, plein de vie, d'émotion, de passion grandiloquente. *Elektra* dont j'ai lu la partition est une belle œuvre, quoi qu'en disent les journa-

Digitized by Google

listes chercheurs de bons mots et d'*échos* amusants. Mme Plaichinger, de l'Opéra de Berlin, a chanté le susdit monologue. Sa voix bien timbrée est puissante. Elle a lutté bravement contre les fureurs orchestrales qu'elle a failli vaincre. Le public lui a fait un gros succès. C'est une cantatrice de talent, d'une plastique imposante, et qui semble s'être vouée plus particulièrement à la musique de Strauss qu'elle a interprété dans différentes villes européennes. Ce qui ne l'empêche pas d'exécuter Wagner (qui est assez éloigné de Strauss) avec intelligence. Nous l'avons appréciée dans le finale du *Crépuscule des Dieux*, page émouvante, grandiose, fantastique, que M. Dupuis a dirigée avec une autorité notoire, aussi bien d'ailleurs que la délicieuse *Siesfried-Idylle* et la *Marche funèbre de Siegfried*, dont chacun sait la puissante, et héroïque mélancolie.

ARTHUR HUBENS.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Histoire de la musique, par PAUL LANDORMY. (Paris, Delaplane, 4 fr.)

M. Paul Landormy était connu par ses études philosophiques. Il a fait une incursion dans le domaine de l'histoire de la musique, en s'y préparant par de nombreuses lectures. Le livre est fort bien fait, très clair, très exact et rédigé d'après les derniers documents mis au jour et les derniers ouvrages les plus réputés. Peut-être M. Landormy aurait-il pu insister davantage sur les origines de l'opéra; il ne peut manquer d'avoir connaissance des souvenirs très intéressants que nous possédons sur ce sujet. Mais il s'agit ici d'un simple manuel destiné, comme le dit l'auteur lui-même, à créer « une sorte d'enseignement secondaire de l'histoire de la musique ». C'est en tous cas un excellent « abrégé » que les musiciens feraient bien de posséder. Plus d'un d'entre eux y apprendrait sans doute des choses qu'il ignore.

* * *

M. de Tarczynski, violoniste polonais de talent, m'a fait lire quelques-unes de ses compositions manuscrites. Elles ont le charme un peu mélancolique des inspirations de Frédéric Chopin. M. de Tarczynski, qui a fait de brillantes études et a obtenu de grands succès en Pologne, est un artiste qui mérite de retenir l'attention.

A. H.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Mort de Mlle Marguerite Weissenbruch. — Au moment où ce numéro allait sortir des presses, un nouveau deuil frappait la *Revue de Belgique*. Mlle Marguerite Weissenbruch mourait subitement, emportée plus rapidement encore que ne le fut, il y a quatre ans, son frère Paul, par un mal foudroyant, qui déconcerte et ne laisse place qu'au découragement et à l'aveu de notre impuissance. Celui qui écrit ces lignes se sent particulièrement atteint. Il avait pour l'éditeur-propriétaire de la *Revue* une affection respectueuse, déjà ancienne, que des relations de plus en plus familières et sûres n'avaient pu qu'accroître et que fortifier.

Au sens des affaires, à une remarquable clairvoyance d'esprit, à une sorte de passion du labeur, quelquefois fastidieux, qui absorbait tout son temps, Mlle Weissenbruch joignait des qualités d'âme, dont tous ceux qui l'ont approchée garderont l'impérissable souvenir. Elle était bonne, aimable, attentive à toutes les initiatives intelligentes, ferme dans son jugement, sans puérilité comme aussi sans rudesse, une vraie femme, mais ignorant toutes les vanités de son sexe et n'en conservant que l'attirance sérieuse; ce qu'on éprouvait en causant avec elle, c'était une forte estime, rehaussée de ce quelque chose de plus affectueux, dont participent toujours nos rapports avec une personne d'un sexe, dénommé faible bien à tort. Mlle Weissenbruch aimait la *Revue*, s'intéressait à sa bonne tenue, collaborait au recrutement des collaborateurs, émettait des avis dont j'étais le tout premier à faire grand cas. Elle y tenait une place qui restera vide, et c'est, j'ose le croire, de tous les hommages étrangers, dûs à sa mémoire, celui qui touchera le plus profondément les siens.

M. Wilmotte.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Eros vainqueur avait fait naître de grands espoirs. Les a-t-il donc déçus? Je n'ose en décider. Le public de la seconde et des représentations suivantes a paru réservé. Il n'était ni malveillant, ni même indifférent; il se consultait, se tâtait dans un prolongement d'incertitude.

Pourquoi? Parce que l'œuvre de MM. Jean Lorrain et Pierre de Bréville est plus lyrique que dramatique et que le théâtre vit surtout d'action. Sans doute, *Samson et Dalila* est inscrit au répertoire classique et l'action y est secondaire; c'est un poème symphonique avec chœurs et solistes. Mais, outre que le thème nous en est familier depuis l'enfance, la réputation de Saint-Saëns était faite lorsqu'il eut l'heureuse pensée de transporter son chef-d'œuvre du concert au théâtre. S'il avait débuté par *Samson et Dalila*, je crains fort qu'on ne lui eût pas accordé le crédit d'attention nécessaire.

L'avouerai-je? C'est ce caractère presqu'exclusivement lyrique qui m'enchante dans *Eros vainqueur*. Le symbolisme audacieux de l'œuvre ne me gêne pas plus que sa monotonie soutenue et voluptueuse. Le poème en est délicieusement écrit, et la pièce n'est guère qu'une succession de tableaux, qui sont autant d'analyses délicates de sentiments rares. Je ne sais pourquoi, mais je pense à ces drames lyriques de la Renaissance préludant aux opéras plus réguliers et plus mouvementés du XVII^e^ siècle, encore que dans ceux-ci les intermèdes et divertissements tiennent une place disproportionnée à nos yeux. Nous voulons la grande et forte secousse au théâtre, nos pères y cherchaient le délicieux reposoir d'une vie infiniment plus dramatique que la nôtre. En un temps où les révoltes civiles et les guerres extérieures tenaient en haleine les sensibilités moins émoussées, où les passions intimes osaient se déchaîner avec une audace dédaigneuse des lois, le théâtre de musique n'avait nul besoin d'agir sur les nerfs de façon imprévue, agressive ou brutale.

La musique de M. de Bréville est essentiellement distinguée; l'écriture en est d'un maître dédaigneux des effets vulgaires; toutefois, l'archaïsme voulu n'en est pas archéologique, et toutes les curiosités savantes de l'orchestration moderne y sont satisfaites par des voies ingénieuses, sans le déplaisant étalage de sonorités discordantes qui sont de trompe-l'œil commode et simpliste chez trop de ses confrères. Le théâtre de la Monnaie a remarquablement traité ce musicien de haute allure. On y a monté son œuvre avec de pieux soins. Les décors de M. Delescluze sont dignes de Paris. M^me^ Croiza a fait du rôle principal une création délicieuse; les trois princesses de rêve

Digitized by Google

trouvent dans Mmes Béral, Dupré et Symiane des interprètes méritantes. MM. Billot, Artus et Danlée ont accepté avec tact leur effacement.

Au Théâtre royal du Parc on a mélangé le doux au sévère. Après Dumas fils et la reprise du *Fils naturel*, qui fut honorable, on nous offrit celle des *Deux Ecoles* qui devint sans peine un légitime succès. N'allez pas croire que Dumas étant comme ces monnaies un peu usées, dont le millésime risque d'être indéchiffrable, le public se détourne de lui. Dumas, au contraire, jouit d'un regain de vogue. Même les parties vieillottes de son œuvre nous trouvent condescendants. Et quand, comme c'est le cas dans *l'Etrangère* ou *l'Ami des Femmes* (joué par M. Le Bargy à l'Alcazar devant des salles combles), il est resté proche de nos consciences, que son dialogue étincelle, que sa justice redresse des torts plus actuels que jamais, le philosophe de la génération passée redevient notre Mentor le plus naturel. Mon Dieu, je suis d'accord avec vous pour reconnaître qu'il est plus habile encore que sincère, que sa vérité est souvent une construction de son audacieux cerveau. Il n'importe, on ne se fatigue pas de l'entendre disserter par la bouche de M. de Ryons ou du brave notaire Fressard, par n'importe quelle bouche. Et pourquoi? Simplement parce qu'il y a dans ses pièces autre chose que de froids raisonnements, qu'il y a la vie, les passions les plus nécessairement parasitaires de notre âme, de l'amour à la haine, en passant par la jalousie et la douleur d'aimer.

Les Deux Ecoles n'ont, hélas, rien de tout cela, et si la langue en est alerte, légère, si elle a le mordant et la correction à la fois, on ne peut dire qu'elle soit de la plus belle tradition française. Je n'ose espérer qu'on en subira le prestige dans quarante ans, comme on subit encore, quoique disent des critiques chagrins, celui de l'homme de théâtre que fut Alexandre Dumas fils. Mais ne demandons pas trop à un dramaturge souriant et sceptique, qui prend son plaisir et cuisine le nôtre où il le trouve, dans une seule et même convention. Le monde qu'il peint n'existe pas, c'est entendu, et s'il a tous les attributs (fortune, habits, mœurs et langage) du monde réel, il n'en a pas l'intériorité. C'est entendu, et cela ne nous importe guère. Nos aïeux ont bien toléré pendant deux siècles et demi le casque et la toge des Grecs et des Romains, alors qu'ils voyaient se succéder des modes si dissemblables, depuis le pourpoint et la toque jusqu'à la redingote et au haut de forme d'importation britannique. Il est vrai que les Phèdre et les Brutus étaient dans le fond d'excellents Français et que les Français s'en doutaient un peu. Je n'irai pas jusqu'à dire que les Français de M. Capus, habillés à la dernière mode de ce temps, soient des Grecs, quoiqu'ils trichent un peu au jeu... de la vie. Mais avouez qu'ils sont plus loin de nous que les contemporains de Socrate. Comme il y a des êtres de raison, il y a les êtres de déraison, et c'est cela qu'ils sont. Et les imitations qu'ils suscitent, la jeune Miquette et autres chocolatières, qui sont à la *Petite Fonctionnaire* ce que Rigolboche est à Rabagas, nagent dans une fantaisie

Digitized by Google

plus ébouriffante encore. Pourtant nous y trouvons notre plaisir, et provisoirement, cela peut suffire.

Les Deux Écoles ont trouvé au Parc des interprètes remarquables. Mmes Andrée Méry, Fériel et Daussmond ont les plus jolies toilettes qu'on puisse rêver ; ce sont des princesses d'un rêve de haute bourgeoisie, qui est, vous le savez, un rêve de haute noce, d'aimable égoïsme, de snobisme exultant, de sensualité pas trop éreintante, de sentimentalité bornée et satisfaite. M. Derval est le piteux mari qui convient à ces dames, et leur non moins piteux amant. Songez à *la Veine* et aux autres pièces, où M. Capus fait de la moitié masculine du genre humain de si délicieuses caricatures. MM. Carpentier et Richard ne déparent point cette ménagerie ; il ne sont pas emplumés comme dans *Chantecler*, mais ils représentent au naturel des personnages de basse-cour, que la poule-faisane ne daignerait point distinguer.

J'allais oublier les représentations de M. de Férardy. Il nous a rendu ce merveilleux *Perrichon* que j'ai loué ici même l'an passé. Je ne l'y ai point revu. Mais dans *L'Avare* et dans *Poliche* il m'a semblé supérieur encore. Déjà dans *Le Marché* (sinon dans *Les Affaires sont les affaires*, où il est supérieur, mais autrement), il m'avait appris à admirer cette forme imprévue du grand comique qui est la grimace douloureuse. Avez-vous déjà vu les clowns anglais qui, tout à coup dans le cirque, s'arrêtent, clignent les yeux, pincent la bouche, tirent la lèvre à droite en ridant le menton, vous donnent la reproduction exacte de ces masques tragiques de l'antiquité qu'on voit dans les Musées. Une angoisse suprême passe comme un éclair sur ces faces mobiles, distendues par l'horrible métier. Un serrement de cœur vous prend qui n'a que la durée d'un éclair. Car déjà la grimace a changé et le rire éclate, lourd, faux, irrésistible. Eh bien, chez M. de Féraudy, elle se prolonge, se creuse, devient l'incarnation effrayante de toute la douleur animale de l'homme. C'est une douleur de mâle abattu, défait, qui perd sa femelle, sa proie, que sais-je, et c'est affolant à la coutume. Quand Harpagon, dépouillé de sa cassette, pousse ses hurlements sauvages, on se sent reporté aux âges de la caverne, à la brute désespérée que défendait un outil de pierre.

Au théâtre de l'Alcazar, on a donc revu avec grand plaisir M. Le Bargy. Il a été, dans *L'Ami des femmes* l'élégance même, le cynique sauvé de l'odieux par la désinvolte que Dumas fils a dû concevoir, sinon voir, avant d'écrire sa pièce. Très bien secondé, notamment par une femme jeune et aimable, il a remporté le plus flatteur des succès.

Ce même théâtre nous a donné *Zaza*, après *Ces Messieurs*. Décidément, M. Meer est un éclectique de science certaine; les contrastes l'amusent, lui tout premier. Songez donc : après cette satire pleine de fiel, et de fiel anticlérical, une satire plaisante et si éloignée de thème et de ton, avec, dans l'humour, le rien de sensibilité qui met la petite larme à l'œil, M. Berton est plein de dextérité, vous ne l'ignorez point, et il a « machiné » sa petite

Digitized by Google

affaire comme le plus expérimenté des dramaturges. Puis il connaît bien ce monde des coulisses; il le peint plus au naturel que M. Lemaître, qui a pourtant écrit *Flipotte;* il en accuse plus heureusement l'inconscience, la bonté superficielle, les grands ridicules et les petites vertus. Mlle Munte, qui avait tiré bon parti d'un rôle ingrat dans *Ces Messieurs* (où M. Burguet avait été tout à fait supérieur), a trouvé ici un emploi de grâce et de légèreté, beaucoup mieux approprié à ses moyens. M. Hauterive et Mme Herdies n'ont, d'ailleurs, rien négligé pour nous donner la satisfaction de l'ensemble, comme le même M. Hauterive et quelques-uns de ses camarades avaient été fort corrects dans *Ces Messieurs.*

Et puis, il y a *Chantecler* aux Galeries. Mais faut-il en parler? Il le faut quoique ce soit chose tardive et déjà quasi désuète.

Eh bien oui, nous aussi nous avons vu *Chantecler.* Nous l'avons contemplé, dressé sur ses ergots et claironnant l'appel du matin. Il claironnait même bien d'autres choses. Ce coq est un moraliste, un sociologue : il a des vues sur la littérature, les arts, les sciences, l'économie politique, et que sais-je encore!

Mais alors, c'est une encyclopédie? C'en est une, et même c'est toute la pensée française, si l'on veut, cette pensée claire, mesurée, ennemie de l'obscurantisme, que le complot des oiseaux de nuit exprime fort bien, du scepticisme stérilisant, dont le merle est la triste personnification, du snobisme, que le thé chez la pintade met en action, du cosmopolitisme outré, dont le défilé des coqs étrangers est la plaisante satire. Ce coq gaulois, c'est l'esprit français, ne vous déplaise.

Moi, je veux bien, d'autant plus que l'idée première de cette affabulation est aussi vieille que la littérature. Que sont les fables animales de l'Égypte ancienne et de la Grèce, le roman de Renard, les apologues du bon La Fontaine, si ce n'est des façons de comédie humaine? A toutes les époques et dans toutes les civilisations on a employé l'ingénieux détour, consistant à allégoriser nos passions, nos souffrances, nos ridicules en les cachant sous une peau d'ours ou de renard, ou encore sous le plumage des oiseaux. Aristophane et Pierre de Saint-Cloud avaient compris la force démonstrative de ces analogies, prises dans la vie animale, mais destinées à servir le dessein d'un moraliste. En vérité, M. Rostand n'a eu qu'à suivre leur exemple.

Il l'a fait sans grands ménagements pour notre délicatesse littéraire, j'en suis d'accord. Mais il y a d'infâmes calembours chez l'auteur des *Oiseaux* et des *Nuées* et des jeux de mots laborieux dans les « branches » du roman de *Renart.* Alors? Pourquoi nous montrer plus dégoûtés que les anciens et nos propres aïeux de Paris et des provinces?

Voilà ce qu'on peut dire en faveur de *Chantecler.* Mais que de choses on peut dire aussi dans le sens opposé! Je les sens, je les crois en partie fondées, et vous les avez lues dans quelques journaux et surtout dans les revues jeunes. Celles-ci ont en général témoigné d'une extraordinaire sévérité pour M. Rostand. Conviction chez certains, j'en suis d'accord. Rancune

Digitized by Google

ou envie chez d'autres, horreur peut-être de la réclame intéressée et prolongée faite autour de cette première sensationnelle à Paris. Il y a dans ce concert de malédictions des tons si discordants, une véritable cacophonie de sonorités disparates, et tout cela encore a servi les intérêts commerciaux de MM. Hertz et Coquelin.

Dans un an, mettons dans cinq ans, que restera-t-il de ces vitupérations ? Je n'en sais rien et ni vous non plus. Très contestée, la victoire *actuelle* de M. Rostand me paraît assurée et c'est tout ce que le chroniqueur doit noter ici.

M. Magnier est tout simplement admirable dans le rôle principal, dans l'unique rôle de la pièce. Il a la prestance, le jeu, la voix, tout ce que réclame un personnage complexe et malaisé. M. Deschamps est *le merle* et non un merle quelconque, et sa gymnastique ne le cède en rien à son étourdissant ramage. Mme Blémont a les grâces maniérées qui conviennent, M. Laroche la lourdeur bienveillante et la bonté inquiète du vieux chien de garde. Mlle Yahne m'a moins plu ; mais est-ce bien sa faute ? Les petits emplois sont bien distribués et la mise en scène est une joie de l'œil.

* * *

Les livres.

Parmi ceux de nos compatriotes, citons en premier lieu *La guirlande des dieux* de M. Albert Giraud, qui vaut mieux que quelques lignes d'éloge. Le poète de *Hors du siècle* et des *Dernières fêtes* avait gardé un silence long et inquiétant. On finissait par craindre qu'il dédaignât désormais de nous confier le meilleur de lui-même. Aussi ç'a été une bonne surprise que cette publication sur laquelle on reviendra bientôt.

Un livre de M. Dumont-Wilden est toujours le bienvenu et nous nous sommes pris souvent à regretter que le souci obsédant des besognes quotidiennes ne permette pas à cet écrivain de se consacrer plus complètement à des travaux, demandant de la continuité et l'ampleur d'une pensée généralisante. Ses recueils d'études antérieures ont eu plus que le succès discret, que pouvait espérer chez le moins intellectuel des peuples un esprit aristocratique. En France même, M. Dumont-Wilden, parce qu'il appartient à une élite et qu'il est un critique, non un dramaturge ou un romancier, devrait se contenter des petits tirages ; chez nous c'est miracle, non qu'on le loue ou l'estime, mais qu'on le lise. Peut-être est-ce à la presse quotidienne, où il se dépense terriblement, qu'il doit d'avoir partiellement vaincu une indifférence qui est comme la maladie du sommeil de nos colons africains, car on n'en a pas découvert jusqu'ici le remède. Qui n'aime à le suivre dans *La Chronique*, *La Meuse*, *L'Éventail* où il signe, dans *Le Soir* où sous le pseudonyme de « Silas », il donne d'agréables consultations de moraliste en chambre, très attentif aux modes et aux infirmités de son temps ?

Son livre *Le portrait en France au XVIIIe siècle* (Bruxelles, Van Oest) est de ceux qui prennent tout naturellement place dans la bibliothèque d'un

Digitized by Google

homme de goût. C'est que le goût en est excellent. Rien d'extrême, ni par la préoccupation érudite, ni par la préparation technique, mais des qualités constructives, de la mesure, un style personnel et aisé. Les généralités y tiennent un rang qu'on reprocherait à un pur critique d'art, et le liseur assidu des mémoires et correspondances du XVIII^e^ siècle s'y révèle agréablement. S'il y est beaucoup question des écrivains du temps, non seulement cités comme témoins, mais appelés à un rôle, c'est que la littérature est, sous Louis XV et Louis XVI, autrement considérée que pendant le grand siècle. Déjà l'égalisation des conditions, sinon des fortunes, s'y laisse deviner, et un Voltaire, un Rousseau, un Diderot y exercent une primauté qui est peut-être moins onéreuse que celle des princes de sang et aussi en rapport plus direct qu'au siècle précédent entre les arts et la vie sociale M Dumont-Wilden a très bien vu cela. Peut-être s'est-il trop complu dans cette vue; mais on ne peut lui en faire un grief sans devoir se reprocher le plaisir qu'on goûte à la suivre. L'illustration de ce beau livre n'est pas moins intéressante que le texte, et les reproductions de La Tour suffiraient à lui attirer la faveur des amateurs modestes, auxquels les chefs-d'œuvre de Braune, d'Alinari et d'autres spécialistes sont interdits. W.

* * *

Un autre livre belge, que nous n'avons que le temps de mentionner ici, quitte à y revenir ailleurs, est celui de M. H. Carton de Wiart. Il est assez singulièrement intitulé *Les Vertus bourgeoises* (Paris, Perrin, in-12), ce qui fait penser à un traité de morale plutôt qu'à un roman. Il est vrai que ce roman est une étude, dont la sincérité fait le principal charme. L'auteur y peint les contemporains et les compatriotes de Van der Noot et de Vonck. Mais il se peint surtout lui-même, et, avec une franchise, à laquelle on peut rendre hommage, il ne dissimule pas les fins pourquoi il a écrit ce nouveau volume. C'est, en somme, de la morale en action que cette histoire, agréablement contée, des aventures du jeune Thierry Charliers de Lonprez, épris des nouveautés révolutionnaires à la suite d'un séjour studieux à Paris en 1787-89, puis reconquis peu à peu, après d'assez amères déconvenues de cœur et de bourse, à la saine monotonie de son milieu provincial. Vous devinez que l'auteur, maître de son sujet et sans nulle contrainte d'objectivité, a beau jeu pour accuser ses prédilections philosophiques. Il ne s'en prive pas, et peu s'en faut qu'il ne compromette, par instants, son plaidoyer narratif par la façon dont il charge l'adversaire de droite (les Joséphistes) ou de gauche (les Fransquillons). Mais avouons qu'il dépense assez de dextérité pour ne pas tomber dans le ridicule d'un réquisitoire judiciaire; il sait ce qu'il doit au genre auquel ressortit son œuvre, et c'est bien un roman historique qu'il a écrit.

* * *

Bien différent est un autre livre belge, que nous nous excusons de n'avoir pas encore signalé, *Le Congo, les Noirs et nous*, de M. Fritz Van der Linden,

Digitized by Google

qui fut le compagnon de route de M. Vandervelde et qui s'attarda sur le continent noir davantage que l'éminent publiciste et député.

En lisant le récit de M. Van der Linden, on prend le plaisir facile que donne un bon reportage dans nos grands quotidiens ; mais aussi on n'a pas de peine à y découvrir les traces d'une observation plus attentive et plus systématique. L'auteur est évidemment animé d'une conviction qu'il ne cherche pas à dissimuler ; il admire l'œuvre de nos civilisateurs et il désire que nous partagions son admiration. Encore y a-t-il la manière de s'y prendre. La sienne nous a paru excellente. Elle consiste à accumuler les faits probants, sans taire absolument les critiques. Peu de récits de voyage renferment une documentation aussi abondante et aussi sincère.

Mais il est un autre mérite de ce gros volume (383 p. in-8° chez Aug. Challamel, à Paris) ; c'est que l'auteur nous apprend à le connaître, qu'il se livre à nous sans aucune réserve. Sa jeunesse alerte, intrépide, enthousiaste, s'exprime avec une loyauté qui sonne juste. Ajoutons que l'illustration du volume est abondante et heureuse.

* * *

Pour en finir avec les productions nationales, mentionnons encore un roman et un recueil de nouvelles. Le roman, publié chez Larcier, est intitulé *Le fils de ma femme* et a pour auteur M. Max Deauville. C'est une étude qui ne manque ni d'acuité ni d'originalité. La composition en est faible, et rien ne lie étroitement tel chapitre à tel autre. Avec une aimable négligence, l'auteur cause, cause encore, et on se laisse aller à l'écouter. J'ai horreur des prédictions, et surtout j'estime périlleuse toute vaticination d'ordre littéraire. Pourtant, je me risque à déclarer qu'en soignant son dialogue, qui a du mordant et de l'aisance, M. Deauville pourrait écrire quelques petites comédies de salon, dont le ton se soutiendrait si l'intrigue en resterait peut-être indécise. Mais que son écriture est négligente !

Les nouvelles, au contraire, sont d'une écriture très soignée ; l'auteur, M. Hellens (*Les hors-le-vent*, Bruxelles, Lamberty), est manifestement un disciple de M. G. Eekhoud ; il a la même vision qui est d'un peintre de la matière plutôt que d'un peintre d'âme. En plus, il semble subir d'étranges hantises, et le choix de ses sujets, de ses héros, atteste des prédilections inquiétantes. Il importe peu, en somme, car les nouvelles de M. Hellens sont une promesse nullement négligeable, et quelques flandricismes « la mer déferle la chanson », etc. n'en gâtent point les harmonies extérieures.

* * *

Marc Sangnier. — *Discours 1891-1909*. — 2 volumes in-8°. Librairie Bloud et Cie. — Dans ces deux volumes, on a réuni les principaux discours de Marc Sangnier.

Bien souvent, on a réclamé un exposé complet des idées et des tendances du Sillon, qui fût en même temps une histoire exacte, bien vivante. On trouvera là cet exposé et cette histoire. Mieux que dans un manuel de forme

Digitized by Google

didactique, on apprendra à connaître ce mouvement si jeune et cependant déjà si conquérant. On s'expliquera mieux après les avoir lu, l'ascendant si grand de Marc Sangnier sur ses amis et sur les foules A une heure où l'on discute si vivement autour du Sillon, il était donc opportun de mettre à la portée de tout le monde ces documents les plus autorisés pour juger la doctrine et les idées de Marc Sangnier.

Ces discours ont aussi une valeur historique. Placés dans l'ordre chronologique, ils résument assez fidèlement dix années d'efforts belliqueux du catholicisme démocratique. Il n'est pas d'événements politiques ou religieux importants qui n'aient fourni à Sangnier l'occasion d'un ou de plusieurs discours : loi des congrégations, expulsion de l'abbé Delsor, massacres de Russie, manœuvres antimilitaristes, poussées socialistes, loi sur la séparation, affaire Talamas, procès du cardinal Andrieu, etc.

Le livre se termine justement par la conférence de Marc Sangnier à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, où l'on trouvera des idées originales et des impressions vécues sur le rôle de l'orateur populaire.

* * *

TANCRÈDE MARTEL, le romancier vibrant, publie chez Ollendorff un nouveau livre, *Rien contre la Patrie*, qui aura la carrière glorieuse de ses aînés. Dans le double cadre coloré et prestigieux de Venise et de l'Orient au XV^e^ siècle, l'auteur a situé une poétique aventure de gloire et d'amour.

Le même éditeur nous donne, dans une collection déjà signalée (à 1 franc), un nouveau volume, qui, sans valoir l'œuvre de M. Thorel, a bien son mérite de passion et de vie. C'est *L'Amour Roi*, de MAX REBOUL. L'auteur a su être inventif et dramatique à souhait.

* * *

On vient de nous donner un choix très élégant et très peu coûteux (fr. 0.75), des poésies de MARCELINE DESBORDES VALMORE, précédé d'une longue étude de M AUG. DORCHAIN (Paris, Perche).

M. Dorchain a parlé en poète de la grande poétesse, et si son exposé manque essentiellement de critique, il est ému et compréhensif et c'est quelque chose. Au surplus, on pourra le compléter et le reviser, dans ses données biographiques, en s'aidant du volume que vient de publier M. Jacques Boulenger (Paris, A. Fayard, in-12) et qui est consacré à M^me^ Desbordes-Valmore. Un de nos collaborateurs aura, dans le numéro d'avril de la *Revue*, à contester certaines assertions de M. Boulenger ; mais il nous est permis de louer ici l'ordonnance de son livre et les qualités de clarté, de verve aisée d'ironie discrète, par lesquelles se distingue son exposé. On peut s'étonner du scepticisme, quelque peu indistinct, avec lequel M. Boulenger juge les élans irraisonnés d'une âme sans nul repli d'égoïsme et traite les souvenirs de jeunesse, destinés à poétiser la célèbre et malheureuse amie de Sainte-Beuve ; il n'empêche qu'il met un soin scrupuleux à ne rien dissimuler ni ignorer de ce qui peut dégager cette figure des brumes légendaires, à la replacer, avec l'exactitude du relief, dans une ambiance historique. Ajoutons

Digitized by Google

qu'-, tout en utilisant les travaux de ses devanciers, MM. Rivière et Pougin surtout, l'auteur apporte sa part d'inédit; il a, de plus, consulté avec assiduité les sources contemporaines et il en a fait un usage généralement judicieux. Par des voies bien différentes de celles de M. Dorchain, il arrive à nous attacher presque autant que lui, mais il nous instruit davantage. Il est toutefois infiniment fâcheux qu'il se soit trop restreint à une critique biographique et ait consacré si peu d'espace à l'analyse des poèmes de Mme Desbordes-Valmore. C'est par des vers que celle-ci vit dans le souvenir; à lire le volume de M. Boulenger, on pourrait en douter.

* * *

Alfred de Musset. — *Lettres d'amour à Aimée d'Alton* (Mme Paul de Musset), introduction et notes de M. Léon Séché. — Paris, *Mercure de France*, 1910. — Nous avons analysé ici les deux volumes que M. Séché a consacrés jadis au poète des *Nuits*. On connaît, par les révélations de la presse quotidienne, l'histoire de cette correspondance qui forme un chapitre complémentaire de la biographie du poète. Mais est-ce bien un chapitre? Tout au plus une halte sur ce chemin tout bordé de roses ensanglantées, où il t aîna, pèlerin passionné, le fardeau d'un cœur jamais assouvi. Il vit Aimée d'Alton en 1837, il s'éprit d'elle, le lui écrivit et réussit à lui faire partager le plus fragile des sentiments. Après les premiers élans viennent les mensonges, les aveux de faiblesse et de dégoût. Alfred de Musset refuse le paisible bonheur qu'on lui offre. Lui, épouser celle qu'il aime? Y songe-t-elle? Et puis, il est indigne de cette tendresse; il est trop « faible pour ces grandes résolutions ». Bientôt son âme se glace, ses nerfs se crispent. « Quant à mes visites, tu sais que là-dessus je veux être libre. Je t'aime (?), tâche donc de te calmer et d'être un peu comme tout le monde. » Puis il accuse sa paresse (15 novembre 1838), son esprit distrait, puis il oublie... Certes, il y a dans ce paquet de lettres beaucoup de fatras, bien des fadaises, des propos creux. N'empêche qu'il faut les lire pour les quelques beaux cris, les quelques fantaisies gracieuses ou tendres qui les sauvent de la vulgarité.

* * *

Pierre Grasset, *Un conte bleu*. (Paris, B. Grasset). — Le livre, nous dit-on, a été couronné au concours des *Annales*. Félicitons ses juges. Chez M. Grasset, il y a un poète, qui est singulièrement attentif aux enchantements de la nature, qui rythme ses épanchements sur les effusions silencieuses des êtres anonymes et indécis qui la peuplent. Mais il y a aussi un sensitif, très impressionné par les jeux de lumière et d'ombre dont se colore notre âme. Ce sensitif parle une langue très douce, très délicate, très nuancée; il s'intéresse aux plus légers changements que nous éprouvons en nous-mêmes; il les note avec une minutie, qui n'est ni plaisante ni déplaisante, qui est comme un besoin instinctif dont il serait vain de ne pas reconnaître la légitimité. En somme, ce livre est moins un roman qu'un délicieux poème d'amour, dialogué et corsé de détails descriptifs; c'est bien, comme l'auteur l'intitule, un « conte bleu ».

Digitized by Google

L'HÉRÉDITÉ MENTALE[1]

Dans une matière telle que le génie, il semblerait que l'hérédité dût jouer un rôle considérable et qu'en premier lieu il se fût agi d'élucider ce rôle. Il est loin d'en être ainsi et, s'il le paraît, c'est qu'on a fait de l'hérédité, dans ces derniers temps, un abus et qu'on la chargea de répondre de tout ce que les phénomènes de l'esprit ont de déconcertant et de mystérieux. On ne manqua pas de l'invoquer pour le génie et de le faire résulter de ces dons que l'enfant apporte au berceau et que de lointaines ascendances auraient préparés.

Expliquer le génie par l'Hérédité, par l'Innéité, c'est à proprement parler, se livrer à une sorte de métaphysique et recourir à de prétendues causes qui ne sont que des faux-fuyants. Ce sont de vains mots au moyen desquels nous pallions notre ignorance. L'hérédité pourrait sans doute expliquer dans quelles circonstances naissent des génies mais ne nous révélera jamais la nature du génie ni les lois de son activité.

Il n'est nullement dans mes vues de contester l'existence de l'hérédité, mais je combats l'usage qu'on en fait surtout en ce qui concerne les phénomènes de l'esprit où son rôle est moindre que partout ailleurs. Dans le règne végétal, le

(1) Ces pages sont extraites d'un livre de M. Léon Paschal, *Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du Génie*, qui va paraître à la librairie du *Mercure de France*, à Paris. Nous en devons la communication à l'affectueuse complaisance de l'auteur. (N. DE LA RÉD.)

Digitized by Google

type héréditaire se maintient généralement sans s'altérer. Dans le règne animal, il en est encore de même quoique l'organisme animal, plus compliqué et soumis à des influences nombreuses, puisse présenter des variations, mais non telles cependant que nous ne sachions les prévoir et, dans l'élevage par exemple, les provoquer de façon à obtenir un résultat proposé d'avance. Chez l'homme intellectuel, l'appareil mental est tellement complexe que les phénomènes de l'hérédité ne peuvent plus se contrôler. L'on n'est jamais en état de formuler aucune loi ni de constater aucune constance dans la succession des faits. L'hérédité existe, mais cette existence même est difficile à établir à cause des cas, que je signalerai, de fausse hérédité. En d'autres mots, la critique des phénomènes d'hérédité, critique qui doit précéder toute étude, offre à elle seule des difficultés insurmontables. Chez l'homme, l'hérédité aura aussi une part d'autant moindre ou, pour mieux dire, d'autant moins déterminable que l'intelligence sera plus développée. Chez la brute, l'hérédité est le plus proche de ce qu'elle peut être chez les animaux ; mais, à mesure que l'homme s'élève à un degré plus haut, l'importance de l'hérédité diminue. Enfin le plus haut stade concevable du développement mental, le génie, peut, en soi, s'envisager comme démentant toute hérédité puisqu'il apparaît comme un cas isolé et singulier. L'hérédité aidera à expliquer certaines manifestations du caractère mais rien de plus.

Pour instituer une enquête sur l'hérédité mentale, il faudrait commencer par distinguer les différents éléments de l'esprit, le tempérament corporel, le type sensoriel, le mode d'expression des idées, leur association, etc., et déterminer la fréquence des cas où ces éléments passent des parents aux enfants. Mais il s'agit du père et il s'agit aussi de la mère et les éléments de l'une et l'autre origine peuvent, en se transmettant, s'affaiblir réciproquement, s'anéantir, se renforcer.

Digitized by Google

Il y a là une gamme entière de combinaisons dont la variété est telle qu'elle met l'esprit en défaut. Une difficulté encore c'est que, si l'homme se fait connaître dans la plénitude de ses divers aspects et si, par conséquent, on peut déterminer avec assez d'exactitude la part de ses qualités dont ses enfants héritent, il n'en est nullement de même pour la femme. Beaucoup de facultés et de caractères demeurent en puissance chez elle sans se développer, sans même souvent se manifester parce que les circonstances sociales d'aucune époque et non plus d'aujourd'hui ne la sollicitent à cultiver ses aptitudes. Ces qualités ignorées, l'enfant pourra les recevoir, et, plus tard, les déployer. Voilà un cas d'hérédité qui risque de demeurer méconnu. La vie de la femme pendant la grossesse est également un facteur qui doit s'envisager. De violentes secousses morales qu'éprouve la mère retentissent sur le fruit qu'elle porte. Des enfants affligés de tares mentales le doivent à de pareils contrecoups. Des influences d'une nature moins forte n'en ont pas moins leurs effets : influences et effets qui se dérobent à toute enquête.

Les seuls signes d'après lesquels l'hérédité s'est étudiée jusqu'ici et les seuls aussi qui se prêtent à l'étude sont des signes secondaires. Ainsi l'on s'est borné à prendre comme exemples des hommes notoires ayant légué leur talent à leur enfant. Or que le fils d'un peintre soit peintre, cela signifie uniquement que le père et le fils présentaient le même type sensoriel et, quoique ce soit là une ressemblance fort apparente, elle est bien subalterne.

La seule expérience dont il pourrait résulter quelque évidence consisterait à répéter celle que fit, au dire d'Hérodote, un roi d'Égypte désireux de connaître la langue primitive des hommes. Pour ce, il éleva des enfants dans le plus grand isolement et sans qu'ils pussent ouïr aucune parole humaine, dans la croyance que les premiers mots qu'ils prononceraient, appartiendraient à cette langue. Ainsi il s'agirait d'élever

Digitized by Google

des enfants dans l'isolement et à l'abri de toute influence quelle qu'elle fût afin de constater quels traits de caractère se développeraient qu'ils auraient en commun avec leurs parents. En parlant d'hérédité, on entend naturellement le développement d'une ressemblance déjà en germe dans l'enfant à sa naissance comme la plante l'est dans la graine, et non une ressemblance pouvant provenir de l'ascendant journalier des parents.

Tout ascendant quel qu'il soit marque dans l'âme de l'enfant une empreinte qui ne s'efface point et, provenant des parents ou des proches, passe communément pour un signe d'hérédité, sans l'être. L'exemple des parents ramène incessamment l'esprit des enfants sur des activités qui peu à peu s'imposent. Des aptitudes pourront grandir au détriment d'autres qui sommeillent et demeurent étouffées. Il y a des familles où certains sentiments, certaines manières d'être persistent d'âge en âge. Rien ne permet de contester que ce ne soit l'effet de l'éducation.

L'ascendant moral des parents sur les enfants produit donc des effets qui sont entièrement analogues à ceux de l'hérédité. Cet ascendant peut émaner d'étrangers et produire des cas que j'appellerais de fausse hérédité. L'exemple de fausse mémoire héréditaire que je signale plus loin et qui concerne Paul Adam me paraît présenter les caractères les plus complets du fait.

Voici comment je m'explique ces phénomènes de pseudo-hérédité. L'homme ne ressent une émotion qu'en s'identifiant momentanément avec l'objet ou la personne qui lui inspire cette émotion. Si je suis ému, j'incorpore en moi, pendant la durée de mon trouble, le fait, l'acte, l'événement ou l'être qui fut l'objet de mon émoi. Or, un tel moment peut laisser dans l'esprit des vestiges si profonds que le demeurant de la vie en subit l'influence. Dans le *Rouge et le Noir* apparaît le personnage de M^lle^ de la Mole, qui est sans doute le portrait

Digitized by Google

de la cérébrale le plus achevé qu'aucun romancier ait tracé. Elle a lu, dans les Mémoires du XVI^e^ siècle, des événements romanesques qui ont d'autant plus profondément affecté son esprit qu'un de ses ancêtres, qui fut l'amant de Marguerite de Navarre, y revêtit le principal rôle. « Ce qui l'a frappée (M^lle^ de la Mole), dans cette catastrophe politique, dit Stendhal, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. » Lorsque M^lle^ de la Mole éprouva un intérêt si ardent pour la reine, elle et Marguerite de Navarre ne faisaient qu'un seul être. Mathilde de la Mole est transportée tout entière dans cette figure imaginaire qu'elle a conçue et qu'elle vit par la pensée. Cela suffit, comme le montre d'ailleurs le roman, pour qu'elle conforme désormais à cette figure une partie de ses actes.

Supposons un enfant dont le sentiment soit influencé par certains faits, certaines personnes au point qu'ils deviennent une part intégrante de son être. Toute son existence pourra, dans la suite, en éprouver les retentissements et ces effets donneront le change par leur ressemblance avec les phénomènes d'hérédité.

Paul Adam, dans son enfance, entendit souvent conter les campagnes d'un de ses grands parents qui fit les guerres de l'Empire. Or, cette avidité commune aux enfants pour les contes, laquelle, chez un jeune esprit aussi imaginatif que le dut être Paul Adam, fut plus vive encore qu'elle ne l'est d'ordinaire, à quoi se joignait un sentiment d'orgueil filial, firent que ces récits creusèrent dans l'esprit de Paul Adam une profonde empreinte. Les épisodes de ces contes n'apparurent pas comme des événements étrangers, mais s'incorporèrent tellement à la vie mentale de Paul Adam que, plus tard, pour s'expliquer à lui-même cette identification, il l'attribua à une mémoire atavique, que, jusqu'à plus ample informé, il m'est difficile d'admettre. « Beaucoup

Digitized by Google

de critiques, disait un jour Paul Adam dans un article du *Journal*, s'étonnent d'une certaine faculté évocatrice mise en usage par moi dans mes livres où je raconte les guerres du premier et second Empire. Je n'ai point assisté à la guerre. Mais mon bisaïeul et mon aïeul suivirent les armées de la République, de Napoléon. Or, je crois à la mémoire atavique. Je crois que le sang de mes ancêtres revit en moi avec certaines particules mnémoniques de leurs existences. L'Inconscient garde, nourrit ces particules, les développe et l'influence d'une excitation cérébrale continue les produit. » (la *Seconde âme*, 18 juin 1899). S'émouvoir au narré d'une bataille c'est, imaginairement, y avoir pris part. De là à croire, comme Paul Adam, à une mémoire héréditaire, il n'y a qu'un pas.

Un exemple encore est celui que relatent ces lignes dans la *Correspondance* de Flaubert : « ... je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons, je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir mangé trop de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi. » (3e sér., 301).

Les sentiments qu'expriment ces lignes ont certainement une origine analogue.

J'aurai lieu de revenir ailleurs sur cet acte d'identification qui est un des éléments essentiels de l'émotion. Il remplit un rôle important dans le plaisir esthétique et dans la création.

Pour ces diverses raisons, l'hérédité mentale dont l'existence est indubitable mais où des facteurs innombrables interviennent selon des modes impossibles à déterminer,

Digitized by Google

cette hérédité, dont se fit un grand abus dans des problèmes tel que celui que je me suis posé ici, ne peut être d'aucun recours. Elle ne peut procurer de lumière sur le génie. Tout au plus si on consent que le génie, dans sa forme la plus belle, présente une heureuse balance entre les facultés de l'esprit, admettrait-on que le legs à l'enfant de facultés qui se complètent les unes les autres a beaucoup de chance de préparer le génie.

LÉON PASCHAL.

Digitized by Google

Mme Yu-Yumé

CHAPITRE PREMIER.

Mme Musaraki s'irrite...

Mme Yu-yumé est assise sur les nattes.

Rien au-dessous d'elle qu'un étang bleu, rien au-dessus d'elle qu'un arbre rose...

Elle tient son singe par les oreilles, ses ongles griffent l'escabeau de laque.

Et Mme Yu-yumé s'ennuie... Les feuilles de cerisiers tombent, les ruisseaux d'or frisent en coulant...

Mme Yu-yumé s'ennuie toujours... Mme Yu-yumé a l'âme jeune, c'est presque encore une enfant.

Or, Mme Yu-yumé est fort belle, et elle a deux sourcils arqués, et sa robe est couleur de bronze avec des tigres d'or; sa robe l'enserre, luisante, comme une tige de fleur d'eau, et dans sa ceinture de crêpe, son singe grimpe en sautant.

C'est le printemps, le printemps de neige. Qui donc s'ennuie au printemps?

Mais Mme Yu-yumé s'ennuie...

L'époux de Mme Yu-yumé est sorti dans sa chaise à porteurs, c'est ainsi qu'il fait tout le long du jour car ses affaires sont nombreuses. C'est un vieillard riche et puissant qui a beaucoup d'or dans ses coffrets de jade et dont l'honneur brille encore plus.

Digitized by Google

N'est-ce pas que son nom est le plus noble dans la ville?

Et Mme Yu-yumé songe à tout cela. Mme Yu-yumé a l'âme d'un oiseau; elle n'aime point les volières, elle trouve sa vie étroite, elle voudrait être autre part...

Si elle était seule, ou d'une humble famille, elle pourrait sans porte-sabres s'en aller libre par les chemins, mais étant noble et grande dame, elle est esclave de son seigneur.

Et Mme Yu-yumé est triste, car elle songe à tout cela...

... Mais regardez la neige qui tombe, la neige du mois de Résurrection!...

. . . . . .

Un pas retentit dans les allées, un petit pas grêle et lointain; il résonne comme une pluie d'aube sur les lattes d'un paravent.

Mme Yu-yumé tourne la tête. Et une autre tête apparaît.

Un demi-sourire retrousse ses lèvres, et fait courir sur ses gencives un frisson de pourpre bleui.

C'est Mme Musaraki que Yu-yumé salue; Mme Musaraki, la mère de son époux.

Toutes deux, elles se prosternent, et le singe est entre elles deux...

Yu-yumé baille du bout des dents. Et les cerisiers s'effeuillent...

« Voyez donc comme la neige tombe! Oh! tout est blanc! déjà c'est l'hiver là-haut!

— Vous avez merveilleusement raison, voici le printemps... les parfums sont drôles... »

Mme Yu-yumé hoche la tête.

« Oh! marcher seule par les chemins blancs au milieu de la foule et des ombrelles... toute seule comme une gueshâ! »

Mais Mme Musaraki se détourne.

« Les nobles dames ne vont point ainsi. Daignez prendre vos porte sabres, ou le chariot aux roues laquées. C'est ainsi qu'il convient de faire... Voici le mois de Résurrection. »

Digitized by Google

Mme Yu-yumé secoue la tête, si fort que ses épingles tombent de ses cheveux.

Son singe s'enroule a son cou. Elle mord le bout de sa chevelure.

« Mon époux est dans sa chaise, au loin... Mais pourquoi suis-je une noble dame? Car je hais les chariots laqués, et je voudrais m'en aller seule... »

Mme Musaraki s'irrite; elle n'aime point que l'on parle ainsi.

C'est une personne austère et grave, avec sa robe mauve bistrée et sa ceinture a feuilles d'iris.

Mme Musaraki est ronde et grasse. Et Yu-yumé souple comme un grand jonc.

Yu-yumé se courbe jusqu'à terre, regardant son singe à travers son bras ployé, et Mme Musaraki longuement répète que les nobles dames ne parlent point ainsi...

Yu yumé regarde les nuages qui courent; elle fait claquer son éventail entre ses dents.

Son âme est errante comme un nuage...

Elle n'écoute pas ce qu'on lui dit... Pourquoi Mme Yu-yumé s'ennuie-t-elle?

. . . . . .

O répondez-moi cigognes! cigognes qui volez vers le Mont Foudji!

CHAPITRE II.

Il passait un joueur de Tossoumi.

Par le balcon laqué, dans la rue, Mme Yu-yumé regardait parfois.

Yu-yumé regardait dans la rue, quand Mme Musaraki faisait chauffer les théières...

Car les nobles dames ne soulèvent point les nattes, et Mme Musaraki aurait dit cela.

La rue était étroite et sablée; on voyait l'ombre des pagodes

Digitized by Google

et plus bas des branches de pêchers, et il y avait un ruisseau couleur d'ambre et là-bas, la porte d'une maison de thé...

Une maison de thé avec des lanternes rouges.

Ce doit être un endroit étrange, peut-être agréable à voir, mais n'étant point pour les nobles dames, Yu-yumé n'a jamais vu cela.

Il n'y a pas encore beaucoup d'aurores que Mme Yu-yumé considérait ces lieux, quand elle vit passer, à petits pas sur le sable, juste en face du balcon laqué, un homme étrange, tout lamé de soie, et qui tenait un tossoumi noir...

... Aimez-vous le chant du tossoumi, de la guitare à petites cordes?...

Cet homme avait un masque incrusté, tout d'ivoire et de pierreries, l'on voyait ses mains gantées de fard, frêles sur les cordes brillantes. Il s'en allait à pas rythmés, et fredonnait une chanson ancienne, et il est entré dans la maison de thé, et la porte s'est refermée doucement...

Alors Mme Yu-yumé devint pensive.

La chanson ancienne la suivait, et la démarche étroite et balancée, et les petites mains au fard blanc...

Tout cela lui semblait une chose fort étrange, et elle ne vit pas venir Mme Musaraki...

... Mme Musaraki a lâché la théière...

« Quoi! soulever les nattes! regarder au dehors!... »

Elle commence à parler gravement. Mme Yu-yumé s'est enfuie...

Accroupie dans le jardin, entre deux petits palmiers, Mme Yu-yumé songe à sa vie...

C'est une corde d'or qui rend toujours le même son...

Il y a des robes brodées dans ses placards de laques. Pour sortir, elle a un makimono avec des coussins de paille de riz, des porte-sabres qui la suivent, et beaucoup de serviteurs...

Au repas elle mange avec ses bâtons d'or, des soupes déli-

Digitized by Google

cates de pieuvre, et des racines de lotus, et toujours en face d'elle son époux lui parle avec bonté.

Mme Yu-yumé est lasse de ces choses...

Il lui déplaît d'avoir pour époux, un vieillard riche et puissant; elle voudrait être pauvre et libre, car une noble dame n'est pas libre, elle a toutes sortes de lois.

Mme Yu-yumé songe qu'il est triste d'être une noble dame, et tout à coup elle se rappelle le joueur de tossoumi noir...

Pourquoi s'en souvient-elle encore ?

Mais comme sa marche était rythmée!...

Il est entré dans la maison de thé. Qu'est-ce donc qu'il y allait faire?

Mme Yu-yumé voudrait voir cela...

Le soir, quand son époux est sorti, et que Mme Musaraki dit ses prières, elle se promène toute seule dans la maison, et fait des ombres de bêtes sur les cloisons avec ses doigts...

Il y a dans le jardin une porte dérobée...

La rue est courte; l'on n'entend pas marcher sur le sable...

Mme Yu-yumé voudrait bien connaître ce que c'est qu'une maison de thé avec un joueur de tossoumi...

... Et Mme Yu-yumé éclata de rire, et tout à coup s'aplatit à terre, pour regarder courir un crabe entre des pots d'émail.

CHAPITRE III

LE HÔO CHANTE !... PARLEZ BAS !...

Parlez tout bas je vous prie !... le Hôo chante sur les mûriers !... C'est un oiseau tout à fait étrange. Ne le faites pas envoler !...

Il est tard, dix heures, l'heure du sanglier ; la chambre de Mme Yu-yumé est toute verte de lune...

Comme elle est drôle cette chambre ! Une natte et rien que des fleurs !...

Digitized by Google

Des fleurs, des fleurs partout, des fleurs en tas, des fleurs en nappes ; magnolias, nénuphars, glycines, les lotus et les volubilis, et la lune figeant en plaques bleu-de-rose, le calme laqué des fleurs...

Mme Yu-yumé est assise par terre ; son pied luisant sort des plis brodés.

Elle regarde le jardin là-bas... Les petites roses se balancent sous la lune.

Il n'y a pas de bruit dans la maison...

Mme Yu-yumé est toute frissonnante ; elle a défait sa chevelure, et elle tient son peigne entre ses dents.

Mme Yu-yumé est assise par terre ; elle regarde vers le jardin, vers la petite rue obscure, vers les lanternes rouges de la maison de thé...

Dans ses cheveux marbrés d'aube lunaire elle met des écrans laqués d'or, un peigne en écaille de tortue, et un peigne en jade ciselé. C'est un peigne d'un très grand prix, un beau peigne de jade vert, que son noble époux lui donna.

La petite chambre est verte de lune...

Mme Yu-yumé regarde là-bas.

Elle prend sa ceinture verdâtre, sa ceinture couleur de melon d'eau; sa robe est en plumes de paon, le vent remue sa chevelure...

... Oh ! écoutez bien ! le Hôo qui chante !...

Mme Yu-yumé prend ses peignes d'or. Elle farde son cou, elle noircit ses dents, elle laque ses gencives pâles avec le sombre Ha-ghûro...

Elle étale sur ses paupières de l'Incarnat de Shoyen-gi; elle dore ses petites lèvres, elle peint deux Hôssi, à l'encre de Chine sur son front, elle épile ses sourcils fins avec une lame d'ivoire, et la laque carminée colore ses longues mains...

Elle regarde à droite et à gauche; il n'y a personne dans la maison.

Digitized by Google

L'époux de Mme Yu-yumé est au loin, et Mme Musaraki en prières. Ecoutez, écoutez bien, le Hôo chante dans les mûriers...

Les roses se balançent sous la lune ; les lanternes rouges brillent là-bas.

... Et tout à coup, Mme Yu-yumé, souple et brillante, baise son miroir, baise sa beauté...

... Ne trouvez-vous pas que la lune ressemble à un gong en ivoire?...

La petite rue est brillante; on y voit passer des gens.

Mme Yu-yumé pense qu'ils vont à la maison des Lanternes Rouges, avec le joueur de tossoumi, et elle pense qu'il y a des gens heureux...

Pourquoi Mme Yu-yumé est-elle triste ? pourquoi écoute-t-elle le vent ?

C'est qu'il passe un son doux, un son étrange, qui a l'air de venir de là-bas...

Alors elle se glisse à quatre pattes, à quatre pattes vers le jardin, comme un chat tacheté de lumière, balayant de sa chevelure la natte des tatamis...

Et le vent frise les lotus qui papillonnent dans l'aurore de lune...

Mme Yu-yumé regarde là-bas...

Ses yeux renversés comme deux jonques, sa bouche étroite, son visage luit.

Elle rampe au milieu des petits arbres jusqu'à la porte du jardin...

Alors Mme Yu-yumé regarde.

La maison de thé brille là-bas; il y a un son étrange qui passe, des lanternes rouges, un rire lointain...

Et devant la porte, sous les lanternes, une petite dame en boshi doré avec un chignon haut comme une pagode, et une belle robe à grande fleurs.

Mme Yu-yumé hésite...

Digitized by Google

Oh ! si Mme Musaraki était là ! Mais il n'y a personne qu'un grand silence, et cela est en vérité, troublant... C'est vrai que la lune ressemble à un gong en ivoire...

De nouveau un son passe dans l'ombre; on dirait un son de tossoumi...

Si c'était le joueur aux mains fardées, le joueur au masque brillant.

Est-ce qu'une porte ne s'est pas fermée, là-bas, du côté de la maison ?

Yu-yumé allonge la tête avec crainte...

Ce n'est peut-être que le vent... De la maison de thé, les rires s'échappent, par petits éclats dans l'ombre...

La rue est toute rouge de lanternes.

Mme Yu-yumé regarde toujours. Tout à coup, la petite dame au boshi de crêpe, qui est là-bas, debout sur le seuil, lui fait un signe avec son éventail jaune et lui sourit en même temps...

Mme Yu-yumé voudrait ouvrir la barrière, mais si tout à coup, au milieu des pots d'émail, Mme Musaraki s'avançait vers elle au petit pas de ses patins laqués ?...

La dame au grand chignon fait un autre signe...

Mme Yu-yumé n'ose pas s'enfuir; tout doucement elle ouvre la barrière et elle prend son singe par la main...

Elle avance dans la petite rue rouge, mais elle a un étrange frisson, en passant devant ses propres fenêtres, closes maintenant pour la nuit...

Un serviteur qui traverse le seuil des Lanternes, dit à la dame au boshi doré :

« On boit le saké, Maison-Mauve, ne viens-tu point écouter le tossoumi ?... »

Et il se sauve, et l'on entend son rire, loin encore, derrière la maison.

Mme Yu-yumé est un peu surprise, mais Maison-Mauve lui prend la main...

Digitized by Google

« Me suis-je trompée, noble dame, ne voulez-vous point venir ici ? Nous avons du saké dans les laques, et même un joueur de tossoumi... On dansera sous les lanternes .. Le riz est parfumé au lotus... »

Et elle ouvre son éventail jaune, la tête inclinée en avant.

M^me^ Yu-yumé hésite... Que dirait son époux s'il la voyait là ?

N'a-t-il point souvent répété devant elle que les nobles dames n'entraient point en ce lieu ?...

Une portière en fibres de soie, se soulève, remuée par le vent...

Une odeur de kaki et d'ivoire vient jusqu'aux lèvres de Yu yumé.

« Daignez entrer, noble dame, dit Maison-Mauve en souriant. »

Elle lève entièrement la portière et pousse M^me^ Yu-yumé.

Comme c'est une chose étrange, un lieu qu'on n'a jamais vu !...

Le long des frêles cloisons peintes tremblent les branches de pruniers, et les lanternes rouges se balançent au vent du soir...

Une grande foule est réunie sur des nattes fleur de pêcher.

Au fond, trône un Darma couleur de pourpre qui tient un sceptre en bois de sahaki...

Des femmes sont accroupies sur la terre, devant des coupes laquées d'or.

Des hommes fument des pipes ciselées et jouent aux cartes de Guenji.

M^me^ Yu-yumé pense que ce doit être des gens de caste vile, et des oïrans. Elle voudrait bien retourner en arrière, mais Maison-Mauve la suit à petits pas...

« Ecartez-vous, dit l'Eventail jaune, voici une noble dame qui vient... »

Les gens rentrent leurs souliers de laque, et tournent la tête pour la voir...

Digitized by Google

Mme Yu-yumé est toute tremblante; jamais elle n'a vu tant de monde à la fois...

Son singe grimpe à son épaule, car lui-même semble avoir peur...

Les femmes qui sont là ont de belles ceintures; leur chignon est si grand qu'on dirait le temple de Jizo...

Aux angles lisses des chevelures les lanternes jettent leurs reflets...

Maison-Mauve ôte son boshi de crêpe... Elle conduit Mme Yu-Yumé...

« Ecartez-vous, dit l'Eventail jaune, voici une noble dame qui vient... »

Au pied d'une cloison brodée, elle fait asseoir Mme Yu-Yumé...

Mme Yu-Yumé s'assied, frissonnante, et les voix s'élèvent de nouveau...

On voit, au loin, par l'ouverture de la salle une grande allée de pruniers blancs... Les rochers brillent comme des peaux de pieuvres, sous la belle lune de printemps...

... Ecoutez bien. Là-bas, dans la salle rouge, un homme tout à coup s'est dressé... Il tient un tossoumi à cordes minces, et Mme Yu-Yumé l'a déjà vu...

Voyez comme ses mains fardées font résonner le tous-soumi... Il a mis ses ongles d'ivoire... Mme Yu-Yumé regarde en tremblant...

Il y a tout à coup un grand silence, et Maison-Mauve sous le boshi se tient toute droite dans l'allée, avec sa robe à fleurs d'or.

C'est alors que la chanson ancienne tremble dans l'air parfumé, ainsi que dans la rue étroite, lorsque Yu-Yumé l'entendit...

« ... O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï. Venez cueillir les vers luisants, les petites feuilles tombent sans bruit. O Dieu ! Dieu brillant dont le sourire

Digitized by Google

est un lotus épanoui. Descends, car je suis une rizière où le vent n'a jamais soufflé. O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï!... »

Le chant étrange vibre sous la lune... Dinn-dinn ao-ayou! Dinn-dinn ao-ayou!

Accoudée à une table de gô, Mme Yu-Yumé écoute.

Le chant murmure, le tossoumi grince, le joueur se penche en avant; et les pierreries de son masque brillent un peu plus aux lanternes d'or...

« O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï! .. »

Les gens qui sont là applaudissent. Les oranges saignent, le saké luit, et une odeur languissante monte des petites pipes à encens...

Là-bas, la dame, au boshi jaune, fait claquer ses doigts en riant...

L'on voit danser le clair de lune sur les angles de ses cheveux...

« O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï!... »

Le tossoumi longuement résonne... Dinn-dinn, ao-ayou!...

Alors ceux qui sont là se lèvent; quelques-uns commencent à danser... Un long frémissement de soie glisse sous les lanternes d'or...

La corde en fibres de lotus résonne sous les mains fardées; Mme Yu-Yumé regarde les doigts pâles palpiter sur le tossoumi.

Une gueshà en robe bleuâtre, couleur de cendre et de soleil, commence au milieu de la foule le kompira founé-founé.

Mme Yu-Yumé est toute troublée...

On joue au gô et aux parfums; on entr'ouvre des cassolettes...

Les tablettes de camphrier tiédissent sous les doigts...

Digitized by Google

Que cet endroit est singulier avec ses laques éblouissantes!

Sous une portière brodée d'oiseaux apparaît une forme étrange; le silence flotte dans l'air...

Qu'est-ce donc qui va se passer?...

C'est une danseuse aux longues manches, qui vient vers la salle à petits pas; luisante, rampant sur son ombre, allongée comme une poignée d'écran...

Chacun applaudit sa venue en frappant ses doigts contre ses doigts.

Par-dessus son épaule elle regarde la paume bleuâtre de sa main. Son chapeau est une tortue glacée d'or sous l'ongle noir des orchidées, et sa ceinture est couleur de flamme, et ses ongles raclent le sol...

Mme Yu-yumé est silencieuse; jamais elle n'a rien vu d'aussi beau. Elle presse son singe contre elle.

Cela est tout un enchantement. Les odeurs sont lentes et suaves, le kaki, l'ivoire et l'encens, et un parfum humide de lune qui vient des pruniers là-bas... C'est la gaine fleurie des soies, des soies qui rampent en sillons d'or, et le choc du saké dans les tasses, et ce rire qu'elle n'entendit jamais...

Et le Joueur de Tossoumi est debout, silencieux, dans l'ombre rouge, et il semble à Mme Yu-yumé qu'à travers les yeux de son masque, il la regarde fixement.

La danseuse avance toute seule, glissant sur l'écorce des melons d'eaux; et tout à coup le tossoumi résonne, et elle danse le kapporé.

« O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï!... »

La danseuse glisse aérienne comme un reptile plaqué d'or; elle tournoie, sa robe siffle, et sa ceinture à faucons d'argent. Ses bras s'entr'ouvrent vers les lanternes, ses doigts se tordent longs et fardés; les orchidées neigent par terre, la danseuse tourne toujours...

Digitized by Google

Oh! elle tourne si rapide, que dans l'air cinglé de parfums, on croirait voir un fouet de pourpre, une roue jaune qui troue l'air...

« O vous, Dames de la Cage Noire, venez sur le Pont Benkeï!... »

C'est la petite voix tremblante, la voix du Joueur de Tossoumi...

M^me^ Yu-yumé allonge le cou; jamais elle n'a rien vu de semblable...

La danseuse est un tourbillon d'or, quelque chose tigré de soie, qui tourne si fort que la terre tourne aussi.

Et tout à coup elle s'arrête, droite comme un sabre cloué au sol, et elle s'aplatit sur la terre...

Et le tossoumi vibre toujours...

... Maintenant on se lève, on marche. Maison-Mauve suit un homme en noir.

C'est Mukayé, du bourg des Chrysanthèmes; Mukayé, le faiseur de chignons; là aussi, le bouffon d'un prince, et deux danseuses de Tori-i.

On sort dans le jardin, sous la lune, et il y a une grande rumeur.

M^me^ Yu-yumé reste toute seule, elle n'ose pas bouger de là...

Oh! un chant retentit sous les branches! Les rires montent, l'air est parfumé...

On enlève par tas les bols de laques, l'on marche en glissant sur les fleurs...

. . . . . .

... Parlez tout bas je vous prie! le Hôo chante sur les mûriers... C'est un oiseau tout à fait étrange... Ne le faites pas envoler!

(*A suivre.*) ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

ANTON BRUCKNER

Ce fut une destinée singulièrement âpre et tragique que celle du grand symphoniste autrichien Bruckner, destinée qui n'est pas sans analogie avec celle de César Franck; la différence essentielle consiste en ce fait que Franck mourût au milieu de l'indifférence quasi générale, tandis que Bruckner s'éteignait sous l'hostilité partiale qui accueillait la production de ses œuvres superbes.

Et, par un de ces revirements subits des foules, ironie du sort, la France qui méconnaissait C. Franck, l'Allemagne Wolf et l'Autriche Bruckner, sitôt ces maîtres disparus, découvrirent leur génie puissant et les sacrèrent immortels! Il en est ainsi, hélas! de presque tous les artistes novateurs: ceux mêmes qui, de leur vivant, leur jetaient le plus de pierres, la mort ayant tari la source géniale, s'empressent de les rassembler pour leur en élever un piédestal.

Comme l'a si bien dit R. Rolland en parlant de H. Wolf, c'est à présent qu'il faut crier à la masse inconstante et frivole ces phrases brutales mais justes, que pourraient penser les méconnus: « Vous êtes des hypocrites. Ce n'est pas pour moi que vous élevez ces statues, c'est pour vous-mêmes. C'est pour prononcer des discours, former des comités, faire croire aux autres et à vous-même que vous êtes de mes amis. Où étiez-vous, quand j'avais besoin de vous? Vous m'avez laissé mourir. Ne jouez pas la comédie autour de ma tombe. Regardez plutôt autour de vous s'il n'est pas d'autres Wolf qui se débattent

Digitized by Google

contre vos hostilités ou votre indifférence. Pour moi, je suis au port. »

Pour Bruckner, cependant, la réaction se fait lentement ; en France et en Belgique, c'est à peine si l'on connaît son nom et les rares exécutions de la 7e ou 9e Symphonie du maître n'ont pas de lendemain. Ce fait est dû, croyons-nous, à la génialité trop pure du musicien ; nous, qui semblons apprécier la musique moderne, souvent superficielle, mièvre et recherchée, ne sommes pas encore mûrs, semble-t-il, pour comprendre la profondeur, la grandeur épique des productions brucknériennes ; la musique moderne, de plus, a fait perdre la notion des œuvres à grande envergure ; l'extériorité et l'originalité outrée influent trop fortement sur l'esprit musical actuel, et c'est ce sentiment général qui a fait longtemps méconnaître Auton Bruckner, dont le génie puissant se refusait à sacrifier au goût de la masse.

Auton Bruckner est né le 4 septembre 1824 à Ansfelden, près de Linz. Fils et petit-fils de maître d'école, il fut destiné à ce même état. Cependant l'éducation musicale faisait obligatoirement partie du programme des études relatives à cette carrière et c'est ainsi que nous voyons Bruckner connaître très jeune des débuts musicaux. A l'âge de 11 ans déjà, il est pris en pension chez son cousin J.-B. Weiss, professeur à Hörschingen, afin de se préparer à faire partie du chœur des enfants au couvent de Saint-Florian. Il y étudia non seulement le chant, mais encore l'orgue dont il devait plus tard pousser la connaissance jusqu'à une maîtrise quasi inégalée sur cet instrument. La mort de son père survenue le 7 juin 1837, Bruckner entra, un mois après cet événement, au couvent, en qualité de chanteur.

On peut dire que le séjour du jeune musicien à Saint-Florian eut la plus heureuse influence sur sa carrière musicale ; en effet, il disposait au couvent d'orgues excellentes et d'une bibliothèque remarquable, tandis que de profitables leçons

Digitized by Google

lui étaient prodiguées par Michel Bogner (théorie musicale), Gruber (violon) et Rattinger (piano et orgue). Ces études musicales ne lui faisaient cependant pas négliger celles relatives au professorat, et c'est ainsi qu'après un court séjour à Linz, 1840-1841, nous le voyons nommer en qualité de « Unterlehrer » à Windhag, petit village peu peuplé. Ce furent là des débuts très pénibles pour Bruckner qui, pour gagner sa vie — son traitement s'élevait à deux florins par mois! — dût jouer du violon aux fêtes champêtres, bals et cérémonies religieuses.

Il importe de noter ici une remarque relative aux symphonies du maître: c'est sous l'influence directe du souvenir des danses villageoises de Windhag qu'il écrira les trios de la plupart de ses scherzi; le séjour de Bruckner à Windhag tient donc une place notable dans l'étude des symphonies du maître.

En 1843, Bruckner fut déplacé à Kronstorf, bourgade de 150 habitants, à peine, où il eut le bonheur de rencontrer un fermier généreux qui consentit à lui louer un piano. Le séjour à Kronstorf laisse des loisirs au musicien qui en profite pour se rendre fréquemment à Steyr et y travailler l'orgue au Pfarrhofe. C'est à Steyr que Bruckner a passé les plus belles années de son existence; il en conserva un souvenir si doux qu'il y revint en 1894, peu avant sa mort, et, dans son testament, il exprima le désir, au cas où il n'aurait pu être enterré à Saint-Florian, de l'être à Steyr.

Dès l'année 1845 commencent donc pour Bruckner des temps meilleurs: il vient d'être nommé professeur à Saint-Florian, au traitement de 36 florins. Une grande joie lui était réservée en 1848; il obtint la place d'organiste au couvent et, dès lors, toute son activité se porte vers la musique.

Il avait déjà tenté quelques essais de composition musicale; en 1837, une pièce pour piano, *Abendklänge*, et en 1849, un *Requiem*. Bruckner travaillait avec une énergie, une tenacité

Digitized by Google

indomptables; il écrivait en 1850, à un ami : « A Saint-Florian, je fais dix heures de piano et trois heures d'orgue par jour! »

Les rares loisirs que lui laissaient ses travaux musicaux sont consacrés à l'étude de la littérature et des sciences; il ne manifesta cependant jamais grand intérêt pour tout cela et il ne fut jamais au courant des productions modernes.

Ce fut pour lui, à la fois une force et une faiblesse: une force, parce qu'il put ainsi s'imprégner tout entier du sentiment classique de son art; une faiblesse, parce qu'il se mit à l'école de maîtres intransigeants et figés dans des doctrines souvent étroites.

Ayant acquis une connaissance approfondie de l'orgue et de la théorie musicale, il se rendit à Vienne, en 1853, et se produisit comme organiste avec un succès éclatant devant les sommités musicales de Vienne : Simon Sechter, Ignace Assmayer et Gottfried Preyer. Mais son séjour à Vienne fut de courte durée; de retour à Linz, il y fut nommé, à l'unanimité, organiste du Dom, après un concours dans lequel il éclipsa tous ses concurrents (25 janvier 1856).

Ici se clôt définitivement sa carrière de maître d'école; Bruckner se consacrera désormais à la musique et sera soutenu fortement dans ses études futures par l'évêque Rudiger; Linz, de plus, va lui donner la connaissance de la musique et du théâtre contemporains, dont il n'avait jusqu'alors aucune idée.

De plus, l'excellent accueil qu'avait reçu le musicien lors de son premier voyage à Vienne l'engage à profiter des congés qui lui étaient généreusement octroyés pour s'y rendre à nouveau, dans le but de travailler avec les musiciens qui l'avaient applaudi en 1853. C'est ainsi que nous voyons Bruckner devenir l'élève de Sechter, puis de Kitzler. Le premier de ces maîtres eut sur Bruckner une influence considérable et il est utile d'en dire ici quelques mots.

Simon Sechter (1788+1867) était un théoricien de

Digitized by Google

premier ordre; il a produit un ouvrage remarquable: *Die Grundsätze der musikalische Komposition*; Sechter était un professeur de l'ancienne école, c'est-à-dire partisan d'une discipline sévère dans la composition, ennemi de toute licence ou exception aux règles établies, caractérisé par une intransigeance à laquelle se joignait une certaine pédanterie. Les théories de Sechter peuvent être jugées par ses préférences musicales: il adorait Bach et Beethoven, restriction faite des dernières œuvres du maître de Bonn. On voit, par cela, l'esprit essentiellement classique qui présidait aux leçons de Sechter; toutefois, il faut lui rendre cette justice qu'il encourageait ses élèves dans leur initiative personnelle et discutait paternellement avec eux leurs essais de composition.

Heureusement, le génie de Bruckner avait trop d'originalité en soi pour subir complètement l'influence de Sechter; il ne devait s'en ressentir que par l'esprit de discipline et de précision que nous retrouverons dans les œuvres du maître autrichien. D'ailleurs, l'influence de Kitzler, le second professeur de Brucker, allait bientôt contrebalancer l'éducation trop rigoriste que lui avait donné Sechter.

En effet, après quatre années d'études avec ce dernier, Bruckner, en possession d'un métier parfait de contrapuntiste, subit une épreuve théorique sévère devant un jury qui comprenait Sechter, Hellmesberger, Herbeck, Dessoff et Becker, et il en sortit brillamment.

Sous la direction de Kitzler, Bruckner entreprend alors l'étude approfondie de la forme musicale, de l'orchestration moderne et de l'œuvre de R. Wagner. Otto Kitzler, en effet, était alors l'un des professeurs les plus éminents de Vienne; c'était, en outre, un musicien aux idées larges et toute modernes. Sa carrière musicale est d'ailleurs des plus intéressantes. En 1844, âgé de 12 ans, il déchiffre la 9e Symphonie de Beethoven; en 1846, il a la révélation des grandes œuvres de Berlioz, qui accomplissait à cette époque son second

Digitized by Google

voyage en Allemagne ; en 1848, il connaît le *Paradis et la Péri*, de Schumann. Enfin, Wagner lui avait été révélé par le *Vaisseau-Fantôme* (1843) et *Tannhäuser* (1845). Kitzler vint alors à Bruxelles, où il suivit au Conservatoire les cours de Fr. Servais, le célèbre violoncelliste, de Meerts et de Fétis. Puis, jusqu'en 1861, date à laquelle il se fixa à Linz, il se produisit partout comme violoncelliste avant d'aborder le professorat. Il est évident que Bruckner devait tirer un profit énorme de son commerce avec Kitzler. Il travaille d'abord les formes musicales, puis l'instrumentation, d'après l'ouvrage de A.-B. Marx. Dès que Bruckner fut arrivé à une maturité d'esprit suffisante, Kitzler lui mit entre les mains la partition du *Tannhäuser*, vers 1862, et en fit avec lui l'étude approfondie, faisant ressortir les beautés de l'œuvre. Kitzler fut d'ailleurs un ardent prosélyte de Wagner et parvint — non sans peine, d'ailleurs — à faire exécuter deux fois *Tannhäuser* à Linz, les 13 et 20 février 1863.

Déjà Bruckner avait repris ses essais de composition ; outre son *Requiem*, il produisit un *Tantum ergo* (1846) et un *Ave Maria* (1856). Toutefois, ses essais dans le domaine symphonique datent de 1862, époque vers laquelle vit le jour une première symphonie en *fa mineur*, qui fut détruite plus tard par le compositeur lui-même. Ce n'était là qu'un devoir d'élève. Mais, de 1864 à 1866 paraissent deux grandes œuvres définitives qui marqueront les vrais débuts de la production brucknérienne : la Messe en *ré mineur* et la 1re Symphonie en *ut mineur*. Bruckner s'affirme déjà puissamment, mais n'est pas encore arrivé à une complète maturité d'esprit. C'était Wagner qui allait soudain se révéler à Bruckner dans la plénitude de son génie et indiquer au débutant la voie définitive dans laquelle il devait s'engager; la connaissance de Wagner lui ouvrit soudain un monde inconnu et depuis longtemps flottait dans ses rêves. A cette époque, Kitzler avait quitté Linz pour se rendre à Brünn en qualité

Digitized by Google

de directeur de l'École de musique de cette ville; mais il laissait Bruckner suffisamment préparé ponr étudier Wagner.

Cependant, le *Requiem* en *ré mineur* avait fait connaître le nom de Bruckner, ainsi qu'une cantate (*Germanenzug*, pour chœurs et instruments à vent), couronnée au festival de Linz, le 4 juin 1865; de plus, sa messe fut si bien accueillie lors de sa première audition (9 mai 1868) que des exécutions répétées suivirent et que les journaux musicaux de Vienne en confirmèrent le succès. Sa symphonie, au contraire, fut mal accueillie, et la faute doit en être partiellement imputée aux moyens rudimentaires dont disposait Brückner pour ses exécutions orchestrales. Pour se consoler, il va écrire ses deux autres messes en *fa mineur* et *mi b mineur*.

Le 10 juin 1865 marque une date mémorable dans la carrière d'Anton Bruckner : *Tristan et Yseult* lui fut révélé à Munich et, bientôt après, les *Maîtres Chanteurs*. Bruckner, dès lors, se prit d'une admiration passionnée pour Wagner, dont il avait fait la connaissance à Munich; il subira, plus que tout autre peut-être, l'influence du maître saxon. Aussitôt, il remanie totalement sa 1re Symphonie et produit, en 1868, sa messe en *fa mineur*.

Mais, Linz ne pouvait suffire à « lancer » Bruckner; c'est ce que comprit très bien Herbeck, qui avait été frappé des dispositions musicales de celui-ci lors du concours de 1860. Herbeck, dont la sympathie allait être pour ce dernier de la grande utilité, était à cette époque l'un des musiciens les plus appréciés à Vienne. On peut dire qu'il a occupé successivement, sinon simultanément, toutes les situations musicales à Vienne; comme chef d'orchestre il y fut particulièrement prisé. Berlioz, plutôt avare de compliments, le déclare d'ailleurs « chef d'orchestre de premier rang ».

Herbeck fut le premier à Vienne à comprendre le génie de Bruckner; impartialement, il en reconnaissait les qualités et les faiblesses; il était surtout subjugué par les qualités

Digitized by Google

prédominantes chez le jeune maître : l'originalité et la compréhension du grand et du beau. C'est Herbeck qui, le premier, donna en 1867, la Messe en *ré mineur*, à la chapelle de la Cour.

Aussi, quand vint à mourir Sechter, Herbeck pressa-t-il Bruckner de venir postuler la place désormais vacante de professeur de théorie musicale; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à décider son protégé à quitter Linz.

Cependant, dès l'automne 1868, Bruckner fut nommé professeur adjoint au traitement de 800 gulden et, en 1871, professeur ordinaire. C'est vers cette époque que Bruckner se rendit à Nancy afin de prendre part aux grandes fêtes musicales organisées dans cette ville pour l'inauguration des grandes orgues de Saint-Epvre (28-29 avril 1869); il s'y produisit concurremment avec R. de Vilbac, Rigaun (Nacny), Stern (Strasbourg), Girod (Namur) et Oberhaffer (Luxembourg). Son succès fut énorme et le décida à se rendre à Paris; il s'y fit entendre à Notre-Dame, suscitant une admiration unanime; il fit alors la connaissance d'Auber et de Gounod. En 1871, il se rendit à Londres; ses concerts à l'Alberthalle et au Cristalpalace furent pour lui l'occasion d'ovations enthousiastes. Puis, de retour à Vienne, il reprend son cours au Conservatoire, cours dont il restera titulaire jusqu'en 1891; en 1875, il est nommé « lecteur » à l'Université et, le 19 janvier 1878, membre de la chapelle de la cour.

Le séjour de Bruckner à Vienne fut d'une importance capitale dans le développement de sa carrière musicale. On a prétendu, d'une part, qu'il avait nui à ce développement, tandis que, d'autre part, on y voyait un avantage. Les deux points de vue peuvent se défendre jusqu'à un certain point.

Vienne a peut-être nui au travail producteur de Bruckner parce qu'il y trouva un milieu nettement hostile. A cette époque il y régnait l'animosité la plus déclarée entre les

Digitized by Google

partisans de Brahms et ceux de Wagner, animosité vraiment mesquine, car chacun des partis, par un ridicule esprit d'intransigeance, niait toute valeur à l'autre. Ce fut cette querelle, âpre et violente, qui fit tant souffrir Bruckner, et le découragea maintes fois. Bruckner, en effet, parce qu'admirateur passionné de Wagner, vit aussitôt se liguer contre lui tous les brahmsiens qui confondirent dès lors dans un même esprit de haine, brucknériens et wagnériens. Cette lutte, douloureuse pour le maître autrichien lui, fut d'autant plus pénible qu'il se heurtait à une hostilité systématique qui devait perdurer jusqu'à sa mort. Comme l'a dit R. Louis, « Vienne fut sa Jérusalem où il trouva son Golgotha ».

D'autre part, le changement de milieu occasionné par la venue de Bruckner à Vienne, fit grand bien à ce dernier en ce sens qu'elle l'empêcha, restant à Linz, de devenir une célébrité locale. Vienne donna le monde comme champ d'activité à Bruckner ; il y trouva des élèves qui propagèrent ses œuvres et des critiques qui les défendirent ; il profita également, à Vienne, de l'exécution, par un orchestre de premier ordre, de ses œuvres premières ; il put ainsi en constater les défauts afin d'y remédier pour en donner la version définitive.

Ainsi que nous venons de le dire, Bruckner rencontra à Vienne une hostilité injustifiée, particulièrement dans la presse musicale laquelle, après l'avoir apprécié assez favorablement à ses débuts, s'empressa bientôt de l'accabler sous les critiques les plus acerbes

Il n'y eut qu'une faible partie du public qui accueillit favorablement Bruckner à ses débuts et encore, ce public qui fréquentait les concerts donnés par le compositeur était-il, en majeure partie, composé d'amis, comme le public parisien qui allait écouter en 1846, la *Damnation de Faust*, de Berlioz, à Paris.

Digitized by Google

Bruckner, dès qu'il vit Vienne, a tracé bien nettement la voie qu'il va suivre : la forme symphonique pure, et nous allons voir se succéder, à peu d'intervalle, les neuf symphonies du maître.

Le 26 octobre 1873, il donne son premier concert ; il s'y produit comme organiste (toccata en *ré* de Bach et fantaisie pour orgue de sa composition) et comme compositeur, avec sa 2e symphonie en *ut* mineur.

Dans toute la presse viennoise, un seul organe sera le défenseur de Bruckner : la *Neue freie Presse*, qui rendit compte du grand succès obtenu par le maître symphoniste, malheureusement devant un public composé quasi exclusivement d'amis. Une deuxième exécution de la symphonie, le 26 février 1876, souleva, à la fois, une tempête de sifflets et d'applaudissements. A la suite de ce concert, Hanslick, le critique le plus en vue de Vienne, attaqua violemment Bruckner. Les exécutions de la 4e symphonie (20 février 1881), de la 6e (11 janvier 1883), de la 7e (20 février 1886), de la 8e et du *Te Deum* (1886), provoquèrent à la fois des admirations enthousiastes et des critiques violentes.

Mais l'opposition était telle que plusieurs œuvres de Bruckner ne peuvent être exécutées qu'après la mort du compositeur, par exemple la 5e symphonie.

Les partisans de Wagner étaient à peu près les seuls à défendre le maître autrichien et encore était-ce surtout parce qu'ils voyaient en lui un disciple de leur dieu plutôt qu'un musicien essentiellement original et créateur.

La mort d'Herbeck (1877) fut une grande perte pour Bruckner qui se voyait entouré d'une foule nettement hostile soutenue par Hanslick, tandis qu'il n'avait, pour le défendre, que ses quelques élèves et de rares musiciens, parmi lesquels le plus enthousiaste, Hugo Wolf, devait payer chèrement son trop grand dévouement à la cause brucknérienne ; les brahmsiens ne le lui pardonnèrent jamais. Toutes ces luttes

Digitized by Google

épuisaient Bruckner qui, peu après 1890, sentit sa robuste constitution s'affaiblir sous le poids des années ; sa situation financière, de plus, était des plus précaires, l'impression de ses œuvres absorbant tous ses revenus. Aussi, dès 1890, ses amis lui épargnèrent-ils les soucis matériels.

L'empereur lui-même intervint ; il lui accorda comme résidence le Belvédère situé au milieu des magnifiques jardins du palais du prince Eugène. Le 7 novembre 1891, le Sénat académique de l'Université de Vienne le nommait *Ehrendoktor*, titre qu'il ambitionnait depuis que Brahms avait reçu en 1881 le même titre honorifique de l'Université de Breslau.

Malheureusement, vers 1891, se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter ; comme Beethoven et Liszt, il devait succomber à l'hydropysie et les soins les plus dévoués ne pouvaient que retarder le moment fatal.

Il s'était cependant, en 1891, mis au travail pour écrire sa 9e symphonie ; sentant la fin proche, il travaillait avec un acharnement sans égal ; le pressentiment qui l'obsédait, de ne pouvoir terminer son œuvre avant la mort, lui donnait une alacrité au travail qui lui faisait oublier momentanément les souffrances. Efforts vains ! Le maitre esquissait à peine les grandes lignes du final que la mort impitoyable le fauchait, le 11 octobre 1896 !

* * *

Ainsi disparut, sans que le monde musical se départit de l'indifférence coutumière à son égard, l'un des musiciens les plus génialement doués, dont le nom brillera d'ici quelque vingt ans à l'égal de ceux des grands maîtres, et qu'on reconnaîtra comme ayant été le premier des symphonistes après Beethoven.

Digitized by Google

Bruckner occupe une place toute spéciale dans l'histoire de la musique au XIX^e^ siècle ; sa figure, dans notre temps moderne, a quelque chose d'antique ; il semble, comme Alfred de Vigny, avoir vécu dans sa tour d'ivoire et, lorsque nous nous trouvons en sa présence, au premier abord nous restons tout dépaysés. C'est que Bruckner, esprit éminemment religieux, tout de sérénité, de grandeur calme, s'adresse à l'âme, alors que la plupart des musiciens modernes subissent fortement l'influence des philosophes. Bruckner était un mystique, partant d'une naïveté surprenante ; ce n'était pas un esthéticien, mais un impulsif créateur. Il sentait en lui un besoin impérieux d'écrire, et ses créations naissaient sous l'influence de son génie musical seul, indépendant de toute influence philosophique ou poétique. Toutes ses œuvres, particulièrement ses symphonies, sont des monuments à structure colossale, à élévation grandiose (1).

Il dépeint admirablement la souffrance, les grandes secousses, comme il excelle dans la douceur et la suavité; le rêve, chez lui, a quelque chose d'enfantin et l'amour de la nature est des plus vivace. Il semble même bizarre que Bruckner, ayant subi fortement l'influence de Wagner, Liszt et Berlioz, soit resté si personnel et c'est là son plus grand mérite: avoir su éviter la contagion wagnérienne qui a si longtemps annihilé la personnalité de presque tous les compositeurs de la seconde moitié du siècle dernier.

Anton Bruckner est le seul qui ait compris le danger qu'il y avait à marcher dans la voie tracée par Wagner et qui ait su profiter de l'œuvre du maître allemand, tout en restant essentiellement personnel. Bruckner est le seul qui se soit résolument écarté du théâtre pour introduire dans la symphonie pure l'orchestration wagnérienne. C'est le seul qui

(1) Dans presque toutes ses œuvres nous trouvons comme indication de mouvement : *feierlich*.

Digitized by Google

ait subit l'influence de Wagner *musicien*, pas celle de Wagner *dramaturge*, *poète* et *théoricien* (1).

C'est là que s'affirme la valeur du maître autrichien; c'est cela qui immortalisera son nom, tandis que s'effacera celui des disciples de Wagner dans le domaine théâtral.

Bruckner était né symphoniste; nous exceptons les quelques œuvres chorales écrites avant 1870, parmi lesquelles il faut citer trois messes, quelques chœurs religieux et cantates. Il serait cependant injuste de passer sous silence ces différentes œuvres lesquelles, sans être transcendantes, n'en portent pas moins la griffe du maître et peuvent aisément rivaliser avec les compositions religieuses de Liszt (2). Mais Bruckner aspirait à une liberté d'écriture que ne lui permettait pas un texte poétique et, dès 1868, ayant étudié minutieusement l'orchestration wagnérienne, il se livra tout entier à la forme symphonique pure (3).

(1) On pourrait objecter que Bruckner, au déclin de sa vie, eut l'intention d'écrire un opéra, tout comme Beethoven avait été hanté par l'idée de *Fidélio*. Il projeta, en effet, d'écrire la musique d'un livret que lui avait fourni Mlle Elisabeth Bolb, une musicienne de talent qu'il connut lors de son séjour à Linz. Il lui écrivait, le 5 septembre 1893 :

« Je suis malade et ne pense qu'à terminer ma 9e symphonie pour « laquelle je crains d'avoir encore deux ans à travailler. Si je vis encore « après cela, et que m'en sente la force nécessaire, j'écrirais volontiers « un ouvrage dramatique. Je me souhaiterais, dans ce cas, quelque « chose à la *Lohengrin*, romantique, religieux, mystérieux et surtout, « pur de tout « unreinen ». »

Le livret fut écrit d'après une nouvelle de Richard Voss : « die Totenінsel » et fut intitulée « *Astra* ». Mais le sujet ne plut guère à Bruckner; il le déclara trop peu religieux. Il ne voulait pas écrire un opéra, mais plutôt un oratorio dramatique dans le genre de *Sainte-Élisabeth* de Liszt ou du *Polyeucte* de Tinel.

On ne peut donc accuser Bruckner d'avoir voulu s'assimiler Wagner pour le genre théâtral.

(2) Exceptons cependant la grande messe en *fa* qui surpasse les messes de Beethoven, Schubert, Liszt, etc. Elle n'a d'égale que la messe en *si* de Bach. Toutes deux sont d'inspiration géniale.

(3) Le *Te Deum* (1886), destiné par Bruckner lui-même, peu avant sa mort, à servir de péroraison à la 9e symphonie, n'est qu'un fait exceptionnel.

Digitized by Google

L'activité musicale chez Buckner s'est donc déployée pendant trente ans et, dès 1868, nous allons voir se succéder à de courts intervalles, la série complète des symphonies.

La 1re symphonie en *ut mineur*, écrite à Lisz (1865-1866), fut dirigée par Bruckner le 9 mai 1868; mais, par la suite, le maître la remania complètement et en modifia notablement l'instrumentation vers 1890; sous sa forme définitive, elle fut donnée pour la première fois à Vienne, le 13 décembre 1891. Le scherzo est la seule partie subsistant de l'œuvre primitive; encore fut-il plus ou moins corrigé et ces rédactions successives nous ont malheureusement ôté toute possibilité de reconstituer la forme primitive de la symphonie, telle qu'elle était avant que Bruckner eût connu Wagner.

La 2e symphonie en *ut mineur*, composée à Vienne en 1871-1872, fut dirigée par le compositeur le 26 octobre 1873 et rendue en 1876.

La 3e symphonie en *ré mineur*, œuvre que Bruckner prisait beaucoup puisqu'il la dédia à Wagner, fut terminée le 31 décembre 1873 et donnée en première audition le 16 décembre 1877. Elle fut légèrement remaniée en 1876-1877 et davantage en 1888-1889 pour une seconde exécution qui eut lieu en 1890.

Voici maintenant Bruckner en pleine possession de son talent et, dès 1874, il s'attaque à la 4e symphonie, cette merveilleuse symphonie en *mi bémol* qui est certes l'une des plus belles œuvres dues à la plume du maître. Sept années durant, Bruckner a modifié, corrigé son œuvre et ce n'est qu'à la fin de l'année 1879 qu'il la termine définitivement. Hans Richter en dirigea la première exécution le 20 février 1881.

Entre-temps, la 5e symphonie (*si bémol majeur*) était née, vers 1878, et dédiée au ministre de l'Instruction qui avait signé la nomination de Bruckner au poste de lecteur à

Digitized by Google

l'Université de Vienne, Karl von Stremayr, (première exécution en 1894).

Et Bruckner terminait à peine sa 4e symphonie qu'il entreprenait déjà la 6e, de 1879 à septembre 1881. Il n'entendit jamais l'exécution intégrale de cette œuvre; celle-ci n'eut lieu que le 26 février 1899, sous la direction de Malher; seuls, l'adagio et le scherzo furent donnés à Vienne en 1883.

La 7e symphonie (*mi majeur*), comme la 4e, est encore l'une des plus belles pages qu'ait écrites Bruckner; composée de 1881 à 1883, elle fut dirigée par Nikisch en 1884, à Leipzig, par Richter, à Vienne en 1886.

Jusqu'à présent, la plupart des œuvres brucknériennes ont été produites dans un laps de temps restreint. Pour la 8e et 9e symphonie, au contraire, le travail sera beaucoup plus long et plus pénible, car la vieillesse ralentit la facilité d'écriture du musicien. La 8e symphonie en *ut mineur*, fut écrite de 1885 à 1890 et donnée en 1892, à Vienne; elle fut dédiée par Bruckner à l'empereur François-Joseph qui venait de le décorer.

Cependant, dès 1890, Bruckner sent la mort prochaine et, mû par une volonté admirable, s'attaque à sa grande œuvre, au monument qui doit couronner dignement la longue suite de ses efforts. Dès 1891, il entreprend la première partie qui sera terminée fin 1893; le scherzo est achevé le 15 février 1895 et l'adagio, le 31 octobre 1894.

La maladie empêcha Bruckner de rédiger le final dont il avait à peine esquissé les grandes lignes et, vers 1895, il abandonne tout travail, dédie son œuvre à Dieu et substitue au final à peine ébauché, le *Te Deum* écrit précédemment. Cette fois encore, Bruckner n'eut jamais la joie d'entendre son œuvre; la première exécution n'eut lieu que le 11 février 1903, à Vienne, sous la direction de Fr. Löwe.

Maintenant que nous connaissons le développement de l'ac-

Digitized by Google

tivité musicale brucknérienne dans le domaine de la symphonie, il convient de situer les œuvres du maître dans l'histoire de la musique et d'en prouver la haute valeur.

Les symphonies d'Auton Bruckner ne se rattachent à aucune école, à aucun maître ; c'est à peine si l'on découvre une filiation éloignée avec les œuvres similaires de Beethoven. Elles occupent, dans l'histoire de la musique, une place toute spéciale ; ce sont des monuments antiques qui détonnent dans notre siècle moderne.

Et, quelle beauté sévère, quelle grandeur sereine dans ces œuvres! Combien les symphonies modernes, même les plus appréciées, semblent mesquines, comparées aux productions olympiennes de Bruckner! Bruckner a développé le type beethovenien en lui donnant une ampleur jusqu'alors inconnue ; chez le maître autrichien comme chez le maître de Bonn, nous trouverons la même expansion d'idées grandioses et hautes, le même effort vers le surhumain.

Les symphonies brucknériennes peuvent se diviser en plusieurs groupes distincts.

La 1re symphonie, de loin la moins bonne des neuf, est le premier essai de Bruckner dans ce genre (ne parlons pas de la symphonie écrite en 1862, qui n'était qu'un devoir d'élève) ; elle est caractérisée par l'effort qu'a voulu accomplir le musicien de créer une œuvre énorme, alors que les matériaux indispensables à ce travail lui faisaient encore partiellement défaut, et la 1re symphonie est lourde, massive, teutonne. Elle se classe à part; car Bruckner, après la première audition de cet ouvrage, modifia sa manière d'écrire pour donner la 2e symphonie qui est le produit d'une réaction violente contre les excès révolutionnaires de la 1re; dans cette seconde œuvre, nous trouverons plus de calme, de mesure, de pondération ; la grandeur, le pathétique et l'exaltation font place à des sentiments plus doux qui laissent respirer une joie réconfortante. Avec la 3e symphonie, première du groupe compre-

Digitized by Google

nant les 3e, 4e et 5e symphonies, Bruckner s'affirme enfin dans la plénitude de sa force ; la 3e œuvre synthétise les sentiments si opposés des deux premières productions et donne un tout parfait. Dès lors, le musicien va s'élever graduellement, pas à pas, toujours dans le style de la 3e, jusqu'à la 5e qui marque le sommet de cette période. La 6e constitue encore un type unique, ne rentrant dans aucun groupe, tandis que la 7e est le point de départ du dernier groupe (7e, 8e et 9e) dans lequel Bruckner semble créer un nouveau moule symphonique, celui de la symphonie énorme, à idéal gigantesque, symphonie plastique, aux formes grandioses, à la technique admirable. C'est un travail vraiment fini.

Nous distinguerons donc chez Bruckner trois groupes distincts de symphonies entre lesquels s'intercalent la 2e et la 6e, œuvres plus calmes, plus douces, moins pathétiques et qui, dans la suite des symphonies de Bruckner, tiennent la même place relative que la 4e et la 8e dans le cycle des symphonies de Beethoven.

Les neuf symphonies de Bruckner ont le moule classique, et la même ordonnance de travail se retrouve dans chacune d'entre elles.

La 1re partie, généralement longue et assez rapide (1), est basée sur deux thèmes fondamentaux ; elle est de forme essentiellement classique et les thèmes sont nettement marqués : *Hauptthéma* et *Gesangthema* ; parfois, même, un 3e thème intervient ; tandis que le *Hauptthema* est solennel, *feierlich*, le thème secondaire est expansif ; les divertissements accumulent les figures, traits libres, variantes des thèmes principaux pour amener ces fins pompeuses, triomphales, si caractéristiques chez Bruckner.

Mais c'est surtout dans les adagios et scherzos que se révèle

(1) Il n'y a d'exception que pour la 5e symphonie, dans laquelle un court adagio précède l'allegro.

Digitized by Google

le génie de Bruckner; personne, après Beethoven, n'a écrit d'adagios symphoniques aussi graves, aussi profonds, aussi grands (1).

De même, la personnalité du maître autrichien est nettement accusée dans les scherzos; il s'est remémoré les souvenirs de jeunesse, et les danses des paysans autrichiens ont influé fortement sur les trios des scherzos (2e, 3e et 4e symphonies); on y retrouve la rudesse des paysans, leur sentimentalisme naïf et ce sont précisément ces qualités qui rendent si caractéristique cette partie de la symphonie brucknérienne.

Cependant, malgré la valeur des adagios et scherzos, c'est dans le final surtout que Bruckner a cherché à déployer toutes ses qualités; il a modifié le final classique, l'a rendu extrêmement libre, en a fait presque une fantaisie et a cherché à concentrer en cette dernière partie les trois mouvements précédents.

C'est ainsi, par exemple, que nous voyons dans le final de la 8e symphonie, intervenir les thèmes de l'allegro, de l'adagio et du scherzo.

Bruckner est arrivé, de la sorte, à des effets de péroraison absolument grandioses et inégalés.

Sous le rapport de l'instrumentation, les œuvres brucknériennes sont extrêmement remarquables; cette instrumentation est caractérisée surtout par les couleurs d'orgue qu'on y rencontre et par les curieux accouplements d'instruments qui y abondent; toutes les œuvres du maître autrichien prouvent une maîtrise absolue dans l'harmonie, le contrepoint, le rythme.

La plupart des symphonies contiennent d'ailleurs des chorals qui se prêtent admirablement à des développements polyphoniques. Les changements de rythme, les modulations sont

(1) Voir symphonies nos 3, 4, 7, 8, 9.

Digitized by Google

très fréquentes ; la mesure varie souvent. (Dans l'adagio de la 5e symphonie, les mesures à 6 et à 4 temps marchent parallèlement).

La symphonie brucknérienne constitue donc une œuvre forte, d'un intérêt indiscutable. On lui a reproché la froideur, l'extravagance. Mais, prenez dans les thèmes des 4e, 7e et 9e symphonies pour ne citer que les plus connus ; existe-t-il de semblables expansions musicales? Quelle architecture colossale, quelle ossature gigantesque! Un souffle génial empreint toutes ces œuvres et l'on peut dire que, si certains musiciens prétendent nier le plan général chez Bruckner, c'est qu'ils ne comprennent par la grandeur de l'œuvre et que la forme est trop grande pour leur intelligence.

Bruckner a cherché à donner des proportions monumentales aux conceptions que lui inspirait l'orgue ; car, organiste de premier ordre, il concevait d'abord ses œuvres pour l'orgue.

Tels furent donc en Bruckner, l'homme et l'artiste ; n'en n'avons-nous pas assez dit pour qu'à nos yeux un devoir impérieux s'impose aux musiciens consciencieux, celui d'étudier de façon approfondie l'œuvre du maître, dont les qualités sévères ne furent pas favorables à une prompte popularité, mais ont une autre efficacité d'action que le charme fragile de tant d'autres ; ce n'est pas une étude superficielle à laquelle il convie, mais une étude lente et consciencieuse. Et alors, quelle jouissance pour celui qui pénètrera dans l'intimité du maître, qui vivra, en quelque sorte avec ses symphonies et qui, sans s'en tenir à l'impression première, voudra analyser scrupuleusement et impartialement [1] !

[1] La première apparition du nom de Bruckner, en France, comme compositeur symphoniste eut lieu en 1896, aux Concerts Lamoureux (exécution de la 3e symphonie). En Belgique, c'est à Sylvain Dupuis que revient l'honneur d'avoir dirigé la première exécution brucknérienne intégrale, à Liége, en 1895 (7e symphonie).

Digitized by Google

Nombre de musiciens contemporains ont donné l'exemple de cette étude et, parmi eux, Gustave Malher, F. Klose, F. Löwe, J. Schalk et d'autres se posent en protagonistes brucknériens. Les admirateurs d'Anton Bruckner ne sont encore en France et Belgique qu'une poignée mais, ainsi qu'il en advint pour César Franck, le nombre des adeptes augmente sans cesse et il faut espérer voir, sous un jour prochain, le nom du maître d'Ansfelden briller au firmament musical à côté de ceux des Bach, des Beethoven, et des Berlioz.

PAUL MAGNETTE.

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE [1]

CHAPITRE V.

LES MONUMENTS RELIGIEUX DE LA BELGIQUE DU XII^e^ AU XIII^e^ SIÈCLE.

Nous venons de voir que la méthode des archéologues orthodoxes ne pouvait nous donner un classement sûr et raisonné des monuments de l'architecture française des XII^e^ et XIII^e^ siècles. Il est donc nécessaire de reprendre le problème, mais par quels moyens arriver à un résultat? Devrons-nous analyser tout d'abord les monuments à dates certaines, et comparer ces édifices avec des œuvres discutées? Nous l'avons fait, mais nous avons vu bien vite qu'on ne pouvait convaincre les archéologues orthodoxes. Les preuves même extérieures, fournies pour attribuer une date plus juste à certains porches importants pour l'histoire de la sculpture française, ont fait sourire et sont restées sans effet sur ces érudits qui, comme Vertot, ont déjà leur siège fait. Nous devrons suivre une autre route et consulter les documents relatifs aux monuments de la France.

Disons en deux mots la genèse de ce long travail. Lorsque nous entreprîmes, pour des raisons que nous n'avons pas encore à donner, l'étude sur les leçons de notre regretté maître Courajod,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mars.

Digitized by Google

nous avions vu, chemin faisant, de grandes difficultés surgir de tous côtés. Certes, nous savions ce que les cours honnêtes de l'École des chartes enseignent chaque années aux élèves; mais après l'analyse de quelques monuments importants, il était facile de se rendre compte qu'on avait vieilli outre mesure un grand nombre d'édifices religieux. Le passé artistique avait été obscurci, le développement lent et régulier de notre art, méconnu. Les archéologues avaient daté sans critique une série d'œuvres qui ne permettaient pas de placer des monuments importants dans le développement de l'art français. Nous voulons parler des grandes églises comme celles de Saint-Savin, de Saint-Hilaire de Poitiers, de Notre-Dame de Chartres, que nous avons analysées. La date même assignée au porche de Saint-Benoit-sur-Loire nous paraissait inacceptable et nous avions refait rapidement l'analyse de de ce monument. Elle nous montra combien il était difficile d'amener les archéologues français à accepter des dates basées sur des études sérieuses.

Replacer ce monument à la fin du XII^e^ siècle, tandis qu'on le considérait encore comme un travail du commencement du XI^e^ siècle, c'était, nous l'avouons, un effort bien audacieux. Il fit sourire. Certes, nous avons été d'une très grande prudence en analysant ce monument. Nous disions que vu l'absence des textes, les sculptures ne pouvaient pas être placées avant 1160-1180. « On nous dirait qu'il a été construit vers 1180 que nous ne verrions aucune objection à faire, car c'est dans la crainte qu'on nous reproche de rajeunir outre mesure les monuments du moyen âge que nous proposons cette date, *qui pourrait être avancée de quelques années.* » Un texte que *nous avons trouvé il y a deux ans*, nous permet d'assigner aux travaux de construction les dernières années du XII^e^ siècle. Robert de Thorigny nous raconte, en effet, l'effroyable incendie de l'abbaye de Saint-Fleury, qui fut complètement détruite vers 1179. On la reconstruisit aussitôt, et le narthex a dû faire partie de la première construction des dernières années du XII^e^ siècle. Il y a plus, cet incendie de 1179, survenu à cause de la présence au célèbre monastère de la fille du roi de France, Louis VIII, qu'une escorte menait à son fiancé, l'empereur de Constantinople, Robert le compare aux grands

Digitized by Google

incendies de 865, 1026, 1095 et termine en nous disant que « *tota abbatia combusta est* » (1).

D'autres monuments mal datés ne permettaient point l'intelligence vraie du développement de l'art français; nous étions surtout étonné, en parcourant la France dans tous les sens, en analysant avec soin tous les édifices religieux que nous possédons, de voir que ces édifices indiquaient le dernier tiers du XII^e^ siècle. Et que de fois, revenant anxieux et inquiet de ces excursions si attachantes, mais aussi laborieuses, nous étions étonné de devoir toujours assigner à ces œuvres cette date fatidique! Notre inquiétude avait même un caractère un peu comique à la pensée que nos contradicteurs pourraient plaisamment résumer notre œuvre, en disant que nous n'avions qu'une seule date, celle de la seconde moitié du XII^e^ siècle. Nous entendions de tous côtés : il ne voit partout que des constructions du dernier tiers du XII^e^ siècle.

Devions-nous continuer nos études sur l'histoire de l'art français? Oui, certes, mais il était nécessaire de rassembler avec soin tous les renseignements épars, fournis par les chroniqueurs sur les églises des chefs-lieux des *pagi*, sur les monastères semés çà et là sur le sol français. Certes, la tâche était lourde, le travail ingrat; il ressemblait à ces œuvres de longue haleine, faites par des bénédictins des siècles passés. Il convient si peu aux conceptions de notre temps, qui veut vite produire sans nul souci de bien connaître. Ce n'était donc pas l'œuvre d'un jour, et nous comprenions que cette longue enquête ne saurait tenter les historiens de l'art, plus habiles et plus pressés. Ceux-ci se contentent avec raison des idées déjà régnantes, des conceptions surannées. Peu leur importe, du reste, de faire avancer la connaissance de notre art, de prouver son rayonnement à travers l'Occident, ils savent fort bien qu'en ne combattant aucun préjugé, en acceptant les théories des puissants, ils auront pour un moment le succès. Quelques-uns même vont plus loin, ils confisquent à leur profit les résultats de ceux qui vivent à l'écart des coteries et des intrigues.

(1) DELISLE, *Robert de Thorigny*, t. II, p. 83.

Digitized by Google

Nous savons même ce que va nous rapporter notre enquête, qui a été terminée après douze ans de dur labeur. Nous avons parcouru, en 1896, la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne pour faire le *Corpus* des monuments décoratifs du VI au X^e^ siècle et, après l'avoir donné, nous avons lu avec un certain étonnement qu'on nous reprochait de n'avoir point vu les œuvres des grands peintres, pendant que nous étions occupé à décrire les motifs décoratifs de ces régions. On ne saurait qualifier la nature de l'esprit de ces intellectuels qui s'imaginent qu'on ne puisse s'infliger un travail, peu agréable, où la littérature n'a qu'un rôle tout à fait subalterne. Ce sont des érudits vraiment à plaindre plutôt qu'à blâmer.

Nous craignons donc qu'on nous adresse des regrets aussi oiseux. Quoi, vous avez cherché parmi tous ces documents épars les mentions des édifices, les reconstructions indiquées! Vous auriez bien mieux fait de les contempler et de nous dire vos impressions sans nul souci de l'évolution historique, sans une analyse sévère des formes et du plan.

Nous aurons beau montrer la nécessité de ce travail, les résultats heureux qu'il apporte, ces historiens de l'art convaincus hausseront les épaules, et iront bien vite satisfaire leur goût du beau, leur esthétique si creuse.

A côté de ces critiques qui ne sont point dangereuses, nous allons soulever les clameurs des historiens de l'art aussi bien en Allemagne qu'en France. On discutera avec véhémence, soit en Italie, soit en Espagne, le résultat de nos recherches, c'est-à-dire l'affirmation que le XI^e^ siècle n'a point connu les édifices voûtés et que ce n'est qu'au milieu du XII^e^ siècle qu'on peut reconnaître un nouvel essor de l'architecture française. Mais cette levée de boucliers ne saurait nous effrayer. Nous sommes armé pour recevoir les coups, les *collectanea* classés, étiquetés viendront réduire à néant tous ces critiques incompétents, occupés surtout à regarder les églises et à analyser les bases, les colonnes des monuments. Nous n'avons, à travers ces études, qu'une seule pensée, qu'une seule préoccupation, celle de reconstituer le vrai patrimoine de l'art français. C'est elle qui a guidé nos pas, apaisé l'infinie tristesse de la solitude dans des pays, souvent peu hospitaliers.

Digitized by Google

C'est pour elle que nous avons essuyé déjà bien des critiques injustes, voire même de la part d'hommes qu'on aurait cru compétents.

Les clameurs ne sauraient nous arrêter; nous dénoncerons, chemin faisant, le scepticisme de certains historiens de l'art français, qui, sans connaître le vrai développement de l'art occidental, acceptent les affirmations d'un Venturi ou de quelques autres archéologues italiens sur la date des œuvres de l'Italie septentrionale. Nous voulons parler du cloître d'Aoste, de l'église de Vezzolano, etc. Notre premier volume sur l'histoire de la sculpture dans l'Italie septentrionale, déjà prêt, nous permettra de réduire à néant des conceptions si peu sûres. Il en est de même pour les contrées plus éloignées, pour l'Italie méridionale. Un ouvrage qui devait faire date dans l'histoire de l'art fut présenté à la Sorbonne comme thèse de doctorat. On avait, pour ce grand jour, convoqué les professeurs éminents, ceux surtout qui avaient étudié, non sans profit, l'art greco-romain. On célébra le résultat de cette vaste enquête, on glorifia le jeune néophite qui osait refaire avec un grand talent les volumes si nourris de Schultz, qu'on considérait trop anciens. Mais aucun des professeurs éminents qui se trouvaient dans cet aréopage intellectuel ne put montrer que cet ouvrage n'était que littérature, qu'il ne restait rien de cet amas de compilations, de ces travaux d'érudits provinciaux, dont les données étaient acceptées sans contrôle. Pas un de ces érudits sorbonniens ne s'éleva pour dire que ce travail était trop prématuré, fait à la hâte par un normalien de la classe de philosophie Comme il aurait été honorable pour la Sorbonne qu'il se fût élevé un professeur, capable de discuter pas à pas cette thèse, de montrer au jeune docteur avec quelle hâte il avait procédé. Erronées, en effet, les affirmations sur l'école de peinture du mont Cassin, erronées les dates des « Exultet », des fresques de santo Angelo in Formis, des manuscrits des différentes bibliothèques italiennes signalées par l'auteur.

Et que dire aussi de ses vues sur le développement architectural de cette partie de l'Italie méridionale. Certes, il fallait procéder par des travaux d'approche, sérier les questions. Telle étude sur les portes de bronze de cette partie de la pénin-

Digitized by Google

sule aurait permis de constater les nombreuses erreurs et de Schultz et des archéologues locaux. Une monographie sur les églises de Salerne, d'Amalfi, de santo Angelo in Gargano aurait prouvé qu'on avait vieilli outre mesure ces édifices religieux. Il ne restera rien de cette œuvre louée, célébrée par des professeurs incompétents. Elle apparaîtra désormais comme une compilation de tous les travaux d'érudits provinciaux qui ont été très heureux de voir glorifier d'une manière inattendue les élucubrations plus que modestes faites par eux. Cette longue enquête est donc vaine et tout ce grand effort a été perdu par la hâte et par la présomption de l'auteur. Nous devons, après trois longs voyages dans cette partie de l'Italie, tenter de refaire son œuvre, en divisant les sujets, à cause de l'évolution si complexe de l'art de ces contrées.

On ne saurait, lorsqu'on s'occupe de l'art aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, considérer la France comme un centre isolé, sans influence sur le monde occidental. C'est tout le contraire qui eut lieu. Nous montrerons bientôt que les églises voûtées en Italie, leur décoration sont des imitations assez tardives de notre art. Il en est de même pour l'Allemagne, pour l'Espagne. Cette dernière nation a subi plus que toute autre l'influence française et ceux qui ont décrit, rapidement du reste, les monuments romans de cette partie de l'Occident ont montré qu'ils n'avaient même pas un doute sur la date des travaux des érudits locaux. Celui qui a pu dater de la fin du XII^e^ siècle le portail de la « gloria » de saint Jacques de Compostelle prouve qu'il ne sait rien des difficultés de l'histoire de l'art espagnol. L'iconographie qui s'étale sur ce porche, les costumes portés par les personnages, etc., auraient dû l'avertir de l'âge plus récent de cette œuvre. Il en est de même des sculptures que nous voyons sur les petits porches Il faut, avant de les dater, étudier avec soin le *Codex* de Compostelle et voir que ce travail ne saurait avoir été écrit à la fin du XII^e^ siècle. Mais on préfère décrire en se hâtant les monuments laissés par le passé, sans se soucier même si le temps ainsi perdu n'aurait pu être employé à une œuvre plus durable.

Il en est de même pour les ouvrages publiés sur l'histoire de l'art français. Au lieu de faire avec soin des recherches limitées

Digitized by Google

à une période de notre art, les plus dignes, les plus doctes prennent comme champ d'étude une église tout entière, et analysent les œuvres qu'elle possède. On redit ce que les aînés ont raconté, sans se douter que des problèmes importants pourraient être résolus. Un travail scientifique sur la basilique de Saint-Denys aurait été fort utile. L'auteur aurait montré qu'il ne nous reste rien de cette basilique du temps de Suger. Ni le décor de la grande façade, ni le narthex ne sauraient remonter à cet âge. Les archéologues français croyaient pouvoir assurer le moment précis de la construction du chevet. Un texte important trouvé par nous, en écrivant notre étude sur les Annales de France, nous montre que cette conception doit être abandonnée. Le chœur de Saint-Denys ne date que 1231-1236 et nous révèle combien les archéologues français ont vieilli outre mesure les édifices et faussé l'histoire du développement de notre art : *Hoc anno cepit Odo renovare capitium ecclesiæ beati Dyonisii in Francia et perfecit illud usque ad finem chori, hoc excepto quod turris ubi sunt cimbala a parte revestiarii non erat perfecta, nec voltatus erat chorus, sed a parte S. Hippoliti totum erat perfectum et etiam voltatum erat a parte vestiarii* (1).

L'église de Notre-Dame de Paris aurait aussi besoin d'une monographie basée sur de nouvelles recherches. Nous savons par Robert de Thorigny que les travaux de fondation ont été fort lents. Le chevet seul de la cathédrale, sans même la voûte du chœur, était achevé vers 1177. *Mauricius episcopus Parisiensis jamdiu est quod multum laborat et proficit in ædificatione ecclesiæ prædictæ civitatis, cujus caput jam perfectum est, excepto majori tectorio. Quod si opus perfectum fuerit, non erit opus citra montes, cui apte debeat comparari* (2). La porte Sainte-Anne ne saurait remonter, comme on l'a cru, au XII^e^ siècle, mais appartient au contraire au XIII^e^. Elle peut avoir été exécutée vers 1215-1220. La mitre triangulaire portée par l'évêque, le manteau avec attache lâche placé sur les épaules de Philippe Auguste, enfin mille petits détails de costume et d'attitudes

(1) *Bibliothèque de l'École des chartres*, t. XL, p. 290 ; encore p. 290.
(2) ROBERT DE THORIGNY, *Chronicon* (Delisle), t. II, p. 68.

Digitized by Google

confirment cette datation. Le premier exemple de l'attache lâche du manteau est sur les sceaux de 1215.

On peut voir par ces petits détails combien il était nécessaire de connaître l'histoire détaillée des Églises de France. Il fallait donc se mettre au travail, lire les vies des saints, les histoires des miracles, les chroniques si nombreuses des monastères, les mille menus faits des clercs crédules. Commencée dès 1897, déjà préparée par nos études sur la période franque, notre enquête se trouve terminée. Nous pouvons suivre le développement régulier de ces nombreuses églises, de ces monastères du IX^e^ au XIII^e^ siècle. Et cette vaste enquête nous permet de déclarer que le processus de l'art français est bien différent de celui décrit jusqu'à nos jours.

La quiétude nous est revenue, et c'est bien vers 1160-1200 que le grand effort monumental français a eu lieu et que la France a revêtu, comme le disait Raoul Glaber, sa robe blanche. C'est le moment d'un art nouveau, l'effort couronné de succès des architectes soit romans soit gothiques. Une même ardeur animait ces artistes. Il fallait soustraire les églises à ce feu qui dévorait bien vite l'effort, l'économie de tant d'années !

Donnons en quelques mots le résultat de notre enquête pour les *pagi* que comprenait la Belgique. Certes nous ne pouvons relever, dans cette étude, les nombreuses constructions faites à la fin du XII^e^ siècle dans ces régions. Elles sont légion. Les édifices religieux d'Oostkerke et de Damme (1170-1200), celui de Lissewege (1220-1230), Saint-Martin d'Ypres, l'abbaye des Dunes (1220) etc., montrent avec quel zèle les clercs et les moines ont désiré désormais des églises voûtées.

Les annales des églises de la Belgique sont assez difficiles à écrire, car un grand nombre de monastères, d'édifices religieux des cités n'ont point de documents bien en règle. Ils se présentent à nous sans annales, sans titre officiel, mais le récit des clercs, qui se rapporte aux édifices les plus importants de ces cités, aux monuments les plus célèbres et les plus visités par les pèlerins, nous permet de certifier que des chapelles, des oratoires, des églises plus modestes ont reçu le même développement monumental. Les nombreux textes qui se rapportent aux

Digitized by Google

églises des *pagi* français, voisins de ces édifices, autorisent aussi cette affirmation.

Les églises voûtées sont d'une origine française. C'est un *fait indiscutable* que mettra en lumière le dépouillement des documents concernant nos monuments. *Seule, la France*, se préoccupait, durant la première moitié du XII^e^ siècle, de ce problème difficile. Les autres nations se contentaient de la basilique transmise par les temps primitifs chrétiens, modifiée par des innovations dues aux cloîtres de Neustrie. On peut même dire que durant la première moitié du XII^e^ siècle, la *voûte déjà trouvée en France* fut relativement peu employée. Elle est d'un usage plus général dès la seconde moitié du XII^e^ siècle, de 1150 à 1160, et à partir de ce moment, les églises, nous l'avons déjà dit, augmentent sans cesse sur le sol français, aussi bien du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Ce nouveau mode de couverture déjà aimé par les clercs allait, on le pressent, entraîner tout un genre inconnu dans la décoration de ces édifices.

L'église construite sur le plan basilical avait été autrefois très ornée à l'intérieur. Une décoration luxueuse s'étalait aussi bien dans la nef que dans le chœur. L'extérieur avait été abandonné, pour ainsi dire. Les églises du VI^e^ au XII^e^ siècle n'étaient point isolées, des oratoires, des chapelles, des sanctuaires s'adossaient à leurs murs. Ces édifices masquaient les murs extérieurs des églises et n'incitaient pas les architectes à adopter un genre nouveau de décoration pour les surfaces unies de la nef et celles des bas côtés. Les documents nous parlent parfois, vers le XI^e^ siècle, d'une décoration de ces murs, mais nous pensons qu'il faut y voir des arcatures aveugles, appelées de nos jours « bandes lombardes ». La façade était même voilée par le mur en retrait du narthex, côté souvent de la même largeur que l'église. Il formait un atrium, placé devant l'édifice. L'intérieur préoccupait donc seul l'architecte et ce n'est qu'aux premières années du XII^e^ siècle que nous rencontrons, dans certaines contrées françaises, un plus grand souci pour la décoration extérieure de l'édifice.

Ce fut donc, aux environs de 1140-1150, une complète transformation de l'église. Il fallut songer à décorer les porches,

Digitized by Google

les façades, les clochers même. La sculpture oubliée, honnie par les clercs, fut appelée à orner ces façades, à décorer ces murs, et un style monumental *bien à nous*, absolument français, naquit aussitôt. Déjà, aux approches de 1190-1200, il était complètement fixé. Notre sculpture produisit alors des œuvres incomparables. On verra bientôt, dans notre livre sur les origines de la sculpture italienne, si nous devons accepter les théories des érudits allemands et italiens.

Est-ce à dire que le pouvoir spirituel belge ou allemand ait été préoccupé avant les architectes français de voûter les édifices et de créer une nouvelle architecture, émanation plus directe de la pensée chrétienne? Non certes, les nations voisines se contentent de la basilique telle qu'ils l'ont reçue, et l'église en forme de croix latine, recouverte d'un lambris ou d'une charpente en bois, règne aux approches du XIII^e^ siècle, dans ces régions. Ce n'est qu'après la découverte si importante des architectes français que nous constatons *l'acceptation progressive des clercs des contrées plus éloignées*. C'est à ce moment que l'Allemagne eut, dans les cités limitrophes aux *pagi* français, des édifices qui pouvaient rivaliser avec nos cathédrales. Il faut avouer que les moyens de propagande étaient plus rapides qu'aux siècles précédents.

Si cette conception toute nouvelle du développement artistique de la France est vraie, si les textes n'ont point menti, si notre enquête lente et laborieuse a été bien menée, nous devons trouver en Belgique, vers 1170-1180, l'apparition de la voûte, de l'architecture acceptée vers cette date par les clercs des cités de Cambrai et d'Arras etc. Le mouvement architectural des pays flamands et wallons doit commencer, à vrai dire, vers la fin du XII^e^ siècle. Vérifions donc si les textes nous permettent de certifier cette conception. Cette analyse en vaut la peine, et les lecteurs si bienveillants pour nous de la *Revue de Belgique* nous pardonneront de citer bien souvent les sources écrites; nous avons pensé qu'ils avaient intérêt, les premiers, à connaître la naissance des édifices très importants de cette partie si hospitalière de l'Europe.

Voyons donc rapidement ce que des recherches nous ont permis d'affirmer pour les églises de Belgique. Il aurait été nécessaire pour un travail complet de venir passer quelques mois

Digitized by Google

à Bruxelles, car les documents se rapportant à ces beaux édifices sont assez rares en France, rares aussi les livres et les éditions qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Aussi, nous ne pensons point donner ici un travail définitif, mais nous désirerions qu'un archéologue plus jeune reprît le problème et suivit pas à pas les diverses constructions de chaque monastère important, de chaque église renommée. Nous espérons pouvoir un jour, lorsque nous parlerons des pays les plus septentrionaux de la *Francia*, indiquer le développement particulier de ces édifices intéressants.

Ce n'est donc pas, comme on le croit en Belgique, aux premières années du XII^e^ siècle que les architectes de cette partie de l'Occident, préoccupés par la fréquence des incendies, ont cherché à soustraire les églises au feu destructeur, laissant une population tremblante et sans toit Et, comme les cités avaient des maisons construites en bois, que les demeures bâties en pierre étaient une si grande rareté que le chroniqueur attire sur elles l'attention du lecteur, ces habitation sommaires étaient bien vite la proie des flammes. L'incendie propagé rapidement détruisait en un moment les oratoires, les chapelles, les églises d'une ville, d'un quartier. Le problème ne se posa pas comme on le croit; différentes tentatives, nous le montrerons, en publiant nos Annales de France, eurent lieu. Les architectes moins osés couvrirent la charpente de grandes dalles de pierre à rebord, même de lames de plomb. L'ardoise, abondante dans certaines contrées, fut aussi utilisée. Ce n'était point encore la voûte, mais ces changements successifs incitaient les architectes à trouver un mode plus approprié. Le second chroniqueur du monastère de Saint-Trond nous le déclare. Il écrivait ses annales aux premières années du XII^e^ siècle, et lorsqu'arrivé vers 1160-1170, il nous parle d'un nouveau mode de couverture, ce n'est point, nous le croyons, la voûte qu'il indique, mais un changement survenu dans ces régions. Sa description tout à fait exacte est cependant un peu obscure et ne saurait nous autoriser à affirmer qu'à cette date, pendant le dernier tiers du XII^e^ siècle, les églises ont commencé d'être voûtées en Belgique. Voyez vous-même : *Novoque cooperiendi genere et usque ad id temporis in nostris partibus inusitato multum*

Digitized by Google

ignem valente, de lapidibus videlicet tenuiter sectis eam cooperuit (1).

Le problème était donc très difficile et demandait des architectes d'une très grande habileté. Couvrir les nefs et les transepts des églises d'une large voûte nécessitait des connaissances techniques fort savantes. Les annales des églises ne nous permettent malheureusement pas de suivre les tâtonnements, les hésitations des premiers architectes plus osés. Les édifices voûtés apparaissent en Belgique vers les dernières années du XII^e^ siècle sans nous montrer les efforts et la persévérance jamais lassée de ces architectes. La raison en est que ce mode de couvrir les édifices religieux a été accepté par ces contrées septentrionales qui ont tout de suite bénéficié des longs efforts des architectes français. Il en est de même de l'Allemagne, plus en retard que les régions romanes.

Les abbayes de la Belgique, semblables à celles des contrées voisines de Paris, n'étaient pas au XI^e^ siècle fort prospères. Les ressources de ces maisons étaient encore assez limitées et ne permettaient point de constructions d'une grande étendue. Certes, des abbés songeaient bien à restaurer les abbayes à la fin du XI^e^ siècle, mais l'argent souvent manquait pour couvrir les édifices religieux déjà construits. *Sed his ædificiis tecturam non superposuit, quia etsi voluntatem habuit, deficiente pecunia possibilitas non fuit* (2). Les cas sont assez fréquents, et cette remarque est si vraie qu'en France même des abbés et des évêques ne faisaient voûter qu'une partie de la nef.

Les cités des *pagi* belges étaient assez nombreuses, mais très peu denses, elles ressemblaient encore au XI^e^ siècle à de grands villages. Ces bourgs comptaient un certain nombre de sanctuaires, parfois assez exigus. Seules les cathédrales avaient une plus grande étendue. Nous savons, par les nombreux documents relatifs aux cités de Cambrai et d'Arras, qu'aucun édifice religieux n'était voûté même dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, mais nous n'avons pas à donner en ce moment le

(1) Pertz. X, 6, p. 346.
(2) Pertz SS., XIV, p. 583.

Digitized by Google

résultat de nos recherches. Nous indiquons seulement les renseignements que notre enquête à pu nous fournir sur les monuments des cités flamandes.

La ville de Tournai possédait deux ou trois sanctuaires dont la cathédrale était le plus important. Nous savons qu'en 1056 cette église eut à souffrir beaucoup d'un violent incendie. De l'ancien édifice il ne resta que les murs. Le clergé diocésain se hâta de réparer le dommage, il fit refaire la charpente qui couvrait l'édifice et ce travail, exécuté avec lenteur, ne fut terminé qu'en 1070. Ce n'est qu'à la fin du XII[e] siècle qu'on songea à voûter l'édifice. La nef, les transepts n'avaient encore à cette date que des plafonds en bois. L'évêque Etienne cède en 1190 ses droits épiscopaux pour la couverture du transept (1). L'église Saint Nicolas-des-Prés, qui fut plus tard Saint-Médard, fondée en 1125, n'avait non plus aucune voûte. Les ressources de ces diocèses n'étaient pas encore fort grandes et le chroniqueur a soin d'en faire la remarque. Les édifices étaient en ruine, les cloîtres, les chapelles le plus souvent en bois (2). On pourrait en dire autant de l'église dédiée à saint Martin, construite en 1113.

La cité de Tongres possédait une église consacrée à saint Servais; elle fut brûlée en 1095 et n'avait aucune voûte (3). Le nouvel édifice s'éleva semblable à l'ancienne basilique.

La ville de Gand avait déjà au XI[e] siècle quelques sanctuaires. C'était, tout d'abord, la basilique de Saint-Jean dédiée ensuite à saint Bavon, elle avait été édifiée par Lansus en 1048. Cette basilique était sans voûte (4). L'église dédiée à Notre-Dame, élevée dans le cimetière, fut consacrée en 1195 (5). Tout porte à croire qu'elle n'avait reçu aucune voûte. Nous n'avons aucun renseignement relatif aux sanctuaires plus petits consacrés à saint Martin, à saint Pierre, à saint Waast. Nous devons admettre que dans ces parties éloignées, ces oratoires, généra-

(1) COUSIN, *Histoire de Tournay*, III[e] partie, p. 163.

(2) Pertz. SS., XV, p. 1113; *ibidem*, XIV, p. 323 *diruta ecclesiæ, claustrum ligneum totum nobis ædificavit.*

(3) Pertz. SS., XII, p, 85-127.

(4) Pertz. SS., XI, p. 291, et Mabillon ASS, VI, p. 502.

(5) Pertz. SS., II, p. 191.

Digitized by Google

lement assez exigus, étaient le plus souvent en bois jusqu'à la fin du XII^e siècle.

Le monastère de Saint-Pierre (Blandin) avait été détruit par les Normands. Abandonnée jusqu'au temps d'Arnoul, comte de Flandre, l'église est réparée en 941 par l'abbé Gérard de Brogne. Les documents nous parlent d'une consécration en 979 par l'archevêque de Trèves; le monastère avait été édifié *in majori elegantia*, mais un incendie détruisit la plus grande partie de ses constructions (1). Nous savons que l'église refaite au XI^e siècle n'avait aucune voûte (2). Les *Annales Gandenses* nous montrent qu'on construit sur l'ancien modèle une série de chapelles, de sanctuaires de 1138 à 1179. Les édifices voûtés étaient encore inconnus au commencement du XIII^e siècle.

L'église fondée à Gand, en 1093 (*Hoc anno ecclesia S. Jacobi in Gandavo fundari cepit*) n'était pas voûtée. Le sanctuaire, dédié à saint Michel, dans le nouveau bourg, au commencement du XII^e siècle, ressemblait encore aux anciennes basiliques. Les clercs reçoivent en 1187 des reliques de la sainte Croix.

Les documents sont fort rares pour les monuments de la cité d'Anvers. Nous savons seulement que l'église dédiée à saint Michel fut reconstruite vers 1124 (3). Les édifices qui nous sont parvenus ne remontent point au XIII^e siècle; la cathédrale d'Anvers a été commencée en 1352, preuve sans nul doute qu'on utilisa longtemps encore les basiliques anciennes construites vers le XII^e siècle. L'église Saint-Jacques est encore plus récente, car ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle qu'elle fut élevée (1491). La petite chapelle dédiée à saint Paul en 1262 était fort simple; elle était souvent envahie par les eaux et ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle qu'on songea à construire un édifice plus grand et à le protéger contre les eaux. On peut dire que cette cité déjà florissante à la fin du XIII^e siècle n'a rien gardé de son antique passé. Les monuments qu'elle possède ne sauraient remonter au XIII^e siècle et ne peuvent fournir aucun rensei-

(1) VAN DE PUTTE, *Annales S. Petri Blandinensis*, t. I, p. 8 et 9.
(2) MABILLON ASS, t. III, p. 45.
(3) BOUQUET, *H. des G.*, t. XIV, p. 17.

Digitized by Google

gnement précieux sur les anciennes constructions des XII^e^ et XIII^e^ siècles.

On peut en dire autant des églises de Bruxelles. Certes, nous connaissons les édifices qui existaient au XII^e^ siècle dans la cité devenue si florissante, mais il n'est rien resté de ce passé relativement lointain. La cathédrale de Bruxelles, dédiée à saint Michel et à sainte Gudule, avait été élevée à l'instar des édifices religieux des cités voisines, mais ce n'est qu'au XIII^e^ siècle qu'on commença la construction de cette grande église. On peut voir encore à cette époque que le clergé avait accepté l'architecture romane pour la première construction. Les travaux furent exécutés fort lentement.

Les cités d'Ypres, de Courtrai, de Tongres avaient des sanctuaires déjà anciens, élevés à l'instar des anciennes basiliques. Il n'est rien resté de ces monuments et les rares mentions de ces édifices ne nous permettent point de voir comment ils étaient construits. Nous savons cependant que le clergé se décida, au commencement du XIII^e^ siècle, à entreprendre les édifices que nous avons en ce moment, preuve de la propagation du style monumental que la France avait créé. Et c'est ainsi que l'église Saint-Martin d'Ypres, dont le chœur appartient au XIII^e^ siècle, celle de Notre-Dame de Courtrai bâtie par Baudouin, empereur de Constantinople, celle de Saint-Martin de la même ville nous montrent désormais le désir du pouvoir spirituel de rivaliser avec les cités voisines.

La cité de Liége était déjà au XII^e^ siècle un centre religieux très important. Elle comptait un certain nombre d'édifices fort visités par les pèlerins des villes voisines. Les évêques Eracle et Notger furent zélés à réparer les dommages causés par les invasions normandes et par celle plus effroyable encore des Hongrois (954). Ce n'est qu'au dernier tiers du X^e^ siècle que les prélats des cités du nord de la Gaule purent songer à relever les églises, à protéger les villes contre les ennemis du dehors et à édifier des édifices nouveaux. Notger bâtit des sanctuaires dédiés à saint Remacle, à saint Gilles, à Notre-Dame-aux-Tours, à saint Jean l'Évangéliste. Il se montra un très grand bâtisseur. L'église Sainte-Croix lui doit aussi son origine. D'autres édifices

Digitized by Google

furent commencés par lui. Saint-Denys, Saint-Paul, le monastère de Saint-Laurent furent en partie construits par ses soins.

L'église de Saint-Lambert fut consacrée par Baudry, successeur de Notger, en 1015. Elle n'était pas voûtée. Un vaste incendie survenu au commencement du XII^e^ siècle, en 1118, détruisit la construction de ce prélat. Guillaume de Nangis nous raconte qu'au moment des vêpres, un coup de tonnerre renversa les fidèles. La foudre, entrant par le côté gauche de l'église, brûla les tapis de l'autel et pénétra dans la tour où elle brisa un grand nombre de poutres. Nous savons que l'église Saint-Lambert, vers 1120, n'était pas voûtée (1). Le clergé se hâta de réparer les dégâts causés par l'incendie, mais le mode de couverture fut encore la charpente (2). Un second incendie, non moins violent, survenu en 1186, détruisit en partie l'édifice. Il ne semble pas que même à cette date le clergé ait songé à reconstruire l'église à l'instar des monuments des cités de France. Les sources nous parlent d'une restauration en 1186, *pro restauranda ecclesia beati Lamberti* (3). L'église Saint-Lambert n'était point voûtée à cette date (4). Les tours des églises étaient construites comme l'édifice au XI^e^ et au XII^e^ siècle (5), *ad summa turris convolantes tectum cum trabibus evolvere parietes abruptis compagibus dissolvere.*

L'église Saint-Laurent fut reconstruite en 1030 (6). Cette construction qui ressemblait aux anciennes basiliques parvint jusqu'au XII^e^ siècle. L'édifice, dédié à saint Paul, fondé par Eracle vers 968, suivit le même développement que les églises de Saint-Lambert et de Saint-Laurent. Elle n'était pas voûtée et ce n'est qu'à la fin du XIII^e^ siècle que le clergé liégeois se décida à bâtir un édifice semblable à ceux de la *Francia*. On peut en dire autant de Saint-Jacques, construit en 1016 par l'évêque Balderic II. L'église avait été réédifiée vers l'extrême fin du XII^e^ siècle, témoin la tour peu élevée qui reste encore debout. Les sanc-

(1) Pertz. SS., XII, p. 416.
(2) Pertz. SS , XXV, p. 113.
(3) Pertz. SS., XXV, p. 111.
(4) *Ibidem*, p. 111.
(5) Pertz. SS., VIII, p. 594.
(6) Pertz. SS., VIII, p. 274.

Digitized by Google

tuaires dédiés à saint Martin, à saint Barthélemy, à saint Denys et à sainte Croix ont aussi une origine plus ancienne, mais ne sauraient revendiquer des parties architecturales plus anciennes. Ces édifices ont été construits vers les premières années du XIIIe siècle. Nous savons aussi que l'église Saint-Christophe élevée par Lambert le Bègue vers 1160-1180, n'avait reçu aucune voûte. Elle est parvenue jusqu'à nous et nous pouvons voir encore la décoration sobre de cet édifice. Il est à croire que les sanctuaires élevés à Liége jusqu'à la fin du XIIe siècle devaient ressembler à cette église encore debout et d'une très grande importance pour l'histoire de l'art de cette région.

La cité de Maestricht possédait quelques églises fort anciennes. Celle dédiée à Saint-Servais avait été reconstruite dans le premier tiers du XIe siècle et consacrée par Nithard, évêque de Cambrai (1). Cet édifice n'était point voûté. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que ce sanctuaire reconstruit fut voûté. Nous ignorons les transformations de l'église dédiée à Notre-Dame, mais les anciennes constructions qui sont parvenues jusqu'à nous appartiennent aux premières années du XIIIe siècle, qui fut pour ces régions une période de transformations de l'architecture. On ne saurait croire avec quelle fièvre des églises furent élevées, durant le premier tiers du XIIIe siècle, dans ces contrées.

La cité de Bruges montrait aussi des sanctuaires fort anciens. La cathédrale dédiée à saint Sauveur fut plusieurs fois reconstruite. Elevée au XIe siècle, elle fut détruite par un incendie en 1116 et rebâtie vers 1120-1127. Cet édifice n'était pas voûté. Ce n'est qu'en 1183-1228 qu'on commença une construction nouvelle, mais nous ne saurions même affirmer si cette église avait reçu des voûtes. Cette partie de la Belgique avait conservé durant des siècles l'architecture en bois. Le sanctuaire dédié à saint Basile, élevé par Thierry d'Alsace et Sybille d'Anjou, forme en ce moment deux édifices superposés. Il n'en était point ainsi autrefois. Cette église fut consacrée en 1150, mais un vaste incendie survenu en 1183 détruisit toute une partie de la cité et le sanctuaire lui-même. Nous ne savons plus rien de la nouvelle

(1) Pertz. SS., VII, p. 488.

Digitized by Google

construction, mais tout porte à croire que l'édifice resta sans voûte jusqu'en 1183. La rapide destruction des églises par un incendie démontre plus qu'un texte le mode encore fort simple de la couverture. Le sanctuaire dédié à Notre-Dame, élevé vers 989, fut détruit vers la fin du x^e^ siècle. Nous savons qu'un nouvel édifice fut consacré en 1091 par Radbod, évêque de Tournai. Les documents manquent pour retracer le développement de cette église.

Les cités de la Belgique suivaient l'exemple des contrées voisines. Ce n'est, en effet, que fort lentement que les *pagi* limitrophes acceptaient la nouvelle architecture créée par la France.

La cathédrale de Metz, refaite vers 1014 par l'archevêque Thierry, fut détruite au commencement du xii^e^ siècle (1118-1120) puis réédifiée par l'archevêque Theoger (1) : *Decoravit siquidem non solum templi faciem sed ecclesiam beatæ Dei genetricis virginis Mariæ laquearibus et picturis et omnibus necessariis construens officinis.* Ce n'est qu'au xiii^e^ siècle qu'on éleva la belle église voûtée que nous avons aujourd'hui (2).

Le monastère de Senones en Vosges peut aussi nous fournir quelques indications précieuses. L'église reconstruite vers le commencement du xii^e^ siècle, sous l'abbé Antoine (1090-1137), n'était point voûtée (3). Consacrée en 1124, elle parvint ainsi jusqu'au xiii^e^ siècle.

La cité de Verdun comptait un certain nombre d'églises et de monastères dont quelques-uns étaient à juste droit célèbres. Le cloître de Saint-Vannes, fort visité par les pèlerins, possédait encore à la fin du xii^e^ siècle un édifice non voûté, (1197-1220), *primo anno signa, laquearia et tecta restauravit* (4). L'église refaite en 1040 était détruite *vetustissima ecclesia et pœne jam diruta sarta tecta* (5).Le clocher était recouvert par une charpente *tectum decenter resarcivit* (6).

(1) Pertz. SS., XII, p. 453.
(2) Prost, *La cathédrale de Metz*, p. 48.
(3) Pertz. SS., XXV, p. 345-347.
(4) D. Achery. Spic., t. II, p. 261.
(5) Mabillon VI, t. I, p. 541.
(6) Pertz. SS , X, 6, p, 519.

Digitized by Google

La cathédrale avait été reconstruite en 1147 et consacrée par le pape Eugène, mais sous l'évêque Ursin elle était fortement endommagée, *ecclesiam suam cujus per dictam turbulentorum armorum tempestatem tecta erant diruta*. En 1237, elle n'était point encore voûtée. L'abbaye de Sainte-Marie-Magdeleine brûle en 1150 et l'église avec son toit en charpente fut bien vite la proie des flammes (1). Elle fut reconstruite et tout porte à croire qu'elle eut le même mode de couverture.

La cité de Toul avait aussi un grand nombre de sanctuaires. Ces édifices étaient petits et étaient très visités par les pèlerins. C'était tout d'abord le monastère dédié à saint Mansuy. Son église avait été plusieurs fois refaite, dès 1030-1054 on en changea la charpente (2). On éleva une tour à côté de l'église (1065-1072) (3). Cette construction ne fut point de longue durée car Théomar, abbé de Saint-Mansuy, restaure l'édifice dès les premières années du XII^e^ siècle (1092-1125). L'église n'avait aucune voûte, car nous savons qu'elle n'avait encore au commencement du XIII^e^ siècle qu'une charpente (4). Les églises de la cité de Toul suivaient le même développement. La cathédrale, dédiée à saint Etienne, élevée en 970, fut consacrée en 981. Elle fit place à une troisième construction dont Eugène III, en 1149, présida la cérémonie de consécration. Elle n'avait reçu aucune voûte. Ce n'est qu'au premier tiers du XIII^e^ siècle que le chœur et le transept de l'édifice actuel furent bâtis. Il en est de même de l'abbaye de Saint-Gengoult. L'évêque saint Gérard la construisit au X^e^ siècle, mais dès le XI^e^ siècle, Odon, évêque de la cité, fut obligé de la refaire. Cette construction était sous voûte et ce n'est qu'au commencement du XIII^e^ siècle que l'église actuelle fut élevée.

Les monuments que possède la ville de Trèves peuvent aussi nous montrer avec quelle lenteur les édifices religieux furent voûtés. Les monastères, les sanctuaires étaient, dans cette cité, en grand nombre. La cathédrale dédiée à saint Pierre avait été refaite

(1) Pertz. SS., X, p. 527.
(2) *Tectum ecclesiæ melioravit*. Pertz. SS X, 10, p. 524.
(3) Pertz. SS., XI, p. 933.
(4) Pertz. SS., X, p. 525.

Digitized by Google

vers 1036. Abandonnée à cause de son état délabré, elle fu réparée; les piliers, les arcs de la nef furent reconstruits, mais l'ancien mode de couverture fut conservé (1).

Cet édifice fut réédifié vers l'extrême fin du XIIe siècle. La dédicace eut lieu en 1196, mais tout porte à croire que l'église n'était point voûtée.

Le monastère de Saint-Paulin fut détruit en 1092 par un violent incendie (2). L'église fut réparée en 1121, mais les moines conservent encore l'ancien mode de couverture. D'autres églises de la cité suivaient le même développement. Saint-Euchaire, reconstruite en 1131, n'avait reçu aucune voûte (3). Des textes nous indiquent sans aucune précision, des édifices recouverts d'une charpente en bois (4). L'église Saint-Martin, ruinée depuis les invasions, fut réparée par Rabbon, évêque de Trèves. Elle devait être, comme les édifices de la cité, recouverte d'un lambris en bois. En 1124, Sainte-Croix placée près de la porte Alba, fut terminée, elle était sans voûte. C'était aussi le cas du petit sanctuaire consacré à l'ermite Siméon, dans la Porta Nigra. On découvre encore des restes de l'édifice élevé vers le commencement du XIIIe siècle avec sa décoration romane.

On le voit, les églises qui appartenaient aux cités placées à l'est de la Francia étaient, comme celles de la Belgique, restées fidèles à l'ancienne architecture chrétienne; la basilique soutenue par des colonnes avec transept et terminée par une grande abside, flanquée parfois de deux absidioles, satisfaisait comme autrefois le goût du pouvoir spirituel. Il se montrait même, dans ces régions, conservateur et hésitant devant les dépenses fort élevées nécessitées par les nouvelles constructions.

(1) *Nullus qui quoque tecta reficeret, audebat ascendere propter quod diutino neglectu ad id rerum devenerat ut jam domus orationis non diceretur sed a pastoribus pecus ibi pastum minaretur.* (Pertz. SS., VIII, p. 180.)

(2) Pertz. VIII, 25, p. 198.

(3) *Perfecta stabiliter cooperta trabibus tegulis fuisset...* Pertz. SS., VIII, p. 225.

(4) *Superior autem domus lignis cooperta.* Pertz. SS., VIII, p. 530. *In hac ergo superiori locum inter trabes et tectum proparavit. Ibidem*, VIII, p. 531.

Digitized by Google

La cité de Strasbourg, encore fort peu peuplée au XI^e siècle et sans grande importance ne connut qu'à l'extrême fin du XII^e siècle les églises voûtées. Des incendies nombreux avaient détruit les diverses constructions entreprises au commencement du XI^e siècle et au milieu du siècle suivant. Ce n'est qu'en 1176, sous Conrad I, que le clergé se décida à entreprendre une construction nouvelle, qui marcha fort lentement. Les documents que nous possédons sur toutes les églises des cités voisines nous autorisent de dire que cette construction ne devait pas être voûtée, dans la pensée des clercs. Mais comme les travaux furent fort lents, le nouveau style français put parvenir jusqu'en Alsace, car ce n'est qu'à l'extrême fin du XII^e siècle qu'on éleva le chœur de la cathédrale, encore dans le goût de l'architecture romane. A mesure que l'on s'éloigne des villes frontières des pays romans, plus lente est la propagation, l'influence de l'architecture romane ou gothique. Il serait nécessaire de rédiger pour l'Allemagne les annales des églises des cités. On verrait alors combien fut lente la conquête de ces contrées qui ne demandaient aucune transformation de l'architecture religieuse. Plusieurs voyages faits à Cologne, à Bonn et à Mayence pour analyser les différents monuments de ces cités si connues nous autorisent à dire que nous ne possédons aucune construction antérieure aux dernières années du XII^e siècle ou mieux au commencement du XIII^e siècle.

Il nous reste à indiquer à grands traits ce que les documents nous ont permis d'affirmer pour les églises des grands monastères.

L'abbaye d'Ecternach, fondée en 698 par saint Willibrod, qui contenait le tombeau du saint, reçut des empereurs carolingiens et des Ottons des dons importants, mais les invasions normandes avaient dépeuplé la contrée. Il paraît même que vers la fin du X^e siècle, l'empereur Otton fut obligé d'appeler dans ce cloître des moines de Saint-Maximin de Trèves (1). Nous voyons que l'église, reconstruite durant le second tiers du X^e siècle, fut la proie d'un incendie violent. On élève en 1016 un nouvel édifice qui est consacré en 1031. Il n'avait aucune

(1) *Gallia christiana*, t. XIII, p. 576.

Digitized by Google

voûte (1). Ce n'est qu'en 1242 qu'on peut admettre l'existence d'une église voûtée (2).

Le monastère d'Anchin ne fut point épargné par les hordes. Son église fut reconstruite en 1086, mais l'argent manqua pour faire la toiture de tous ces édifices (3). Le temple est consacré en 1086, et le chroniqueur nous vante l'éclat de la fête où un grand concours de fidèles fut présent. L'église avait reçu une charpente (*trabes*) (4). L'abbé Hugues avait pu terminer les travaux et effacer la trace des ravages épouvantables d'un incendie, survenu en 1080 par l'imprévoyance du gardien de l'Église. Cet édifice subsista durant la première moitié du XII^e^ siècle. Le cloître de Saint-Foillans de Roeux dans le Hainaut était un monastère des Prémontrés. Son origine est fort lointaine ; il fut fondé, dit-on, dans la forêt charbonnière, non loin de Soignies, en 650; il est cédé vers 1126, avec la vieille église sans voûte, aux moines de cet ordre. Le monastère brûle en 1140 (5). Le couvent de Florennes, fondé vers 1010 par Gérard, fils d'Arnoul, évêque de Cambrai devint bien vite florissant. Il s'y trouvait une église avec une charpente apparente, élevée dans la première moitié du XI^e^ siècle, qui brûla en 1088 (6). On la reconstruit ensuite très rapidement, mais non voûtée. Un second cloître, où se trouvaient des moines Prémontrés, le couvent de Floreffe, dans le diocèse de Liége, avait été fondé par le comte de Namur, Godefroy, vers 1121. Le premier abbé de ce couvent fut Richard. On éleva une église qui fut consacrée en 1161 par l'évêque Henri de Liége. Elle possédait des reliques de Saint-Norbert. Cet édifice fut la proie des flammes en 1198. Ces différents incendies nous prouvent que cet édifice avait reçu une simple charpente (7).

(1) Pertz. SS., XXIII, p. 33.
(2) Pertz. SS., XXIII, p. 35.
(3) *Sed his ædificiis tecturam non superposuit.* Pertz. t. XIV, p. 583.
(4) *Ibidem*, p. 583.
(5) Pertz. SS., XVI, p. 618.
(6) Pertz. SS., XV, p. 794.
(7) Pertz. SS., XV, p. 625.

Digitized by Google

L'église de Huy, dédiée à Notre Dame, fut construite en 1066. Nous savons qu'elle était sans voûte (1).

Le monastère de Marchiennes, non loin de Douai, fut fondé en 643, et doté par le duc Adalbald. Son église était dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul en 653. L'épouse du duc, sainte Rictrude, se retire dans cette abbaye. Dès 1024, celle-ci cesse d'être double. L'édifice religieux, détruit plusieurs fois par les Normands, est rebati dans le courant du IXe siècle (2). Il est certain que cette église dut être remplacée vers le commencement du XIe siècle, mais nous savons qu'elle fut reconstruite vers 1145-1158 sans être voûtée (3).

Le couvent Amay, possédait en 1028 une église nouvellement construite sans voûte. Des moines étaient venus s'établir dans ce monastère désolé (4). Les édifices religieux du cloître de Liessies, élevés vers 1124, n'avaient qu'un toit en charpente (5). Ce ne fut que vers 1224, sous l'abbé Robert, que l'église du monastère d'Affligem fut voûtée (6).

L'abbaye si connue de Gemblours avait une église « *parvula et cito lapsura* » au commencement du XIe siècle. L'abbé Olbert reconstruit cet édifice et le fait consacrer en 1022 (7). Il refait aussi le cloître avec tous les bâtiments nécessaires à la vie des moines. Cette église n'était point voûtée. Mais un vaste incendie survenu en 1185 détruisit le cloître (8). L'église qui s'éleva après cet incendie n'a pas été décrite par le chroniqueur et nous hésitons à admettre à cette date un édifice voûté.

Le monastère de Vicogne eut des commencements fort modestes. Vers 1125 on avait élevé, dans une forêt, un oratoire dédié à

(1) *Prefatam ecclesiam a fundamentis ad laquearia a laquearibus et ultra reedificavi.* Pertz SS., XXV, p. 79.

(2) *Gallia christiana*, t. III, C. 395.

(3) *Boll.*, A. SS., mai, t. III, p. 113.

(4) *Boll.*, A. SS., mai, t. II, p. 457-461.

(5) Pertz. SS., XIV, p. 497.

(6) *Celavit lapidibus magnam ecclesiæ partem a cruce usque in finem.* D'Achery, *Spic.*, t. II, p. 778.

(7) Pertz. SS., VIII, p. 539.

(8) *Totum oppidum et monasterium ferventissimo incendio consumptum.* Pertz. SS., VIII, p. 564.

Digitized by Google

saint Sébastien, et en 1129 Robert, évêque d'Arras, confia cette chapelle à l'abbé de Saint-Martin. On y plaça des moines qui suivaient la règle des Prémontrés (1). Mais en 1131 on construisit un édifice plus étendu, en pierre, qui fut dédié en 1139 à la sainte Vierge par Alvise, évêque d'Arras. Elle n'était pas voûtée. Guillaume de Wervin commença, en 1263, la troisième église qui devait remplacer l'autre détruite (2).

L'abbaye de Lobbes avait été détruite vers 754. L'abbé Folcuin songea, dès 965, à réparer le désastre. Il restaure l'église, la fait même décorer. Elle n'était pas voûtée (3). Mais en 1060 un vaste incendie dévore encore les constructions de l'abbaye ainsi que l'édifice religieux. Les moines promènent le corps de saint Ursmer en 1061 pour recevoir de l'argent en vue de la nouvelle construction (4). Cet édifice n'était pas voûté, mais nous ignorons sa durée. Les documents se taisent sur la reconstruction qui remplaça, vers la fin du XII^e^ siècle, ce temple suranné.

La grande abbaye de Saint-Trond possède des chroniques fort intéressantes, qui nous permettent de suivre l'évolution architecturale de ce monastère du XI^e^ au XIII^e^ siècle. On peut certifier que les autres abbayes eurent le même développement. Le cloître avait une très grande étendue, il comprenait un certain nombre d'églises. La première était dédiée à saint Trond, la seconde à la Vierge, enfin la troisième à saint Gengulfe. Nous savons qu'en 1035-1060 aucune des ces églises n'était voûtée (5). Il y eut une très grande transformation de l'abbaye en 1170-1180. On restaura complètement l'abbaye (6). Les églises ne furent pas voûtées, mais on avait placé au-dessus de la charpente des dalles soit en pierre soit en plomb; nous ne pensons pas à des voûtes (7). Mais ces mesures furent inefficaces et n'arrêtèrent pas l'incendie

(1) D'Achery, *Spic.*, t. II, p. 873).
(2) *Gallia christiana*, t. IX, p. 655.
(3) Pertz. SS., IV, p. 29-70.
(4) *Boll.* A. SS., avril, t. II, p. 563-578.
(5) Pertz. SS., X, p. 235.
(6) Pertz. SS., X. II. p. 355.
(7) *Tectum partim lapidibus, partim plumbo tegens, Ibidem*, 8, p. 364.

Digitized by Google

si violent de 1186 (1). Nous savons en effet qu'en 1186, les réfectoires, les cloîtres, les églises étaient recouverts en charpente.

On peut se demander si les églises reçurent des voûtes après ce terrible désastre. Nous ne saurions être affirmatif, car nous savons qu'en 1221 la moitié du bourg de Saint-Trond brûla et que le feu détruisit bien vite l'église du Saint-Sépulcre (2).

Quelques cloîtres n'ont point laissé un grand nombre de documents accessibles à des archéologues étrangers, mais il est à supposer que ces quelques mentions vont provoquer de la part des érudits de la Belgique des recherches nouvelles qui compléteront des renseignements si importants. L'abbaye de Stavelot avait été fondée dans la forêt des Ardennes, en 651, par le roi Sigebert II d'Austrasie. L'église était dédiée à saint Pierre et à saint Remacle. Elle devint très célèbre car le cloître possédait le corps du grand saint. La nouvelle église, élevée en 1040 par l'abbé Poppon, n'était pas voûtée. Nous savons qu'elle était encore debout au XII^e^ siècle (3). Le monastère de Lessines, non loin de la cité d'Avesnes, avait été fondée par le comte Wieber sous le vocable de Saint-Lambert. Détruit par les Normands comme la plupart des cloîtres de la Belgique, il fut reconstruit vers la fin du X^e^ siècle par l'évêque de Cambrai Herluin. L'église fut rebâtie vers 1093 et consacrée au commencement du XII^e^ siècle. Nous savons qu'elle était recouverte d'une charpente (4). Les églises des monastères soit de Vicogne (5) (consacré en 1139 et élevé en six ans) n'était pas voutée, soit de Broigne, n'avait point de voûte au X^e^ et au XI^e^ siècle. (6) Il en est de même de l'église de Saint-Pierre d'Aldenburg construite en 1070 avec un toit en charpente. (7)

(1) *Anno domini 1186 combustum est totum oppidum Sancti Trudonis cum ecclesia beate Marie, monastero illæso remanente, sub quo plures utriusque sexis cum pueris suffocati sunt.* Pertz. SS., X, p. 389.

(2) Pertz. SS., X, p. 393.

(3) Pertz. SS., XI, p. 309.

(4) Boll, A SS., *Sept.* VII, p. 502. *Gallia Christ.* III. C, p. 123.

(5) Pertz. SS., XXIV, p. 289.

(6) *Analecta Bollandiana* t. III. p. 38; Pertz, SS. t. XV, p. 667.

(7) Pertz. SS., XV, p. 870 p. 869.

Digitized by Google

L'abbaye d'Arouaise, dans le diocèse d'Arras possédait deux églises dédiées à la sainte Trinité et à saint Nicolas, élevées vers 1090 dans un site tout à fait désert. Ce monastère devient célèbre dès 1091, car trois ermites fort connus s'y réfugient. Les pélerins arrivent nombreux au monastère. L'abbé Oger en 1125 trouve les églises en ruine, mais couvertes d'une charpente. Il est à croire qu'il accepta le même mode de couverture, la voûte étant inconnue dans ces contrées. Le cloître de Saint-Amand d'Elnone nous montre un autre édifice religieux du XI^e^ siècle sans être vouté (1066). Nous savons aussi que la nouvelle église élevée à cette date, et consacrée en 1088, avait reçu une charpente (1). Le monastère possédait d'autres églises dédiées soit à saint Martin, soit à saint Pierre, et à saint Etienne (2). Un vaste incendie a lieu en 1107 et détruit en partie ces églises. Le chroniqueur nous parle de la reconstruction de l'édifice consacrée à saint Etienne qui ne reçut aucune voûte (3).

L'abbaye de Waulsort fut élevée au milieu du XII^e^ siècle sur le plan des anciennes basiliques (4). Un autel dédié à la sainte Trinité était dans la tour de l'église. Le monastère de Messines fondé en 1065 par la comtesse Athela avait un édifice religieux, recouvert d'une charpente (5). Il en était de même des monastères germaniques limitrophes à ces cloîtres. L'abbaye de Lorch, transformée par un laïque Odalbert, en 1148, avait une église recouverte d'un lambris (6). Le cloître de Senones dans les Vosges avait été fondé en 661 par saint Gondebert. Une église avait été bâtie sous le vocable de saint Pierre et de saint Marie; on l'appela Senones de l'ancien siège de ce prélat. Les dons rendirent bien vite l'abbaye puissante (7), mais elle connut des mauvais jours. Les églises étaient sans voûte. L'abbé Antoine reconstruisit le monastère et l'église vers le premier tiers du XII^e^ siècle.

(1) Pertz. SS., XIII, p. 388.
(2) Pertz. V, p. 14.
(3) MIGNE, P. L. t. 150. p. 1435. 1446. HERMANN de Tournai, c. 63.
(4) Pertz. SS., XIV, p. 505.
(5) Pertz SS., IX, p. 320.
(6) *Laquearibus, tecto plumbeo venustavit.* A MERBONIUS, I, p. 92.
(7) Pertz. SS., XXV, p. 250.

Digitized by Google

L'abbé Humbert présida en 1154 la cérémonie de la consécration (1). Cette construction était encore fort simple et l'église ne fut pas voutée car on reconstruisit le monastère et les édifices religieux au premier tiers du XIII^e^ siècle.

Le monastère de Saint-Hubert, en Ardenne, avait été fondé au commencement du VIII^e^ siècle. On dit qu'il avait été construit grâce aux libéralités de Pepin et de sa femme Plectrude. Les moines bénédictins rendirent de très grands services à cette contrée, en défrichant toute la partie avoisinante. L'église fut rebâtie en 1081, l'ancienne étant en ruine. L'abbé Théodore construisit aussi un cloître, un oratoire, dédiés à saint Sauveur (2). La basilique avait encore un atrium et était recouverte d'un toit en charpente (3). Le cloître fut refait, ainsi que la crypte de l'église vers 1160-1170. Les colonnes avec leur chapiteaux et leurs bases ainsi que les tables d'autel, viennent des carrières d'Arlon. La dédicace de cette église restaurée eut lieu en 1170 (4). Nous doutons que la basilique en partie reconstruite eût reçu des voûtes.

Le cloître si connu de Saint-Bavon de Gand avait été fondé par saint Amand vers 631. Il reçut même le nom de « Cænobium gandense ». Le cloître possédait le tombeau de saint Bavon. Détruit par les Normands dès 851, il reste désert pendant un siècle. Ce n'est que sous Arnoul, comte de Flandre, qu'on reconstruit le monastère en 939. L'église n'avait qu'une charpente. La basilique appelée « Major » fut commencée en 985 et le corps du saint, retrouvé dans la crypte (5), fut transporté en 1010 dans l'église (6). L'église fut alors consacrée (7), mais elle n'était pas voûtée. Les constructions, qui s'élèvent dans ce monastère durant le XII^e^ siècle, n'apportent aucun change-

(1) GALLIA CHRISTIANA, I, p. 1387.
(2) Pertz. SS., XII, p. 51.
(3) MABILLON A. SS., IV. I. p. 296.
(4) Pertz. SS., VIII, 579.
(5) Pertz. SS., XV, 639.
(6) DE SMET, t. V. p. 540.
(7) Pertz. X., p. 619.

Digitized by Google

ment dans la manière de bâtir; ce n'est qu'en 1262 que Jean l'abbé reconstruit la grande église (1).

Nous venons de passer rapidement en revue la plupart des sanctuaires, des églises, des cités de la Belgique et des monastères les plus connus. Il se dégage de ce simple coup d'œil que la voûte *est inconnue dans ces contrées au* XI^e^ *siècle et durant la première partie du* XII^e^ *siècle*. Parmi les églises nombreuses qui s'élevèrent vers le dernier tiers du XII^e^ siècle, la plupart ne durent pas être voûtées. Ce n'est qu'au premier tiers du XIII^e^ siècle que nons pouvons constater le nouveau style. La Belgique a bénéficié du long travail des architectes français.

Il faut donc reprendre le problème, et reconnaitre la naissance de tous ces édifices à l'extrême fin du XII^e^ siècle. C'est un chapitre tout nouveau qu'il convient d'écrire sur le développement de en Belgique du XII^e^ au XIII^e^ siècle.

A. MARIGNAN.

(1) *Edificia bona construxit scilicet novas lapideas woutas in dextra parte ecclesie*. JEAN DE THILRODE, *Chronique*, p. 569. Pertz, XXV, p. 571.

Digitized by Google

LES POÈTES

ÉMILE VERHAEREN, *Deux Drames* — Paris, *Mercure de France*.

J'ai peu de choses nouvelles à dire ou à ajouter à ce que j'ai écrit moi-même et à ce que tant d'autres ont trouvé à propos du *Cloître* et de *Philippe II*.

Je crois, en tout cas, qu'il ne faut jamais comparer l'art de ces deux drames romantiques et sonores ; ils ont des portées absolument différentes bien que basés sur de mêmes et identiquement semblables événements. Ces deux œuvres de Verhaeren lui appartiennent non seulement par leur manière et leur expression, mais encore par la pensée qui les domine et les développe. Ils sont l'exaltation scénique, dialoguée ou dramatisée de toute la philosophie personnelle du poète. On peut y retrouver les théories contenues dans des phrases ou des vers de ses recueils de poèmes. Verhaeren y apparaît préoccupé de ces principes qu'il sut tant et si bien développe ailleurs :

La vie est à monter et non pas à descendre.
Le rêve ancien se meurt et le nouveau se forge.
Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.

Car, qu'on examine de près l'idée du *Cloître*. On y verra, dans l'antagonisme qui dresse contre dom Balthazar le père Thomas, la même tendance :

Vous, vous êtes la force en deuil qui se détruit,
Qui se ruine et qui s'efface et qui s'achève,
Je suis celle qui monte et qui le veut crier

affirme Thomas dans l'orgueuil de la force nouvelle qui triomphe en son âme contre tous les droits anciens et routiniers

Et l'on retrouvera, dans la bouche de don Carlos, l'infant d'Espagne, des lambeaux de phrases identiques. Jeté par les événements et la vie devant de son père, Carlos proclame qu'il détient

Un droit égal au sien — et l'avenir !

et il crie in oucieux des mauvais présages

Que nous importe, à l'heure où c'est moi qui monte !

Digitized by Google

car, de même que frère Thomas vis-à-vis Balthazar, don Carlos prétend apporter le rêve nouveau et un cœur renouvelé au travers de la route royale. Si dans le premier drame c'est cette aube nouvelle, malgré son impureté qui triomphe, alors que dans le second la mort vient l'anéantir, il n'en est pas moins vrai qu'instinctivement le poète a été séduit par des antithèses grandioses et dramatiques, absolument parallèles à ses théories philosophiques. Et, comme je ne sais trop si cela fut remarqué, je me borne à cette constatation ..

Qu'un autre dise maintenant les raisons pour lesquelles il préfère *Le Cloître* à *Philippe II* ! Moi, simplement admiratif, n'ayant certes jamais rencontré drame plus hautainement lyrique que *Le Cloître* ou drame plus orgueilleusement hugolien que *Philippe II* je ne puis m'empêcher de citer comme admirables, d'abord, l'aveu qu'après complies, dom Balthazar proclame au chapitre, ensuite le duo d'amour enthousiaste et juvénile de don Carlos et de la comtesse, duo que les bourreaux viennent clore par l'exécution de l'infant.

* * *

GEORGES RAMAEKERS, *Les Saisons Mystiques*. — Bruxelles, Librairie moderne.

J'ai beaucoup parlé, déjà, de Georges Ramaekers, et je ne résiste jamais au sentiment d'admiration que m'inspirent ses poèmes.

On a déjà rapproché l'art très personnel et très original de Georges Ramaekers d'une quantité de poétiques différentes, et je commence à croire qu'il serait plus exact de lui reconnaître tout simplement une inspiration indépendante mais orgueilleuse, catholique au sens le plus absolu, le plus médiéval du terme, et en même temps — si le mot n'a point vieilli tant il semble qu'on en abuse — une inspiration flamande.

Si le premier recueil des poèmes de Ramaekers fait songer aux sculptures ou aux vitraux des anciennes et vieilles cathédrales où, par signes consacrés, vertus et vices s'allégorisent, on y voit aussi resplendir, dans l'or des aubes matinales, les éventails ocellés des naïves, mais sincères imageries. Certes, je n'ignore point combien les caractères un peu spéciaux de cette poésie peuvent apparaître à celui qui n'est pas averti, comme restreints par un didactisme voulu ou obligatoire. Mais je ne crois pas à ce didactisme : son apparence n'est qu'une conséquence première de l'énorme divergence d'opinion existant entre la philosophie de Ramaekers et les nôtres. Puis, on ne doit point juger ce poète comme on apprécierait un autre poète. L'art des *Saisons Mystiques* se soutient par un lyrisme particulier qui ne peut pas rappeler d'antérieures définitions. Ailleurs, chez n'importe quel poète, il y a simplement le « moi lyrique » placé vis-à-vis du Tout universel que représente la Nature. Ici, il y a un mystère plus grand, plus vaste, plus magnifiquement esseré : c'est le mystère chrétien. Ah ! je puis bien

Digitized by Google

l'avouer, si je reconnais les dogmes par simple libéralisme respectueux de toute sincérité, je suis de ceux qui néanmoins se dresseront peut-être un jour contre l'arriérisme rétrograde de ces mêmes dogmes. Mais qu'ont à voir nos opinions lorsqu'il s'agit d'admirer une forme d'art ? Il faut, quelque effort cela puisse bien demander, dépouiller l'excès de son « moi » pensant et essayer d'analyser par la compréhension. Je suis avec ceux qui vont à la vie, à la joie, à la Nature, notre mère universelle, et au Rythme des êtres et des choses, notre seul cantique. J'aime qu'un Crommelynck fasse danser en moi les sonorités de ses vers autrement lyriques et plus fervemment humains, qu'un Kinon même me parle de Dieu et de la religion avec intimité et simplicité Mais j'aime aussi, j'aime qu'un Ramaekers soit là, à mes côtés, venu marteler le silence de ses vers nerveux et violents, rugueux, âpres, têtus et volontaires et qu'il oppose à notre vision vers l'avenir et l'apogée humains sa Foi, sa Foi inébranlable et fièrement orgueilleuse.

Au reste, j'essayai jadis, de définir Georges Ramaekers. Je l'analysai d'assez consciencieuse méthode et je me rendis compte combien, petit à petit, descendu un peu des sommets trop inaccessibles de son Parnasse chrétien, il arrivait, toujours ardent de Foi et de Pureté, vers les paysages de Flandres, de Brabant et de la Zélande.

Il a traversé l'année flamande. Il en a recueilli les frissons et il les a appropriés à sa philosophie. Je me souviens d'un livre que Thomas Braun a signé et qui s'intitule : *L'an*. Victor Kinon a écrit son beau recueil, dont je parlai ici en son temps, sous le titre : *L'Ame des Saisons*. Et je me demande s'il n'y aurait pas dans cette similitude objective d'inspiration un parallélisme sentimental amené par l'idée que se font ces trois poètes de Dieu, de la Vie et de la Nature. Leur grand amour c'est Jésus, le Seigneur et le Maître.

Passionnés, fanatiques comme tous les fervents, il importe à leurs yeux, que le Maître de la Destinée soit non seulement universel mais perpétuel. La vie quotidienne se perpétue d'année en année. Il fallait donc invoquer Dieu chaque jour, le célébrer comme dans les prières matinales ou les oraisons vespérales. C'était l'hommage continu et le plus respectueux.

Ramaekers est donc parti pour chanter son nouveau poème en la féerie des saisons. Mais, devenu peut-être plus panthéiste que symboliste, il rencontra l'image de son Dieu dans toutes les formes qu'affecte la Nature, et il le retrouva plus puisamment et plus grandiosement, dans le soleil. Délivré de la chair dont il a voulu ignorer les charmes, haussant son âme à la propre grandeur de Dieu, se confortant soi-même comme un frère aimant, il s'enfonça seul dans la candeur qu'il aime et qui est bien une candeur du Nord, L'Hiver lui marque ici-bas, l'éternité de Dieu le père, le Printemps avrilé lui symbolise Dieu le fils que la Lumière enseigne ; et l'Été glorifie la splendeur du règne de l'Esprit ; l'Automne enfin est la saison du recueillement, de la retraite, de la pluie et de la mort.

Digitized by Google

Le recueil des *Saisons Mystiques* renferme quelques admirables poèmes, tous écrits en cette langue mouvementée, hérissée de la soudaineté des images et de la fréquence des épithètes, en cette langue parfois barbare puisque s'y rencontrent des vers étranges comme :

Par faisceaux de facettes qui fascinent

ou

Surplombe en surplomb lourd son regard froid

mais langue d'une couleur presque surnaturelle, avec de ces images admirables et poétiques comme seuls nos peintres savent en trouver :

Avril :

Ange en mantel de verdoyance à reflets d'or.

Et cette dernière réflexion me permet de conclure. J'ai mis quelque temps à comprendre et à aimer jadis l'art de Georges Ramaekers. Je l'ai connu à cette époque où je me familiarisais avec nos peintres et nos sculpteurs. J'ai vu qu'il peint comme souvent écrivent nos plastiques : les paysages, les êtres, les choses, Dieu, tout ceci s'inscrit pour lui dans la beauté patriale de son pays du Nord. Il est pictural, âprement fervent et croyant; c'est un flamand qui construit des villes et des cathédrales.

Je rêve d'une ville en neige et en cristal,
Où tout serait ainsi nocturne, calme, clair,
Où l'air
Immobile à jamais, fixerait, blanc fanal,
Le rayon qui patine aux glaces du canal.
Je rêve d'une ville, où, flèches dans l'espace,
De fins clochers, immuablement blancs
Darderaient — vers la lune immuable — l'élan
De leur mysticité de glace.
Je rêve d'ériger la glace en cathédrale
Et sur ma cité magistrale
Déjà je t'ai dressée hiératique, ô tour !

* * *

GEORGES MEREDITH, *L'Amour Moderne*. — Traduit de l'anglais par ANDRÉ FONTAINAS. — Paris, *La Phalange*.

Du temps où, péniblement mais fermement tenace, je déchiffrais en mes tardifs nocturnes d'enfant et d'adolescent opprimé par la vie, du temps, dis-je, où je déchiffrais les poètes anglais, je me rappelle *L'Amour Moderne* de Georges Méredith.

More brain, o Lord, more brain!
Plus de cerveau, ô Seigneur, plus de cerveau! ou nous gâterons
Entièrement ce beau jardin que nous pourrions gagner.

Digitized by Google

La femme doit se hausser à l'intellectualisme de l'homme ; elle ne peut plus partager sa compréhension de la vie car ses sens énervés la dominent à ce point que l'Amour, ainsi qu'un instrument discordant, semble rendre deux sons à la fois. L'effort doit être réalisé qui élèvera l'Ève jusqu'à l'intelligence masculine et qui amènera cette même intelligence jusqu'à l'absolue réalité du désir sauvage et animal de la machine d'amour et de nerfs qu'est la femme. L'Amour moderne a fait descendre de sa tour d'ivoire le sentimental et naïf idéal dont se bercent les âmes jeunes et adolescentes...

Georges Meredith, et ses ironiques et prosaïques sonnets sur l'Amour, jadis nous déçurent. Or, comme nous sommes toujours un peu curieux et inquiets de ce qui nous étonne, est-il très surprenant qu'ayant assez parcouru ces sonnets, j'aime maintenant *L'Amour Moderne*.

La traduction fidèle, poétique et compréhensible qu'en donne notre grand ami André Fontainas pourra vous procurer cette même volupté esthétique, pour peu que Meredith, ce poète intéressant, vous sollicite.

***

G. Walch, *Anthologie des Poètes Français*. Tome III. — Paris Ch. Delagrave.

J'ai déjà dit tout le bien que je pensais des deux premiers volumes de l'anthologie de G. Walch. Je ne puis donc que me répéter et signaler, maintenant que je la connais intégralement sa haute et belle tenue, son caractère d'information et de documentation très particulièrement développé, l'éclectisme qui a présidé à son élaboration et la science de celui qui s'est assigné la tâche de présenter au public, par des notices originales et concises, tant d'auteurs, tant de poètes.

***

C. Batilliot, *Le Rosaire des Soirs*. — Paris, E. Sansot & Cie.

Je ne connais pas le poète Charles Batilliot et il me semble pourtant que nous avons dû, déjà, nous rencontrer. Je crois bien plutôt qu'il y a un lien mystérieux et profondément ancré en chacun de nous, qui fait vibrer certains poètes des mêmes frissons, des mêmes émotions et des mêmes sensations. Ainsi, j'ai lu *Le Rosaire des Soirs* ; j'ai retrouvé les angoisses et les ferveurs de mes premières heures conscientes et esthétiques ; j'ai comme réentendu la voix des murmures lents et discrets, mélodieux et vagues qui me chantait hier, qui me chantera ce soir et qui me charmera demain. Ah ! qu'importent la manière d'écrire et la façon de penser, et l'usage même que nous faisons des mots et des rythmes, des phrases et des silences, puisque, depuis qu'il y a des poètes et des hommes, il n'est, en somme, qu'une seule chose qui soit réellement belle et digne de vivre, et que cette chose est l'amour. L'amour ? Eh oui, l'amour de tout ce qui vit, de tout ce qui vibre,

Digitized by Google

de tout ce qui chante, de tout qui émeut et de tout ce qui est beau. La philosophie ou la pensée d'un poète incline vers la nostalgie des sanglots ou des larmes, celle d'un autre s'enchante du trouble mélancolisé du spleen et de l'ennui, celle de celui-là, enfin, s'est tournée vers l'espoir auréolé de l'existence, vers la joie, vers le bonheur et la douceur de vivre.... Qu'importe, dis-je! Il ne faut demander aux poètes que d'être personnels et purs, harmonieux et chantants à condition qu'ils apportent, ivres ou déçus du monde, une idée qui soit née de la passion, fut-ce même la haine — ce vertige — ou le pessimisme — ce nonchaloir. Et l'on peut trouver ainsi du talent à beaucoup d'écrivains, ne distinguer qu'une petite quantité de poètes dont l'œuvre soit de la beauté, et néanmoins ne dédaigner aucune expression d'art puisque — sommes-nous des oracles? — nous ne pouvons savoir où l'avenir ni le travail et la maturité, inspireront du Génie!

J'ai lu *Le Rosaire des Soirs*. Ce livre est beau malgré ses inégalités, quelques défauts et un manque d'unité un peu trop apparent. Ce recueil de poèmes révèle un cœur sensible de poète, mais, si ce cœur a pu se dire:

Ce sont des mots d'amour que murmure le soir,

Voyez comme il est encore affligé de doute, de scepticisme ou de sentimentalisme romantique puisqu'il avoue:

La douleur est en lui comme un venin qui ronge.

Et voilà ce que je veux faire ressortir dès maintenant: Charles Batilliat, qui est poète, n'a point œuvré ses poèmes en vue de *construire* un livre. Il a égrené, comme Rodenbach,

Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles,

mais, tour à tour, confiant ou déçu, il a fait se suivre des inspirations à la Baudelaire ou à la Laforgue de notations à la Guérin ou à la Samain, alors que d'autres fois, il semblait écouter l'hymne inspirateur de quelque Verhaeren aimé.

Les poètes actuels ne *construisent* pas assez leurs livres. Certes, un Georges Rimaekers peut, à certains yeux, paraître froid, didactique et monotone, parce que l'unité de son œuvre se veut trop pleine, trop soutenue, trop concentrée et trop abstraite, il n'en est pas moins vrai que les seuls recueils de poèmes dont on évoque quotidiennement les souvenirs sont des œuvres, si je puis dire ainsi, où ne souffle qu'une brise, tantôt douce et chantante, tantôt grave et mélancolique ou encore altière et lyrique, mais une seule brise, venue d'un même horizon et d'un même ciel à travers un monde éternel et immuable. Relisons: *Au Jardin de l'Infante, L'Homme intérieur, les Trophées, La Légende des Siècles, Les Forces tumultueuses, La Sandale ailée, De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, d'autres et

Digitized by Google

d'autres, et, je vous le demande, ne voyons-nous pas comme il est facile de définir l'âme et le caractère de ces Samain, Guérin, de Hérédia, Hugo, Verhaeren, de Régnier et Jammes, à la simple lecture de ces livres, de même qu'il a suffi des *Fleurs du Mal* pour typer un Baudelaire?

Ah! je sais que je demande beaucoup ici; mais, puisque cette idée me vient à propos du *Rosaire des Soirs*, c'est que je sens que Charles Batilliot pouvait s'efforcer d'acquérir cette unité livresque, sans laquelle ne se conçoit guère l'unité sensorielle d'un poète. Il y a une note qui domine son livre, une note qui sonne un peu comme un refrain, comme une obsession :

Et de nouveau l'espoir leur fait aimer la vie.
Et de nouveau la joie frappera notre seuil,

et cette impression, qui semble prolonger son eurythmie par-dessus toute la litanie du *Rosaire*, en fait aussi le plus grand charme et la principale qualité.

Poète doux, amoureux et tendre, avec des images ingénues :

Le soir est calme et doux comme un enfant qui dort.
Mon âme est comme un temps d'automne gris et froid.

et parfois aussi, mais rarement, des visions inattendues :

L'aube est sale comme un crachat d'agonisant,

Charles Batilliot est un peu le poète d'arrière-saison qu'était Albert Samain. Mais, je ne sais pourquoi, je le définirais mieux, semble-t-il, en disant, que c'est un poète d'amour en baisers et en caresses, un de ces poètes qui sont nés pour aimer la vie jusque dans la mort, un poète enfin, pour lequel toute la nature et la vie sont comme

Le baiser clair et frais d'une bouche d'enfant.

* * *

MAURICE KUNEL, *Sur la Flûte de Roseau*. — Bruxelles, *La Belgique artistique et littéraire*.

Allons, tant mieux, nous avons, en Belgique, un poète nouveau : Maurice Kunel. C'est un Liégeois. Son inspiration est plutôt celle des auteurs latins, et, même, en plus d'un poème, elle se révèle inspirée de l'antique; elle a cherché sa source dans les bois et les plaines, sur les collines et les plateaux, où les pieds fourchus de Pan, au soir et à l'aube, dansent encore avec ceux des guirlandes d'ægypans dont s'apeurent les nymphes et les dryades; elle vibre de ce grand souffle chaud des paganismes lyriques et amples qui connaissaient encore l'amour de la vie et l'exaltation de l'amour, et elle

Digitized by Google

coule, avec une limpidité toute parnassienne et pure, des flots clairs, bleus, rouges ou dorés d'une harmonie sonore et belle.

Enfin ! serions-nous délivrés de ces poétiques qui, dévastant les souvenirs antiques, rimant sur des ruines dont ils ne comprenaient pas le sens, se sont mis, hier, à versifier de pâles et inconsolables imitations ! Maurice Kunel, tout en nous apportant un écho de sons de flûte, n'a pas oublié que sa flûte était faite d'un tige de roseau ; il a eu le souci de lui faire préférer des harmonies où se réentend la nature, le plein air et le plein soleil. Si parfois des poèmes ou des vers sont moins réussis ou moins beaux que d'autres, il ne faut point s'en désoler, car l'enfant qui vient au monde paré de toute la grâce de la plus que parfaite beauté est, dit-on, souventes fois condamné à mourir ou, ce qui est plus grave, à s'anémier dans le narcissisme insupportable.

Allons, tant mieux, un poète nouveau nous est né. Nous ne l'avions point précisément appelé ni désiré, mais nous lui tendons les bras et l'accueillons comme il le mérite : généreusement, et fervemment, ce qui vaut mieux.

* * *

EDMOND PÉRIER, *Estampes et Grisailles*. — Paris, Sansot & Cie.

Edmond Périer a beaucoup voyagé. Il a vu se lever l'aurore et descendre le crépuscule sous plus d'un ciel lointain. Il a respiré les parfums de toutes les fleurs et de toutes les contrées. Il a connu des êtres de tous les pays, car, errant aux lointains des océans et des fleuves, il conservait ce désir profond de connaître tous les caractères de la nature et tous les rêves de l'imagination. Et il semble avoir rapporté de ses pérégrinations un cœur blasé et une âme désemparée. La lassitude de la monotonie du monde l'a désormais vaincu; ses souvenirs, d'aussi loin ou d'aussi près qu'ils viennent, sont engrisaillés, enténébrés. Nul sourire — sauf ceux de l'ironie, de la rancœur et du scepticisme — n'est demeuré, comme un peu de clarté, dans ses notations et impressions. Aussi bien, faudrait-il peut-être s'attarder plus volontiers aux estampes que, d'une plume habile et légère, Périer donne du Passy contemporain. Il y a là, non seulement une expression de site, mais encore l'extériorisation sentimentale d'une succession de coins et de paysages pittoresques où la facilité verbale et la limpidité du rythme d'Edmond Périer servent remarquablement ses dons originaux de peintre paysagiste.

* * *

GABRIEL VOLLAND, *La Flûte d'ébène*. — Paris, E. Fasquelle.

Vous vous souvenez, sans doute, de ce poète Gabriel Volland et de son livre de début *Le Parc enchanté* dont ici même, voici quelques mois, je vous entretenais. Vous vous rappelez tout le bien que j'écrivis et que je pensai de ce poème du *Parc enchanté*.

Digitized by Google

A présent, Gabriel Volland est un *berger funèbre*. Il a le cœur assez profond, le regard assez pur avec des flammes assez hautes pour oser affronter la mort. Est-ce d'avoir songé au centenaire de Victor Hugo? Est-ce d'avoir écrit ce poème admirable, ces stances et ces odes splendides et sonores qu'il dédie à la mémoire du maître romantique que même détourné de la mort, le poète continua à lui sourire? Certes, après la moisson touffue et étincelante d'images que la tombe de Hugo lui permit de faucher dans les plaines du rêve, Volland devait se sentir attiré par la nostalgie, non seulement des souvenirs, mais encore des croix et des calvaires. S'il réfléchit que

La vie est bonne à qui l'honore et l'aime,

il ne peut se départir de son dédain douloureux pour le plein air des sens et de sa passion fervente des cimetières et des mausolées. Un romantisme moderne s'imposa à son âme. Il eut le désir constant de l'antithèse dont l'image est sonore et pleine, claire et frappante. Il se préoccupa de concentrer, dans son œuvre, les rythmes et les sonorités, les images et les fresques où s'avivât la fusion :

Des pleurs de la tristesse aux rires des amours.

La mélancolie, qui, désormais lui parut comme un vin fade et doux, fut dédaignée, car il cherchait et trouvait la souffrance :

C'est encore en souffrant que l'on se sent mieux vivre.

La souffrance, la douleur lui furent des liqueurs aimées, des liqueurs qui grisent, exaltent et enivrent, et, alors que les jeunes poètes d'aujourd'hui vont trouver l'enthousiasme, la ferveur et la foi dans les bras caressants d'une gloire joyeuse et folle, alors qu'ils se trouvent exaltés par l'étreinte où leur torse s'enfièvre ou se parfume d'amour aux boutons dressés et roses des seins d'Ève, alors que tous sont montés vers les sentiers du rire, du plaisir et de l'espoir, Gabriel Volland est redescendu vers le val d'amertumes et de cruautés où les pleurs, les regrets, les affres, les spleens, les souffrances, les désespoirs s'unissent pour célébrer la mort. Je ne dirai pas qu'il eut tort, quoique je ne voie point toute la raison d'un tel culte à la mort, à ce qui fut et ce qui se désagrège. Non, Volland n'eut pas tort en descendant dans les replis souffreteux et misérables de l'âme humaine. Il ne se sentait point attiré par l'excitation, souvent nerveuse et inconsistante, de la joie et de l'espoir ; plutôt que de se désavouer dans son œuvre, plutôt que de ternir son originalité par le souffle d'une haleine impure, au risque de retarder et de se reclasser parmi les romantiques désuets, le poète de *La Flûte d'ébène* a eu l'orgueil et l'amour-propre de rester *lui* et rien que lui-même. De tels sentiments littéraires sont, n'est-il pas vrai?, assez

Digitized by Google

rares et courageux, pour qu'on les apprécie et qu'on en loue les extériorisateurs.

Au reste, ce souci de ne point se départir de son propre élément psychologique, a permis à Gabriel Volland de réaliser, dans son œuvre, cette perfection à laquelle bien peu de poètes atteignent, et qui est essentielle pourtant : *l'unité*. Qu'il honore le génie, la gloire et la maîtrise de Victor Hugo, qu'il rende hommage à la mémoire hautaine de Leconte de Lisle, qu'il murmure des phrases d'amour, qu'il évoque ce Versailles aimé des artistes modernes, qu'il rime des élégies où vibrent d'antiques et nobles échos, qu'il s'incline devant de modestes tombeaux ou reposoirs, ou, qu'enfin, il aille, en ce pays de l'Armorique breton calvairisé à chaque carrefour de ses sentes rocailleuses, toujours, Gabriel Volland conserve une attitude de respect et d'admiration devant la mort. Et ce culte ne lui inspire nulle défaillance, nulle désespérance.

> Pensons aux morts ! les vrais, les ténébreux savants
> Qui connaissent le mot suprême du mystère,

dit-il, et, je crois que, pensant à la vie, il eut osé écrire ce qu'il mettait au bas d'un de ses sonnets d'amour :

> Mais c'est encore l'aimer que de souffrir pour elle.

...Gabriel Volland s'oriente, ainsi qu'on le voit, en sens diamétralement opposé à celui que, constamment, je déclare m'imposer. Je ne puis m'empêcher de l'admirer. Ses vers sont beaux, admirablement frappés et sonores, et, l'idée en étant nette et une, profonde et claire, j'y trouve l'expression remarquable dans une forme impeccable, d'un vrai et sincère cœur de poète.

* * *

ISABELLE DUDIT. *Amour et Maternité*. — Paris, Sansot & Cie.

Une femme passe qui me parle d'amour, de passion, de volupté et de maternité. Cette femme que j'écoute est sincère ; elle a des accents qui émeuvent ; elle se sert, pour s'exprimer, du langage des dieux et des poètes ; elle lui prête sa ferveur, son ardeur secrète et sa nostalgique rêverie amoureuse. Parfois, les vibrations trop sensuelles de son lyrisme, emportant trop vivement en l'exaltation des mots, l'expression de ses idées, dénaturent au passage un vers, une phrase, une image... Qu'importe ! Elle ne fait point des vers émus avec froideur. Je sens son cœur qui vibre. J'entends son âme qui s'abandonne. Je perçois les battements énervés de ses paupières langoureuses, et je ne puis me lasser de l'écouter, elle, la femme qui passe et me dit son amour et sa maternité.

Digitized by Google

Isabelle Dudit est un des poètes féminins qu'il faut suivre des yeux : une aussi belle aurore en un livre *Amour et Maternité* ne peut présager qu'un magnifique spectacle futur.

* * *

C. MATHY. *Chansons pour Loulou.* — Bruxelles, Mayolez et Audiarte.

Il ne faut point demander à ces *Chansons* de graves accents de lyrisme ou de nobles enthousiasmes d'éloquence. Elles n'ont, au reste, aucune prétention à la philosophie. Elles sont versifiées, tournées et rythmées très naturellement et ingénûment pour quelque mignonne et coquette Loulou, une de ces fillettes comme nos vingt ans énamourés en connurent, couturière, modiste, ouvrière ou grisette, dont l'âme est simple et vraie. Loulou est un peu la sœur de lait de l'immortelle Lisette de Béranger. Elle a des mots ingénus et pervers innocemment, des mots qui sont typiques, qui sont de vraies trouvailles et qui, malgré l'irrévérencieuse façon dont ils traitent la morale bourgeoise, n'en sont pas moins exquis de fraîcheur et d'originalité.

Ecoutez plutôt comment Mathy chante ses refrains :

Si mes chansons étaient des roses,
J'en joncherais toutes les sentes
Favorites et languissantes
Où votre bottine se pose.

Si mes chansons étaient d'opales,
Oh ! de tout je vous couvrirais
Que chaque mouvement serait
Comme un ruissellement d'étoiles !

Mais mes chansons sont des chansons,
Simples sans prétention aucune,
Et plus douces qu'un clair de lune...
Et vous n'y ferez pas attention.

* * *

CAMILLE DUBOIS, *Les Jeux et les Blessures.* — Paris, Bernard Grasset.

Camille Dubois a l'âme tantôt dolente, tantôt ravie. Il a mis, dans ses vers, l'au-jour-le-jour de cette âme en se gardant bien d'enlever, par trop d'artifices, la spontanéité fraîche et ingénue de ses images. Certains disent les regrets et les désillusions de son cœur, mais sans amertume et sans rancœurs. D'autres content la ferveur claire de son être amoureux et les joies fugitives de ses plaisirs sensuels. Il en est qui sont à reflets mobiles et changeants comme les moires des eaux courantes; il en est encore, plus nombreux et plus larges, qui sont comme des voiles funèbres tamisés d'ar-

Digitized by Google

gent, et ceux-là, qui semblent évoquer des douleurs profondément ressenties sont les plus beaux de ce recueil : *les Jeux et les Blessures*.

Camille Dubois a pu écrire :

> Je resterai peut-être obscur, mais serai libre.
> Je n'ai pas fait un vers qui ne me vînt du cœur,
> Et je ne hais rien tant les bravos vainqueurs,
> Qui sont d'autant plus drus que l'or les équilibre.

et il a pu écrire cette strophe ardente de fierté et d'orgueil avec la satisfaction de ne point exagérer. Certaines manières d'écritures rappellent peut-être parfois, en ses poèmes inspirés on dirait de Watteau, l'âme inoubliable du délicat et subtil Albert Samain ; certaines formes particulières d'évocation font songer à Henri de Régnier, mais néanmoins, Camille Dubois parvient aisément à dégager sa personnalité de toute influence littéraire. Il a souvent de larges accents lyriques, de ces accents où passe un souffle voluptueux, vivant et puissant comme un flamboiment illuminé de désir humain. Ses poèmes sur *Don Juan* — une ronde impressionnante où sous les yeux lassés et vaincus du grand enchanteur des nuits amoureuses passent et repassent toutes les vierges, toutes les femmes, toutes les courtisanes et toutes les adultères épouses dont il étancha, jadis, l'âpre soif de volupté — sur l'*Espoir et le Passé* sont d'une inspiration élevée et soutenue, chaude et colorée. D'autres piécettes sont moins graves, moins pensées, mais plaisent non seulement par leur rythme délicat et un peu mièvre, mais encore et surtout pour la passion lascive qui s'y avoue :

> Je porte en moi l'amour des intimités closes
> Où les cœurs dévoilés s'inscrivent dans les yeux,
> Où les serments captifs aux lèvres se transposent
> En silences ravis, longs et dévotieux.

Camille Dubois est un poète lascif, au sens propre du terme. Je ne veux point dire que ses imaginations sont libidineuses. J'indique seulement combien elles sont caressantes, féminines, abandonnées comme des baisers, enlaçantes comme des étreintes. C'est bien ici un poète dont les sonnets, les triolets et les rondeaux, si madrigalisants, si impertinents doivent plaire aux femmes.

* * *

GABRIEL FAURE, *Heures d'Italie*. — Paris, Fasquelle.

Il faudra, décidément, que je me procure tous les ouvrages de Gabriel Faure. J'en ai lu quelques-uns chez des amis. J'ai parlé, antérieurement, et ici-même, de ses *Paysages passionnés*. Je me retrouve en sa présence. Il est des choses, des réflexions qu'il importerait certainement d'émettre à propos de ce bel écrivain. Il faut que j'y renonce momentanément n'ayant pas une

Digitized by Google

suffisante connaissance de son œuvre et ne voulant pas, par anticipation, vous diminuer le plaisir que vous aurez à faire, personnellement, la connaissance de son rare talent de descriptif passionné et voluptueux. Son livre des *Heures d'Italie* vaut non seulement par la qualité de ce talent, mais encore par le don poétique que l'auteur y manifeste, par l'élégance de son style et la richesse toute remarquable de son imagination.

* * *

HENRI DELISLE, *Au large.* — Paris, *Le Beffroi.*

Henri Delisle m'envoie, après une adaptation en vers remarquables de l'*Ecclésiaste*, un recueil de poèmes intitulé *Au large.* J'y trouve non seulement des qualités de formes assurément louables et méritoires, mais encore une profondeur de pensée, une philosophie qu'il importe de signaler et de proposer à quantité de poètes maladifs, anormaux ou mièvres et quelconques.

Delisle a senti la grande et large correspondance qui existe entre l'âme et les choses. Il l'a extériorisée en phrases bellement inspirées, et d'aimer les choses, il en est venu à aimer la vie :

Aime la vie avec ses flux et ses reflux,
Et sache en découvrir la puissante logique.

Il a chanté le Devoir, l'Amour, l'Effort et l'Espoir. Il a fait vibrer aux rythmes de son enthousiasme les rythmes universels de la Nature, du Rêve et du Néant. Il a fait sonner aux échos de sa virilité exhalée, les échos claironnants des grands vents de l'espace. Son livre *Au large* est un beau livre de ferveur et de foi.

Je compte y revenir, au reste, dans une prochaine étude sur *les poètes de l'énergie.*

* * *

JEAN DE BOSSCHÈRE, *Béale-Gryne.* — Paris, *L'Occident.*

Le poète décrit les premiers instants de lucidité du tout jeune homme. Il l'a voulu absolument solitaire, de même qu'il a débarrassé son costume et son entourage de tous les accessoires habituels. Il le fait évoluer parmi une série d'épisodes se résolvant tous, malgré leur diversité, selon un même esprit : c'est-à-dire qu'ils prouvent au jeune homme que les joies MATÉRIELLES, les émotions sont de très courte durée, et, qu'après, la sensation du vide est poignante. Le jeune homme, éprouve lui-même ce trouble et cette angoisse, après le chant d'un nomade, après avoir joui du parfum d'une fleur. Enfin, dans son immense naïveté, après le rapt instinctif de la vierge, il médite de rester dans l'extase de la contemplation; et, au moment où le conte poétique s'arrête, Béale-Gryne est en suspend... comme un homme qui se recroqueville et s'épuise en efforts pour ne pas glisser.

Ce conte peut paraître invraisemblable. Ceci provient de la recherche de

Digitized by Google

synthèse, un peu, et surtout du système « en raccourcis » qui accentue et intensifie, système qu'affectionne le poète. Cependant, tous les incidents étant vus sous un angle identique, tous sont révélés dans la même mesure.

Tous les accessoires ou décors qui accompagnent l'apparition de Béâle-Gryne ne sont là que pour des raisons esthétiques qui ont permis à Jean de Bosschère de realiser *l'unité*. Celle-ci est, avec l'imagerie somptuairement simple et naïve du livre, la principale qualité de Béâle-Gryne.

Jean de Bosschère, poète personnel, fait songer à Mallarmé et Claudel : il en a l'eurythmie volontaire et l'audace esthétique.

* * *

NICOLAS BEAUDUIN, *Les triomphes*. — Paris, *Les Rubriques Nouvelles*.

Un lyrisme fougueux maintient l'exaltation de Nicolas Beauduin aux cimes de la grandiloquence. Il trouve des images dont la banalité se relève et se rajeunit au contact d'une frénésie verbale et rythmique extraordinaire. Des idées, des pensées, des philosophies se pressent, s'entassent, s'emmêlent et s'entrelacent en les méandres voluptueux de son imaginatif essor. On sent combien le poète est demeuré sceptique, lassé, dépris de tout. On voit combien sa jeunesse est écœurée, désillusionnée. On s'aperçoit qu'il en est à ses premières inquiétudes, à celles qu'on croit venues de la malédiction humaine et qui sont décevantes et cruelles. Mais aussi, on aime à entendre son ardeur en cris ardents, en cris joyeux et en chants tumultueux, s'exalter et s'énerver. Un tel lyrisme, une telle fougue, une telle extase et un tel enthousiasme vivifient les poèmes de Nicolas Beauduin, qu'on en subit l'entraînement, la vertigineuse célérité. Cela rappelle, avec moins de cadence, moins d'eurythmie, moins de théorie et moins d'aisance aussi, la manière extraordinaire d'un Marinetti. Je sais bien que Nicolas Beauduin s'assagira, je sais bien qu'il perdra de sa frénésie juvénile; mais je ne sais pas s'il me plaira davantage, ou autant que maintenant. Qu'est-ce donc que la forme rigoureuse quand l'image et la pensée sont là, j'aime mieux l'arbre sauvage et dru de la forêt que toutes les variétés de ces plantes de serres; l'un est naturel et les autres ne sont qu'artifices.

* * *

J.-R. DE BROUSSE, *La Maison sur la colline*. — Paris, Plon

O petite maison sur la colline bleue,
De ton humble sommet, quand le jour était pur,
Je voyais, par delà les pays et les lieues,
Toulouse, comme un peu d'or fin par l'azur.

Tu m'as appris l'herbe qui pousse à l'aventure,
Les aveux de la Source et le secret du Soir,
Et si j'ai quelque peu pénétré la Nature,
C'est par toi que j'ai su la comprendre et la voir.

Digitized by Google

J.-R. de Brousse, poète, ami lointain, j'aime votre livre parce que vous n'êtes point uniquement un bucolique d'eurythmie et d'harmonie, mais parce que vous avez le culte affectueux et respectueux des êtres, des choses et de tout ce que vous voyez. Aussi bien, écoutez ce que je dis de votre recueil :

J.-R. de Brousse est un poète délicat et sentimental, de cette délicatesse et de cette sentimentalité que seuls les poètes sont vraiment susceptibles de posséder. Il chante les coteaux de son pays qui environnent de paisible beauté agreste la métairie de ses vacances ; il chante les promenades qu'il a faites, rêveur, solitaire ou amoureux, tout le long des sentes capricieuses et des ruisseaux volages; il chante son bonheur d'aimer la nature, le plein-air et son pays. Or, pour aimer ainsi son pays, il faut être vraiment un cœur prédestiné et cette ferveur fut rarement délaissée par la vanité instable de la gloire. Je souhaite cette dernière au meunier estival qui rime au moulin de Brousse, là-bas, sous ce soleil dont j'ai tant besoin et dont j'ai tant la nostalgie.

* * *

A. DE RIBEROLLES, *La Ronde des Idées*. — Paris, Plon.

Je reprocherais à de Riberolles le manque d'unité qu'il a révélé dans ce recueil. Ceci provient peut-être de ce que tous les poèmes qui le composent sont des poèmes écrits sur feuilles volantes, que la plupart du temps ils n'ont d'autre but que de charmer, en une circonstance prévue, des réunions auxquelles l'auteur assiste Or, on sait combien je suis ennemi des *feuilles volantes*, combien j'exècre aussi ce genre faux et suranné des pièces de *circonstances*. Aussi ne s'étonnera-t-on guère si je ne me suis pas laissé séduire par l'harmonie facile et l'éloquence agréable de certains de ses vers. Je demande des poètes et non pas des rimeurs !

* * *

LOUIS THOMAS, *Les douze livres pour Lily*. — Paris, *Les Bibliophiles fantaisistes*. Dorbon aîné.

La belle collection des Bibliophiles fantaisistes vient de s'enrichir d'une œuvre nouvelle. C'est le poète Louis Thomas qui la signe et nous l'envoie. Nous en connaissions certains petits poèmes, parus jadis en une élégante plaquette. Mais, réunis, ces livres sont plus susceptibles de dépeindre l'âme et le caractère de leur auteur.

Louis Thomas est un sentimental, un tendre qu'un scepticisme railleur et ironique originalise extraordinairement. C'est un Verlaine qu'un Laforgue aurait influencé; il fait effectuer, en de certains moments, des pirouettes à ses idées, des courbes inattendues à la ligne de son inspiration et il a des

Digitized by Google

gouailleries mi-souriantes, mi-sérieuses qu'on a peut-être le tort de croire *impertinentes*. Eh! oui; elles affectent une désinvolture très cavalière et très spéciale, mais sous cette apparente cabriole d'humeur fantaisiste, se révèle, je crois, un grand et sincère amour de la vie :

Il faut se faire une âme avide d'espérer,
Et tendre ses deux bras vers les joies de ce monde.

Et lorsque le poète, dont *le cœur est léger comme une ombre qui passe*, cessant de sourire et de rêver se prend à appréhender son pire ennemi : *l'ennui*, il s'efforce, en un soudain accès de nervosité, de rire avec éclats. Ce rire, parfois, lorsqu'il s'agit d'Abel Bonnard et de François Coppée a des sonorités d'un caustique un tantinet cruel, mais comme l'avoue Thomas :

Je crains de faire mal surtout à ceux que j'aime ;

il ne peut être méchant. Il est né bon; il est souriant: il a une vraie âme de poète, un poète de l'ancien temps. Ah! il ne s'embarrasse point de démêler du chaos cosmique des principes froids, théoriques et géométriques. Non; il écrit bénévolement, aux hasards des minutes et des événements, pour un baiser, pour un regard, pour une réflexion ou pour fixer, sur le papier blanc, une pensée rose, dorée ou bleue :

J'ai fait des vers
Pour mon plaisir ou pour la gloire,
Ou pour l'amour
Qui chantait ce soir-là sur la route où je passe.

Les petits poèmes que Louis Thomas dédie ainsi à Lily ne sont vraiment écrits que pour elle. Ils se répètent, ils se recommencent sans cesse, comme une succession de caresses amoureuses, et s'ils sont d'une même inspiration et d'un même accent, ils ne sont pourtant pas monotones, car, comme dit l'auteur :

O mon ami, la fleur des prés
Refleurit toujours blanche.

Louis Thomas est l'un des plus originaux écrivains de ce temps. Je le tiens en grande estime littéraire.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — HONORÉ LEJEUNE, *Fidélaine*. — Bruxelles, *La Belgique Artistique et Littéraire*. — Honoré le jeune a écrit là une œuvre étrange, conte lyrique en 3 actes qui auraient besoin pour plaire tout à fait, de l'accompagnement musical que leur a donné A. Dupuis. C'est, en tout cas, un livret éminemment original que *Fidélaine*. — FRANCE DARGET, *Les Matinales*. — Paris, G. Ficker. — Ce livre n'est point banal. Il est curieux.

Digitized by Google

On aime à le lire en se souvenant que France Darget débuta par un recueil de vers qu'elle publia durant sa 13e année. Le chiffre fatidique lui porte bonheur. Ainsi en soit-il toujours. — MAURICE BOUÉ DE VILLIERS, *Poèmes Héroïques*. — Paris, *La Revue Française*. — Quelques beaux sonnets, des vers sonores, des vers harmonieux qui sont dignes du poète Boué de Villiers. — PAUL DE CHÈVREMONT, *Sonnets de Bulgarie et d'Orient*. — Paris, Olendorff. — Trop peu de vers en cette plaquette. Les rares sonnets qu'on y lit en font désirer d'autres. — ALEK SKOUFFO, *Chansons Blêmes*. — Paris, Sansot. — Avant d'être poète, il importe de connaître la langue dont on veut se servir. — JUANA-RICHARD LESCLIDE, *Les Fleurs Sanglantes*. — Paris, Sansot. — Voici plus de 300 pages de vers; évidemment, il en est parmi ce nombre qui semblent bien venus et fraîchement inspirés. Mme Lesclide — que Jules Claretie présente au public — fera bien désormais de moins écrire des poésies d' « album » ou de « circonstances »; le genre a vieilli et, ma foi, de tout ce qui est *vieux jeu* en matière d'art, on se lasse ou on se passe. — OMER DE VUYST, *La Chanson des Aubes*. — Bruxelles, *Le Thyrse*. — Des vers jolis, des vers doux, des vers aimables, de Vuyst est bien, comme je le disais, le chantre souriant et ému du foyer familial; il aime ses enfants, sa femme et le bonheur quiet de son calme intérieur. Heureux homme, rimeur heureux. — A. DE BERSEAUCOURT, *Vingt-quatre petits poèmes en prose...* — Paris, H. Falque. — Le temps et la place me font défaut : je reviendrai sur cet ouvrage. — EDOUARD BUISSERET, *Iphigénie à Tauris*. — Hors commerce. — Cette tragédie nous reviendra prochainement et ici-même. Il y a beaucoup à en dire. — G. WALCH, *Nouvelles pages anthologiques* : 1er volume. — Paris, H. Le Soudier. — Lorsque cet ouvrage sera complet il me permettra d'étudier ici les tendances de la *jeune poésie*.

M. G.

Digitized by Google

CHRONIQUE MILITAIRE

Et pourquoi pas? Pourquoi des chroniques de littérature, d'art, de philosophie et pas une information périodique sur la science militaire? Celle-ci a-t-elle donc une moindre importance nationale? Nul n'oserait le soutenir dans un pays, qui vient — non sans peine, il est vrai — de voir accomplir une réforme partielle sans doute, mais nous rapprochant enfin d'un idéal, qui n'est pas seulement l'idéal d'un bon soldat, mais aussi celui d'un bon citoyen.

Trop longtemps et trop souvent on a tendu à isoler la notion de la défense du pays de celle des autres activités sociales d'un peuple. On envisageait le clergé et l'armée comme des ordres sacro-saints protégés par leur caractère traditionnel, par la vie plus ou moins différente de leurs membres, par leur costume même. Et l'on en prenait à son aise avec ces ordres, en raison même du respect un peu éloigné qu'ils inspiraient. On aurait volontiers dit d'eux comme des vers que raille Voltaire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Mais avec le progrès du temps, des mœurs et des idées un changement s'est fait. Peu à peu l'armée est devenue *nationale*, tout le monde y a passé — c'est le cas chez nos voisins — et à se rendre compte de cette transformation de la vie militaire, à constater que nos frères, nos fils y ont tenu leur place, on s'est convaincu qu'il y avait là une activité aussi légitime, aussi nécessaire que les autres, que celle des professions libérales, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. On s'est accoutumé à établir une distinction entre la technique professionnelle et la qualité *civique* du soldat. Lui aussi il a son outillage propre, sa science propre, mais il est un citoyen comme les autres, il a un devoir qu'il remplit comme les autres.

Digitized by Google

Telle est la conception nouvelle, qui est déjà familière aux pays démocratiques comme la France. Elle le deviendra en Belgique, maintenant que le recrutement, au lieu de reposer sur le principe de classe, tend à ignorer ce principe, héritage déjà assez lourd du passé commun. De là un intérêt nouveau éveillé par les choses militaires, dont on finira par disserter comme de technique musicale et picturale, comme de l'esthétique d'un livre, comme de la construction d'un aéroplane ou d'une automobile, voire même d'une locomotive ou d'une autre machine d'utilité générale.

Et c'est le moment d'initier discrètement, en douceur, le public lettré aux sciences qui ont été jusqu'ici le monopole des états-majors.

C'est ce qu'on tentera, à intervalles plus ou moins longs ici, soit en analysant des livres nouveaux, soit en touchant à des questions militaires actuelles.

* * *

Le général von Cammaerer a fait paraître une étude fort documentée (1) dans une revue d'économie politique, voulant ainsi prouver que son œuvre pouvait trouver des lecteurs intéressés en dehors de la sphère militaire.

Il a cherché à reconstituer, dans une langue claire pour tous, les bases de la stratégie. L'essai est d'autant plus caractéristique que depuis l'époque napoléonienne on n'a plus créé d'idées nouvelles en cette science essentielle dans l'art de conduire les armées.

A l'heure actuelle, les militaires en sont encore à invoquer l'autorité des Jomini et des Clausewitz.

L'ouvrage débute par l'examen des théories d'Heinrich von Bulow (2), simple lieutenant dans l'armée de son pays, mais « feld-maréchal » dans l'armée des penseurs et qui, pour prix de ses recherches et de ses idées hardies mais controversées, dans l'art des attaques de flanc tant préconisées aujourd'hui, ne connaissait à son époque que déboires et défaveur.

Et cependant sur les champs de bataille du Transvaal et de la Mandchourie s'est vérifiée une loi que « l'inventeur » incompris a formulée en termes lapidaires :

« On ne devrait jamais mener une guerre *absolument défensive, mais*

(1) *Évolution de la stratégie au XIX^e siècle*, Paris.

(2) Ecrivain militaire prussien très vaniteux, auteur de *l'Esprit du système de guerre moderne*.

Digitized by Google

prendre l'offensive à son tour au moment voulu, pour se jeter sur les flancs de l'ennemi ou opérer sur ses derrières. »

Habent sua fata... autores !

Puis, tour à tour, l'auteur nous présente Jomini (1) dont Napoléon disait, ravi à la lecture de son premier ouvrage :

« Que l'on prétende que le siècle ne marche pas ; voilà un jeune chef de bataillon (en 1805) et un Suisse encore, qui nous apprend ce que jamais mes professeurs ne m'ont enseigné et ce que bien peu de généraux comprennent. Comment Fouché a-t-il laissé passer un tel livre ! *Mais c'est apprendre tout mon système de guerre à mes ennemis* ! »

Puis vient l'analyse des principes de l'archiduc Charles d'Autriche (2) dont les schémas compliqués sous le nom de « clefs » et les appels à la prudence outrée influencèrent lamentablement les plans de campagne de généraux autrichiens de 1859 et de 1866.

Pour nous dédommager du théoricien étroit, un magistral chapitre sur le grand penseur militaire Clausewitz (3) le véritable philosophe de la guerre à qui les glorieux vainqueurs des dernières campagnes doivent leur formation intellectuelle. Les idées de Clausewitz sur la défensive, idées si combattues de nos jours, méritent d'attirer notre attention à nous autres Belges ; car c'est en utilisant toutes les ressources de la défense tactique que Frédéric II résista pendant les dernières années de la guerre de Sept ans ; que l'Angleterre et l'Espagne paralysèrent les forces de Napoléon ; que le coup mortel lui fut porté par la Russie en 1811. Sans doute, les moyens modernes de ravitaillement permettent de ne plus être aussi exclusif que Clausewitz quand il décidait *qu'à son époque* la défense était la plus forte, mais néanmoins notre pays ne doit pas oublier que la défensive *active* constitue l'essence même de notre résistance nationale.

Plus loin, une silhouette du général Van Willisen (4) mieux connu par sa défaite à Idstedt (5) que par son bel aphorisme à méditer par tous : « De savoir à pouvoir, il y a toujours un saut, mais ce saut a pour point de départ la science et non l'ignorance. »

(1) Officier suisse au service de la France, auteur du *Traité des grandes opérations militaires.*

(2) Général autrichien pour lequel Napoléon avait beaucoup d'estime.

(3) Général prussien (1780-1831) auteur de l'ouvrage *De la Guerre.*

(4) Officier westphalien de l'état-major de Blücher, auteur de l'ouvrage *De la grande guerre.*

(5) Victoire des Danois sur les Holsteinois (1850).

Digitized by Google

Passant alors à la période contemporaine, le général développe les quatre facteurs de progrès qui ont modifié l'art de la guerre : Le réseau routier, les voies ferrées, la télégraphie (comprenant la télégraphie sans fil et le téléphone) et les armes à longue portée.

Après avoir, dans un parallèle habile entre Napoléon et Moltke, défendu ce dernier contre les attaques passionnées du général français Lewal, l'auteur envisage, en divers endroits, l'invasion de la Belgique.

Cette éventualité, développée avec une sérénité quelque peu inquiétante pour notre intégrité, suffirait pour rendre l'ouvrage de von Cammaerer fort suggestif et lui enlever son caractère un peu spécial.

L'auteur est un habile évocateur, il sait tirer de précieuses leçons hors des théories chères aux génies guerriers dont il analyse l'œuvre capitale. Le lieutenant Tirlet, professeur à l'école d'application de l'artillerie française, son traducteur, a respecté loyalement ses idées même quand elles pouvaient choquer les susceptibilités de nos voisins du Sud.

Le style est d'une grande clarté et d'une sobre élégance, ainsi qu'il convient à un ouvrage sérieux cherchant à plaire. Peut-il intéresser les profanes! L'avant-propos de l'évolution de la stratégie au XIX^e^ siècle va nous rassurer sur ce point :

« J'ai évité avec soin toute notion qui ne fût pas indispensable, tout terme technique tant soit peu superflu, et la lecture de ce livre ne suppose pas un plus ample bagage de connaissances militaires que n'en possède tout homme instruit depuis l'adoption du service militaire obligatoire. »

Le mouvement patriotique intense et général en Belgique, que vient de soulever la discussion de la loi militaire, nous permet de croire que le livre original et fort du général von Cammaerer ne laissera pas indifférents les lecteurs de la *Revue de Belgique*.

* * *

Mais voici un autre livre qui nous touche de plus près encore (1).

L'auteur, qui joint à une solide instruction militaire des titres scientifiques, a cherché à prouver l'utilité de l'armée au point de vue

(1) Lieutenant FASTREZ (de l'armée belge), *Ce que l'armée peut être pour la nation*. Misch et Thron, éditeurs, Bruxelles.

Digitized by Google

sociologique. Avec le commandant Simon de l'armée française, il en arrive à conclure que le développement des forces physiques doit être la préoccupation constante des éducations, sans rien prendre pour cela au temps nécessaire à l'entraînement à la fois physiologique et professionnel. Il réfute par d'heureux arguments les idées de Richet et Joteyko, qui considèrent l'entraînement physiologique de l'homme comme le seul moteur du temps de service. Il en conclut par des exemples des dernières campagnes que le sport n'amène que le courage *passif*, celui qui consiste à braver impossible le danger, et non le courage *actif*, né d'un état d'âme, d'un sentiment qui donne la hardiesse, l'élan, la volonté de vaincre.

Plus loin, une étude très fouillée, très caractéristique des divers éléments physiques importés dans les casernes par l'arrivée des recrues d'origine sociale commune, mais combien différents par leur moralité et leur mentalité. L'auteur démontre facilement l'obligation pour les gradés d'observer et de connaître les aptitudes de chacun de leurs hommes, de réparer ce qu'un travail prématuré et subversif a déjà compromis, et de redresser peu à peu les déformations professionnelles par l'examen de chaque conscrit en particulier et qui déterminera le traitement physiologique à lui appliquer.

Le médecin par des soins préventifs, par des conférences sur l'hygiène aura l'occasion d'éviter bien des maladies à nos troupiers.

Il semble qu'ici l'auteur, préoccupé de la santé « physique », et morale des hommes, se soit désintéressé de leur santé *mentale*. Que de punitions, de condamnations, de catastrophes évitées cependant par l'intervention opportune de l'homme de science ! Ce n'est pas quand l'acte d'indiscipline est accompli, mais quand, grâce à ses observations constantes, le commandant de compagnie bien avisé a réclamé l'examen médical, qu'on peut utilement constater les tares héréditaires, causes de tant d'actes d'indiscipline jadis inexpliqués, parce que les chefs ne savaient pas et qu'aujourd'hui ils étudient leurs hommes autrement qu'à travers la lettre du règlement.

L'instructeur devra se rendre compte des facultés intellectuelles de sa « classe ». Il autorisera même chacun à s'expliquer dans son patois local, à formuler les questions de telle manière que l'homme soit forcé de penser et de raisonner avec logique.

Voilà certes d'excellents et pratiques conseils et nos jeunes officiers devraient s'en pénétrer : ils acquerraient bien vite la confiance de ces âmes frustes, de ces déracinés qui languissent toujours un peu, loin du sol natal.

Digitized by Google

L'incorporation d'éléments flamands dans les régiments wallons et vice versa est une cause de fusionnement patriotique, nous dit le lieutenant Fastrez. Certes oui, si ce fusionnement s'obtient par l'obligation pour les flamands d'apprendre le français, et réciproquement.

L'auteur consacre un chapitre à l'influence de la valeur intellectuelle dans l'efficacité du tir. Il y émet des considérations fort judicieuses et personnelles sur les causes morales perturbatrices que la magistrale étude du commandant Dégot et les travaux du médecin militaire belge Lefèvre avaient déjà mis en lumière.

Les considérations relatives aux influences politiques et géographiques qui nous font un devoir de ne pas imiter la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norwège, qui ont diminué le temps de service, seront lues avec profit par les adversaires systématiques de notre défense nationale.

La situation géographique de ces pays est telle qu'ils ne gênent en aucune manière les opérations d'armées de deux puissants belligérants voisins : aucun n'a intérêt à passer par leur territoire.

Au point de vue géographique, la Suisse a ses montagnes, la Hollande son système de lignes d'eau fortifiées appuyées de part et d'autre à la mer; le Danemark son isthme, la Suède son isthme, ses cours d'eau, ses montagnes.

Est-il nécessaire de rappeler les dangers que la Belgique court de par sa situation géographique ? Et sa situation politique spéciale lui impose le devoir de défendre sa nationalité.

Il est hors de doute qu'elle devra être, aussi bien que les armées française et allemande, propre à la grande guerre, en s'écartant des errements suivis par ses puissantes voisines. Notre pays serait bien vite en état d'infériorité.

Ce sont des choses qu'il est bon et sain de rappeler souvent, pour résister aux attaques déprimantes des antimilitaristes obstinés en dépit de la leçon constante des événements politiques.

Puis vient un parallèle saisissant entre l'héroïsme du soldat russe et l'enthousiasme du troupier nippon :

« On m'a placé ici pour me battre, dit avec résignation pleine de foi le Russe, soit, mais je sais que je dois mourir, je mourrai.

« Je suis venu pour vaincre, s'exclame fièrement le Japonais, il faudra peut-être mourir; je mourrai, mais après avoir tout fait pour vaincre. »

Puis vient à côté de cette grande leçon d'abnégation fataliste chez

Digitized by Google

les uns, joyeuse chez les autres, l'évocation du poète moscovite : « En tenant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle Nord et les pieds au Caucase, dort d'un sommeil éternel la sainte Russie ! »

Cependant que les admirateurs du Japon songent à l'effroyable gaspillage du travail humain qui transforme dans l'industrie, l'être pensant en une bête de somme. Vainqueurs et vaincus n'ont-ils pas fort à faire pour arriver à la hauteur de notre petit pays ?

Il ne suffit pas, dit plus loin l'auteur, d'apprendre au soldat son métier, il importe de lui créer une mentalité, de l'éduquer, de façonner son âme. Pour arriver à cet idéal tout en réduisant le temps de service, il faudrait une communion d'efforts, un échange d'idées sympathique et constant entre l'école et la caserne. L'instituteur et l'officier qui s'ignorent ou se critiquent trop souvent, devraient se connaître et se compléter.

L'influence de l'armée sur le rendement de l'ouvrier industriel, sur l'accord avec les patrons, sur la dignité professionnelle du travailleur, est incontestable.

La force d'un État n'est pas non plus proportionnelle à l'importance de la population absolue, la force industrielle d'une usine ne dépend pas uniquement du nombre de ses travailleurs, la force d'une armée ne résulte pas exclusivement du nombre de ses soldats et l'histoire réconfortante nous apprend que les plus belles campagnes furent conduites avec des armées souvent inférieures et rarement supérieures à 100,000 hommes, mais organiquement et tactiquement excellentes.

Développons donc le moral et la valeur professionnelle de nos troupiers pour ne pas être inférieurs aux jours de danger.

Mais si nous admirons l'auteur quand il démontre l'absolue nécessité d'une armée solidement organisée et entraînée moralement, intellectuellement et physiquement, nous pouvons trouver étrange que ce docteur en sciences sociologiques en soit encore aux concepts de Joseph de Maistre au sujet de la guerre et prétende se baser sur les découvertes scientifiques pour démontrer que la ruée brutale est inéluctable.

Ce serait nier l'évolution lente mais sûre des idées, grâce à la perfectibilité de l'homme, et nous en appelons à Fastrez... sorti de l'arène des combats.

L'ouvrage, on le voit, indique une préoccupation de convaincre le public à la nécessité du service personnel et obligatoire en vertu

Digitized by Google

même de l'influence avantageuse que le séjour sous les drapeaux peut exercer sur la collectivité pensante et travailleuse. Il mérite donc d'être lu par tous ceux qui aiment leur pays, non pas en se contentant de platoniques protestations, mais qui le veulent plus grand et meilleur par les efforts de tous.

Si nous réclamions tantôt une collaboration incessante de l'école et de la caserne, c'est avec non moins d'énergie que nous demandons qu'il y ait communion étroite et constante entre l'armée et la nation.

VALANDON.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

La saison agonise, mais une renaissance est proche. Déjà les lampions de l'Exposition s'allument et une rage de concurrence s'empare des entrepreneurs de nos meilleurs plaisirs d'hiver. Qu'ils soient loués, puisque nous n'avons pas, en cet an de grâce 1910, le choix hamlétique entre nos bonnets de nuit et les humides verdures du Waux-Hall! Encore faudrait-il, pour nos estomacs blasés, qu'on songeât à préparer quelques mets fins, épicés ou doux, non point à nous servir sur une table sommairement ornée le plat du jour estival, vaudeville, opérette, mélo ou revue hâtivement montés et joués à la diable. La Monnaie est jusqu'ici le seul théâtre qui ait offert des précisions à notre curiosité. Il nous promet l'*Anneau des Niebelungen* avec les artistes des principaux théâtres allemands, la troupe de Monte-Carlo, M. Chaliapine et les danseuses russes. Que d'espoirs charmants!

En attendant ces merveilles, il nous a rendu le *Vaisseau fantôme*. Et ce fut un succès, trop tôt arrêté par le départ de M. Van Rooy, qui nous reviendra, de M. Bender et de M^me^ Weidt. Merveilleux ensemble, en vérité, que nous n'oublierons pas. M. Van Rooy a campé de puissante façon cette figure énigmatique du Hollandais volant. S'est-il souvenu des lointains de la légende, qu'on retrouve sur toutes les côtes du monde où la terreur des flots, par les nuits brumeuses ou les jours de tempête, éveille l'imagination populaire? Sait-il, l'admirable interprète, que deux des versions les plus anciennes de la légende se sont localisées l'une à Terneuzen, l'autre à Wenduyne? Oui, si près de nous, des pêcheurs ont vu la voile sanglante et l'homme barbu sur le tillac. Jamais on n'a mieux ressenti cette impression angoissante, qui fut commune à tant de simples, qu'en écoutant, l'autre soir, M. Van Rooy, laissant tomber les syllabes sonores de sa bouche crispée.

Au théâtre royal du Parc, *Lysistrata* a remporté le succès spécial qu'avait dû s'en promettre M. Reding. Louons d'abord les soins dont fut entourée l'œuvre de M. Donnay. Des décors très suffisants, de beaux costumes, une figuration, des danses suggestives, un orchestre, rien ne manque. Le public fut attentif, intéressé, plus encore qu'amusé, par tout cet esprit gréco-pari-

Digitized by Google

sien, qui est étranger à la mentalité bruxelloise, comme il le serait à celle d'un Londonien ou d'un Hambourgeois. Celui-ci a son *witz*, celui-là son *fun* et nous nous glorifions de notre *zwanze*. Le scintillement léger et délicat de cette parole, qui est taillée à facettes, qui a des ricochets pareils à des effets de réflecteurs, mais rendus plus saisissants par leur imprévu et leur soudaineté, tout cela associé à une amoralité atmosphérique qu'il n'est même pas besoin d'être prude pour réprouver, quoiqu'elle s'étale si aisée et si tranquille qu'elle semble la nature même, n'était-ce pas de quoi troubler certaines digestions? Il n'y a paru guère, chacun, en ce bas monde, ne s'assimilant d'une nourriture que ce qui s'accommode à sa complexion particulière. Le public du Parc, à en juger parmi les premières, s'est donc retranché dans une expectative aimable; il est venu, il a écouté, il a eu des sourires entendus, des grognements aussi; les femmes ont fait parfois la moue; nul ne s'est engagé à fond...

Forme rare et originale du succès! L'interprétation y aida, vraiment supérieure de la part de Mlle Félyne, si peu Athénienne sans doute, mais Parisienne jusqu'au bout de ses ongles peints. Verbe agile, sourire de raillerie, accoutumée au triomphe et aussi au mépris de ses adversaires, vraie femme par le goût conquérant, Mlle Félyne n'eût pu plaire davantage. M. Mauloy, Mme Alex et un escadron de belles filles la secondèrent éperdûment. Mlle de Brandt s'est taillé un succès dans un rôle de jeune mariée très friande des joies nuptiales; elle a su n'y pas même friser l'impudeur sans pourtant rien retrancher de l'aimable et savoureux naturalisme que comporte le personnage. MM. Carpentier et Richard se sacrifièrent en gens d'esprit dans des emplois peu flatteurs.

A l'Alcazar, on a eu l'idée bien saisonnière de nous offrir un salmigondis plutôt épicé. Quatre actes de quatre auteurs différents. Un seul m'a paru tout à fait intéressant, c'est l'adaptation française d'une pièce chinoise, qui nous transporte dans le quartier jaune de San-Francisco. Le drame en trois courts tableaux qui s'y déroule a beau être d'une très grande indigence de métier, il remue des passions élémentaires avec une telle vigueur qu'il empêcherait l'attention de faiblir, si même l'exotisme d'une délicieuse mise en scène ne suffisait pas à atteindre cet effet utile.

J. DE W.

* * *

Les livres.

Emile Verhaeren vient de publier *Les rythmes souverains* (Paris, *Mercure de France*). M. Gauchez parlera de cet admirable recueil, qui achève de sacrer grand poète notre collaborateur et ami.

* * *

VALENTINE GIBERT, *L'image virtuelle* (Bruxelles, Misch et Thron, in-12). Il est toujours périlleux, lorsqu'on se trouve devant une signature nouvelle,

Digitized by Google

de tirer quelque déduction du sexe dont se targue l'auteur. Il est de mode que les femmes adoptent des pseudonymes masculins et il n'est pas rare que des hommes de lettres s'enjuponnent pour nous plaire. Virtuosité dont je ne leur sais, pour ma part, aucun gré. Admettons toutefois que Mme Gibert est authentiquement d'un sexe qui a droit à quelques égards. Si elle est Belge, proclamons un jeune talent nouveau, qui prouve que la sensibilité nationale va s'assouplissant et se développant de plus en plus; après les délicieuses pages de M. Ch. Bernard sur l'Italie, on lira avec grand plaisir ces notes sur Rome, encadrées d'un assez mince affabulation, mais où les peintures de sentiment sont finement détaillées et graduées avec un art très attentif.

* * *

Le tome II du *Frère-Orban* de M. Paul Hymans vient de paraître (à la librairie Lebègue, in-8°). Il est consacré tout entier à nos démêlés avec le second Empire, et on y trouvera l'historique complet des tentatives criminelles que fit, à plusieurs fois, la diplomatie napoléonienne pour préparer notre annexion. Le sang-froid admirable de Frère-Orban, l'intelligence souple et forte avec laquelle il sut déjouer toutes les manœuvres des dirigeants d'alors et défendre, pied à pied, jusqu'à Paris nos plus chers intérêts, tout cela est exposé dans une langue simple, claire, émue parfois, sans que l'auteur ait cherché à dramatiser des incidents, qui portaient déjà en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour agiter les passions politiques. Qu'il ait peut-être fait à son héros la part un peu plus généreuse que ne le demandait l'impartiale histoire, c'est ce que nul ne songera à critiquer. Dans tout portrait en pied d'un grand homme, il entre nécessairement une certaine stylisation.

* * *

Aventurine, par Saint-Marcet, est une histoire folle, tragique et plaisante à la fois, sans souci exagéré de l'écriture, mais très poussée de verve et conduite avec une appréciable dextérité (Paris, Stock, in-12). Chez Plon, entre dix romans, signalons *Le lien*, par Resclauze de Bermon, qui semble s'être spécialisé dans l'étude des problèmes sociaux, résultant des modifications radicales apportées à la mentalité et à la législation traditionnelle de la société française. Viviane, l'héroïne exquise de ce roman d'un modernisme aigu, est bien le type de la femme d'aujourd'hui, trop avertie pour ne pas participer un peu aux erreurs et aux faiblesses de son temps, trop foncièrement honnête pour accepter de tomber au rang des émancipées vulgaires. Quand elle voit qu'elle ne peut aspirer au bonheur sans contrôle qu'à la condition de descendre, et de se déclasser, de perdre l'estime à la fois de sa fille et de son milieu, elle se reprend, consent enfin à son destin. Tout cela ne va pas sans luttes, sans révoltes, sans l'ordinaire tribut de larmes, mais on devine que la récompense est au bout du sacrifice.

Enfin, chez Ollendorff, d'un romancier de cape et d'épée émérite, M. Charles

Digitized by Google

Laurent, signalons un nouveau récit aussi vivant que ceux qui l'ont précédé et ont trouvé un public.

Tout le monde sait que trois longs mois se sont écoulés entre le moment où Henri de Valois, roi de Pologne, s'enfuit de Cracovie avec Crillon, Bussi d'Amboise, Bellegarde et quelques autres, et le jour où il parvint à Paris, pour succéder à Charles IX. Au cours de ces trois mois, se sont placées d'extraordinaires et dramatiques aventures, que nul conteur n'avait encore retracées. C'est le sujet du *Valet de Crillon*.

***

La maison Hachette a publié, il y a quelques mois, deux très intéressants recueils d'articles, que nous nous excusons de signaler aussi brièvement et aussi tard. L'un d'eux est signé Henry Roujon et s'intitule *En marge du temps* (in-12). C'est le *Temps* qui a eu la primeur de ces notes brèves, spirituelles, jaillies de l'à-propos du jour, qui possèdent le mordant si parisien de l'ancienne chronique, celle de Wolf, de Scholl, du premier *Figaro*, mais qui ont en plus, cet agrément d'une érudition multiforme, légère, souriante, cette finesse du propos dont Anatole France, dans sa *Vie littéraire*, se disait déjà charmé. Il est question de tout là-dedans, des syndicats, de don Mabillon, d'Erckmann-Chatrian, de musique, de peinture et même de danse. Et sur toutes choses, M. Roujon jette la poudre d'or de ses souvenirs anecdotiques, de sa pensée si délicatement personnelle.

L'autre recueil est de M. A. Mézières, l'académicien aimé des journalistes, qui, après une carrière de professeur où marquèrent ses travaux sur Shakespeare, Gœthe et Pétrarque, n'a cessé de promener une curiosité très active sur l'immense panorama des hommes et des choses ; son ubiquité égale au moins celle de M. Roujon ; toutefois, ce sont les thèmes d'histoire littéraire qui le sollicitent davantage, et dans ce volume intitulé modestement *De tout un peu*, on trouvera une série d'études (plutôt que d'articles) sur Dante, Pétrarque, Tasse, Lessing et Poë, de très curieuses pages sur le théâtre espagnol, à l'occasion du faible livre de M. L. de Viel-Castel ; mais on lira avec non moins d'intérêt des essais à l'anglaise, c'est-à-dire conçus dans la proportion plus ample et avec un sentiment historique, sur la reine Victoria et sur la société parisienne du second Empire. Tout cela est d'une excellente tenue et d'un accent très personnel. W.

***

Féminisme littéraire.

Voici quelques livres de femmes ou sur des femmes. Il en est même qui réunissent ces deux qualités. Mme Marguerite Berthet a écrit une jolie plaquette (95 p. in-12, à Paris, chez Gastein Serge) sur *La poésie féminine française à l'étranger*. En réalité, ce sont deux chapitres détachés d'un livre qui paraîtra ; ils sont consacrés à deux poétesses roumaines, Mlle Vaca-

Digitized by Google

resco et Mlle Julie Hasdeu. Mme Berthet en analyse l'œuvre avec une sympathie intelligente.

Plus importante et plus développée est l'étude de Mlle Yvonne de Romain, *Semeurs d'idées* (Paris, Sansot). Il est vrai que trois des essais qui composent ce recueil sont seuls consacrés à des talents féminins. Mais, sans vouloir nier l'intérêt des autres, il est permis de s'attacher surtout à ceux-là. La sensibilité féminine est un meilleur guide, lorsqu'elle se fonde sur une communication sexuelle; une femme est plus capable de nous dire ce qui se passe dans l'âme de ses pareilles. Toutefois, outre qu'il ne lui appartient pas tout à fait (1) le titre qu'il a plu à Mlle de Romain de donner à ce volume se justifie assez laborieusement, lorsqu'on l'applique aux vues de Mme de Noailles et peut-être aussi aux romans de Mme Henri de Régnier et de Mme Marcelle Tinayre. La première surtout est une exquise impressionniste; ce ne sont pas des idées qu'elle a jamais exprimées; ce sont des sensations, d'un grand charme et d'une merveilleuse rareté, qu'elle a éprouvées en s'interrogeant et qu'elle a eu l'art de nous rendre perceptibles. Et, même dans l'imagination raisonnante et fortifiée de volonté presque masculine de Mme Marcelle Tinayre, les parcelles d'intellectualité pures ne sont pas ce qui nous attire davantage. Voilà donc une sérieuse objection.

N'y insistons pas toutefois; mais puisque l'actualité littéraire nous en offre le prétexte, demandons-nous ce qu'il y a de plus instructif en une comparaison bien naturelle entre les jugements de Mlle de Romain et ceux d'un critique français. M. Paul Flat a, en effet, publié récemment un volume intitulé *Nos femmes de lettres* (Paris, Perrin); sur cinq études qui y sont réunies, il en est précisément trois dont Mmes de Noailles, H. de Régnier et Marcelle Tinayre sont les passionnants objets. Peut-être aurons-nous ainsi la mesure de ce qui est accessible, comme aussi de ce qui est interdit, à un cerveau masculin dans l'œuvre de ces trois écrivains, si remarquablement personnels (2).

Une observation générale et assez imprévue, nous est dictée par la façon dont Mlle de Romain comprend sa tâche. Pour elle l'écrivain est surtout une résultante du milieu et de l'époque. Qu'il soit le porte-voix de celle-ci ou qu'il en constitue un écho tout simple, un écho même affaibli, l'écrivain est tributaire des idées philosophiques régnantes, et par conséquent, ce qui importe d'abord, c'est de déterminer les dominantes de la pensée contemporaine, quitte à s'efforcer ensuite d'individualiser chez le poète et le roman-

(1) On m'excusera de rappeler qu'un an plus tôt, j'avais publié chez Fischbacher mes *Trois semeurs d'idées*, que Mlle de Romain paraît avoir ignorés.

(2) Sans espoir d'être complet, citons encore une biographie de Mme de Noailles dues à M. R. Gillouin et qui a paru chez Sansot en 1908. C'est mieux et plus qu'une analyse coupée de détails biographiques. L'auteur a dû synthétiser des observations, faites à même une lecture méditative des principaux écrits de l'auteur du *Cœur innombrable*.

Digitized by Google

cier ce qui lui appartient en propre. Or, pour l'auteur des *Semeurs d'idées* c'est un sentiment d'inquiétude qui est le caractéristique mentale de notre temps; l'inquiétude passionnelle constitue le trait commun des trois femmes distinguées, dont elle analyse les récits; l'inquiétude esthétique prédomine chez les conteurs les plus délicieux de la France actuelle; l'inquiétude nationale est le grand ressort de l'activité littéraire d'un Barrès; enfin, si l'inquiétude morale résume tout l'œuvre d'Edouard Rod, les bréviaires de morale mondaine d'un Maeterlinck empruntent à l'inquiétude métaphysique de leur auteur la séduction troublante qu'ils exercent sur tant d'esprits.

Faut-il souligner ce qu'il y a de factice et, par conséquent, de contestable dans une telle détermination? Que dans sa préface M. Ed. Schuré y applaudisse sans réserve, nul n'en sera surpris. Mlle de Romain a jadis publié et réimprime ici sur ce « mage » un fort joli dithyrambe. Elle y affirme des sympathies d'âme qui nous éclairent utilement sur la direction générale du présent livre. Mais M. Schuré est un voyant, non un critique. Il nous paraît appartenir au passé et à l'avenir, non au présent, et ainsi s'explique la modestie du succès de ses ouvrages, malgré leur valeur intrinsèque et la noblesse de leur forme littéraire. Il est donc périlleux pour une débutante de se mettre à l'école de ce maître, qui a plutôt une vision trouble des nécessités et des aspirations de ses contemporains.

Que l'inquiétude morale torture beaucoup d'esprits, c'est ce qui ne peut être révoqué en doute; mais il en était de même à la fin du XVIIIe siècle, de même encore aux environs de 1830. Le *Weltschmerz* gœthien est une inquiétude, ou, si vous voulez, une insatisfaction; il n'est particulièrement caractéristique d'aucun temps, et il l'est beaucoup moins du temps où la reconstruction de l'édifice social et politique s'accomplit que de celui où l'homme reste désemparé devant les ruine de cet édifice. Pourtant Mme de Staël est bien la contemporaine de René, et on ne peut imaginer une contradiction plus éclatante que celle entre ce génie robuste et tout masculin et la féminité douloureuse du coureur des bois et des grèves qui a écrit *Atala*, *René* et les *Voyages* d'Amérique et de Terre-Sainte. De même Emile Verhaeren n'est-il pas aussi nettement représentatif de notre génération, partagée entre les appréhensions et les espoirs, que son compatriote et quasi-concitoyen Maurice Maeterlinck? Et n'y a-t-il pas un autre contraste, aussi instructif, dans la fragilité physique de ce convaincu, qui a construit dans ses vers une philosophie optimiste et rayonnante, et la belle santé sportive de ce rêveur qui partage entre les jardins fleuris de Grasse et l'humidité claustrale de Saint-Wandrille une vie de méditation angoissée? La vérité est que tout est contradiction, parce que tout est conflit, chez l'homme, et que l'individualité triomphe souvent de la pression ambiante, si tant est que celle-ci autorise (ce que je nie) les conclusions pessimistes auxquelles nous conduirait la thèse générale exposée dans *Semeurs d'idées*. Quant à suivre l'auteur de cet intéressant recueil dans ses ultimes déduc-

Digitized by Google

tions et à examiner ce qu'il peut y avoir de fondé dans son hypothèse d'un « futur retour vers l'idéalisme oriental, vers ces deux sources évangélique et védique d'où jaillit le flot splendide du rêve aryen, la foi dans l'éternel et l'unité », on voudra bien nous dispenser de le faire ici; car il s'agit, en l'espèce, de spéculations qui n'ont rien de commun avec les préoccupations de la critique. On leur doit le respect du silence si l'on ne peut leur vouer l'illumination de la foi.

Revenons donc brièvement aux monographies d'écrivains-femmes, par quoi s'ouvre le livre de Mlle de Romain. En prenant, comme elle dit, « pour seul critérium ses émotions intellectuelles », celle-ci devait être conduite à argumenter d'autre façon qu'un professionnel de la critique, lequel se détermine d'après des principes arrêtés. Et c'est ce qui est arrivé; après avoir lu dix pages on sent chez Mlle de Romain une sorte de parti-pris favorable pour l'auteur du *Visage émerveillé*, une sorte de réserve hostile lorsqu'il s'agit de lui comparer Gérard d'Houville, *alias* Mme Henri de Régnier.

Oserai-je dire que M. Flat, lui-même, est tout à fait impartial? Visiblement agacé par la dextérité « réclamière » que l'on reproche, à tort ou à raison, à Mme de Noailles, il est porté à réduire l'originalité littéraire de son talent à la portion congrue. Toutefois avouons qu'il y a dans ses analyses plutôt chimiques des éléments de réelle conviction. Tout ce romantisme verbal dont Mlle de Romain paraît s'être désintéressée, ou bien qu'elle admire parfois en complice, M. Flat n'a pas de peine à en indiquer la source, tant il est vrai, comme je le disais plus haut, que les malaises de la sensibilité sont sujets à des aggravations périodiques. De même, sans peut-être y insister avec une pénétration aussi cruelle, il montrera les traces de l'hérédité dans les ardentes peintures de l'amour despotique et de la nature tropicale qui sont le trop naturel triomphe de la fille de M. de Hérédia. Lui, qui ne sera guère pitoyable pour la luxuriante rhétorique de Mme de Noailles, il ne soufflera, en revanche, pas mot des néologismes de sa rivale; ceux-ci sont, au contraire, signalés sans excès d'indulgence par l'auteur de *Semeurs d'idées*, de même que ce dernier trouvera d'ingénieuses raisons pour louer des associations de vocables au moins aussi bizarres chez la poétesse, de qui la sensibilité est plus proche de la sienne.

Il y aurait quelque malice à prolonger ce parallèle; il est plus simple et plus loyal d'inviter le lecteur à le poursuivre en se procurant les deux volumes déjà trop longuement analysés.

Celui de M. Paul Acker, *Œuvre sociale des femmes* (Paris, Plon), ne se rattache qu'assez indirectement à notre objet, tandis qu'un choix de contes de Mmes d'Aulnoy, de Murat, de la Force, etc., avec une introduction de M. Edmond Pilon, s'encadre tout naturellement ici, sous le titre de *Bonnes fées d'autan* (Paris, Sansot), M. Pilon a fait une exquise sélection de ces contes écrits par des femmes et dont l'arrière-fonds mythologique apparaît à peine, comme une lumière qu'on craint trop vive et qui est discrètement tempérée par l'abat-jour de dentelle. Ici la dentelle est aux cols et aux

Digitized by Google

manchettes des héros, gens aimables et de bonne souche, ou même, quand ils sont d'extraction plus humble, fleurant la politesse de langage et de manière des cours. En termes fort heureux, M. Pilon nous explique en quoi consiste cette croyance aux fées, c'est-à-dire à un surnaturel infiniment moins dangereux que les autres fétichismes du passé; il résume à grands traits les inspirations quasi sans nombre que la poésie leur doit et dont il reste un persistant souvenir dans le folklore de nos campagnes. Sans aller jusqu'à admettre la valeur éducative de ces vieilles histoires, je n'hésite pas à reconnaître avec le délicat critique que « mieux que les pédants fameux « des collèges elles s'entendent à peupler de grands et beaux mirages les « âmes et les yeux étonnés des enfants ». M. W.

* * *

Henri Mazel, *Pour causer de tout* (Paris, Gravet, in-12). Ce gros livre, dont l'utilité ne paraît pas contestable, constitue une sorte de dictionnaire de la conversation, c'est-à-dire l'exact contrepied d'un dictionnaire selon la formule usuelle. En effet, qu'est-ce qu'un dictionnaire, sinon un recueil de mots, de recettes, de données objectives? Au contraire, dans la conversation, ces mots, ces recettes, ces données prennent un caractère individuel, subissent une métamorphose ou s'adaptent à l'humeur, à l'instruction, aux préjugés de celui qui parle. Et c'est ce qui arrive ici, sous cette réserve que M. Mazel est un « parleur » qui en sait long et qu'on écoute, même lorsqu'il est tendancieux ou paradoxal, avec beaucoup de plaisir.

* * *

Le tome II du *Théâtre* d'Oscar Wilde, que publie l'éditeur Stock, contient les deux premières comédies qui imposèrent l'écrivain comme auteur dramatique. Jusqu'à leur apparition, toute son œuvre théâtrale se composait seulement de deux drames écrits dans sa jeunesse. (T. I du *Théâtre*, déjà signalé ici.)

Les deux comédies qui forment ce nouveau volume, *L'éventail de Lady Windermere* et *Une femme sans importance*, conquirent le public londonien par leurs qualités originales et la verve étincelante qui s'y déploie, ce qui les rend aussi agréables à la lecture qu'à la scène.

* * *

Paul Verschave, *La Hollande politique*. Un parti catholique en pays protestant (Paris, Perrin, in-12) Si le titre de ce livre pouvait laisser quelque doute sur les fins pour lesquelles il a été écrit, son sous-titre suffirait à nous apprendre qu'il est l'œuvre d'un homme de parti. En fait, il a pour principale raison d'être l'apologie démonstrative de l'activité déployée par les catholiques hollandais depuis soixante ans et il nous offre l'énumération de leurs

Digitized by Google

conquêtes politiques et sociales. Après cela, que l'auteur résume également l'histoire des autres partis, nous ne pouvons que nous en féliciter pour lui, puisqu'il intéresse de la sorte à son travail beaucoup d'esprits, militants ou non, que la question de savoir comment les catholiques hollandais arrivèrent au pouvoir, ne suffirait pas à déterminer à ouvrir ce livre. Bien entendu, cette histoire complémentaire se ressent des préoccupations du publiciste. Avouons qu'elle ne s'en ressent pas trop et qu'on peut apprendre bien des choses en la lisant. Sans être impartial, M. Verschave s'est efforcé à la sincérité. Il est dûment informé de ce dont il parle, et le correctif de ses jugements est plus d'une fois dans son livre même.

* * *

Quelques biographies publiées par Sansot, dans sa collection des *Célébrités d'aujourd'hui*, et parmi lesquelles on peut citer François Coppée, par Ernest Gaubert, déjà ancienne, mais digne de souvenir, Auguste Dorchain, par Albert Emile Sorel, dont la nécessité ne se faisait assurément pas sentir, la comtesse Mathieu de Noailles, par René Gillouin, dont il a été fait mention plus haut, Henry Bataille, étudié par M. Denys-Amiel, dans des pages consciencieuses, convaincues et utiles, plus actuelles, après le succès de *La vierge folle;* Pierre Loti, par Jean Mariel.

* * *

M. Van Oest continue la série si intéressante de ses monographies des grands artistes des Pays-Bas. Il vient de publier le septième fascicule du livre richement illustré de M. Fierens-Gevart Ce fascicule est consacré à trois maîtres wallons, Jean Gossart, Joachim Patinir et Henri Bles. Il y est aussi fait mention de Jacques Van Laethem, sur lequel nous n'avons que des renseignements assez vagues, et de ce mystérieux maître des figures à mi-corps, dont nous devons la pleine révélation à la patiente ingéniosité de M. L Maeterlinck, ou que du moins il a, plus que tout autre, contribué à faire connaître. Les notices de M. Fierens-Gevart sont succinctes, mais, en général, bien entendues et l'illustration est soignée et variée.

Chez le même éditeur, M. J. de Bosschere avait précédemment publié un volume qui ne manque pas d'intérêt, bien que toute la première partie se compose de généralités assez vagues ou sans rapport direct avec le sujet. Le titre est : *La sculpture anversoise aux XV^e^ et XVI^e^ siècles* En réalité, avant les dernières années du XV^e^ siècle nous n'avons guère de documents à invoquer. La plus ancienne mention d'une corporation de forgerons à Anvers est de 1495 ; les plus vieilles dalles historiées que l'on trouve dans les églises anversoises sont à peu près de la même date Quant à la sculpture sur bois, un règlement relatif au poinçonnage, garantie corporative de provenance contre la fraude, est de 1470, un autre de 1493, mais nous

Digitized by Google

savons qu'antérieurement des œuvres furent exécutées que nous avons perdues ; enfin, l'exportation des sculptures vers le Nord date des dernières années du XV^e^ siècle. Le musée d'Amsterdam possède un remarquable spécimen, que je ne crois pas plus ancien et qui est reproduit ici. Il résulte de là que, aussi bien pour l'évolution de la sculpture que pour celle des formes architectoniques (voir plus haut l'étude de M. Marignan), Anvers montra un esprit particulièrement conservateur, ce qui correspond bien à l'avènement tardif de sa suprématie commerciale.

* * *

Les lettres de Benjamin Constant ont toujours excité dans le public un grand intérêt, et parmi les spécialistes une grande convoitise. Celles à M^me^ Récamier sont un document admirable. Elles n'ont pourtant pas eu la bonne fortune de rencontrer jamais un éditeur correct ; il n'est sorte d'altérations qu'elles n'aient subies. M. Rudler a écrit l'histoire des papiers de B. Constant, et dressé *la Bibliographie critique* (Paris, Colin) de ses œuvres, depuis ses charmantes lettres et petites œuvres d'enfance, jusqu'à la lettre du 20 septembre 1794, dans laquelle il raconte sa première entrevue avec M^me^ de Staël, 288 numéros, dont 190 environ existant encore ; le texte corrigé d'après les manuscrits donnés en communication ; plus de soixante dates rectifiées, précisées ou établies ; plusieurs questions d'authenticité réglées ; dix-huit pièces nouvelles signalées ; une vingtaine de pièces inédites publiées ; et une liste des ouvrages et articles parus sur Constant depuis sa mort, tel est le bilan de cette *Bibliographie critique*, œuvre serrée et pleine, établie avec conscience et sûreté. Il faudra s'y reporter désormais, si l'on veut lire Benjamin Constant avec sécurité. On y trouvera un fac-simile de sa grande lettre d'enfance, qui a passé quelque temps pour un faux, et dont l'original se trouve à la Bibliothèque de Genève.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE JANVIER

Pages.

L.-G. Suain. La conquête de l'air 5
Louis Delattre. Le réveillon de M. Piquet 32
J. Dechamps. Taine et M. Aulard 44
Léopold Rosy. La religion dans l'enseignement public. (*Fin.*) 63
Henri Liebrecht. A propos d'une Histoire des lettres belges 79
Arthur Hubens. Chronique musicale 89
Petite chronique 90

LIVRAISON DE FÉVRIER

Jules Lecocq. La question douanière 99
Louis Delattre. Le réveillon de M. Piquet. (*Fin.*) 120
Joseph de Smet. Lafcadio Hearn. (*Fin.*). 134
L.-G. Suain. La conquête de l'air. (*Suite.*) 155
A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. (*Suite.*) 167
Maurice Gauchez Les poètes 182
Arthur Hubens. Chronique musicale 198
Petite chronique 203

LIVRAISON DE MARS

O. Merten. La libre pensée 211
L.-G. Suain. La conquête de l'air. (*Suite.*) 218
Lafcadio Hearn. Le Bouddha de pierre. (Traduction de JOSEPH DE SMET.) 230
Arthur Symons. Gabriel d'Annunzio. (Traduction d'ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) 247
A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. (*Suite*) 260
Arthur Oliviers. La politique coloniale anglaise en Afrique. (*Suite.*). . 282
Essais et notices 296
Arthur Hubens. Chronique musicale 299
Nécrologie : **Mlle Marguerite Weissenbruch.** 305
Petite chronique. 306

LIVRAISON D'AVRIL

Léon Paschal. L'hérédité mentale 315
Antonine Coullet. Mme Yu-yumé 322
Paul Magnette. Anton Bruckner. 335
A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française (*Suite.*). 355
Maurice Gauchez. Les poètes 383
Valandon. Chronique militaire 400
Petite chronique. 408

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google